

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

LUCIEN,

DE LA
TRADUCTION
DE N. PERROT,
SR D'ABLANCOURT.

Avec des Remarques sur la Traduction.

Nouvelle Edition revue & corrigée.

T O M E I I.



A PARIS,
Par la Compagnie des Libraires.

M. DCC. VII.
AVEC PRIVILEGE DU ROT.

WY WY WY WY WY
WY WY WY WY WY
WY WY WY WY WY



T A B L E

DES TRAITÉZ OU DIALOGUES
contenus dans le second Tome
de Lucien.

C OMMENT il faut écrire l'Histoire ;	
<i>page</i>	I
L'Histoire véritable, livre premier ,	35
L'Histoire véritable , livre second ,	65

Le supplément est à la fin du III^e. Volume.

Le Meurtrier du Tyran, Declamation ,	
96	
Le fils desherité, Declamation ,	108
Phalaris, Harangue ,	127
Suite du Discours precedent ,	135
Alexandre , ou le faux Prophete ,	138
De la Danse ,	171
L'Eunuque , ou Pamphile ,	203
De l'Astrologie Judiciaire ,	210
Démonax ,	218
Les Amours ,	235
Les Images , ou les Portraits ,	271
Défense du Discours precedent ,	528

T A B L E.

Toxaris , ou de l'Amitié ,	299
L'Asne de Lucien ,	339
Jupiter confondu ,	372
Jupiter le Tragique ,	382
Le Songe , ou le Cocq ,	412
Icaromenipe ,	441
La double Accufation , ou la Chicane ,	462
Le Parasite , ou l'Ecornifleur ,	492
Des Exercices du corps ,	518
Du Deüil ,	540



LUCIEN.



LUCIEN.

TOME SECOND.

COMMENT IL FAUT E'CRIRE L'HISTOIRE.

Le titre sert icy d'Argument.

ON dit que sous le regne de Ly-
simachus les habitans de la vil-
le d'Abdere furent tourmentez
d'une fièvre chaude tres-violente,
qui finissoit le septième jour par une
perte de sang ou une sueur. Mais ce qu'il
y avoit de plus étrange, c'est que tous

*Comment il faut écri-
re l'Histoire : comme
c'est icy une piece de
doctrine, j'ay ajouté
ou expliqué en divers*

*endroits, ce que je
croyois qui y man-
quoit.*

*On dit, je mettray plus
bas, mon cher Philon.*

Tome II.

A

2 COMMENT IL FAUT

ceux qui en estoient atteints recitoient des Tragedies, & particulièrement l'Andromede d'Euripide, d'un air grave & d'un ton lugubre, & toute la ville estoit pleine de ces Comediens faits à la haste, qui tout hâves & défigurez, s'écrioient : *O Amour, Tyran des Dieux & des hommes !* & joiioient le reste du rôle de Persée fort mélancoliquement ; ce qui dura jusqu'à la venuë de l'Hiver, qu'un grand froid emporta toute cette frenésie. Ce mal venoit de ce que le Comedien Archelais qui estoit en grande vogue en ce temps-là, avoit joié cette Tragedie avec applaudissement, dans les plus ardentes chaleurs de l'Esté ; de sorte que plusieurs au retour du theatre se mirent au lit, & le contrefaisoient le lendemain, ayant l'esprit encore tout plein de ses termes tragiques & empoulez. Une maladie assez semblable a gagné depuis peu nos beaux Esprits, qui depuis la défaite d'Armenie, & les victoires remportées ensuite sur les Barbares, ne se peuvent tenir, non pas de joiier des Tragedies, car il ne seroit pas desagreable d'ouïr reciter de beaux vers, mais d'écrire l'Histoire, & l'on ne voit plus que des Xenophons, des Herodotes & des Thucydides ; ce qui

Il ven. justifie le dire de cet Ancien, *Que la*

E'CRIRE L'HISTOIRE. 5

guerre est mere de tout, puisqu'elle produit
mesme des Historiens. A l'exemple donc
de Diogéne , qui à la venuë de Philippe
voyant les Corinthiens employez , les
uns à reparer leurs bresches , les autres
à nettoyer leurs armes , s'amusoit à rou-
ler son tonneau pour n'estre pas le seul oi-
sif dans une ville si occupée : J'ay pris la
plume , afin de ne pas faire dans la Co-
medie un personnage muet , ni me taire
tandis que tous les autres parlent. Je ne
suis pourtant pas si temeraire que d'entre-
prendre d'écrire l'Histoire , je craindrois
trop de donner à travers quelque banc
ou quelque écueil caché sous les ondes ,
qui brisast mon-fresse vaisseau. Je veux
seulement donner quelques avis à ces nou-
veaux Ecrivains ; quoyque la pluspart ne
croient pas en avoir besoin , & se
figurent qu'il n'y a qu'à sçavoir s'expli-
quer passablement pour devenir bon His-
torien. Mais tu sçais bien le contraire,
mon cher Philon , & qu'il n'y a guere
de chose plus difficile , si l'on veut tra-
vailler , comme dit Thucydide , pour
l'Eternité. Je sçay bien que je ne feray
pas plaisir à ceux qui ont déjà publié
leurs ouvrages , avec les acclamations
accoutumées ; mais cela leur pourra ser-
vir une autre fois à décrire les guerres

*loit dire
la discor-
de des
Elemens.*

4 COMMENT IL FAUT
 étrangères, puisqu'en l'estat qu'est main-
 tenant l'Empire Romain, il n'y a rien
 qui l'ose choquer. Que s'ils ne veulent
 pas recevoir instruction, je ne m'en sou-
 cieray pas beaucoup; & quand tous les
 Abdérites auroient la fièvre chaude, le
 Medecin n'en fera que rire. Or comme
 tous les preceptes concernent ce qu'on
 doit faire & ce qu'on doit éviter; je
 commenceray par ceux-cy, sans m'étend-
 dre aux autres qui sont communs à tou-
 tes les productions de l'esprit, & qui
 concernent l'ordre, la pensée & l'expression;
 mais je me renfermeray dans ceux qui
 sont propres à nostre sujet. Premiere-
 ment, quelle faute ne font point ces nou-
 veaux Docteurs, lorsqu'au lieu de rap-
 porter simplement les choses comme elles
 se sont passées, ils s'étendent dans le
 blâme ou la louange des Chefs, & font
 une Satyre ou un Panegyrique au lieu
 d'une Histoire; sans considerer que ces
 choses sont éloignées l'une de l'autre,
 comme le ciel l'est de la terre. Celuy qui
 louë n'a autre but que de réjouir, & ne
 se soucie pas de le faire au préjudice de

<p> <i>Et qui concernent l'ordre, la pensée & l'expression; cela com- prend tout ce qui se</i> </p>	<p> peut dire dans un sujet, sans s'attacher scrupu- leusement aux paroles de l'Auteur. </p>
--	---

E'CRIRE L'HISTOIRE. §

la verité; mais le moindre mensonge corrompt la nature de l'Histtoire, & fait d'une verité une fable. L'Histtoire ne s'accorde pas plus avec la Poësie qui n'a pour bornes que la fantaisie du Poëte, dont la raison s'appelle fureur. Mais elle est plus chaste, & ne peut employer les ornemens de la Poësie, non plus qu'une honneste femme ceux d'une Courtisane; d'autant plus qu'elle n'emprunte pas le secours des fictions, & n'a pas les figures & les mouvemens qui transportent l'ame, & qui la mettent hors de son siege. Si vous y meslez donc trop d'ornemens, vous la rendez semblable à Hercule vestu des habits d'Omphale, qui est la derniere extravagance. C'en'est pas qu'elle ne puisse quelquefois employer les loüanges avec grace; mais elle y doit estre fort retenuë, & se souvenir toujourns que son but n'est pas de plaire, mais d'instruire; & qu'elle ne travaille pas tant pour ceux qui sont à present, que pour la posterité. Ceux-là donc s'abusent qui divisent l'Histtoire en deux parties, l'utile & le delectable, & pour cela y comprennent les loüanges. Car l'Historien ne doit avoir pour but que l'utilité qui se tire d'une narration veritable; & s'il melle quelque agré-

COMMENT IL FAUT

ment dans son ouvrage, il ne faut pas que ce soit pour en corrompre la vérité, mais pour la faire mieux recevoir. Or ce qui sent trop la flaterie dégoute un honneste homme au lieu de le réjouir ; & c'est celui-là qu'on se doit proposer de contenter, sans se soucier des autres. Car quand on plairoit à quelques-uns, les gens d'esprit s'en riront, parce qu'ils sçavent que la perfection de chaque chose consiste dans sa nature, & que si vous l'en tirez, vous faites un monstre, au lieu d'un miracle. *Je laisse à part* que les loüanges ne sont d'ordinaire agréables qu'à ceux qu'on louë, encore faut-il pour plaire qu'elles soient bien délicates ; mais elles sont insupportables à tout le monde, lorsqu'elles contiennent des hyperboles excessives, & des flateries manifestes. Plusieurs, néanmoins, qui ne les sçavent pas apprester, & n'ont pas la grace de l'agencement, se contentent d'assembler plusieurs choses incroyables, sans leur donner seulement la teinture de la vérité ; mais bien loin de plaire ils irritent mesme ceux qu'ils cajolent, s'ils ont tant soit peu de pudeur. On dit à ce propos qu'Aristobule l'un des Capitaines d'Alexandre, lisant

Je laisse à part : l'exemple d'Hercule est | déjà touché,

E'CRIRE L'HISTOIRE. 7

un jour à ce grand Prince de qui il a écrit l'Histoire, la bataille contre Porus, où il mesloit des flateries extraordinaires, Alexandre qui navigeoit alors sur l'Hydaspe, jetta le livre dans la riviere, & luy dit qu'on luy en devoit faire autant, d'estre si effronté que d'attribuer de faux exploits à Alexandre, comme s'il n'en avoit pas assez fait de veritables. Colere bien juste & bien conforme à une autre action de ce Prince, lorsqu'il rebuta l'Architecte qui vouloit tailler le mont Athos à sa ressemblance, & faire que d'une main il tinst une ville, & de l'autre il versast un fleuve. Aussi depuis ne se servit-il plus d'Aristobule, après avoir reconnu sa flaterie & sa lâcheté. Car quel plaisir y a-t-il d'entendre de fausses loüanges? si l'on n'est de l'humeur des femmes, qui veulent qu'on les peigne plus belles qu'elles ne sont, comme si cela corrigeoit leurs defauts, ou qu'elles en fussent plus saines, pour avoir le teint meilleur dans leur tableau. Cependant, la pluspart des Historiens modernes font cette faute, sans se soucier de la posterité, à qui ils rendent leur Histoire sus-

Et faire que d'une main il tinst une ville, & de l'autre il versast un fleuve; j'ay ajoûté cela icy, parce que cela fortifioit la pensée.

8 COMMENT IL FAUT

pecte par ce defaut. Si l'on doit donc y meller de l'agrément, il faut, comme j'ay dit, que ce soit celuy que la verité est capable de recevoir, & non pas de faux ornemens, comme j'en ay remarqué depuis peu dans ces nouveaux Historiens: & je te prie de ne point estimer ce que je diray incroyable, pour estre ridicule; car je t'en ferois serment à un besoin, s'il estoit honneste de jurer dans un livre. L'un commence son Histoire par l'invocation des Muses, & les prie de favoriser son dessein; & pour achever comme il a commencé, il compare l'Empereur à Achille, & le Roy de Perse à Therfite; sans considerer qu'il luy feroit beaucoup plus d'honneur de comparer son ennemy à Hector, pour rendre sa défaite plus illustre. Il ajoute à cela une louange de soy-mesme & de sa patrie, pour montrer qu'il est digne d'écrire l'Histoire, & marque en passant que si Homere l'eust fait, il eust sauvé un grand procès aux Grammairiens, qui s'entrebattent maintenant sur ce sujet. Il finit son exorde par une protestation de ravalier les avantages des ennemis, & de relever les nostres, & entre ainsi en matiere. *Car ce malheureux Vologésès fit la guerre à l'Empereur pour la raison qui s'en-*

E'CRIRE L'HISTOIRE. 9

fait. Un autre grand imitateur de Thucydide commence ainsi son Histoire , à son exemple : *Crepereius Calpurianus*, citoyen de la ville de Pompée , a écrit la guerre des Parthes & des Romains , commençant dès son origine. Après un si beau commencement , il est facile de juger du reste. Car il fait dire mille extravagances à un certain Orateur de Corfou , & envoie la peste à ceux de Nisibe , pour n'avoir pas voulu embrasser nostre party ; empruntant tout de l'Histoire de Thucydide , hormis les longs murs d'Athènes. Il passe d'Ethiopie en Egypte , & aux Estats du Roy de Perse , où je le laissay tout à propos qui enterroit les Athéniens à Nisibe , jugeant assez ce qu'il pourroit dire après un si beau commencement. N'est-ce pas là une belle façon d'imiter Thucydide , de dérober ce qu'il a dit , pour l'appliquer à un sujet tout différent ? Non content de cela , il mesle dans son Histoire les termes Latins des armes & des machines , & dit *le pont & le fossé* , comme on fait en cette Langue ; qui est une chose bien agreable aux oreilles Grecques. Un autre a fait la sienne comme un Journal de quelque Soldat ou de quelque Vivandier d'Armée, est quoy il est plus excusable que

10 COMMENT IL FAUT

les autres ; car si cela ne tient lieu d'histoire , cela peut toujours servir de memoire à un Historien Mais son inscription est trop superbe pour un si maigre Ecrivain. *L'Histoire Partique de Callimorphe , Medecin des Hastaires de la sixième legion.* Sa Preface n'est pas moins extravagante. Car il soutient que c'est au Medecin à écrire l'Histoire, parce qu'Esculape est fils d'Apollon , qui est le pere des Sciences , & le protecteur des Muses, & entremesse parmy les mignardises de la langue Ionique des termes bas & populaires. Mais pour dire quelque chose des Philosophes , un d'entr'eux dont je tais le nom par respect , passe tous les autres en extravagance. Car il soutient d'abord qu'il n'appartient qu'au Sage d'écrire l'histoire , & pour le prouver, il entasse argument sur argument, en toutes les figures , entremellant parmy des propositions ridicules, des flateries grossieres & pedantesques. Mais ce qui est de plus insupportable , c'est qu'il dit au commencement , que l'Empereur aura cet avantage par dessus les autres Princes, que les Philosophes seront ses Historiens ; ce qu'il eust esté plus honneste de laisser penser aux autres que de le dire. Il ne faut pas oublier aussi celui qui com-

E'CRIRE L'HISTOIRE. 11

mence de la sorte , pour faire l'Herodote , comme l'autre a fait le Thucydide. *Je viens à parler des Perses & des Romains. Et ensuite : Car il falloit que quelque malheur arrivast à ceux-là. Et aussi-tost Offerés que les Grecs appellent Oxyroés , & autres sottises semblables. Un autre , illustre par son éloquence , & grand-imitateur de Thucydide , s'il ne le surpasse mesme , se plaist à décrire toutes les villes , les champs , les fleuves & les montagnes , pour donner plus de clarté , comme il pense , à son Histoire ; mais ses descriptions sont si froides , qu'elles surpassent les neiges Caspiennes , & toute la glace du Septentrion. A peine un livre luy suffit à décrire le bouclier de l'Empereur , où brille au milieu la Gorgone coëffée de serpens , avec ses regards de travers. Il compare son baudrier à l'arc-en ciel. Combien employe-t-il de paroles à dépeindre la Veste de Vologéses , avec la bride de son cheval , & la chevelure ondoyante d'Osroés au passage du Tygre , d'où il le fait sauver dans*

Combien employe-t-il de paroles? Ou, de Vers; mais il est ridicule de vouloir assujettir les Poëtes aux regles des

Historiens , quoyqu'on voye par la suite , & par les choses qu'il reprend , que c'estoit de la Poësie.

12 COMMENT IL FAUT

un antre ombragé de myrtes, de lauriers & de lierre, qui font un couvert à l'épreuve des rayons du Soleil? Ne sont-ce pas là des particularitez bien necessaires? mais cela vient de ce qu'ils ne sçavent pas ce qu'il faut taire, & ce qu'il faut exprimer, & de ce qu'ils ne sont pas capables de reconnoistre les beaux endroits, ni de les décrire. Semblables à ces valets enrichis depuis la mort de leur maistre, qui ne sçavent pas encore comment il faut porter un manteau, & qui se crevent de soupe pendant le repas, sans toucher aux viandes delicates. Celuy-cy se plaist aussi à décrire des blessures incroyables, ou des morts étranges; car il dit qu'un homme blessé au gros orteil mourut subitement, & qu'au seul cry du General sept ou huit hommes tomberent par terre. Pour le nombre des morts, il surpasse mesme ce qui en est porté dans les lettres de l'Empereur. Car il dit qu'il y mourut soixante & dix mille deux cens trente-six des ennemis, & qu'il n'y en eut que deux de morts du costé des Romains, & neuf de blessez; ce qui est tout-ensemble incroyable & ridicule. Mais pour paroistre plus élégant, & ne point corrompre comme l'autre la pureté de la langue Grecque

E'CRIRE L'HISTOIRE. 13

par des termes barbares & étrangers, il dit *Cronus* pour *Saturninus*, *Frontin* pour *Fronton*, *Titanius* pour *Titianns*, & autres semblables impertinences. Touchant la mort de Severien, il dit que tout le monde s'est trompé, & qu'il mourut de faim, & non d'un coup d'épée, comme on a crû; sans considerer que plusieurs demeurent jusqu'au septième jour sans manger, & qu'il n'en fut que trois; si ce n'est qu'*Ostroés* fust demeuré exprés sept jours sur le champ de bataille en attendant que son ennemy fust mort de faim. *Mais que dirons-nous* de ceux qui se servent de termes poëtiques dans leur Histoire? comme s'ils chaussoient d'un pied un escarpin, & un cothurne de l'autre, pour jouer ensemble la Comedie & la Tragedie. D'autres s'enflent à l'entrée de leur ouvrage, comme s'ils alloient dire quelque chose de grand & de merveilleux, & ne disent que des choses ordinaires avec un stile bas & rampant; ce qui me fait souvenir de ces tableaux où l'on peint Cupidon avec un masque d'Hercule, ou de quelqu'un des Titans, & du Proverbe qui dit, *Qu'un jour les montagnes furent enceintes, & qu'elles n'ab-*

Mais que dirons-nous? | qui mettent des termes
 il a parlé déjà de ceux | bas dans leur histoire,

14 COMMENT IL FAUT

coucherent que d'une souris. Car il faut garder par tout l'unité du caractère, & ne pas mesler des haillons parmi la pourpre, ni mettre sur un nain une teste de géant. Quelques-uns font un corps sans teste, & pensent se sauver par l'exemple de Xenophon, qui commence ainsi sa Retraite des dix mille, *Darius & Parisatis avoient deux fils*; mais ils ne sçavent pas qu'il y a des narrations qui tiennent lieu d'Exorde, comme je le montreray tantost. Encore peut-on excuser les défauts de l'élocution & de la disposition: mais de s'abuser en ses descriptions, non pas de quelques lieuës, mais de journées entieres; cela n'est pas pardonnable, comme celuy qui dit qu'Europus est une Colonie des Edefféens dans la Mesopotamie, à deux journées de l'Euphrate: Et comme si ce n'estoit pas assez, il y transporte sa patrie avec ses tours & ses ramparts, & dit que Samosate est baignée de l'Euphrate & du Tygre, comme s'ils couloient sous ses murailles; quoyqu'il ne faille pas grand discours pour te persuader que je ne suis ni Parthe ni Caldéen. Enfin, il travaille si negligemment, qu'on diroit qu'il a composé son Histoire sur les bruits de Ville, & qu'il n'a jamais veü personne qui ait

E'CRIRE L'HISTOIRE. 25

esté en Syrie. Il ajoûte une p'aisante particularité de Severien , quoyqu'il die l'avoir apprise de ceux qui s'estoient sauvez de la bataille , qu'il cassa des crys-^{On, vers}teaux qu'on luy avoit donnez , & d'un ^{res.} morceau s'en coupa la gorge , pour mourir d'une fin tragique , sans avoir recours ni au fer , ni au poison , comme à des morts trop ordinaires. Ensuite , il fait son oraison funebre , à l'exemple de Thucydide , qui a fait l'éloge de ceux qui moururent les premiers à la guerre du Peloponnese. Car je ne sçay comment ils en veulent tous à cet Auteur , quoyqu'il n ait jamais pensé à eux ni à la défaite d'Armente. Après avoir donc ensevely son Heros magnifiquement , il fait monter sur son sepulchre un rival de Periclés en éloquence , c'est-à-dire , un Centurion nommé Afranius Silo, qui dit tant de choses , & si lugubres , qu'il m'a fait pleurer à force de rire , sur tout , lorsqu'il se lamente amérement à la fin de sa harangue , au souvenir des bons morceaux qu'il avoit mangez à sa table, & des grands coups qu'il yavoit bûs. Et pour finir comme Ajax , il tire son épée après toutes ses lamentations , & s'en donne à travers le corps ; à grand tort veritablement , car il devoit mourir par la main

16 COMMENT IL FAUT
 du bourreau, après une si méchante harangue. Cependant, l'Auteur dit, que toute l'assistance étonnée d'une si belle action, commença à battre des mains, & à élever jusqu'au ciel cet Afranius par ses louanges. Et véritablement, *il est louable* de s'estre souvenu de la bonne chere qu'on luy avoit faite, & de n'en avoir pas esté ingrat à la mort. Mais je voudrois qu'auparavant pour nous épargner la peine de lire tant de sottises, il eust étranglé son Historien. *Quelques-uns, sans s'arrêter aux choses essentielles, s'amusent à nous compter des particularitez ridicules ou inutiles.* Comme si quelqu'un ayant entrepris de décrire la statuë de Jupiter Olympien, commençoit par ses brodequins, ou s'amusoit à nous dépeindre sa base sans toucher au reste. Car l'un d'eux ne dit que trois mots de la bataille, & s'étend sur le recit d'un cavalier Maure, qui s'écarta par des rochers pour trouver de l'eau; & ayant rencontré des païsans qui dînoient, se

Il est louable; l'Auteur dit le contraire, mais il est plus louable de la façon.

Quelques-uns, sans s'arrêter aux choses es-

sentielles: l'Auteur dit qu'il va passer aux preceptes; mais comme il ne le fait pas encore, je l'ay omis.

mit à table avec eux, après avoir esté reconnu par un de ces villageois qui avoit esté en Mauritanie, où il avoit un frere qui portoit les armes. Il ajoûte à cela des comptes à dormir debout. Que ce païsan fut à la chasse en ce pais là, où il vit des troupeaux d'Elephans, & faillit à estre deschiré par un lion; Qu'il acheta de grands poissons à Cesarée; de sorte que ce bel Historien laissant à part le recit d'une si fameuse bataille, & tout ce qui se fit de memorable de part & d'autre, s'amuse à contempler un villageois qui achete du poisson dans un marché; & si la nuit ne fust survenue, je pense qu'il eust soupé avec luy, car le souper estoit prest. Regardez un peu quelle perte nous eussions faite, si l'on eust perdu ces beaux memoires, & que ce cavalier Maure n'eust pas eu soif à la bataille, ou qu'il s'en fust retourné sans boire. Je passe plusieurs belles circonstances; Qu'une bâteleuse les vint trouver d'un village voisin; Qu'ils se firent des presens les uns aux autres, & que le cavalier donna au païsan sa lance, & le païsan au cavalier l'agraphe de son saye, & autres particularitez tres-necessaires. On peut donc dire de cet Historien, & des autres qui luy ressemblent, non pas

18 COMMENT IL FAUT

qu'ils ont cueilly la rose sans se piquer aux épines , mais qu'ils se sont piquez aux épines sans cueillir la rose. Celuy-là n'est pas moins ridicule , qui sans jamais avoir esté en Syrie ni en Armenie , dit que les yeux sont plus fidelles que les oreilles , & partant qu'il ne rapporte pas ce qu'il a ouï , mais ce qu'il a veü. Mais il a si bien tout veü , qu'il dit que les dragons des Parthes , qui est parmy eux un signe de la multitude , parce qu'un seul dragon en produit mille : Que ces dragons , dis-je , sont fort grands , & naissent en Perse un peu au-dessus de l'Iberie , & qu'on les attache au bout d'une pique, d où l'on seme par-tout l'épouvan-
te ; puis quand on en vient aux mains , on les délie , & on les jette à la teste des ennemis , dequoy plusieurs des nostres furent devorez ou étouffez. Il ajoûte , qu'il voyoit tout cela du haut d'un arbre où il s'estoit sauvé de bonne heure, dont bien nous en prit : Car sans cela nous aurions perdu un bel Historien , qui est témoin oculaire de tant de merveilles , & qui a executé de sa main plusieurs beaux faits d'armes , & a esté mesme blessé ; mais je pense que ç'a esté sur le chemin, de Lerne à Corinthe , d'où il estoit. Cependant , il lisoit toutes ces

*Mot
d'Hero-
dote.*

choses en presence des Corinthiens, qui sçavoient qu'il n'avoit pas seulement veü la bataille en peinture: Car il ne connoist ni les armes, ni les machines, ni les termes de la guerre, & s'y abuse à tout propos. Un autre décrit en moins de cinq cens vers tout ce qui s'est passé en tant de Provinces, & a l'insolence de prendre le nom d'Historien, avec un titre presque aussi grand que son livre: *Les victoires remportées nouvellement sur les Parthes par les Romains, en Armenie, en Mesopotamie & en Medie. Par Antiochianus qui a gagné le prix aux jeux consacrez à Apollon; car je croy qu'il vainquit à la course en sa jeunesse.* Un autre a fait l'Histoire par forme de Prophetie, où il décrit la prise de Vologéses, la mort d'Ostroés, qu'il fait exposer aux lions, & raconte ensuite nostre triomphe. Non content de cela, il bâtit une ville dans la Mesopotamie d'une beauté & d'une grandeur extraordinaire; mais il est en peine s'il la nommera Iréne ou Nicée, en signe de la paix ou de la victoire. Il promet d'écrire ensuite l'histoire des Indes, & la navigation de l'Océan, & ce n'est pas une simple promesse; car il a déjà fait passer le fleuve Indus à la troisième legion, avec une troupe de Gau-

lois & de Maures, sous la conduite de Cassius. Mais de sçavoir ce qu'ils feront, & comment ils soutiendront le choc des Elephans, cela est encore incertain, & il faut attendre qu'il nous le mande du Royaume de *Musican*, ou de la République des Oxydraques. Ils font, comme j'ay dit, plusieurs autres semblables sottises, ne voyant pas ce qui est digne de remarque, & quand ils le verroient, ne le pouvant exprimer dignement; mais mettant tout ce qui leur vient à la fantaisie. Ils prennent tous des titres superbes: *Des victoires Parthiques, tant de livres. Un autre plus plaisamment: Les Parthoniques de Demetrius de Sagalasse.* Ce que je n'allegue pas tant par raillerie que pour servir d'instruction. Car celuy qui évitera ces écueils & autres semblables, sera en estat de faire quelque chose de bon, & de prendre le droit chemin, parce que de deux contraires, qui oste l'un, pose l'autre. Mais, dira quelqu'un,

On, Mu-
xiris.

Musican, il y a au Grec *Muxiris*, qui est une ville de ces pays-là, & peut-estre que c'est la meisme chose; mais comme ce nom est plus connu dans l'histoire d'Alexandre, je l'ay

choisi plutôt que l'autre.

Un autre plus plaisamment; je ne parle point de Parthides, ni d'Attides, parce que cela n'auroit point de grace parmy nous.

E'CRIRE L'HISTOIRE. 21

maintenant que le champ est défriché , & les ordures emportées , il est temps d'y jeter la bonne semence , & de faire voir que tu es capable d'instruire , aussi bien que de railler. Je dis donc pour entrer en matiere , que celuy qui veut écrire l'Histoire , doit avoir premièrement une facilité naturelle à s'expliquer , & à *discerner le mensonge d'avec la verité* ; qualitez qui ne s'acquierent point par l'art , mais qui sont comme des presens du Ciel , quoyque l'adresse à s'exprimer se puisse perfectionner par l'étude & par la lecture des anciens. Cecy n'a pas besoin de precepte , car on ne scauroit donner de l'esprit à celuy qui n'en a point. Ce seroit un secret plus grand que la pierre Philosophale , de pouvoir transformer les esprits , & *faire d'un lourdaut un habile homme*. La Science ne donne donc pas ce qu'on n'a point , mais elle agence seulement ce qu'on a & mon dessein n'est pas de rendre tout le monde

D'y jeter la bonne semence , cette comparaison y vient mieux que celle du bastiment.

Discerner le mensonge d'avec la verité ; je l'ay mis de la sorte , parce que la Prudence

politique s'acquiert par l'exercice.

Faire d'un lourdaut un habile homme ; j'ay retranché plusieurs exemples qui ne sont pas à nostre usage.

22 COMMENT IL FAUT

capable d'écrire l'Histoire , mais d'empescher ceux qui le sont de s'égarer. Car pour avoir de l'esprit , on ne laisse pas d'avoir besoin d'art & de preceptes ; comme pour estre bon Musicien , ce n'est pas assez d'avoir bonne voix , si on ne la sçait conduire. Il faut , outre ce que j'ay dit , avoir quelque connoissance des affaires du monde , & des choses de la guerre. On ne sçauroit rien faire d'un homme qui n'a rien veû , & qui est obligé d'en croire les autres ; mais sur tout , il ne faut estre attaché à aucun party. Car il ne faut pas faire comme ce Peintre qui peignoit un Monarque de profil , parce qu'il n'avoit qu'un œil ; mais il le faut représenter tout entier. *Que le respect de sa patrie* n'empesche point de dire les pertes qu'elle a receuës , ni les fautes qu'elle a faites ; car l'Historien non plus que le Comedien , n'est pas coupable des malheurs qu'il représente. Si pour les déguiser ou les passer sous silence , on pouvoit reparer les desordres , Thucydide n'auroit pas manqué d'un trait de plume de raser les fortifications des ennemis , & de restablir les affaires de sa ville ; mais les Dieux mesme n'ont pas

Que le respect de sa Patrie ; j'ay tourné | tout cela à nostre air , & n'en prens que le sus.

le pouvoir de changer les choses passées. *Le devoir donc de l'Historien est de les conter comme elles sont avenues ; ce qu'il ne peut faire lorsqu'il est dépendant d'un Prince ou d'une Republique , de qui il a quelque chose à esperer ou à craindre. Que s'il faut necessairement qu'il en parle , il doit faire plus d'estat de la verité, que de son interest , ou de sa passion. Car c'est le seul Dieu à qui il doit sacrifier , sans se soucier du reste. Enfin , il doit avoir toujours pour but le jugement de la posterité , s'il ne veut remporter le titre de flateur , plutôt que d'Historien. On dit à ce propos , qu'Alexandre dit un jour à Onésicrite , qu'il voudroit bien après sa mort retourner en vie pour quelque temps , afin de voir le sentiment qu'on auroit de luy , & comment on prendroit les choses qu'il avoit faites. Car je ne m'estonne pas , dit-il , qu'on me louë , maintenant que les uns m'apprehendent , & que les autres taschent de gagner mes bonnes graces. C'est pour cela que quelques - uns tiennent qu'on doit ajoûter foy à ce*

<p><i>Le devoir de l'Historien ; je marqueray ensuite , qu'il ne donne rien à la haine ni à l'a-</i></p>	<p><i>mitié , & qu'il fait plus de cas de la verité que de tout le reste,</i></p>
--	---

24 COMMENT IL FAUT

qu'Homere dit d'Achille, parce qu'il a écrit après sa mort ; *mais les fictions des Poëtes* ne sont point sujettes à ces maximes, & ne relevent que de leur caprice. Je veux donc que mon Historien aime à dire la verité, & n'ait point sujet de la taire : Qu'il ne donne rien à la crainte ni à l'esperance, à l'amitié ni à la haine : Qu'il ne soit d'aucun pais, ni d'aucun party : & qu'il appelle les choses par leur nom, sans se soucier ni d'offenser, ni de plaire. C'est ce qu'a fait Thucydide, quoyqu'il vist Herodote en si grande estime, qu'on donnoit le nom des Muses à ses Livres ; *car j'aime mieux, dit-il*, déplaire en disant la verité, que de plaire en contant des fables ; parce qu'en déplaisant je profiteray, & je nuiray en voulant plaire. Voilà quel doit estre le sentiment d'un bon Historien. Pour son stile, il faut qu'il soit clair & naturel, sans estre bas : Car comme nous luy proposons la liberté & la verité pour regle de ce qu'il doit dire ; aussi faisons-

*Que le
peuple
entende,
& les
doctes
louent.*

Mais les fictions des Poëtes ; j'ay ajouté cela, afin que cela ne trompast personne.

Car j'aime mieux, dit-il : j'ay achevé ce

raisonnement plus que l'Auteur, sans ajouter, qu'il travaille pour la posterité, parce que je l'ay déjà dit.

nous

E'CRIRE L'HISTOIRE. 25

nous la clarté & l'intelligence pour regle de la façon dont il le doit dire. Il faut que ses figures, qui sont comme l'affaïsonnement du discours, ne soient ni trop hautes, ni trop recherchées; si ce n'est lorsqu'il veut décrire une bataille, ou faire quelque harangue: car alors il peut enfler son style, & déployer, s'il faut ainsi dire, les voiles de l'Eloquence. Il ne faut pas pourtant qu'il s'éleve qu'à la mesure des choses dont il parle; & son style doit estre exempt d'entoufiafme, & de toute fureur poétique. Car il y a danger, en s'élevant trop, que la teste ne luy tourne, & qu'il ne s'égare en des fictions: C'est pourquoy il doit marcher bride en main, & considerer que l'excés & le mensonge sont les deux plus-grands vices de l'Histoire. S'il veut donc s'élever, que ce soit par les choses, plustost que par les paroles; car il vaut mieux que son style soit ordinaire, & que sa pensée ne le soit pas, que d'avoir des pensées foibles, & un style trop élevé, ou de se laisser emporter à l'effort de son imagination. *Que ses periodes ne*

On faire quelque harangue: j'ay ajouté cela, comme j'ay fait diverses choses, en tout ce discours, aux

lieux où il en étoit besoin

Que ses periodes; j'ay réüny cela icy de divers endroits.

26 COMMENT IL FAUT

soient ni trop longues, ni trop étudiées; son style ni trop nombreux, ni trop négligé; parce que l'un sent la barbarie, & l'autre l'affectation. Il faut aussi pour ses pensées, qu'elles ayent plus de solidité que d'éclat, & approchent plus du raisonnement d'un sage Politique, que de la pointe d'un déclamateur: Que ses sentences ne soient ni trop fréquentes, ni trop détachées; mais qu'elles se trouvent comme enchaînées dans le corps de son ouvrage. Quant à ce qui concerne les choses qu'il doit écrire, il ne les faut pas mettre à l'aventure, mais les ranger avec soin, & consulter souvent ceux qui ont eû part aux affaires; sinon, suivre les relations les plus véritables, & qui paroissent le moins passionnées, ou qui ont moins de sujet de l'estre. En quoy il faut beaucoup d'adresse à l'Historien, pour discerner les endroits & les personnes d'où elles viennent, & n'ajouter pas foy légèrement à tout ce qu'on dit, mais examiner les raisons qu'on a de dire la vérité, ou de la taire. Lorsqu'il aura ses memoires prêts, ou la plus grande partie, il bastira le corps de son Histoire, & l'agencera ensuite plus poliment, tant pour les paroles que pour les choses. Du reste, il fera comme le Jupiter

d'Homere, qui jette tantost la veuë sur le camp des Grecs, & tantost sur celuy des Troyens; & décrira separémen: les actions des deux partis, si ce n'est dans le recit des batailles, où l'on est contraint souvent de les confondre. Mais qu'il ne s'amuse pas à décrire les actions des particuliers, si elles ne sont fort illustres, & qu'il s'attache au gros, sans se soucier du reste. Qu'il considere d'abord les Generaux, les ordres qu'ils donnent, & la disposition de leurs troupes, & qu'il rende, s'il se peut, raison de tout. Quand on vient aux mains, qu'il remarque ce qui se fait de part & d'autre; & qu'il n'oublie pas le vaincu, pour parler toujours du vainqueur. Qu'en toutes choses, il garde la mediocrité & la bienséance, & qu'il ne s'emporte pas en jeune homme, ni ne lasse son lecteur, ou obscurcisse sa narration, pour vouloir tout dire. Il peut quelquefois laisser une chose, quand il aura haste, pour ne point interrompre le fil de l'Histoire; mais qu'il y revienne après, & qu'il garde le plus qu'il pourra l'ordre des temps. Qu'il suive le vainqueur par tout, sans perdre aucune action, ou particularité remarquable. Que son discours ressemblé à un miroir fidele, qui rend les objets

tels qu'il les reçoit, & n'en altere rien ni en la forme, ni en la matiere, ni en la couleur. Car il faut qu'il cherche, non pas comme l'Orateur, ce qu'il doit dire, mais comment il le doit dire, & qu'il suive simplement ses memoires, semblable au Sculpteur qui ne fait pas l'or & l'yvoire de sa statuë, mais luy donne seulement la forme qu'elle n'avoit point. Enfin, tout le secret de son art consiste à bien mettre en œuvre sa matiere; & il a remply parfaitement son caractere, & satisfait à son devoir, quand le lecteur pense voir ce qu'il lit, tant il est bien representé. Il commencera quelquefois sans exorde, lorsque la chose n'aura point besoin de preparation, & se contentera de rapporter le sommaire des choses qu'il doit dire. Mais lorsqu'il se voudra servir d'exorde, il n'aura égard qu'à deux choses, à rendre son auditeur attentif & docile, sans se soucier de gagner ses bonnes graces. Il viendra à bout de ce que j'ay dit, en montrant, qu'il doit traiter de choses grandes & necessaires, & qui regardent particulièrement l'interest de ceux à qui il parle; comme fait Herodote, quand il dit, Que c'est pour conserver le souvenir des victoires remportées par les

Grecs sur les Barbares ; & Thucydide ,
 Que la guerre qu'il entreprend de dé-
 crire , est la plus considerable de toutes
 celles dont il nous reste quelque me-
 moire , & contient de plus grands & de
 plus memorables évenemens. Il servira
 beaucoup à l'éclaircissement du sujet ,
 d'en proposer les causes d'abord ; & l'on
 jugera que son exorde est petit ou grand ,
 selon que les choses qu'il aura à décrire
 seront petites ou grandes. Il passera à sa
 narration doucement & insensiblement ,
 & gardera toutes les perfections qu'en-
 seigne la Rhetorique , la clarté , la net-
 teté , la brieveté , la facilité , l'égalité ,
 se souvenant toujourns que l'Histoire n'est
 qu'un long recit. Il faut prendre garde ,
 pourtant , qu'elle ne soit pas composée
 de plusieurs narrations cousuës ensen-
 ble , mais qu'elles soient fonduës en un
 mesme corps ; car il ne faut pas seule-
 ment qu'elles se touchent , mais qu'el-
 les se tiennent. Que l'agencement des
 choses & des paroles en releve l'é-
 clat , sans affectation. Pour la brieve-
 té , elle est utile par tout , principale-
 ment lorsqu'on a beaucoup de choses à
 dire , & ne doit pas estre seulement dans
 les paroles . mais dans les choses. Car
 il faut passer en trois mots les moins

30 COMMENT IL FAUT
importantes, & n'estre estendu qu'en
celles qui le meritent. Il y en a mesme
dont il ne faut point parler du tout ; car
chacun est curieux de sçavoir toutes les
particularitez des grandes entreprises,
c'est pourquoy on n'y sçauroit estre trop
long ; au lieu que dans les autres, quel-
que court qu'on soit, on ennuye. Enfin,
il faut faire comme dans un festin bien
appresté, où l'on ne sert pas indifferem-
ment toutes sortes de viandes, mais
seulement les plus delicates. Car l'Hi-
stoire n'est faite que pour conserver la
memoire des choses memorables, &
non pas des autres. Il faut aussi que
l'Historien soit fort retenu dans ses des-
criptions, & qu'il paroisse que ce n'est
pas un vain desir de faire paroistre son
esprit, mais pour éclaircir ou embellir
son sujet. Car elles ne sont pas propre-
ment du corps de l'Histoire, quoy-
qu'elles y apportent beaucoup de clarté ;
de sorte qu'elles ne doivent pas estre
estenduës au delà de ce qu'on traite. En
cela Homere, bien que Poëte, peut ser-
vir de regle ; car en la descente d'Ulyssé
aux Enfers, il ne s'amuse point à décou-
vrir tous les tourmens des malheureux ;
au lieu qu'un mauvais Historien en eust
remply son ouvrage, approchant l'eau

jusqu'aux levres de Tantale, & faisant faire plusieurs tours à Ixion sur sa rouë. Thucydide y est aussi fort retenu. Car soit qu'il décrive la forme d'un siege, ou d'un camp, ou la figure de quelque machine, il va viste, & est encore moins estendu dans la description des villes, & du port de Syracuse. Que s'il paroist long dans celle de la peste, on remarquera en y prenant garde de près, que c'est la multitude des choses qui l'arreste, & qu'il se haste tant qu'il peut. Quand on fait parler quelqu'un, il luy faut faire dire ce qui est convenable tant à la personne, qu'à la chose dont il s'agit : Et quoyqu'il soit permis en cet endroit d'estaler son éloquence, il faut toujours que ce soit avec jugement, & sans affectation; & sur tout, dire clairement ce qu'on veut dire. Pour ce qui est du blasme & de la loüange, il faut prendre garde que vôtre Histoire ne puisse passer pour un Panegyrique, ni aussi pour une Satyre, comme celle de Theopompe. Il ne faut donc blasmer ni loüer qu'en passant, & se souvenir qu'il n'y a point de plus beau Panegyrique des grands Hommes, que leurs actions, parce qu'il leur est particulier, & qu'il ne sçauroit convenir aux autres. Lorsqu'il se presentera

32 COMMENT IL FAUT, &c.

quelque chose d'incroyable, je suis d'avis qu'on le dise; mais sans l'assurer, & laissant à chacun d'en croire ce qu'il luy plaira. En un mot, il se faut toujours représenter ce que j'ay dit, qu'on écrit pour la posterité, & faire comme cet

*Sofrate
Cnidien.*

Architecte qui bastit la tour du Phare. Car après avoir achevé son ouvrage, qui est une des merveilles du monde, il grava son nom sur une pierre, qu'il enduisit de mortier, & écrivit dessus celui du Prince qui regnoit, sçachant bien qu'il seroit détruit par le temps, & qu'on verroit alors paroistre le sien, qui dureroit autant que son ouvrage. Voilà la regle qu'on doit suivre pour bien écrire l'Histoire: si on l'observe, je n'auray pas perdu mon temps; sinon, j'auray roulé en vain mon tonneau.

*Il fait
allusion
à ce qu'il
a dit de
Diogene.*





L'HISTOIRE VERITABLE,

LIVRE PREMIER.

- I. Dessen de l'Auteur. II. Son embarquement, & son arrivée dans une Isle de l'Océan. III. Son voyage au globe de la Lune. IV. Sa venue en l'Isle des Lampes. V. Son engloutissement & son séjour dans la baleine. VI. Combat des Isles flottantes.*

COMME les Athletes n'ont pas seulement soin du travail, mais du repos ; ceux qui s'adonnent aux exercices de l'esprit, luy doivent quelquefois donner du relasche, pour revenir après plus frais à l'estude. Cela ne se peut mieux faire, à mon avis, qu'en le délassant sur quelque sujet agreable, où l'instruction soit meslée avec le plaisir. C'est ce que j'ay tasché de pratiquer en cet ouvrage, où parmy plusieurs mensonges assez plaisans, j'ay meslé quelques doctes railleries des anciens Poëtes & Historiens, sans épargner mesme les Philosophes, qui n'ont pû s'empescher de nous debi-

L
Dessen
de l'Au-
teur

34 L'HISTOIRE VERITABLE,
ter pour bons, plusieurs contes fabuleux
& ridicules. Car Crésias, par exemple,
dans son Histoire des Indes, a dit des
choses qu'il n'avoit jamais ni veuës, ni
ouïes; & Iambule a composé une Hi-
stoire assez ingenieuse des merveilles de
l'Ocean, sans avoir guere plus d'égard
à la verité. Plusieurs en ont fait de mes-
me, & conté diverses aventures qu'ils
disoient leur estre arrivées dans leurs
voyages, parmy lesquelles ils ont entre-
messé la description de divers animaux
monstrueux, de cruautez inouïes, de
mœurs tout à fait barbares & sauvages;
à l'exemple d'Homere, qui fait décrire
à Ulysse chez Alcinoüs, la captivité des
Vents, la figure énorme des Cyclopes,
la cruauté des Antropophages, avec des
bestes à plusieurs testes, & la metamor-
phose de ses compagnons par les char-
mes d'une sorciere, & autres semblables
rêveries qu'il debitoit au peuple grossier
des Phéaques. Mais je ne le trouve pas
estrange à un Poëte accoustumé à dire
des fables, puisque nous voyons tous les
jours la mesme chose arriver aux Philo-
sophes; je m'estonne seulement que les
Historiens ayent pretendu par là nous en
faire accroire. Cependant, il m'a pris
envie, pour n'estre pas le seul au monde

qui n'ait pas la liberté de mentir, de composer quelque Roman à leur exemple ; mais je veux en l'avoüant, me montrer plus juste qu'eux, & cet aveu me servira de justification. Je vais donc dire des choses que je n'ay jamais ni veuës, ni ouïes, & qui plus est, qui ne sont point, & ne peuvent estre ; c'est pourquoy qu'on se garde bien de les croire.

Un jour, touchez d'un noble desir de voir & d'apprendre des choses nouvelles, nous nous embarquasmes cinquante que nous estions, dans un vaisseau bien équipé, & fourni d'un bon Pilote ; & cinglasmes des Colonnes d'Hercule dans la mer Atlantique, pour découvrir la grandeur de l'Océan, & voir s'il y avoit quelques peuples au delà. Après avoit vogué un jour & une nuit sans perdre la terre de veuë, tout à coup au lever du Soleil il s'éleva une si furieuse tempeste, qu'on ne pouvoit pas seulement baisser les voiles ; si bien qu'il fallut se laisser aller au gré du vent, qui après nous avoir bien agitez par l'espace de soixante & dix-neuf jours, nous jetta à la fin dans une Isle fort haute, & couverte de bois, dont les bords estoient assez calmes. Nous y descendismes pour

*Il.
Embar-
quemens
de l'As-
teur, &
son arri-
vée dans
une Isle
de l'O-
céan.*

36 L'HISTOIRE VERITABLE,
nous remettre du travail de la mer ; &
nous estant reposez quelque temps sur le
rivage, nous entraſmes plus avant dans
le pais pour le reconnoître, après avoir
laissé trente de nos compagnons pour la
garde du Navire. Nous n'eusmes pas
fait quatre cens pas à travers une forest,
que nous trouvasmes une colonne d'ai-
rain, sur laquelle étoit écrit en caracte-
res Grecs, que le temps avoit à demy
effacez, *Hercule & Bacchus ont esté jus-
ques icy.* On voyoit encore leurs pas im-
primez sur le roc, dont un *qui estoit le
plus grand*, avoit près d'un arpent de
longueur, ce qui nous fit juger que c'é-
roit celui d'Hercule. Après avoir reve-
ré des lieux si fameux par la venuë de
ces Heros, nous continuasmes nostre
route, & n'eusmes pas fait beaucoup de
chemin, que nous arrivasmes à un ruiſ-
seau, dont la liqueur estoit comme d'un
excellent vin Grec, & qui estoit si large
en quelques endroits, qu'il pouvoit por-
ter bateau. Ce nous fut un nouveau gage
de la venuë de Bacchus, & de la verité
de la colonne. Mais comme nous re-
montions vers sa source, pour décou-
vrir la cause d'une si grande merveille,

Qui estoit le plus grand, cela dit assez que
l'autre estoit moindre.

nous trouvasmes des vignes chargées de raisins , du pied desquelles couloit ce large ruisseau , lequel fourmilloit de poissons qui avoient tous la couleur & le goust de vin ; & en les ouvrant , on les trouvoit pleins de vendange. Ils enyvroyent mesmes ceux qui en goustoient , & nous fusmes contraints de les temperer avec des poissons d'eau douce pris dans une riviere voisine. Lorsque nous eusmes traversé la premiere , nous découvrimus d'autres vignes d'une nature bien plus estrange. C'estoient de belles femmes depuis la teste jusqu'à la ceinture , qui finissoient en un gros tronc verdoyant , telles que les Peintres peignent Daphné sur le point qu'Apollon la voulut ravir. Leurs doigts s'épandoient en rameaux chargez de raisins , & leurs coëffures estoient faites de pampres & de grappes entrelassées. Elles nous firent mille caresses , nous parlant l'une Grec , l'autre Indien ou *Persan* ; mais elles ne vouloyent pas souffrir que l'on cueillist de leurs fruits ; & lorsqu'on en vouloit prendre elles jettoient des cris , comme si cela leur eust fait mal. Elles ne lais-

Persan. Il y a au Grec | avec *Indien* , & est in-
Lydien ; mais cela fai- | different,
 soit un mauvais son |

38 L'HISTOIRE VERITABLE,
 soient pas de nous baiser, & de nous
 toucher à la main; mais leurs baisers
 enyvroient; & deux de nos compagnons
 s'estant laissez surprendre à leurs char-
 mes; demeurèrent pris par les parties
 naturelles; & comme s'ils eussent esté
 entez ensemble, commencerent à pren-
 dre racine, & à pousser des rejettons.
 Effrayez d'un si grand prodige, nous
 courusmes à nostre vaisseau conter à nos
 compagnons une si pitoyable aventure.

III.
 Voyage
 au globe
 de la Lu-
 ne.

Après nous estre donc pourvus d'eau
 & de vin dans les deux fleuves, nous pas-
 sâmes la nuit sur le bord; & le lende-
 main dès la pointe du jour, nous fîmes
 voile par un doux vent, qui se changea
 sur le midy en une bourrasque si violen-
 te, que nostre vaisseau fut enlevé par un
 tourbillon jusqu'à la hauteur de trois
 mille stades, & commença à voguer par
 le Ciel l'espace de sept jours & de sept
 nuits, tant que nous abordâmes au hui-
 tième en une grande Isle ronde & lui-
 sante qui étoit suspenduë en l'air, & ne
 laissoit pas d'estre habitée. De jour on ne
 voyoit rien, mais la nuit paroissoient au-

Plus de
 100.
 lieues.

Dans les deux fleu- | qu'on y pesche du
 ves. Il n'en nomme | poisson, & qu'on s'y
 qu'un, mais l'autre est | fournit d'eau douce.
 sous-entendu, parce | De jour on ne voyoit

tour quantité d'autres Îles brillantes, de diverse grandeur & lumiere, & une terre au dessous couverte de fleuves, de mers, de forests, & de montagnes; ce qui nous fit juger que c'estoit la nostre, outre qu'on y voyoit des villes, qui ressembloient à de grandes fourmillieres. Lorsque nous fusmes plus avant dans le pais, nous fusmes pris par les *Hippogryphes*. C'estoient des hommes montez sur des Griffons aislez qui avoient trois testes. Je ne sçaurois mieux dépeindre leur grandeur, qu'en disant que leurs ailles estoient plus longues & plus grosses que le mast d'un grand navire. Ils avoient ordre de battre l'estrade, pour voir ceux qui entroient & qui sortoient; & lorsqu'ils trouvoient des estrangers, ils les amenoient au Roy. Comme nous fusmes en sa presence, il jugea que nous estions Grecs, à nostre habit, & demanda comme nous avions fait pour venir en son pais, & traverser une si vaste estendue. Nous luy fismes le recit de nostre avan-

*Acheval
sur des
Griffons*

rien. C'est-à-dire aux environs, comme la suite l'explique.

Hippogryphes. J'ay mis ce mot au lieu d'*Hipogype*, d'où sans

doute il a esté fait; mais l'autre sonne mal, outre que Griffon est plus beau que Vautour pour des chimeres,

46 L'HISTOIRE VERITABLE,
ture, & il nous dit de son costé qu'il estoit
Endymion, & qu'il avoit esté enlevé la
nuit en dormant, & fait Roy du globe
de la Lune, qui estoit le país où nous
estions. Il ajoûta, que nous n'avions rien
à craindre, & qu'il nous feroit bonne
chere, & ne nous laisseroit manquer de
rien ; Que s'il pouvoit retourner victo-
rieux de la guerre qu'il avoit contre les
habitans du Soleil, nous pourrions de-
meurer en paix avec luy, & jouir de sa
felicité. Nous luy demandasmes qui
estoit ces peuples, & le sujet de leur
differend ? Il nous dit que c'estoit un país
habité comme la Lune, & que Phaëton
en estoit Roy, & le vouloit empescher
par envie, d'envoyer une colonie dans
l'étoile du jour, qui estoit une Isle de-
serte & inhabitée. Mais je veux, dit-il,
Paller planter sur sa moustache ; & si
vous voulez estre de la partie, & venir
avec moy, je vous donneray à chacun
un des Griffons de mon écurie, & vous
équiperay de toutes choses necessaires,
pour demain qui est le jour du départ.
Comme nous eusmes accepté le party, il
nous retint à souper ; & le lendemain
de grand matin que toutes ses troupes
furent assemblées, il les rangea en ba-
taille, parce que les Coureurs rappor-
toient

toient que l'ennemy paroiffoit. Il avoit bien cent mille hommes de cheval, dont il y avoit quatre-vingts mille Hippogryphes, & vingt mille Lacanopteres, fans l'Infanterie & les alliez. Ces Lacanopteres font de grands oifeaux tout couverts d'herbes au lieu de plumes, sur lesquels estoient montez les Scorodomaques & les Cenchrobolès. Pour les alliez, il y avoit trente mille Pfyllotoxotes de l'étoile de l'Ourse, & cinquante mille Anémodromes. Les premiers montez sur de grandes puces grosses comme douze Elephans, & les autres portez sur les aifles du vent. Car retrouffant leurs robes qui leur pendent jusqu'aux talons, ils en ufent comme de voiles, & servent ordinairement d'infanterie legere dans le combat. On attendoit foixante & dix mille Struthobalanes, & cinquante mille Hippogranes, des Astres qui font au dessus de la Cappadoce, & l'on en contoit des choses estranges & incroyables; mais comme ils ne vinrent point, il n'est pas besoin de les rapporter. Voilà quelle estoit l'armée d'Endymion. Pour les ar-

Qui ont les aifles d'herbes. Qui combattent avec des anlx. Qui jettent des grains de mil. Archers montez sur des puces. Que le vent fait courir. Passe-reaux lands. Montez sur des grües.

Couverts d'herbes au lieu de plumes. Je ne dis point, que les plus vîtes estoient chargez

de laitües, parce que cela n'est déjà que trop ridicule.

42 L'HISTOIRE VÉRITABLE,
 mes, chacun avoit un habillement de
 teste fait de la coquille d'un limaçon, &
 une cuirasse à écaille d'écoffes de fève,
 qui sont dures & fortes en ce país-là
 comme de la corne. Leurs boucliers &
 leurs épées estoient semblables aux nô-
 tres. Quand les armées furent en pre-
 sence, Endymion se plaça à l'aïlle droite
 avec ses Hippogryphes, & nous mit au-
 tour de luy avec les plus vaillans, pour
 la garde de sa personne. Les Lacanopte-
 res eurent l'aïlle gauche, les Alliez furent
 au milieu. L'infanterie montoit à soi-
 xante millions, & fut rangée en cette
 sorte. Il commanda aux araignées qui
 sont grandes en ce país-là comme les
 Isles Cyclades, de faire un tissu depuis
 le globe de la Lune jusqu'à l'Etoile du
 jour, ce qui fut fait en un instant, car
 elles sont en grand nombre; & il ran-
 gea dessus l'Infanterie, commandée par
 Nycterion, fils d'Eudianacté, avec deux
 Lieutenans. Pour l'armée du Soleil,
 Phaëton prit l'aïlle gauche, avec les
 Hippomyrméques, qui sont des hommes
 montez sur des fourmis aislées qui cou-

*A cheval
 sur des
 fourmis.*

De la coquille d'un | outre que Fève vient
limaçon. Cela est plus | aussi-tost, & que Lupin
 joly que de dire de | est peu connu par le
Fève, ou de Lupin: | peuple.

vrent deux arpens de leur ombre, & combattent de leurs cornes. Il y en avoit bien cinquante mille. A l'aïlle droite estoient les Aëroconopes presque en mesme nombre. Ceux-cy sont montez sur de grands mouchérons, & sont tous Archers. Derriere estoient les Aërocor-
 daques, qui ne combattent qu'à coups de trait, & sont fort vaillans, & de grand service, quoyqu'ils ne lancent que des raves; mais elles sont grandes & fortes, & trempées dans du jus de mauve, qui est parmy eux un poison mortel, & qui engendre aussi-tost de la puanteur dans la blessure. Prés d'eux estoient dix mille Caulomycètes, gens de main, & pesamment armez, qui portent pour boucliers de grands champignons, & pour lances de grosses asperges. A costé estoient cinq mille Cynobalanes qu'avoient envoyez les habitans de la Canicule, tous avec un museau de chien, & à cheval sur des glands aislez. On attendoit des frondeurs de la Voye de lait, mais il n'y vint que des Néphélocentaures; & plust à Dieu qu'ils ne fussent pas venus: car ils furent cause de la perte de la bataille. Pour les autres, Phaëton, depuis indigné, mit leur pais à feu & à sang. Comme on vint aux

Mouchérons Aëriens.

SANSONS EN L'AIR.

Tiges champignons.

Chiens glands.

Centaurés nuës.

44 L'HISTOIRE VERITABLE,
mains , après avoir levé les enseignes ,
& fait braire les asnes , qui sont les
trompettes de là haut , les deux armées
s'affronterent terriblement , & s'entre-
choquerent avec grand bruit. L'aisle
gauche des ennemis plia d'abord , & ne
put soustenir le choc de nos Hippogry-
phes , qui les poursuivirent vivement ,
& en firent un grand carnage ; mais leur
aisle droite eut l'avantage , & les Aëroco-
nopes pousserent nos gens jusqu'à nostre
Infanterie , qui restablit le combat , &
les mit en fuite , après qu'ils eurent ap-
pris la défaite de leur aisle gauche. Il y
eut donc grande boucherie , & le sang
ruisseloit de tous costez dans les nuës , qui
en furent teintes , & devinrent rouges ,
comme on les voit quelquefois au cou-
cher du Soleil. Il en tomba mesme à
terre ; & ce fut peut-estre par une sem-
blable aventure , qu'Homere dit qu'il
plut du sang à la mort de Sarpédon ,
quoyqu'il l'attribuë à la douleur de Ju-
piter. Nos gens de retour de la pour-
suite , érigerent deux trophées , l'un dans
les nuës , pour la victoire de l'Air , &
l'autre sur la toile d'araignée , pour la
défaite de l'Infanterie. Cependant les
Coureurs rapporterent qu'on voyoit pa-
roistre les Nephélocentaures , qui estoient

des monstres aïlez moitié chevaux & moitié hommes, d'une grandeur si prodigieuse, que la partie humaine estoit aussi grande que le Colosse de Rhodes, & l'autre grosse comme un gros navire. Ils estoient conduits par le Sagittaire du Zodiaque, & le nombre en estoit si grand, qu'il surpassa la créance. Lorsqu'ils eurent appris la défaite de leurs gens, ils envoyerent vers Phaëton pour recommencer le combat, & se rangerent en bataille. Après ils vinrent fondre sur les nostres qui estoient en desordre, & épars çà & là dans la poursuite, ou parmi le bagage; & les ayant déconfits, poursuivirent Endymion jusqu'au globe de la Lune, sans avoir pû sauver qu'une partie de ses Hippogryphes. Ils renversèrent ensuite nos trophées, & coururent tout ce grand espace, qui s'étend depuis le globe de la Lune jusqu'à l'Etoile du jour. C'est-là que je fus fait prisonnier, avec deux de mes compagnons. Sur ces entrefaites arriva Phaëton, qui fit dresser de nouveaux trophées, & nous fit conduire dans le globe du Soleil, ayant les mains attachées derrière le dos, avec une jambe d'araignée. Il ne voulut pas assiéger la Lune, mais il fit tirer autour, par forme de circonvalla-

*On, sur
morceau
de jam-
be.*

46 L'HISTOIRE VERITABLE ,
tion , un double mur fait de nuées épaî-
ses ; de sorte qu'elle ne recevoit plus la
lumiere du Soleil , & estoit dans une
éclipse perpetuelle. Endymion touché
de cette infortune , luy envoya offrir tri-
but & des ostages , qu'il ne voulut point
recevoir d'abord ; mais après avoir mis
l'affaire en délibération , il se relâcha ,
& la paix fut conclüe aux conditions :
Que le mur seroit démoli , & les captifs
rendus de part & d'autre pour de l'ar-
gent : Qu'Endymion laisseroit libre les
autres Astres , & n'auroit pour amis &
pour ennemis , que ceux du Soleil. Que
luy & ses successeurs payeroient tous les
ans à Phaëton & aux siens , dix mille
muids de rosée , & donneroient autant
de leurs sujets pour ostages. Que l'E-
toile du jour seroit peuplée en commun ,
& que ceux qui voudroient estre com-
pris dans la paix , le seroient. Ces arti-
cles furent gravez sur une colonne d'am-
bre , qui fut plantée sur les confins des
deux Empires. Du costé du Soleil signe-
rent *Pyronide* , *Thérite* , & *Phlogie* ; &

Pyronide , &c. Ces noms n'ont rien d'ex-
traordinaire qui merite
qu'on en mette l'expli-
cation en marge , com-
me des autres. Les uns
signifient feu , esté ,
embrasement ; les au-
tres , nuit , lune , lu-
miere.

de l'autre, Nyctor, Ménie, & Polylampe. Ainsi la paix fut faite, le mur démolli, & nous remis en liberté. Lorsque nous fûmes de retour, nos compagnons nous coururent embrasser avec larmes; & Endymion, pour nous obliger à demeurer avec luy, nous offrit droit de bourgeoisie; mais je ne m'y pûs résoudre, quoyqu'il me voulust donner son fils en mariage, pour la raison que je diray tantost; & comme il nous vit opiniastrez au retour, il nous traita splendidement l'espace de sept jours, & nous congedia. Mais avant que passer outre, il ne sera pas hors de propos de raconter icy les merveilles du païs. Premièrement, il n'y a point de femmes, & l'on n'en sçait pas mesme le nom. On se sert au lieu d'elles, de jeunes garçons *jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans*, & ils portent les enfans dans le gras de la jambe, qui s'enfle quand ils ont conçu; & lorsqu'ils veulent accoucher on y fait une incision. Je croy que c'est de là que vient le mot Grec de Gastrocnimie, parce que la jambe sert de ventre. L'enfant est

<i>Jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans.</i> Je ne dis pas qu'ils sont hommes après cela, pour	ne pas insister sur des saletez, outre que cela s'entend assez.
---	---

48 L'HISTOIRE VERITABLE ;
mort venant au monde , mais en l'exposant à l'air , il commence à respirer. Il y en a une autre espece qui naissent comme des plantes , ce qui se fait en cette sorte. On coupe le testicule droit d'un homme , & on le met en terre : Au bout de quelque temps , il naist un grand arbre charnu , qui porte des glands d'une coudée de hauteur , lesquels on ouvre lorsqu'ils sont meurs , & l'on en tire un enfant. Mais ceux-là n'ont point de parties naturelles , & s'en attachent lorsqu'ils en ont besoin. Les pauvres en mettent de bois , & les plus riches d'ivoire. Lorsqu'un homme devient vieux il ne meurt pas , mais il s'en va en fumée. Ils usent tous de mesme viande , qui sont des grenouilles rosties sur les charbons ; car l'air en est tout rempli : mais ils ne les mangent pas , & se contentent d'en avaler la vapeur ; & pour cela ils s'approchent des tisons , lorsqu'elles rôtiissent , comme s'ils se mettoient à table. Leur breuvage est de l'air pressé dans un verre , dont il sort une liqueur comme de la rosée. Ils ne font point d'eau ni d'ordure , car ils n'ont point d'ouverture dans ces lieux-là ; mais ils ont un trou sous le jarret par où ils caressent les garçons. Les plus beaux
parmy

LIVRE PREMIER. 49

parmy eux sont chauves, au contraire du pais des Cométes, où ils aiment les cheveux longs. La barbe ne leur croist pas au menton, mais un peu au dessus des genoux. Ils n'ont point d'ongles aux pieds, & n'y ont qu'un doigt, mais il naist à tous sur le croupion, comme une espece de choux cabus, toujourns vert, qui est de chair, & ne se rompt pas quand ils se couchent. Ils ont une estrange proprieté, c'est qu'ils mouchent du miel, mais fort acre; & lors qu'ils s'huilent, c'est avec du lait qui se prend après comme du fromage, en y meslant un peu de miel. Ils font de l'huile d'ail, dont l'odeur est tres-excellente. Au lieu de fontaines, ils ont des vignes qui portent de l'eau, dont les grains sont comme de la gresse; si bien que lors qu'il gresse parmy nous, c'est que le vent secouë les vignes en ce pais-là. Le ventre leur sert de poche, & ils y mettent tout ce qu'ils veulent, car il s'ouvre & se referme comme une gibeciere; & parce qu'il est velu par dedans, les enfans s'y nichent quand il fait froid. Les riches portent des habits de verre, & les pauvres de cuivre; car l'un & l'autre se file, & le dernier, quand il est mouillé, se carde comme de la laine. J'ay peur

*c'est qu'il
est sans
boyaux.*

50 L'HISTOIRE VERITABLE ;
qu'on ne me croye pas , si je parle de leurs
yeux , car cela surpasse la creance. Ils
s'ostent & s'appliquent comme des lu-
nettes, & plusieurs ayant perdu les leurs,
empruntent ceux de leurs voisins ; car
l'on en fait des tresors, & celuy qui en a le
plus, est estimé le plus riche. Leurs oreil-
les sont de feüilles de platane , horsmis
à ceux qui naissent de gland , qui les ont
de bois. Je vis deux merveilles dans le
Palais du Roy ; un puits qui n'estoit pas
fort profond , où en descendant on en-
tendoit tout ce qui se disoit dans le mon-
de ; & un miroir au dessus , où en regar-
dant on voyoit tout ce qui s'y passoit,
J'y ay veu souvent mes amis & ceux de
ma connoissance ; mais je ne sçay s'ils
me voyoient. Si quelqu'un ne me veut
pas croire , quand il y aura esté , il me
croira.

IV.
Arrivée
en l'Isle
des Lam-
pes.
Aprés avoir pris congé du Roy & de
toute sa Cour , nous fîmes voile à tra-
vers les vastes plaines de l'air ; mais
avant que de partir , il me fit present de
deux robes de crystal , & de cinq de lé-
ton , avec une armure toute complete
de coües de féves ; mais je perdis tout
cela dans le ventre de la Baleine. Nous
fûmes escortez par un regiment d'Hip-
pogryphes , l'espace d'environ cinq cens

LIVRE PREMIER. 51

stades , & courusmes beaucoup de païs ; mais nous n'abordasmes nulle part, qu'à l'Estoile du jour , pour faire aiguade. On commençoit à l'habiter. Nous entraumes après dans le Zodiaque , & laissant le Soleil à main gauche , commençasmes à raser la terre , sans y descendre, parce que le vent estoit contraire ; quoyque nous l'eussions bien desiré , à cause que le païs que nous voyions, estoit fort beau & arrosé de plusieurs fleuves. Les Néphélocentaures , qui estoient à la solde de Phaëton , vinrent fondre sur nous en cet endroit , pensant que nous fussions encore ennemis ; mais ils se retirèrent lors qu'ils sçurent que la paix estoit faite. Nous ne laissasmes pas d'avoir grand peur , parce que nous avions renvoyé déjà nostre escorte. Après avoir vogué toute la nuit , & le jour suivant , nous arrivasmes sur le soir en l'Isle des Lampes , commençant peu à peu à gagner terre. Elle est située entre les Hyades & les Pleïades , un peu plus bas que le Zodiaque. Lorsque nous fusmes descendus , nous ne trouvâmes que des Lampes , qui alloient & venoient comme les habitans d'une ville , tantost à la place , tantost sur le port , les unes petites & chetives comme le menu peuple , les au-

52 L'HISTOIRE VERITABLE ,
tres grandes & resplendissantes , mais
en petit nombre , comme les riches . El-
les avoient toutes leur nom & leur logis
comme les Citoyens d'une République ,
parloient & s'entretenoient ensemble ,
& nous demandoient des nouvelles ,
Quelques-unes nous prierent mesme
d'entrer chez elles & de nous rafrais-
chir ; mais nous n'y voulusmes ni boire ,
ni manger , de peur de surprise . Le Pa-
lais du Roy est au milieu de la ville , où
il rend justice toute la nuit , & chacun
est obligé de s'y trouver , pour rendre
compte de ses actions . Celles qui ont
failly , ne souffrent point d'autre peine ,
sinon qu'on les éteint , qui est une espece
de mort ; d'où vient qu'on dit tuer la
chandelle . Nous nous approchasmes
pour entendre leurs raisons & leurs ex-
cuses , & y vismes jusqu'à la lampe de
nostre logis , qui nous dit des nouvelles
de la famille .

V.
Englou-
issement
de l'Au-
teur , &
son séjour
dans la
Baleine .

Comme nous eufmes demeuré là toute
la nuit , nous en partismes le lendemain ,
& voguant près des nuës , nous vismes
la ville de Néphélococcygie , qui nous
donna de l'admiration ; mais nous n'y
descendismes point , parce que le vent
estoit contraire . *Coronus fils de Casty-*
Coronus fils de Cottyphion . Je ne mets

phion en estoit Roy, ce qui nous fit sou-
venir du Poëte Aristophane qui en parle,
homme docte, & qui pour rien du mon-
de n'eust voulu mentir. Trois jours
après, nous découvrismes clairement
l'Ocean; mais nous ne voyions plus de
terres, que celles que nous avions lais-
sées dans le Ciel, qui nous paroissoient
claires & luisantes comme des astres. Le
quatrième, sur le midy, le vent s'estant
appaisé, nous descendismes tout douce-
ment dans la mer, où nous ne fusmes pas
plustost, que nous commençâmes à faire
bonne chere de ce que nous avions; &
parce qu'il faisoit un grand calme, nous
nous baignâmes mesme dans l'Ocean.
Mais comme souvent un petit rayon de
bonne fortune est le presage d'un grand
malheur, nous n'eusmes pas vogué deux
jours, qu'au troisième, au lever du So-
leil, nous vismes nager force poissons,
& quantité de Baleines, dont il y en
avoit une d'environ quinze cent stades,
qui faisoit blanchir la Mer d'écume tout
à l'entour. Elle avoit *les dents longues* &
pas l'explication de ces | haut, signifie Nuë-
mots; parce que cela | Coucon.
est ridicule en Fran- |
çois: l'un signifie Cor- |
neille, l'autre Merle, |
& celuy qui est plus | *Les dents longues* &
pointues. Les Baleines
n'ont point de dents,
mais c'est icy une fable.

94 L'HISTOIRE VERITABLE,

Ce mot
n'est pas
au Grec,
mais je
m'en sers
pour la
commo-
dité de
l'expres-
sion.

pointuës comme des clochers, & blanches
comme de l'yvoire. Lorsque nous la
vismes venir à nous la gueule ouverte,
nous nous recommandasmes aux Dieux,
& nous embrassasmes l'un l'autre, pour
n'estre pas séparés mesme en la mort.
Elle nous engloutit tous ensemble, avec
nostre navire; mais de bonne fortune,
avant qu'elle pust nous écraser, nostre
vaisseau coula heureusement dans l'in-
tervalle de ses dents. Comme nous
fusmes dans ce gouffre, nous ne voyions
rien d'abord; mais lors qu'elle vint à
ouvrir la gueule, nous vismes un grand
& large Monstre, capable de loger dix
mille habitans. Il y avoit dedans quan-
tité d'autres poissons qu'elle avoit avalez,
des carcasses d'hommes & d'animaux,
des balles de marchandise, des anchres
& des masts de navire; & vers le milieu
une terre & des montagnes, qui estoient
faites, à mon avis, de la quantité de li-
mon qu'elle avaloit. Il y avoit mesme
une forest, & toutes sortes d'arbres &
de plantes, comme en un país cultivé,
qui pouvoit avoir trente milles de tour.
On y voyoit quantité de *Herons* & d'Al-

<i>Comme des Clochers.</i>	Priapes de bois.
Il y a au Grec <i>Phalles</i> ,	. <i>Herons</i> . J'ay mis un
qui estoient de grands	oiseau connu,

LIVRE PREMIER. 55

cyons , & autres oiseaux de riviere , qui avoient fait leurs nids dans les bois. Après avoir répandu beaucoup de larmes inutiles , j'encourageay mes Compagnons , & fis soustenir le vaisseau qui panchoit ; puis ayant allumé du feu, nous nous mismes à table ; car nous avions quantité de poisson de toute sorte , & de l'eau que nous avions apportée de l'Estoile du jour. Le lendemain estant éveillez , comme la Baleine ouvroit la gueule, nous voyions tantost le Ciel , tantost des Montagnes, tantost des Isles ; car nous la sentions remuër de tous costez en un instant. Lorsque nous fusmes accoustumez à un si triste sejour , je pris sept de mes Compagnons avec moy , & entray dans la forest pour découvrir le país. Nous n'eusmes pas fait sept cens pas , que nous trouvasmes un petit Temple dedié à Neptune , comme le témoignoit l'inscription , & ensuite , plusieurs sepulchres , & une fontaine tres-claire assez proche. Nous ouïsmes mesme l'aboy d'un chien , & vismes de loin de la fumée , ce qui nous fit juger que le país estoit habité. Nous doublons le pas , tant que nous trouvons un vieillard & un jeune homme , qui dressoient un petit jardin , & y faisoient venir de l'eau de

36 L'HISTOIRE VÉRITABLE,
la fontaine pour l'arroser. Joyeux &
estonnez tout-ensemble, nous nous ar-
restâmes assez long temps à les regar-
der, & vîmes qu'ils n'estoient pas moins
surpris que nous. Après quelque silence
de part & d'autre, le vieillard nous de-
manda si nous estions des Dieux marins,
ou des hommes? Pour nous, dit-il, nous
avons esté autrefois au monde, mais
nous flottons maintenant dans la baleine,
sans sçavoir au vray ce que nous som-
mes; car il semble que nous soyons
morts, & toutefois nous vivons. Et
nous, luy dis-je, mon pere, nous som-
mes de pauvres étrangers, qui fûmes
hier engloutis avec nostre navire, & il y
a apparence que quelque Dieu nous a
amenez icy pour nous consoler l'un l'autre,
& pour nous apprendre que nous
n'estions pas seuls dans cette misere.
Faites-nous donc, s'il vous plaist, le re-
cit de vôtre aventure, & puis vous sçau-
rez la nostre. Ce ne sera pas, dit-il,
sans avoir mangé auparavant; & en di-
sant cela, il nous prit par la main &
nous mena dans sa cabane, où *il nous fit
bonne chere de ce qu'il avoit.* Lorsque
nous fûmes rassasiez, il nous pressa de

Il nous fit bonne che- particulier est expliqué
re de ce qu'il avoit, Le *ensuite,*

luy dire qui nous estions , & comment nous avions esté engloutis. Nous luy contasmes donc tout ce qui nous estoit arrivé depuis nostre embarquement ; de quoy il parut fort estonné , & nous dit qu'il estoit de l'Isle de Cypre, & qu'estant allé avec son fils pour trafiquer en Italie , ils avoient navigé heureusement jusqu'en Sicile , d'où ils avoient esté emportez par la tempeste dans l'Ocean , & engloutis avec leur vaisseau , dont nous avions pû voir le débris dans le ventre de la Baleine. Que tous les autres estoient morts , à la reserve de son fils & de luy ; & qu'après leur avoir rendu les derniers devoirs , ils avoient basti la Chapelle que nous avions veüe , & cultivoient ensemble ce petit jardin qui leur fournissoit des legumes , dont ils vivoient avec des fruits sauvages & du poisson. Qu'il y avoit des vignes au pais dont le vin estoit tres-excellent , & que nous avions pû voir une fontaine , dont l'eau estoit tres-fraîsche & tres-bonne. Qu'ils s'estoient accommodez chacun un lit de branches d'arbres , avec quelques autres petits meubles necessaires ; avoient allumé du feu , & s'occupoient à la chasse , & quelquefois à la pesche , à travers les ouïes de la Baleine. Qu'il n'y avoit

58 L'HISTOIRE VÉRITABLE,
 pas fort loin de-là à un estang salé, qui
 avoit bien deux mille cinq cens pas de
 tour, où ils se baignoient quelquefois,
 & où ils peschoient aussi, parce qu'il y
 avoit force poisson. Qu'il y avoit vingt-
 sept ans qu'ils vivoient dans cette misere,
 & que la vie leur seroit encore supporta-
 ble, sans les habitans du païs qui estoient
 sauvages, & leur faisoient beaucoup de
 mal. Comment, luy dis-je, y a-t-il icy
 encore d'autres gens que nous? Ouy, dit-
 il, & qui sont faits d'une façon effroya-
 ble: Car à l'extremité de l'Isle vers l'Oc-
 cident habitent les Taricanes, qui ont
 le visage d'écrevisse, & le reste d'anguille;
 mais barbares & belliqueux. De l'autre
 costé, à main droite, sont les Tritono-
 mendettes, semblables à nous de la
 ceinture en haut, mais ayant le reste de
 chats. Ceux-là ne sont pas si méchans
 que les autres. A la gauche, sont les
 Carcinoquires & les Cynocephales, qui
 sont alliez ensemble. Au milieu, les
 Pagourades & les Psittopodes, nations
 vaillantes, & excellentes à la course.

*Comme
 qui di-
 voit salé
 ou con-
 fés.*

*Il fait
 allusion
 aux Tri-
 sons.*

*Mains de
 Cancres.
 Teste de
 Chien.
 Pié-le-
 gers.*

*Le reste d'anguille,
 ou les yeux d'anguille;
 mais je l'ay mis ainsi,
 parce qu'autrement il
 ne parleroit que de
 leurs visages.*

*Pagourades. Je n'ex-
 plique pas ce mot, par-
 ce qu'il est contraire à
 son dessein; c'est une
 espece de Cancre.*

Vers l'Orient, à l'emboucheure du Monstre, le país est presque desert, à cause qu'il est souvent inondé. Neantmoins, j'y ay establi ma demeure, & y vis en quelque assurance, moyennant cinq cens huïstres que je paye de tribut aux Psittopodes. Voilà l'état du país. Il faut considerer maintenant comment nous ferons pour y vivre, & pour nous défendre de tant de monstres. Combien sont-ils, luy dis-je? Plus de mille, répondit-il, mais ils n'ont pour armes que des arestes de poisson. Puis qu'ils sont desarmez, repartis-je, nous en viendrons bien à bout, & après les avoir défaits, nous habiterons le país sans crainte. Nous resolumes donc de les combattre, & retournasmes à nostre navire pour faire les apprests necessaires. Nous commençasmes la guerre par le refus du tribut; car comme ils le vinrent demander, nous leur répondismes arrogamment, que nous estions nez libres, & mal-traitasmes leurs Députez. Les Psittopodes donc & les Pagourades vinrent contre nous avec grand bruit; mais nous nous estions préparez à les recevoir, & avions mis vingt-cinq hommes en embuscade, avec ordre de ne se point découvrir, que les ennemis ne fussent pas-

60 L'HISTOIRE VERITABLE ;
sez , afin de les charger en queuë ; car
nous les attendions de pied ferme avec
le reste. Le combat fut grand & opi-
niastre ; mais enfin la victoire nous de-
meura , & nous tuasmes cent soixante &
dix des ennemis , sans perdre qu'un de
nos camarades , avec le Pilote , qui eut
le dos percé d'outré en outré d'une a-
reste de poisson. Nous poursuivis-
mes les autres jusqu'à leurs cavernes , & tout
le reste du jour & la nuit suivante , de-
meurasmes sur le champ de bataille , où
nous dressasmes un trophée de l'épine
du dos d'un Dauphin. Sur le bruit de
cette défaite , le reste des habitans pri-
rent les armes , & marcherent contre
nous dès le lendemain avec grand appa-
reil. Les Taricanes avoient l'aîle droi-
te , les Cynocéphales la gauche , les
Carcinoquies estoient au milieu ; il n'y
eut que les Tritonomendettes qui de-
meurerent chez eux , sans vouloir estre
de la partie. Nous les vinsmes rencon-
trer près du Temple de Neptune , & en-
trasmes au combat avec de grands cris ,
qui resonnoient dans le ventre de la Ba-
leine comme dans un antre. Ils furent
défaits aisément , parce qu'ils estoient
nuds & sans armes ; de sorte que nous les
poursuivismes jusqu'à la forest. Aussi-

*Sous la
conduite
de Péla-
me.*

LIVRE PREMIER. 61

toft ils envoyèrent rechercher nostre alliance, & sur nostre refus, *retournerent au combat*, où ils furent tous taillez en pieces. Les Tritonomendettes ayant appris cette nouvelle, se sauverent dans la mer à travers les ouies de la Baleine. Après cette victoire, nous demeurâmes maistres du païs, nous occupant à la chasse & aux exercices du corps, cultivant les vignes & recueillant en paix les fruits de la terre. Semblables à des captifs renfermez dans une prison large & spacieuse, qui ne songeroient qu'à passer le temps & à se réjouir. Comme nous eusmes vescu de la sorte plus d'un an & demy, enfin le cinquième jour du neuvième mois, environ le second bâillement du Monstre, qui ne bâilloit qu'une fois par heure, ce qui ser voit à les conter, nous entendîmes un grand bruit comme de rames & de forçats, & courusmes à son embouchure, où nous tenant à couvert dans l'intervalle de ses dents, nous vismes des Geans, grands comme des Colosses, qui conduisoient des Isles, comme l'on fait des navires. Je sçay bien qu'on aura de la peine à le

Retournerent au combat. Il est mieux de la sorte, que de les faire | attaquer tout de nouveau.

62 L'HISTOIRE VERITABLE ;
croire ; mais je ne laisseray pas de le dire , parce qu'il est veritable. C'estoit des Isles longues & étroites , qui n'estoient pas fort hautes , & qui pouvoient avoir cent stades de tour. Il y avoit environ trente hommes sur chacune , sans compter ceux qui étoient employez pour la défense ; & ces trente hommes estoient rangez de part & d'autre comme les forçats d'une galere , & ramoient avec de grands pins feuillus. Derriere , sur une éminence , estoit le Pilote , qui tenoit un gouvernail d'airain de plus de cent pas de long. De l'autre costé , à la prouë , il y avoit environ quarante hommes tous armez , semblables à nous , hormis que leur chevelure estoit de feu , ce qui les défendoit comme un casque. Les arbres de l'Isle servoient de voile ; car le vent venant à souffler dedans , la faisoit voguer , si bien qu'on la conduisoit où l'on vouloit : & l'on entendoit le sifflet du Comite , qui faisoit mouvoir les rames tout d'un temps , comme dans une galere. On ne voyoit que deux ou trois de

Pins. Il y a au Grec | noissons point de grands
Cyprés , mais cet ar- | Cyprés , comme l'on
bre y vient mieux par- | fait en Asie,
my nous , qui ne con-

ces Isles d'abord ; mais sur la fin il en parut environ six cens , qui tourneront toutes les prouës l'une contre l'autre pour le combat. Du premier choc il y en eut de brisées , & d'autres coulées à fond ; mais plusieurs se maintinrent courageusement jusqu'à la fin , & ceux qui combattoient à la prouë , faisoient merveilles de bien attaquer & de bien défendre. Les vainqueurs sautoient dans celles des vaincus , pour les empêcher de se détacher & de prendre la fuite , & l'on faisoit main-basse sans faire des prisonniers. Au lieu de harpons & de mains de fer , ils jettoient de grands polypes attachez les uns aux autres , qui s'accrochoient aux arbres de la forest ; de sorte que l'on combattoit de pied ferme , comme si ce n'eust pas esté un combat naval. On se lançoit aussi à la teste , au lieu de pierres , des huïstres & des *tortuës* , grosses comme des pieces de rocher. L'un des Generaux s'appelloit Eolocentaure , & l'autre Thalassopotés ; car on les entendoit souvent nommer dans le combat. Le premier reprochoit à l'autre , qu'il lui avoit enlevé plusieurs troupeaux de dau-

Centau-
re-vent :
Eauvent
de mer.

Tortuës. Il y a au | bien qu'ensuite ces an-
Grec éponges , qui est | chres de verre que j'ay
trop ridicule , aussi- | ostées.

24 L'HISTOIRE VERITABLE ,
phins , qui estoit le sujet de leur diffé-
rend. Aussi demeura-t-il victorieux , &
coula à fond cent cinquante Isles des en-
nemis , en prit trois avec tous ceux qui
estoyent dedans , & poursuivit le reste
qui se retiroit avec la poupe fracassée.
Sur le soir , comme il fut de retour de la
poursuite , il recueillit tout le butin qui
flotoit , tant du sien que des ennemis ;
car il avoit bien eu quatre-vingts Isles
submergées. Après , il dressa un tro-
phée sur la teste de la Baleine , qui estoit
elle-mesme comme une grande Isle , ou
plutost comme le Continent , & appen-
dit à Neptune une des Isles des ennemis.
Sa flote demeura toute la nuit à l'ancre
autour du Monstre , auquel ils avoient
attaché leurs cordages. Le lendemain ,
ils firent des sacrifices d'action de gra-
ces ; & ayant ensevely leurs morts , ils
partirent avec des cris de joye & des
chants de triomphe. Voila ce qui se
passa au combat des Isles.





L'HISTOIRE VERITABLE,

LIVRE SECOND.

- I. Continuation du voyage de l'Auteur. II. Sa venue aux Isles Fortunées. III. Description des Enfers. IV. L'Isle des Songes. V. Diverses aventures assez extravagantes. VI. D'autres qui le sont encore plus, jusqu'à son arrivée aux Antipodes.*

A Prés ces choses, ne pouvant en-
 durer un plus long séjour dans la
 Baleine, il nous prit envie de faire un
 trou au costé droit, pour nous évader ;
 mais comme nous eusmes creusé cinq ou
 six cens pas sans trouver le fond, nous
 abandonnâmes l'entreprise, & jugeâmes
 plus à propos de mettre le feu dans
 le bois pour la faire mourir. Elle brussa
 sept jours entiers sans en sentir rien ;
 mais sur la fin du septième elle bâilloit
 plus lentement, & refermoit la gueule
 aussi-tost, ce qui nous fit juger qu'elle
 commençoit à se porter mal. Vers l'on-
 zième jour, nous apperçûmes qu'elle se
 mourroit, car elle sentoit fort mauvais ;

66 L'HISTOIRE VERITABLE,
si bien que le lendemain nous luy traversasmes la gueule avec de grosses poutres, pour l'empescher de la refermer, sans quoy nous estions tous perdus. Cependant, nous donnasmes ordre à nostre départ, & fismes nos provisions, prenant l'étranger pour nostre Pilote. Le troisiéme jour nous tirasmes nostre vaisseau par l'intervalle de ses dents, & le descendismes tout doucement dans la mer. Après, montant sur le dos du Monstre, nous sacrifiasmes à Neptune, près du trophée des Isles flottantes, & ayant demeuré là trois jours, à cause du calme, nous fismes voile le quatriéme. Nous rencontrafmes d'abord quantité de corps morts de la derniere défaite, contre lesquels nostre vaisseau alloit heurter, comme contre des écueils, & nous demeurasmes estonnez de leur prodigieuse grandeur. Il faisoit fort beau du commencement; mais la bise venant à souffler, il fit un froid si insupportable, que la mer se glaça à la hauteur de quatre cens brasses. Nous fusmes donc contrains de descendre, & commençasmes à glisser dessus; mais le vent venant à se renforcer, nous fismes un trou dans la glace par l'avis de nostre Pilote, où nous demeurasmes renfermez trente

jours , y faisant du feu , & mangeant le poisson que nous trouvions en creusant. A la fin , comme les vivres commençoient à nous manquer , nous détachâmes du mieux que nous pûmes nostre vaisseau , & mettant la voile au vent , coulâmes sur la glace comme sur du verre. Le cinquième jour elle se fonda , & nous voguâmes sur l'eau comme auparavant , tant que nous abordâmes en une petite Isle deserte , où nous descendîmes pour faire aiguade , parce que l'eau nous manquoit. Nous y tuâmes deux Taureaux sauvages , qui avoient les cornes sous les yeux , comme vouloit Momus , afin de mieux voir où ils frappent. Plus loin nous trouvâmes une Mer de lait , qui avoit au milieu une petite Isle de fromage , où nous sejournalâmes quelque temps , mangeant de la terre de l'Isle , & buvant du lait des raisins ; car ils ne portent point de vin. La Princesse Tyro , fille de Salmonée , en estoit Reine , & avoit reçu cette faveur de Neptune pour recompense de sa chasteté. Il y avoit aussi un Temple dédié à Galatée , comme il paroissoit par l'inscription.

Tyro, signifie fromage, en Grec.

Galatée, veut dire lait.

Il.

Venu de l'Auteur

Comme nous eûmes demeuré là cinq jours , nous en partîmes le sixième par

68 L'HISTOIRE VERITABLE ;

*aux Isle
Fortu-
nées.*

un bon vent ; & deux jours après passâmes de cette mer blanche dans une autre, sur laquelle nous vîmes marcher des hommes semblables à nous, horsmis qu'ils avoient des pieds de liége, ce qui les soustenoit sur l'eau. Ils s'approchèrent de nostre navire, & nous salüant en nostre langue, nous dirent qu'ils alloient au Liége qui estoit leur patrie. Après avoir couru quelque temps autour de nostre vaisseau, ils s'en allerent en nous souhaitant une heureuse navigation. Ils ne nous eurent pas plustost quittez, que nous découvristmes plusieurs Isles, parmy lesquelles estoit la leur sur un grand liége tout rond. Plus loin, sur la droite, il y en avoit cinq autres fort hautes & fort grandes, où l'on voyoit paroistre beaucoup de feux. & devant nous une petite, large & basse, d'où s'exhaloit un doux parfum, comme Herodote dit qu'il en sort de l'Arabie heureuse. Nous cinglons de ce costé-là, & trouvons en arrivant de grands ports, larges & profonds, & des fleuves d'une eau claire & argentine qui couloit doucement dans la mer. Les bords estoient couverts de bois odoriferans,

*De roses,
violets,
&c.*

Devant nous. J'o- | ne servent de rien.
metts les distances qui |

où l'on oyoit retentir la musique des oiseaux, qui faisoient un concert avec les Zephirs. Car les feuilles agitées par un doux vent, rendoient un son comme de flûtes douces. On entendoit parmy cela des voix, ou plustost des cris de réjouissance, comme dans un festin, où les uns chantent, & les autres dansent au son du flageolet ou de la lyre. Estonnez de tant de merveilles, nous entrons à pleines voiles dans le port, où nous ne fusmes pas plustost, que les Gardes nous lierent avec des *chaisnes de roses*, & nous menerent vers le Prince, après nous avoir dit qu'on ne nous feroit point de mal, & que nous estions dans l'Isle des Bienheureux, qui estoit gouvernée par Rhadamante. Nous trouvasmes en arrivant qu'il y avoit trois causes à plaider avant la nostre. La premiere estoit celle d'Ajax fils de Telamon, pour sçavoir s'il seroit receu en la compagnie des Heros, après s'estre tué luy-mesme en fureur.

La seconde estoit un differend amoureux de Thesée & de Menelaüs, à qui demeureroit Heleine. Et la troisieme, une dispute de préseance entre Alexandre &

*Parce
qu'elle
avoit esté
femme de
l'un &
de l'autre.*

Chaisnes de roses. Je dis en un autre endroit, qu'il n'y en a point de plus fortes en toute l'Isle.

70 L'HISTOIRE VERITABLE ,
 Annibal. Après beaucoup de contesta-
 tion, Ajax fut receu, moyennant quel-
 ques prises d'ellebore, pour lesquelles on
 le renvoya à Hippocrate. Heleine fut ad-
 jugée à Menelaüs, à cause des longs tra-
 vaux qu'il avoit soufferts pour elle; outre
 que Thesée avoit d'autres femmes, com-
 me l'Amazone & Ariadne. Alexandre
 fut preferé à Annibal, & on luy donna
 un siege à costé du vieux Cyrus. Après
 cela, nous fusmes ouïs, & l'on nous de-
 manda d'abord, pourquoy nous avions
 osé profaner ces lieux sacrez de nostre
 presence mortelle? Sur nostre réponse,
 l'on nous fit retirer; & Rhadamante de
 l'avis de Caton & d'Aristide, remit à
 nous punir de nostre curiosité, après
 nostre mort, & cependant nous permit
 de voir les raretez du pais, & de nous
 entretenir avec les Bienheureux. Aussi-
 tôt, nos chaînes tomberent d'elles-mê-
 mes, & l'on nous conduisit à la ville,
 pour assister à leur festin. *Nous fusmes*
ravis en entrant de voir que la ville
 estoit d'or, & les murailles d'émeraudes,
 avec le pavé marqueté d'ébaine & d'ivoire;

<p><i>Nous fusmes ravis.</i> Je ne marque point le temps, parce qu'il est inutile.</p>	<p> </p>	<p><i>Marqueté d'ébaine & d'ivoire.</i> Il est mieux de la sorte, que de met- tre <i>ivoire</i> tout seul.</p>
---	----------	---

les Temples des Dieux de rubis & de diamans, avec de grands Autels d'une seule pierre précieuse, sur lesquels on voyoit fumer des Hecatombes. Il y avoit sept portes, toutes de Cinamome; & un fossé d'eau de senteur large de cent coudées, qui n'estoit profond qu'autant qu'il falloit pour se baigner à son aise. Il ne laissoit pas d'y avoir des bains publics d'un artifice admirable, où l'on ne brûloit que des fagots de canelle. L'édifice estoit de crystal, & les bassins où l'on se lavoit, de grands vases de porcelaine pleins de rosée. Du reste, ces Bienheureux n'ont point de corps, & sont impalpables; ils ne laissent pas de boire & de manger, & de faire les autres fonctions naturelles. On diroit que c'est leur ame toute seule, revestue de la ressemblance du corps; car si on ne les touche, on ne sçauroit découvrir qu'ils n'en ont

Les Temples des Dieux de Rubis & de Diamans; après avoir fait les murailles de la ville d'émeraudes, il n'y avoit point d'apparence de faire les Temples des Dieux de Beril qui n'est pas si précieux, puis ce n'est pas une

pierre assez connue.

D'Eau de senteur. Je le trouve mieux comme cela, que d'huile, puisque c'est pour se baigner, outre qu'il en met des sources après.

De boire & de manger. Cela est exprimé plus bas chez l'Auteur,

72 L'HISTOIRE VÉRITABLE ;
 point ; semblables à des ombres droites
 qui ne seroient pas noires. Ils ne vieil-
 lissent point , mais ils demeurent toujourns
 à l'âge où ils meurent , horsmis que les
 vieillards y reprennent leur beauté &
 leur vigueur. Leurs habits sont d'un
 crespé fin de couleur de pourpre, filé par
 des araignées qui sont sans venin , & qui
 ne font point horreur. Il ne fait jamais
 nuit dans toute l'Isle , mais le jour n'y
 est pas fort éclatant , c'est comme une au-
 rore perpetuelle. De toutes les saisons
 ils ne connoissent que le Printemps , &
 de tous les vents que les Zephirs ; mais
 la terre est couverte de fleurs & de fruits
 toute l'année , dont la recolte se fait tous
 les mois ; encore dit-on qu'au mois qui
 porte le nom de Minos, il y a double mois-
 son. Les épis au lieu de bled sont char-
 gez de petits pains semblables à des
 champignons , si bien qu'on n'est jamais
 en peine ni de cuire , ni de moudre. Il
 y a trois cens soixante-cinq fontaines
 d'eau douce , & autant de miel ; & cinq
 cens d'huile de senteur , mais plus peti-
 tes ; avec plusieurs ruisseaux de lait & de
 vin. On mange hors la ville dans la
 plaine d'Elise , à la fraischeur d'un bois

Plusieurs ruisseaux ; nombre ne sert de rien,
 de lait & de vin. Leur & est fade.

qui

qui l'environne, où l'on est couché sur des fleurs, & les vents portent les viandes. Sur les têtes pendent de grands arbres de cristal, qui portent des verres de toutes sortes, & l'on ne les a pas plutôt pris, qu'ils sont pleins de vin. On n'est point en peine de se faire des guirlandes; car les petits oiseaux qui voltigent autour en chantant, répandent sur vous des fleurs qu'ils ont pillées dans les prairies voisines. D'ailleurs, il s'éleve des nuées de parfum, tant des sources de senteur, que du fleuve dont la ville est ceinte, lesquelles s'épreignent à l'aide des vents, & versent sur l'assistance une liqueur tres-précieuse. On ne cesse de chanter pendant le repas, & de reciter de beaux Vers, & particulièrement ceux d'Homere, qui est assis parmy les Heros au dessus d'Ulyssé. Les danses sont composées de filles & de garçons, & les maîtres de musique sont Eunome, Arion, Anacréon & Stesicore, dont le dernier est reconcilié avec Heleine. Après qu'ils ont finy leurs chansons, paroist un second chœur de Musiciens, composé de *Serins* & de rossignols, qui avec les Ze-

Serins. Il y a au Grec, Cygnes & Hirondelles; mais les uns ne chantent point, & les autres chantent mal; & les *Serins* nous viennent.

74 L'HISTOIRE VERITABLE ;
phirs , font un concert tres-agreable.
Mais ce qui fait principalement la felicité des Bienheureux , c'est qu'il y a deux sources , l'une du ris , l'autre de la joye , dont chacun boit un grand trait avant que de se mettre à table , ce qui le tient gay le reste du jour. Disons maintenant ceux qui sont les plus estimez dans cette Île , & qui tiennent le premier rang parmy les ombres. Premièrement , les demy-Dieux , & ceux qui se sont signalez au siege de Troye , horsmis Ajax le Locrien , qui est tourmenté , à ce qu'on dit , dans les Enfers. D'entre les Barbares , les deux Cyrus , Anacharsis , Zamolxis , & Numa. Des Grecs , Licurgue , Phocion & Tellus ; les sept Sages , horsmis Periandre ; Socrate , qui s'entretient ordinairement avec Palamede & Nestor , ou avec de beaux garçons comme Narcisse , Hylas , & Hyacinthe ; & l'on dit qu'il est amoureux du dernier , car il luy fait force caresses. Rhadamante l'a souvent menacé de le maltraiter , s'il ne quittoit son ironie , mais il a de la peine à s'en défaire , tant il est dangereux de faire de mauvaises habi-

ment des Isles fortunées , ce qui fait encore quelque beauté ; | car c'est - là qu'ils croyoient leur Paradis.

rades. Je n'y vis point Platon, & comme j'en demandois la cause, on me dit qu'il habitoit la Republique, & qu'il y vivoit selon les Loix qu'il avoit établies. Aristippe & Epicure y font des premiers, & chacun les veut avoir, parce qu'ils font de bonne compagnie. Il n'est pas jusqu'à ce pauvre malotru d'Esopé qui n'y soit, ils s'en servent comme de boufon. Pour Diogene on ne le reconnoistroit pas, tant il est changé; car il est devenu voluptueux, & a épousé la Courtisane Laïs. Il ne fait donc rien tout le jour que chanter & danser, & fait mille extravagances, sur tout quand il a bû. *Les Stoïciens en sont bannis*, & l'on dit qu'ils grimpent encore sur le costeau, & sont occupez à défricher le chemin de la Vertu. *Je n'y vis point d'Academiciens*, parce qu'ils deliberent toujours, & qu'ils ne se peuvent résoudre. On doute mesme s'ils croient des Enfers, & des Champs Elisées. Mais à mon avis, c'est qu'ils craignent le jugement de Rhadamante, par-

Les Stoïciens en sont bannis. Il n'est point nécessaire après cela, de parler de Chrysipe, qui estoit Stoïcien.

Je n'y vis point d'A-

cademiciens. Il y a icy une raillerie, qui est déjà touchée au Dialogue des Sectes, & des Philosophes à l'encan.

76 L'HISTOIRE VERITABLE,
 ce qu'ils ont voulu oster toute sorte de
 jugement, & mettre l'Univers en confu-
 sion. Voilà les plus illustres de l'autre
 monde ; mais on y revere principale-
 ment Thesée & Achille. *Les femmes y*
sont communes, & en cela, ils sont tous
 Platoniciens. On ne s'abstient pas mes-
 me des garçons ; il n'y avoit que Socrate
 qui juroit qu'il ne les touchoit point,
encore croit-on qu'il se parjuroit. Après
 avoir esté deux ou trois jours en ce pais-
 là, j'aborday Homere, & le priay de
 me dire d'où il estoit, parce que c'étoit
 une des plus grandes questions qui fust
 parmy les Grammairiens. Il me dit qu'ils
 l'avoient tellement embrouillé sur ce su-
 jet, que luy-mesme n'en sçavoit plus
 rien ; mais qu'il croyoit estre de Baby-
 lone, & qu'on l'y nommoit Tygrane,
 comme Homere parmy les Grecs, à
 cause qu'il y avoit esté donné en ostage.
 Je luy demanday ensuite, s'il avoit fait
 les Vers qu'on rebute ? Il me dit qu'
 oüy ; ce qui me fit rire de l'impertinen-
 ce de ceux qui les veulent retrancher.

*Xenodote
 de Aris-
 tarque.*

<p><i>Les femmes y sont communes.</i> Je n'ay pas voulu mettre qu'ils les caressent devant tout le monde, ce qui est</p>	<p>trop deshonneste. <i>Encore croit-on qu'il se parjuroit.</i> Je n'ay pas voulu insister davantage sur une faiblesse,</p>
--	---

LIVRE SECOND. 37

Je m'enquis aussi pourquoy il avoit commencé son Poëme par la Fureur ; & il me dit que cela s'étoit fait sans dessein , & qu'il n'avoit pas fait non plus l'Odissée avant l'Iliade , comme plusieurs croyent. Pour son prétendu aveuglement , je ne luy en parlay point , parce que je vis bien le contraire. Je luy faisois plusieurs autres demandes , lors qu'il estoit de loisir , & il me répondoit à tout sur le champ , principalement depuis qu'il eut gagné son procès contre Therfite , qui l'accusoit de calomnie ; mais il fut renvoyé absous à l'aide d'Ulyssé qui plaida sa cause. Sur ces entrefaites arriva Pythagore , après avoir achevé toutes les revolutions , & passé par diverses metempsycofes ; car il avoit esté metamorphosé sept fois , & doutoit encore s'il se feroit appeller Pythagore ou Euphorbe. Il fut fort bien receu , parce qu'il avoit tout un costé d'or. Empedocle vint aussi tout grillé ; mais on ne le voulut point recevoir , quelque instance qu'il en fist , de peur qu'il ne fust travaillé de mélancolie. Après quelque temps on celebra les jeux qu'on nomme *des Trépassés* , où Achille & Thesée présiderent , celui-cy pour la septième fois , & l'autre pour la cinquième. Il seroit

78 L'HISTOIRE VERITABLE,

long de rapporter tout ce qui s'y fit ; mais Carus de la race des Heraclides , vainquit Ulyffe à la lutte , & Epée combattit à coups de poing contre Arie , dont le sepulchre est à Corinthe , sans que pas-un eust l'avantage. Il n'y a point parmy eux de jeu de Pancrace. Je ne sçay plus qui vainquit à la course ; Homere remporta de bien loin le prix de la poësie ; mais Hesiodé aussi fut couronné. La couronne estoit faite de plumes de Pâon , & c'estoit le prix de tous les jeux. Comme on en sortoit , la nouvelle vint que les Enfers s'estoient revoltez sous la conduite de Phalaris & de Busire , accompagnés de Diomedé , de Sciron & de Pityocampe , & qu'ils venoient pour forcer l'Isle des Bienheureux , après avoir rompu leurs fers , & tué leurs gardes. Aussi-tost Rhadamante mit les Heros en bataille sur le bord de la mer , sous le commandement de Thesée , d'Ajax , & d'Achille ; car le second estoit déjà retourné en son bon sens. Après un grand combat , où Achille fit des merveilles , les Heros furent victorieux. Socrate fit bien aussi à l'aisle droite , & incomparablement mieux qu'à la bataille de Délie. Aussi eut-il pour recompense un beau jardin au faux-bourg où il te-

A pié faire.

Anciens brigans.

noit Academie, qu'on appelloit *l'Academie des Morts*. Les vaincus furent renvoyez aux Enfers, pour y estre tourmentez au double. Homere a décrit cette guerre comme il a fait celle de Troye, & me donna son livre en partant; mais je le perdis avec le reste de mon équipage. Il commençoit ainsi son Poëme : *Je chante des Enfers les combats redoutables.* Après la victoire on fit un grand festin selon la coustume, où l'on ne servit que des fèves, c'est pourquoy Pythagore ne s'y trouva point. Ensuite, *il arriva de nouvelles aventures*; Cinyre fils de Scintare, nostre Pilote, qui estoit un grand garçon de belle taille, & fort bien fait, devint amoureux d'Heleine, & elle de luy. *Leur amour ne pût estre long temps caché*; car ils se faisoient mille caresses à table, & quelquefois après le repas s'égaroient tout seuls dans la forest. A la fin, ils resolurent de se retirer en quelqu'une des Isles voisines, & gagnerent pour cela trois de nos compagnons sans nous en rien dire, parce qu'ils

<p><i>Il arriva de nouvelles aventures.</i> Il ne sert de rien de marquer le temps.</p>	<p><i>Leur amour ne pût</i></p>	<p> </p>	<p><i>estre long-temps caché.</i> Il n'estoit point besoin de cela, puisque les femmes y estoient communes.</p>
---	---------------------------------	----------	---

80 L'HISTOIRE VERITABLE;
 ſçavoient bien que nous ne le trouverions pas bon. *Ils prirent la nuit* pour l'exécution de leur deſſein, & cinglerent en haute mer, ſans que perſonne s'en apperçût. Mais Menelaüs s'eſtant éveillé en ſuſſant, & ne trouvant plus près de luy ſa femme, ſe mit à crier, & ſautant en bas du liêt alla éveiller ſon frere Agamemnon, & vint avec luy faire ſes plaintes à Rhadamante. Le jour venu, ceux qu'on avoit envoyez à la découverte, rapporterent qu'on voyoit un navire fort éloigné, & Rhadamante fit embarquer cinquante Heros ſur un vaiſſeau d'Asphodéle fait tout d'une piece, & les envoya après. Ils firent ſi grande diligence, qu'ils les atteignirent ſur le midy, avant qu'ils puſſent prendre terre nulle-part, & les ramenerent au port, remorquant leur vaiſſeau avec des chaînes de roſes; car il n'y en a point de plus fortes dans toute l'Iſle. Heleine pleuroit & ſe deſeſperoit, s'arrachant les cheveux, & baiffant la veuë de honte. Rhadamante, après avoir interrogé les coupables, les renvoya aux Enfers pour y eſtre chaſtiez de leurs crimes, parce que *l'Iſle des Bien-*

Ils prirent la nuit. Il | ou non.
 ne ſert de rien de dire | *L'Iſle des Bienheu-*
 s'il ſe trouva au ſoupe, | *reux eſt exempt de*

LIVRE SECOND. 81

heureux est exempt de supplices. Il nous fit commandement de partir le lendemain , pour éviter de pareils inconveniens à l'avenir. Je regrettois fort de quitter un si agreable sejour , pour entrer dans de nouveaux malheurs ; mais les Heros me consolèrent en me montrant la place qu'ils me donneroient auprès d'eux après ma mort. J'allay donc prendre congé de Rhadamante , & le priay de m'enseigner la route que je devois tenir, & de me dire ce qui m'arriveroit par le chemin. Alors me montrant les Isles voisines : Ces cinq là , dit-il , que tu vois toutes en feu , sont celles des Enfers ; plus loin est celle des Songes ; & ensuite , Ogygie où demeure Calypso ; mais tu ne le sçaurois encore voir. Quand vous les aurez passées , vous rencontrerez les Antipodes, où vous demeurerez quelque temps parmy les Sauvages ; puis vous retournerez dans vostre pays , après de longues & perilleuses erreurs. Comme il eut dit cela , il arracha *une racine de Mauve* , & me la presentant m'ordonna d'y avoir recours dans mon affliction,

<i>supplices.</i> Il est mieux		chaisnes de roses.
de la sorte , & se rap-		<i>Racine de Mauve.</i> Je
porte à ce qu'il a dit ,		croy qu'il fait allusion
qu'il n'y avoit que des		au Moly.

82 L'HISTOIRE VERITABLE,

*Raillerie
contre
Pytha-
gore.*

Il me commanda aussi, quand je serois arrivé aux Antipodes, de ne point creuser de feu avec une épée, ni manger de lupins, ou m'approcher d'un garçon qui eust plus de dix-huit ans; & me dit qu'en observant bien ces choses, je serois reçu dans l'Isle des Bienheureux après ma mort. Alors je fis mes préparatifs pour mon départ, & allant dire adieu à Homere, je le priay de me faire un quadrain, que je gravay sur une colonne près du port; il contenoit ces mots:

*Lucien favory des Dieux
A veu ces hautes destinées,
Et hors des Isles fortunées
Retourne en son pays joyeux.*

Après avoir demeuré là le reste du jour, & pris congé des Heros, je partis le lendemain; & ils me vinrent conduire jusqu'à mon vaisseau, où Ulysse me tirant à part, me donna une lettre pour Calypso, sans que sa femme en vist rien. Rhadamante envoya avec nous le Pilote Nauplion, pour empescher qu'on ne nous arêtaist en quelqu'une des Isles voisines, & témoigner que nostre dessein estoit de tirer plus loin.

*III.
L'Isle des
Enfers,*

Au sortir de cet air doux & odorant, nous entraimes en un puant & épais, qui

LIVRE SECOND. 83

distilloit de la poix au lieu de rosée. On sentoit de loin une odeur de souffre & de bitume, avec une exhalaison comme de corps morts qu'on rostit. Parmi cela retentissoient les coups de foüet, & le bruit des chaînes, avec les cris des damnez. Nous n'abordasmes qu'à une de ces Isles qui estoit toute bordée d'écueils & de précipices, & par dedans ce n'estoit qu'une roche seiche & aride, sans eau & sans aucune verdure. Après avoir grimpé comme nous pusmes, par un sentier rude & épineux, nous arrivasmes au lieu des supplices, qui estoit tout semé de pointes d'épées & de halebardes, & ceint de trois fleuves, l'un de sang, l'autre de bouë, & le troisiéme de feu, mais d'un feu rapide comme un torrent, & sujet aux tempestes comme la mer. On y voyoit des poissons comme des tisons ardens, & d'autres plus petits comme des charbons, qu'on nommoit de petites lampes. On n'y pouvoit aborder que par une porte fort étroite, qui estoit gardée par Timon le Misanthrope. Nous y entraasmes pourtant sous la conduite de nostre guide, & vismes tourmenter plusieurs Roys & particuliers, dont il y en avoit quelques-uns de nostre connoissance. Cynire y estoit

84 L'HISTOIRE VÉRITABLE,
 pendu par les parties naturelles, & tout
 noircy de fumée. Il y avoit des gens
 qui nous montroient tout *pour de l'ar-*
gent, & qui discouraient sur la vie de
 chacun, & sur la nature du supplice. On
 tourmentoit principalement les menteurs,
 & ceux qui avoient imposé à la poste-
 rité par leurs écrits fabuleux, comme
 Ctesias & Herodote; ce qui me donna
 quelque consolation, parce qu'il n'y a
 guere de vice dont je me sente moins
 coupable. Après cela nous sortismes,
 ne pouvant plus souffrir la puanteur ni
 l'horreur du lieu, & prenant congé de
 nostre guide nous retournasmes à nostre
 vaisseau.

IV.
 L'Isle
 des Son-
 ges.

Nous n'eusmes pas navigé beaucoup,
 que l'Isle des Songes nous apparut, mais
 obscurément comme les songes ont ac-
 coustumé. Car elle sembloit s'éloigner
 à mesure que nous en approchions; mais
 enfin l'ayant attrapée, *nous y entraimes*
 par le havre du sommeil, & y descen-
 dimes sur la brune. Elle estoit ceinte
 tout autour d'une forest de pavots & de
 mandragore, qui estoit pleine de hi-

<p><i>Pour de l'argent.</i> Je raille sur ce qui a cou- stume de se pratiquer en semblables occa-</p>	<p>sions. <i>Nous y entraimes.</i> J'ay rejeté plus bas ce qui luit,</p>
--	---

bous & de chauve-souris ; car il n'y a point d'autres oiseaux dans toute l'Isle. Il y avoit un fleuve qui ne couloit que de nuit , & deux fontaines *d'une eau dormante*. Le mur de la ville estoit fort haut , & de couleurs changeantes comme l'arc-en-ciel. Elle avoit quatre portes , quoy qu'Homere n'en mette que deux. Les deux premieres regardoient la plaine de la nonchalance ; l'une de fer , & l'autre de terre , par où sortent les songes affreux & mélancoliques ; les deux autres sont tournées vers le port ; l'une de corne , & l'autre d'yvoire , qui est celle par où nous entraîmes. Le sommeil est le Roy de l'Isle , & son Palais est à main gauche en entrant. A main droite est le Temple de la Nuit , qui est la Déesse qu'on y adore , & ensuite celui du Coq. Le Sommeil a sous luy deux Lieutenans , Taraxion & Plutoclés , engendrez de la fantaisie & du neant. Au milieu de la place est la fontaine des Sens , qui a deux Temples à ses costez , l'un du Mensonge , & l'autre de la Verité. C'est-là qu'est l'Oracle & le san-

D'une eau dormante, tout de même ; & cela
 j'ay mis cela au lieu | y vient mieux , si jç ne
 de-cé qui est au Grec , | me trompe,
 & la fontaine des sens , |

36 L'HISTOIRE VERITABLE;
 Etuaire du Dieu, dont Antiphon, l'Interprete des songes est le Prophete, & a obtenu cette grace du Sommeil. Tous les habitans de l'Isle sont differens; les uns beaux & de belle taille; les autres petits & contrefaits; ceux-cy riches, à ce qui paroist, & vestus d'or & de pourpre comme des Rois de Comedies; ceux-là gueux & mendians, & tout couverts de haillons. Nous en vismes plusieurs de nostre connoissance, qui nous conduisirent chez eux, & nous traiterent splendidement; & après la bonne chere, nous firent tous Rois & Princes à nostre départ. Quelques-uns nous menerent en nostre pais, & nous ramenerent le mesme jour. Nous demeurasmes-là *trente nuits*; car on ne conte point autrement; & tout ce temps-là nous ne fismes que manger & dormir: mais à la fin, éveillez par un coup de tonnerre, nous gagnons le navire, & quittons le port.

V.
Avantures extra-ordinaires. Trois jours après nous arrivasmes en l'Isle d'Ogygie, où avant que d'aborder, je décachetay la lettre d'Ulysse, de peur que ce fourbe ne nous eust fait quelque

Trente nuits, il est plus beau ainsi, dans cette Isle, que de com-		pter par jours. De peur que ce fourbe ne nous eust fait quel-
--	--	--

supercherie ; & je n'y trouvoy que ces mots : LETTRE D'ULYSSE A CALYPSO. Je ne vous eus pas plustost quittée, que je fis naufrage, & ne me sauvay qu'à peine, à l'aide de Leucothée, en la contrée des Pheques. Comme je fus de retour chez moy, je trouvoy ma femme galantisée par des gens qui mangeoient mon bien ; & après les avoir tuez, je fus assassiné par Telegone que j'avois eu de Circé. Maintenant, je suis en l'Isle des bienheureux, où je regrette les plaisirs que nous avons eus ensemble, & voudrois estre toujours demeuré avec vous, & avoir accepté l'offre que vous me faisiez de l'immortalité. Si je puis donc m'échapper, soyez assurée de me revoir. Adieu. Il ajoutoit à cela quelque chose en nostre faveur. Nous n'eusmes pas esté fort loin, que je trouvoy la grotte de Calypso, telle qu'Homere la décrit, où elle travailloit en tapisserie. Elle n'eut pas plustost lû la lettre, qu'elle se prit à pleurer, & nous pria d'entrer chez elle, où elle nous traita magnifiquement, & nous fit diverses questions pendant le repas, s'enquerant fort si Penelope estoit aussi belle & aussi chaste que la Renommée la publioit. Nous luy répondismes, *que supercherie* ; j'ay | rer cette action, qui
ajouté cela pour colo- | est indécente.

88 L'HISTOIRE VERITABLE,
ce que nous jugeâmes qu'elle auroit de plus agreable ; & après avoir pris congé d'elle , nous retournâmes à nostre vaisseau , & passâmes la nuit sur le rivage. Le lendemain dès le matin , nous fîmes voile par un grand vent ; & après avoir esté battu de la tempeste deux jours entiers , au troisiéme nous fûmes attaquez par des Barbares qui navigeoient sur de grandes citrouilles longues de six coudées. Car lorsqu'elles sont seches ils les creusent , & se servent des grains au lieu de pierres dans le combat , & des feuilles au lieu de voile , avec un mast de roseau. Après un rude combat , nous vîmes paroistre sur le midy d'autres Pyrates , que ceux-cy n'eurent pas plustost apperceus , qu'ils nous quitterent pour les aller rencontrer , parce que c'estoient leurs ennemis. Aussi-tost nous mîmes la voile au vent , & cinglâmes en haute mer , sans .sçavoir qui remporta l'avantage ; mais il y avoit apparence que les derniers seroient les maistres. Car outre qu'ils estoient en plus grand nombre , leurs vaisseaux estoient plus forts , estant faits de la moitié d'une coque de noix , qui sont grosses & dures en ce país-là , & longues à proportion. Comme nous les eûmes perdus de veüe , nous pensâmes

mes nos blessez, & nous tînmes sur nos gardes de peur de surprise. Ce ne fut pas en vain; car avant le coucher du Soleil nous fûmes attaquez par quelque vingt hommes, qui estoient à cheval sur des Dauphins, lesquels sautoient & hennissoient comme des chevaux. Lorsqu'ils furent près de nous, ils se separerent en deux bandes; & nous enfermant au milieu, nous lancerent *des yeux de Cancres*, qui estoient gros comme des œufs d'Austruche, dont ils faillirent à nous assommer. Nous les repouffâmes à coups de traits jusques dans leur Isle, qui estoit deserte & sterile, ce qui les contraignoit à faire le métier de Corsaires. Sur le minuit qu'il faisoit grand calme, nous rencontraâmes un nid d'aleyons d'une si prodigieuse grandeur, que la mere faillit à nous submerger du seul vent de son aîle, & nous le prenions d'abord pour un écueil. Après l'avoir reconnu, nous y descendîmes, & trouvaâmes qu'il estoit fait de grands pins tous entiers, & contenoit bien cinq cens œufs, dont le moindre estoit plus gros qu'une pipe de malvoisie. Les petits estoient prests à

Des yeux de Cancres, | n'auroit point de grace
je n'ajouste point des | parmy nous.
saiches, parce que cela

90 L'HISTOIRE VERITABLE,
 éclore, & on les entendoit déjà crier
 dans *la coque*. Comme nous fûmes un
 peu éloignez, il nous arriva divers pro-
 diges. Car l'oiseau qui estoit peint sur
 la poupe de nostre navire, commença à
 chanter, & à déployer les aïles; nostre
 Pilote qui estoit chauve, devint tout à
 coup chevelu, & l'arbre de nostre vais-
 seau jetta des fruits & des branches.
 Estonnez de tant de merveilles, &
 priant les Dieux de détourner ces pro-
 diges, nous n'eûmes pas fait beaucoup
 de chemin, qu'il nous en arriva encore
 de plus grands. Nous vîmes une forêt
 de Pins & de Cyprés, qui flotoient sur
 l'eau sans racine. Nous pensions d'abord
 que ce fust la terre ferme, mais en abor-
 dant nous trouvasmes ce que j'ay dit.
 Cependant comme nous n'y pouvions
 descendre, ni passer à travers, à cause
 de l'épaisseur, ou reculer, parce que le
 vent estoit contraire, nous tirasmes nô-
 tre navire en haut, à force de cables,
 puis haussant les voiles, coulâmes sur le
 faïste qui estoit touffu, comme sur de la
 glace. Cela me fit souvenir du Poëte
 Antimaque, qui appelle *la mer Bocagere*.

On, en
 relief.

On, la
 naviga-
 tion.

La Coque. Je n'a- | n'y a déjà que trop de
 joust point qu'on la | fadaïses.
 zompit, &c. parce qu'il | *La mer Bocagere*. J'ay

Lorsque nous eusmes passé la forest qui n'estoit pas fort profonde, nous descendis nostre navire comme nous l'avions monté, & navigeasmes sur une mer claire & unie, jusqu'à ce que nous arrivasmes à un précipice. Car les eaux se separant en deux, laissoient au milieu un abyssime où nous faillismes à tomber. Mais nous pliasmes en haste les voiles; & après avoir jetté la veüe de tous costez, nous apperceusmes comme un pont d'eau, qui joignoit la superficie des deux mers, & passâmes dessus dans un autre Ocean.

*Cela a
quelque
rapport
au detroit
de Ma-
gellan.*

C'estoit une mer douce & paisible, où nous découvrismes d'abord une petite Isle qui estoit facile à aborder, & y descendismes pour faire aiguade, & prendre des vivres. Nous trouvâmes de l'eau aisément; mais comme nous cherchions des vivres, nous ouïsmes des mugissemens assez proches, & y accourusmes, pensant que ce fust un troupeau de vaches; mais en arrivant, nous vîmes que c'estoient des sauvages, qui avoient la teste de Taureau, comme on

*VI.
Autres
stantin-
res ex-
trava-
gantes.*

mis en marge la signification Grecque, comme je fais ordinairement quand elle con-

tient quelque obscurité, ou qu'elle n'est pas à nostre usage.

92 L'HISTOIRE VERITABLE,
peint parmy nous le Minotaure. Nous
voulumes prendre la fuite, mais ils
nous poursuivirent de si près, qu'ils
prirent trois de nos compagnons, le
reste se sauva à la course. Lorsque nous
fusmes arrivez à nostre vaisseau, chacun
s'arma en diligence pour tirer vengeance
de cette injure, & r'avoir nos cama-
rades; mais en arrivant nous trouva-
mes qu'ils les mettoient en pieces, &
qu'ils se les distribuient comme des
morceaux de viande. Nous donnons
dessus de furie, en tuons cinquante, &
en faisons deux prisonniers. Comme
nous n'avions rien à manger, plusieurs
estoit d'avis de les traiter comme ils
avoient fait nos gens; mais nous trou-
vasmes plus à propos de les garder, pour
en avoir ce qui nous faisoit besoin.
Nous les changeasmes donc contre du
fromage, des poissons secs, & des le-
gumes, outre quelques cerfs que ces
Savages nous donnerent, qui n'avoient
que trois pieds, parce que ceux de de-
vant s'unissoient en un. Après avoir de-
meuré là un jour, pour nous remettre
du travail de la mer, nous en partismes
par un bon vent, & n'eusmes pas fait
beaucoup de chemin que nous vismes
nager force poissons, & voler quantité

d'oiseaux, comme quand on approche de terre, ce que nous reconnusmes à plusieurs autres signes. Nous vismes là de plaisans nageurs. C'estoient des gens couchez sur le dos avec *un baston entre les jambes*, qui servoit comme de mast, où estoit attachée une petite voile qu'ils conduisoient avec la main, & voguoient ainsi sur l'Océan. D'autres estoient assis sur des lieges, & traînez par des dauphins qui les promenoient comme en carrosse sur l'eau. Ils ne nous firent point de mal, mais s'approchant de nous, admiroient nostre façon de naviger autant que nous faisons la leur. Sur le soir nous abordasmes en une petite Isle habitée par des femmes qui avoient le pied d'afnon; mais du reste estoient tres-belles, & vestuës en Courtisanes, avec de longues robes traînantes pour cacher leur défaut, ce qui nous empêcha de le découvrir d'abord. Elles nous reçurent fort bien, & nous menèrent chez elles; mais je n'y allois qu'en tremblant, & me désois de leurs caresses. Et de fait, j'apperçus chez l'une en entrant, des carcasses & des ossemens de

Un baston entre les | est, & fait le mesme
jambes. Cela est plus | effet.
 honneste que ce qui y |

94 L'HISTOIRE VERITABLE,
morts, ce qui m'obligea à me tenir sur
mes gardes ; & à prendre ma racine de
Mauve selon l'ordre de Rhadamante,
pour la prier de m'assister en cette occa-
sion. Après mettant l'épée à la main, je
me saisis de mon hostesse, & la contrai-
gnis de me dire qui elles estoient. Elle
m'avoïa qu'elles estoient des femmes
marines qui égorgeoient les estrangers
après avoir eu leur compagnie, & les
mangeoient. Aussi-tôt l'ayant liée, je mon-
tray sur le haut de la maison, & appellay
mes camarades, qui ne furent pas plû-
tost venus, que je leur contay ce qu'elle
m'avoit dit. Comme elle les apperçut,
elle se changea en eau : mais trempant
mon épée dedans, je la retiray toute
sanglante. Après, nous nous en courû-
mes à nostre navire ; & levant les voiles,
cinglâmes en haute mer, tant que nous
découvristmes à l'aube du jour les Anti-
podes. Nous commençâmes alors à faire
des actions de graces aux Dieux, & à deli-
berer de ce que nous avions à faire. Les
uns estoient d'avis de prendre terre, & de
nous rembarquer aussi-tost, pour tascher
de regagner nostre patrie, puisque nous
avons rencontré ce que nous cher-
chions. Les autres, de laisser nostre
vaisseau sur le rivage, & d'entrer plus

LIVRE SECOND. ¶

avant en terre ferme, pour découvrir le païs, & les mœurs des habitans. Dans cette contestation il s'éleva tout à coup une tempeste qui brisa nostre navire, & chacun se sauva comme il put avec ses armes, & ce qu'il avoit de meilleur. Voilà ce qui m'arriva dans mon voyage du nouveau monde. Je décriray aux Livres suivans, les merveilles que j'y ay veuës.

Le supplément de cette Histoire est à la fin du troisième Volume.





LE MEURTRIER
DU TYRAN.

DECLAMATION.

Un homme monte au Palais pour tuer le Tyran, & ne le trouvant point, tuë son fils, & luy laisse son épée au travers du corps. Le Tyran de retour arrache l'épée, & s'en tuë de desespoir. Le meurtrier demande le prix proposé à celuy qui suëroit le Tyran. On luy conteste. Voicy ce qu'il dit.

MESSIEURS. Je ne demande qu'une récompense du meurtre de deux Tyrans ; quoyque je fois le seul de tous ceux qui ont fait de semblables actions, qui en ait tué deux d'un seul coup ; l'un de ma main, & l'autre de celle du desespoir. C'est donc moy qui ay

* *Le meurtrier du Tyran. J'ay transporté & alteré diverses couleurs en ces déclamations, pour la délicatesse du raisonnement, & la justesse de la liaison.*

mis

mais fin à la tyrannie. C'est mon épée qui a tué les Tyrans. Je n'ay fait que changer la façon du meurtre, & tuer moy-mesme celuy qui se pouvoit défendre; & l'autre, par l'affection qu'il portoit à son fils. Je devois donc remporter double récompense: & cependant voicy qu'on m'en conteste une; & je suis sur le point de perdre le fruit de mes travaux, par la malice ou la jalousie d'un particulier, & d'estre le seul mécontent parmi l'allegresse publique. On viole pour moy les loix que j'ay conservées; & ce n'est pas tant par l'amour du bien public, comme on le veut faire croire, que par celuy qu'on porte aux Tyrans, puisqu'on veut venger leur mort sur celuy qui en est l'Auteur. Mais pour mieux comprendre la grandeur de mon bienfait, & de vostre délivrance, repassez un peu dans vostre esprit, les maux que vous avez soufferts de la tyrannie. Vous n'estiez pas comme les autres qui n'ont qu'un Tyran, vous en aviez deux; l'un

L'affection qu'il portoit à son fils. La pensée qui luit, est exprimée sur la fin.

Je suis sur le point. Je diray ensuite, qu'il

les a délivrez du mal present, & de la crainte de l'avenir, & qu'il a osté un successeur à la tyrannie.

98 LE MEURTRIER

déjà vieil & cassé, que l'âge avoit rendu inhabile aux voluptez; l'autre jeune & vigoureux, & en estat de faire mille crimes. En un mot, la domination du pere estoit beaucoup plus supportable que celle du fils, puisqu'il n'estoit ni si violent dans ses passions, ni si rude dans ses chastimens, ni si ardent dans ses convoitises. On disoit mesme qu'il n'estoit pas enclin de son naturel à la cruauté, mais qu'il y estoit porté par son fils, qu'il aimoit uniquement, comme il l'a montré à la mort. Aussi luy obeïssoit-il en tout, & n'estoit que l'exécuteur de ses volontez. Car encore qu'il portast le nom & le titre de Souverain, c'estoit son fils qui regnoit; & il estoit en quelque sorte le Tyran de son Pere, comme son Pere estoit le nostre. C'estoit luy qui ravissoit nos enfans, & qui violoit nos femmes, C'estoit luy qui pilloit & qui saccageoit nos maisons; les exils & les tourmens estoient le fruit de son ambition & de ses vengeances. Car lorsque les passions des hommes sont autorisées du nom du Prince, elles n'ont aucunes bornes. Mais ce qui nous faschoit le plus, c'est de voir qu'il estoit l'arc-boutant de la tyrannie, & que par ce moyen elle devenoit éternelle. Après la mort du Tyran, il

reste encore quelque esperance de sortir de servitude ; mais les plus sages desespoient de la liberté, voyant un successeur qui empeschoit les plus genereux de rien entreprendre. Toutes ces difficultez pourtant, n'ont point étonné mon courage, & sans considerer le peril, je l'ay affronté tout seul ; non pas tout seul neanmoins, puisque j'avois avec moy ma fidelle épée. Je n'ay point crain d'acheter au prix de ma vie vostre liberté : car il n'y a point d'apparence de dire la mienne, veu qu'il ne me restoit aucune esperance d'en échapper. Après avoir donc tué une partie des Gardes, & repoussé l'autre ; après avoir franchi tous les obstacles qui s'opposoient à mon passage, je marchay droit au fort de la Tyrannie, & tuay de plusieurs coups celuy qui se pouvoit défendre ; & lorsque je vis par sa mort vostre délivrance achevée, je crûs qu'il n'estoit pas digne de mon courage, d'attaquer un vieillard foible & sans défense, & luy laissay faire à luy mesme, une action qui m'eust deshonoré en la faisant. Je viens donc tout ensemble, vous annoncer & vous apporter

Je luy laissay faire à luy-mesme une action qui m'eust deshonoré | *en la faisant.* Le reste est expliqué dans la suite.

la liberté. Gouſtez en paix le fruit de mes dangers & de ma gloire. Le Palais eſt abandonné, il n'y a plus de Tyran. Vivez deſormais ſelon vos loix, & adminiſtrez la juſtice comme auparavant. Vous devez tout ce que vous avez, à mon courage & à mon épée; ne leur déniez pas une juſte récompènſe. Ce n'eſt pas que je ne ſçache bien que la vertu n'a point d'autre récompènſe qu'elle-même; mais vous ne devez pas deſhonorèr une ſi belle action par ingratitude, de peur qu'elle ne paroiſſe moindre ſi elle n'eſt couronnée. Mais que dit encore celui qui s'oppoſe à un ſi juſte deſſein? Que je n'ay pas tué le Tyran? Je luy demanderois volontiers, ſ'il reſte encore quelque choſe à faire, ſi ce n'eſt pas moy qui ay monté au Palais, repouſſé les Gardes, tué le fils de ma main, & le pere, de mon épée. Y a-t-il quelqu'un encore qui commande, qui menace, qui tyranniſe? Quelqu'un des Tyrans eſt-il échappé? Rien de tout cela. La ville eſt en paix, la liberté recouvrée, les loix reſtablies, la Tyrannie abattuë. Maintenant la pudicité triomphe, les meres & les maris ſont ſans crainte, la ville célèbre ſa délivrance. Qui eſt cauſe de tout cela? Que quelqu'un ſe montre,

je luy cede cet honneur. Que si personne ne paroist, pourquoy refuse-t-on à ma valeur le prix qu'elle a mérité, tandis que l'on en jouit ? Mais quoy ? les loix ne promettent la récompense qu'à celuy qui a tué le Tyran, & ce n'est pas moy qui l'ay tué. Et qu'importe que je l'aye tué de ma main, ou de la sienne ? Cela ne revient-il pas à un ? & n'ay-je pas accompli le dessein du Legislatteur, qui estoit d'abolir la Tyrannie, si j'ay tué celuy sans que le Tyran ne pouvoit vivre ? Ne regardez pas, Messieurs, comme il est mort, mais qui est cause de sa mort ; car c'est ce qui a mérité la récompense. Et qui en est cause que moy ? Si je l'avois tué par la faim ou par le poison, me pourroit-on disputer le prix, sous ombre que je ne l'aurois pas tué de ma main ? Faut-il s'attacher aux formes, quand on a l'effet qu'on desire ? & dans une cause si favorable, dénierait-on la reconnoissance à son bienfaicteur, par une interpretation trop scrupuleuse ? Il me souvient que nos loix, si je ne les ay oubliées depuis qu'elles ne sont plus en usage, condamnent à la mort l'auteur, aussi bien que l'exécuteur du crime. Il s'ensuit donc par la regle des contraires, que celuy qui fait une bonne action, soit

par soy-mesme, ou par l'entremise d'autrui, merite une égale récompense. Car on ne peut pas attribuer ce que j'ay fait au hazard, ni dire que l'évenement n'a pas répondu à mon dessein. Eussé-je laissé-là le plus foible pour m'attaquer au plus fort ? Pouvois-je redouter ce qui n'estoit point à craindre, après avoir executé ce qu'il y avoit de plus perilleux ?

Dira-t-on que celui qui est mort n'estoit pas le Tyran, parce qu'il n'en portoit pas le nom ? Ne sçait-on pas bien qu'il estoit plustost le seul Tyran, puisqu'il estoit la seule cause de la Tyrannie ? D'ailleurs, le Tyran luy-mesme est mort, de quoy vous plaignez-vous, & pourquoy demandez-vous encore quelque chose après le recouvrement de vostre liberté ? Vous voyez que la Loy se contente de la fin, sans éplucher trop curieusement les moyens. Pourquoi voulez-vous estre plus habile que le Legislateur ? Si quelqu'un avoit chassé le Tyran, vous luy accorderiez la récompense comme à vostre Libérateur, quoyqu'étant chassé il pust encore revenir ? Maintenant non seulement le Tyran est mort, mais la Tyrannie est éteinte. Considé-

Dira-t-on ? J'exprime plus bas, qu'il laissa son épée pour ce sujet.

rez, je vous prie, cette action, depuis le commencement jusqu'à la fin, pour voir si j'ay obmis quelque chose de mon devoir. Vous m'avouerez qu'il falloit bien de la resolution & de l'amour de la patrie, pour se presenter à une mort toute certaine, & entreprendre seul de tuer un Tyran au milieu de son Palais & de ses Gardes ? Si je ne l'avois qu'entrepris sans le mettre en execution, je meritois quelque récompense ? Mais je ne dis pas, Je l'ay entrepris ; Je dis, Je l'ay executé : j'ay affranchy mon païs, j'ay restably le gouvernement populaire. Tout ce qu'il y avoit de difficile à l'entreprise, je l'ay fait & accompli de ma main : car la difficulté n'estoit pas à tuer un vieillard, qui ne se pouvoit défendre, mais à démolir les remparts de la Tyrannie ; à forcer son Palais, à tuer ses Gardes, à défaire sa force, son tout, son soubstien. Desire-t-on quelque chose de moy, après cela ? Ne suis-je pas tout sanglant ? N'ay-je pas fait le coup fatal du recouvrement de nostre liberté ? Si dans ce glorieux dessein, j'avois seulement tué un des Ministres du Tyran, je meritois quelque salaire ? Mais ce n'est pas son serviteur que j'ay tué, c'est son fils, le plus cruel & le plus insupporta-

ble de tous les Tyrans, la seule cause de tous nos maux, & celuy qui ne nous ravissoit pas seulement la liberté, mais l'esperance. Quand il n'y auroit que celuy-là de mort, & que l'autre seroit encore en vie, si je vous demandois la récompense, vous auriez de la peine à me répondre; & vostre conscience me l'accorderoit, si vostre justice me la vouloit dénier. Car si je vous disois, Voulez-vous que le pere soit mort, & que le fils soit vivant? vous répondriez que vous aimez mieux que ce soit le fils qui soit mort, parce que c'estoit le plus redoutable: c'est donc une marque que j'ay plus fait, que si j'avois tué le Tyran; & cependant vous m'en refusez la récompense. Mais je soutiens que j'ay fait ce que la loy desire; & que j'ay tué le Tyran, non pas de ma main, mais de la sienne; non d'un seul coup, comme il eust bien voulu après tant de crimes, mais de mille morts; en voyant devant ses yeux tout percé de coups, son fils, son espoir, son amour, celuy qu'il destinoit pour successeur, & qu'il souhaitoit seul de laisser en vie. Voilà les coups qui l'ont tué; voilà les coups que peut recevoir un pere; voilà une mort digne de sa vie. Car un Tyran n'est pas digne de mourir

tout d'un coup, il faut qu'il sente la mort pour punition de ses crimes ; autrement ce luy seroit une faveur plustost qu'un supplice. Mais celuy-cy, outre l'affection des peres, aimoit encore son fils par interest, comme celuy sans lequel il ne pouvoit subsister, estant exposé de tous costez aux embusches & aux injures. Quand donc l'affection qu'il portoit à son fils ne l'eust pas obligé à se tuer, le desespoir l'eust fait mourir, n'estant plus en assurance après sa mort. Voilà les forces que j'ay armées contre luy, & le fer avec lequel je l'ay tué. Il est mort par moy sans enfans, sans appuy, sans esperance. Il a mené un deuil qui veritablement n'a pas esté long, mais qui a esté grand. Enfin, ce qui est le plus cruel & le plus juste pour un Tyran, il s'est donné la mort à luy-mesme. Qu'on me montre l'épée qui a fait un si beau coup ? Quelqu'un dit-il que c'est la sienne ? O compagne de ma gloire, on te méprise après une si belle action ? on te croit *indigne de récompense* ! Quand je

<p><i>Indigne de récompense.</i> On est contraint de rebattre souvent les mesmes mots dans ces <i>déclamations</i>, qui est</p>		<p>une des choses les plus facheuses de la Traduction ; car pour s'exemter, il faudroit perdre la pensée.</p>
---	--	---

ne la demanderois que pour toy , après avoir servy au meurtre de deux Tyrans , on ne te la pourroit dénier sans injustice ; mais combien est-elle plus deuë à celuy qui t'a employée contre l'un , & qui t'a prestée à l'autre pour se défaire ? Vous la devez donc conserver dans vos Archives comme le gage & l'instrument de vostre liberté. Elle vous doit estre en veneration comme une chose divine & sacrée. Representez-vous maintenant ce qu'a pû faire & dire le Tyran avant sa mort. Comme je perçois le fils de plusieurs coups , & que je le bleissois à dessein aux endroits qui pouvoient plus toucher le pere , il commença à l'appeller ; non pas à son aide , car il ne le pouvoit plus secourir , mais à sa vengeance. Je me retiray alors pour luy laisser achever le reste. Lorsqu'il fut arrivé , & qu'il eust vû son fils unique aux abois : Ha ! mon fils , s'écria-t-il , je suis perdu , ta mort met fin à ma vie. Où est ton meurtrier ? Qu'il m'acheve. A qui me garde-t-il ? méprise-t-il ma vieillesse , ou s'il me veut faire mourir d'une longue mort ? Non , c'est qu'il sçait qu'il m'a déjà tué en ta personne. En disant cela , il demande une épée , parce qu'il n'en portoit point , n'ayant rien à craindre tan-

dis que son fils vivoit ; & trouvant la mienne , il l'arrache du cœur de son fils où je l'avois laissée à dessein , & s'écrie , O épée , il est temps que tu me consoles , après m'avoir affligé. Viens tarir la source de mes larmes ; viens m'enlever à ma douleur ; viens aider ma main tremblante à me délivrer des maux que j'endure. Plust à Dieu que tu m'eusses trouvé le premier ; je fusse mort laissant un heritier de mon sceptre & de ma douleur , qui eust asseuré ma vengeance & la sienne. Mais maintenant je meurs sans consolation. Après avoir dit cela , il se donna de mon épée à travers le corps , outré de regret & de dépit , & fut contraint de redoubler plusieurs fois. Combien de coups , grands Dieux ! combien de tourmens ! combien de morts ! combien de supplices ! combien de récompenses dûës & meritées ! Enfin , vous avez vû le fils étendu , tout robuste & vigoureux ; le pere veauté dans son sang ! victimes que mon bras a immolées à vostre salut. Mon épée est encore auprès pour servir de témoin de sa gloire & de la mienne. La vengeance eust esté moindre , si la chose se fust passée autrement. Le danger a esté pour moy seul , la gloire & le profit pour vous tous.

J'ay joié le premier personnage de la Tragedie, le fils le second, le pere le troisiéme ; mais mon épée a tout fait.



LE FILS DESHERITE'.

DECLAMATION.

Un fils desherité par son pere apprend la Medecine, & le guerit comme il estoit devenu furieux. Le pere le rappelle à sa succession : mais voyant qu'il ne vouloit pas guerir sa belle-mere qui estoit tombée malade de la mesme maladie, il le desherite tout de nouveau. Voicy ce que le fils dit pour sa défense.

CE n'est pas une chose nouvelle, Messieurs, de voir mon pere en futur renoncer aux sentimens de la Nature. Ce qui est de nouveau, c'est qu'il veut estendre son pouvoir sur la Medecine, ou la rendre esclave de ses passions,

* *Le fils desherité.* Il en plusieurs endroits ; y a au Grec *abdiqué*, & où il ne suffit pas, mais ce mot ne s'entendrait point ; & celui de *desherité* suffit j'y ajouste l'autre avec explication.

& la punir en quelque sorte en ma personne, à cause qu'elle ne peut executer tout ce qu'il desire. Car qu'y a-t-il de plus estrange, que de me vouloir obliger à suivre les regles de son caprice, plustost que celles de mon Art, dans la cure des maladies. Plust à Dieu, Messieurs, que la Medecine pust guerir non seulement la fureur, mais la colere ! mon pere ne retomberoit pas si souvent, & je ne serois pas maintenant en peine de me défendre. Mais depuis sa guerison, sa colere s'est augmentée du débris de sa fureur ; & ce qui est de plus cruel, c'est qu'il n'est malade que pour moy seul, & qu'il se porte bien pour tous les autres. Il me desherite pour la seconde fois ; & l'on diroit qu'il ne m'a rappellé que pour me chasser plus honteusement. N'est-ce pas-là une belle récompense, pour l'avoir guery d'une maladie incurable ? Car, Messieurs, je n'ay point attendu son commandement, je me suis présenté de moy-mesme pour le guerir, lorsque j'ay crû le pouvoir faire, quoyque j'eusse reçu de luy la plus grande injure qu'un fils puisse recevoir. Quelle apparence donc maintenant qu'il m'a rappellé à sa succession, que je luy voulusse désobeir, si ce qu'il desire de moy

110 LE FILS DESHERITE'.

estoit en mon pouvoir ? Mais pourquoy veut-il que je hazarde ma reputation pour un mal qui est sans remede ? Pourquoy veut-il, que s'il arrive quelque accident, comme il en survient de grands dans les maladies, on me puisse imputer un crime, & me rendre responsable des evenemens qui sont au pouvoir de la fortune ? Que ne fera-t-il point si je ne réüffis pas, qu'il me desherite avant que d'avoir rien fait ? Veritablement j'ay regret de voir malade une personne qui luy est chere, & suis fasché que la foiblesse de mon art ne puisse rien sur la grandeur de sa maladie. Mais je ne me veux pas perdre pour travailler vainement à la sauver ; & il me semble que je n'ay pas merité qu'on me desherite, pour ne vouloir pas tenter une chose inutile, au prejudice de ma reputation, ni entreprendre ce dont je ne puis venir à bout. Cependant il est aisé de voir par là, le peu de raison qu'il a eu de me desheriter la première fois, puisqu'il me desherite la seconde pour un si foible sujet. La liberté avec laquelle je suis accouru à son secours après mon exheredation, fait assez voir que j'ay gardé le sentiment de fils, lorsqu'il avoit perdu cely de pere. Mais il est temps de ré-

pondre à ses objections. Car je ne veux pas qu'il me puisse appeller avec quelque couleur, enfant perdu & désobéissant. Lorsque'il me chassa de chez luy, je crus que je ne me pouvois mieux défendre de ses reproches, & justifier mon innocence, qu'en vivant de sorte, qu'il ne püst trouver à redire à ma conduite; si bien que je ne hantay que d'honnestes gens, & ne m'adonnay qu'à des choses honnestes. Car je me doutois bien qu'étant irrité contre moy, il ne manqueroit pas de m'imputer quelque crime pour se justifier; & déjà plusieurs jugeoient par la violence de sa colere, qu'il n'estoit pas éloigné de la fureur. Pour le pouvoir donc servir quelque jour utilement, s'il avoit besoin de mon secours, j'appris la Medecine, & entrepris de grands voyages pour m'instruire dans cette profession. A mon retour, je trouvay ce que j'avois apprehendé, mon pere furieux, & abandonné des Medecins, qui ne connoissoit pas la cause de son mal. En cette extrémité, sans me souvenir de l'injure qu'il m'avoit faite, ni attendre qu'il me rappellast en l'estat où il estoit, je fis ce qu'un bon fils devoit faire, & rejetay la cause de son mauvais traitement, plustost sur les principes de fu-

112 LE FILS DESHERITE'.

reur, qui estoient alors inconnus, que sur le defaut d'affection. Je ne luy donnay d'abord aucun remede, pour ne point choquer les maximes de nostre Art, & les preceptes des Anciens, qui veulent qu'on decouvre la cause du mal avant que de travailler à la guerir; & qu'on prenne garde s'il n'est point de ceux qu'on nomme incurables, pour ne point perdre son temps & sa peine, ni hazarder sa reputation. Comme j'eus donc remarqué qu'il restoit encore quelque esperance, & que le mal n'estoit pas sans remede, j'entrepris sa guerison, contre l'avis de plusieurs qui craignoient que s'il en mesarrivoit, on ne m'imputast sa mort. Ma belle-mere estoit presente toute craintive; non qu'elle se defiait de moy, mais du succès, à cause de la grandeur de la maladie, dont elle connoissoit toutes les causes & les symptômes. Enfin, les Dieux benirent les remedes, mon pere retourna en convalescence; & reconnoissant l'obligation qu'il m'avoit, me rappella à sa succession, sans prendre l'avis de personne, & me nommoit par tout son sauveur. Aussi chacun me combloit de benedictions & de louanges, & ma belle mere ne pouvoit dissimuler la joye qu'elle avoit

avoit, de voir son mary guery contre son attente, & contre l'opinion de tout le monde. Mais comme l'action de mon pere fut approuvée de tous les honnestes gens, je remarquay quelque secret mécontentement dans le visage de quelques-uns, à qui mon exheredation estoit plus avantageuse que mon rappel.

Sur ces entrefaites, ma belle-mere tomba malade avec toutes les marques d'une maladie incurable. Car ce n'estoit pas une simple fureur, mais un mal qui paroissoit couvé de long-temps, qui ne la tourmentoit jamais plus qu'à la veüe du Medecin, & qui luy redoubloit quand elle en entendoit seulement parler, qui est la marque d'une grande malignité. Je fus donc bien fasché de voir que je ne la pouvois secourir, & que tous mes remedes seroient inutiles. Mais mon pere, sans s'enquerir de la grandeur du mal, ni de son origine, veut contre les principes de mon Art, que j'en entreprenne la guerison; & sur mon refus il s'emporte contre moy, & impute mes excuses à malice. Lorsque je m'en veux justifier, il s'irrite davantage, comme on fait dans les transports de la passion. Mais je luy veux répondre icy, tant pour ma défense, que pour celle de la

Medecine ; & je commenceray d'abord par les loix qui ne luy donnent plus le mesme pouvoir qu'auparavant. Car comme le Legislatteur sçavoit que plusieurs se laissoient transporter à la colere pour de tres-foibles sujets , & sur le rapport d'une femme ou d'un valet , faisoient des choses dont ils se repentoient après tout à loisir : il n'a pas voulu donner aux peres une puissance absoluë , & sans limites , mais a étably des Juges pour examiner les causes de l'exheredation , & empescher qu'ils ne pussent opprimer leurs enfans injustement. Il ne veut donc pas qu'on les condamne sans les ouïr , ni entendre leurs défenses. Mais avant que de venir là , considerez , Messieurs , s'il a encore droit de me desheriter , & si cette faculté n'est point consommée par la premiere exheredation. Car comme il ne m'a engendré qu'une fois , il semble qu'il n'a pouvoir de me desheriter qu'une fois ; encore faut-il que ce soit pour des causes legitimes , parce que son autorité n'est point infinie , & qu'il ne faut pas rendre les Loix esclaves de la passion des hommes. Il estoit à propos de donner une fois au pere cette liberté ; mais depuis que par un Acte autentique , il avouë un enfant

LE FILS DESHERITE. 113

pour sien, & qu'il approuve sa conduite, il est obligé de persister en son jugement, sans pouvoir changer à toute heure, ni abuser du pouvoir que les Loix luy donnent. Car le Legislatteur pourroit dire : S'il estoit méchant, & digne d'estre desherité, pourquoy le rappelliez-vous ? faut-il se moquer des Loix, & vouloir qu'elles condamnent ou absolvent vostre fils selon que bon vous semblera ? Ne permettez donc pas, Messieurs, que celuy qui a condamné son premier jugement par mon rappel, me desherite une seconde fois, & reprenne la puissance paternelle, dont il a déjà une fois usé avec tant d'injustice. Il est permis d'appeller des jugemens, où l'on tire au sort les Juges ; mais quand on est tombé d'accord soy-mesme d'un Juge, il faut acquiescer à sa Sentence, parce qu'on ne s'en doit prendre qu'à soy-mesme, si l'on a mal choisi. Il est donc loisible au pere par les Loix de la Grece, de prendre ou de laisser le fils que la nature luy a donné ; mais après l'avoir jugé digne de son alliance & de sa succession, je soutiens qu'il ne luy est plus permis de le faire, & qu'il faut qu'il demeure dans sa premiere resolution, sans s'en pouvoir départir à sa fantaisie. Car ce

n'est pas icy une simple exheredation, mais une abdication comme on l'appelle, par laquelle on ne se contente pas de desheriter un fils, mais on le défavouë, & l'on ne le reconnoist plus pour sien. Il est juste que vous soyiez mon pere, puisque vous l'avez ainsi ordonné, ainsi resolu, ainsi confirmé. Quand je ne serois pas vostre fils par nature, mais par adoption, vous n'aurez pas le pouvoir que vous pretendez; car ce qui vous estoit libre d'abord, ne l'est plus lorsque vous vous estes une fois déterminé. Combien plus quand celuy qui estoit né vostre fils, l'est devenu une seconde fois par vostre jugement? Si j'estois né vostre esclave, & que vous m'eussiez mis en liberté, il ne vous feroit pas libre de me rappeler à la servitude. Car les Loix veulent que les choses une fois ordonnées demeurent en leur vigueur.

Mais, Messieurs, pour venir à une autre raison, considerez, je vous prie, quel est le fils qu'il rebute. Je ne diray pas que lorsqu'il me défavoua j'estois sans sçavoir, & que depuis je me suis rendu considerable en ma profession. Que j'estois alors jeune, & que je suis à cette heure en un âge exempt des fautes de la jeunesse. Mais lorsqu'il me chassa

la premiere fois, il n'avoit receu de moy aucune faveur ; maintenant il chasse son bienfaicteur, à qui il ne peut nier qu'il ne soit redevable de son salut. Quelle ingratitude de desheriter celuy qui l'a guery lorsqu'il ne luy estoit plus rien, & qui l'a traité de pere lorsqu'il n'estoit plus son fils ? D'ailleurs, le service que je luy ay rendu, n'est pas un service vulgaire ; car encore qu'il ne sçache pas en quel estat il estoit alors, vous sçavez tous ce qu'il disoit, ce qu'il faisoit, ce qu'il souffroit, lorsque je le suis venu guerir ; & comme estant abandonné, s'il faut ainsi dire, des Dieux & des hommes, je l'ay mis en estat de se pouvoir presenter en Justice. Mais il est aisé de luy faire voir ce qu'il estoit alors par l'estat où est maintenant sa femme. Car s'il me hait pour ne la vouloir pas guerir de la fureur, quelle obligation m'a-t-il de l'en avoir délivré ? & pourquoy ne témoigne-t-il autant de reconnoissance qu'il fait paroistre d'ingratitude ? Si-tost qu'il est revenu à soy, il me fait appeller en Justice, & l'on diroit que je ne l'ay sauvé que pour me perdre, & pour reprendre la haine qu'il avoit conceuë contre moy. C'est une belle reconnoissance, pour un malade qui a recouvré sa santé, d'é-

prouver les forces contre son Medecin. Vous rendrez-vous, Messieurs, complice d'un si grand crime? Luy permettez-vous d'opprimer son bienfaicteur, & de faire perir celuy qui l'a fait revivre? Si j'avois fait depuis quelque chose contre luy, la grandeur du bienfait qu'il a receu de moy, devroit le faire oublier, & les fautes passées, contrebalancer les fautes presentes. Sur tout, le service que je luy ay fait, estant d'une nature qui surpasse toutes les injures que je luy puis faire. Car je croy avoir un droit particulier sur celuy que j'ay sauvé, & qui me doit quelque chose de plus que la vie, puisque la santé de l'ame est beaucoup plus precieuse que celle du corps; & que sans cela, la vie n'est qu'un continuel supplice. Cccy sert encore à ma défense, de voir que lorsque je n'estois plus son fils, & que rien ne m'obligeoit à entreprendre sa guerison, mais plusieurs choses plustost à ne le pas faire, je m'y suis offert volontairement; & j'ay si bien fait que j'en suis venu à bout. Par là j'ay effacé hautement, toute la mauvaise opinion qu'il pouvoit avoir de moy, esteint sa colere par ma soumission, vaincu son inimitié par mes services, rompu son exheredation par ma

piété, & témoigné ma fidélité en un danger si pressant, & dans une conjoncture si delicate. Combien pensez-vous que j'ay souffert de peines à estre toujours auprès de luy, à prendre le temps & les occasions favorables à sa guerison, lorsque le mal luy donnoit quelque relasche? Car la cure des furieux; est la plus dangereuse de toutes celles de la Medecine; & il arrive souvent que la violence du mal, & le dégoust des remedes leur fait tourner leur rage contre leur Medecin. Mais j'ay passé par dessus toutes ces considerations en sa faveur, sans l'abandonner un moment. Car le plus grand mal n'est pas à donner le remede, *il faut preparer auparavant le malade à le recevoir*, le nourrir de viandes convenables, le fortifier par le sommeil, le purger de ses mauvaises humeurs, ce qui est facile dans les autres maladies; mais les furieux ne se peuvent traiter. Souvent qu'on croit estre à la fin, il ne faut qu'un leger accident pour tout gaster, & pour obliger le Medecin à recommencer tout de nouveau. Celuy donc

<p><i>Il faut preparer auparavant le malade à le recevoir.</i> Je parle de la maladie en general,</p>	<p>sans m'attacher à la fureur, parce qu'il n'est pas question icy de donner des recettes,</p>
---	--

qui a pû prendre tant de peines , souffrir tant de caprices , courir tant de dangers , combattre un si grand mal & le vaincre , vous permettrez qu'un pere le desherite contre l'ordre de la Raison & de la Nature ? Pour moy , Messieurs , j'ay obeï à leurs justes loix , après avoir reçu la plus grande injure qu'un fils puisse recevoir : Tandis qu'il violoit les droits du sang , je les gardois. O pere qui hais injustement ! O fils qui aimes avec plus d'injustice ! car je me blasme moy-mesme de ce que j'aime celuy qui me hait , au lieu que les peres ont accoûtumé d'aimer leurs enfans avec plus de tendresse , comme l'Ouvrier fait son ouvrage. Il méprise donc les loix civiles , qui ne veulent pas qu'on puisse desheriter un fils sans sujet ; & celles de la Nature , qui luy donne un amour aveugle pour ceux qu'il a mis au monde. Mais non seulement il n'aime pas comme un pere doit aimer son fils , il n'aime pas comme on doit aimer son bienfaicteur. Prodige étrange ! de haïr celuy qui nous aime , chasser celuy qui nous suit , faire du mal à celuy qui nous fait du bien. Il veut armer contre moy les Loix qu'il a violées , faire la guerre à la Nature par la Loy ; mais elles s'accordent trop bien ensemble

ble, il n'en viendra pas à bout. La Loy ne combat pas la nature, elle la suit, c'est qu'il est mauvais interprete de leurs maximes.

Je pense avoir assez bien montré que celuy qui a une fois avoué un fils pour sien, ne le peut plus rejeter; & quand il le pourroit faire, qu'il ne seroit pas juste de traiter de la sorte son bienfaicteur. Venons maintenant à la cause de l'abdication, & considerons si elle est juste. Car quand mesme il seroit permis de traiter un fils de la sorte, & un fils à qui l'on auroit de grandes obligations, on ne le pourroit pas toujours faire sans sujet; autrement les Loix n'auroient pas estably des Juges pour examiner les causes qu'on peut avoir. Voyons donc quelles elles sont. La premiere chose que mon pere a faite depuis qu'il est retourné en santé, c'est de casser ce qu'il avoit fait contre moy. J'estois alors son fils, son tout, son sauveur. Depuis cela, qu'ay-je fait qui me puisse faire perdre cette qualité? Luy ay je manqué de respect? Ay-je fait quelque folie, quelque débauche, ou quelque insolence, qui sont les causes ordinaires des exheredations? Rien de tout cela. Ma belle-mere tombe malade sans qu'il y ait

de ma faute ; Vous voulez que je la guérisse ; Suis-je le Dieu de la Médecine ? Mais si vous ne le faites , je vous desheriteray. Il faut voir premièrement quelle est la nature de la chose que vous me commandez. Car les Loix , comme j'ay dit, ne vous donnent pas pouvoir de faire tout ce qu'il vous plaira , & ne m'obligent pas à vous obeir en tout & par tout. Il y a des choses où je vous puis desobeir sans crime. Si je vous abandonnois estant malade , si je negligeois vos ordres dans la conduite de ma vie , si je dissipois mon bien , & autres choses semblables , vous auriez juste sujet de vous plaindre ; mais vous n'avez aucun pouvoir sur les choses qui sont de ma profession. Le pere d'un Peintre ou d'un Musicien , ne peut contraindre son fils de peindre ou de chanter à sa fantaisie , sur tout lorsqu'il ne luy a pas fait apprendre son métier. J'ay appris la Médecine sans vous , je l'ay exercée sans vous ; & vous n'en sçauriez encore rien , si je ne vous avois guery. Chacun est libre dans l'exercice de sa profession ; & je le dois estre d'autant plus dans la Médecine , que cet Art est plus utile à la vie. Il ne faut pas qu'une science si salutaire & si divine , dépende du caprice & de la tyrannie des

hommes. Ne soumettons point à la servitude des loix, une doctrine que les Dieux nous ont laissée, & qui a pour but la conservation du genre humain. Quand je vous aurois donc répondu tout court, je n'en feray rien; je pourrois peut-estre bien guerir ma belle-mere, mais je ne le veux pas; vous n'aurez pas droit de m'y forcer. Je n'ay pas étudié en Medecine pour les autres, mais pour moy. Ce n'est pas vous qui me l'avez fait apprendre. On doit persuader, & non pas commander au Medecin. Ses services ne s'obtiennent pas par menaces, mais par prieres. C'est un Art à qui les peuples ont accordé de grands privileges. Voilà ce que je vous pourrois répondre, quand je tiendrois de vous mon sçavoir: mais vous n'y avez rien contribué; & c'est une injustice de vouloir tirer tribut d'une chose que j'ay apprise, lorsque je n'estois plus vostre fils, & par consequent que vous n'estiez plus mon pere. N'est ce pas assez que je l'aye employée pour vostre salut? Où est l'argent que vous avez dépensé pour me l'apprendre? Où sont les maîtres que vous m'avez donnez? Où sont les drogues que vous m'avez achetées? Rien de tout cela. Estant chassé & abandonné de

vous, j'ay trouvé des gens qui ont eu pitié de moy; & vous voulez jouir tyranniquement de ce que j'ay acquis par mon travail, & où vous n'avez rien contribué que de la haine, de l'averfion, & de l'injustice. Soyez content des graces que vous en avez receuës, lors qu'un juste reffentiment me follicitoit au contraire. Est-il raifonnable que mon bienfait m'affujettiffe à vos caprices, & que pour vous avoir guery, je devienne vofre efclave?

Voilà ce que je vous pourrois dire legitiment, quand ce que vous me commandez feroit en mon pouvoir. Mais quel eft vofre commandement? Gueriffez ma femme de la fureur. Pourquoi? parce que vous m'en avez guery. *Pour faire voir la foibleffe de ce raifonnement*, je vous diray, Messieurs, que tous les malades ne fe reffemblent pas, & ne doivent pas eftre traitez de mefme; & que ce qui a guery l'un, fait quelquefois mourir l'autre. Car encore que tous les hommes foient compofez de mefme matiere, ils ne font pas de mefme temperament; c'eft pourquoy ils font fujets à diverfes maladies, & dans une mefme

Pour faire voir la foibleffe, &c. J'ay abregé ce raifonnement qui eftoit trop long.

maladie à divers simptoms. Les uns sont tres-faciles à guerir , les autres sont tout-à-fait incurables. Un mesme grain de froment semé en diverses terres rapportera diversement ; il en est de mesme des maladies. Mais mon pere sans prendre garde à ce qu'il n'entend pas , croit qu'un Medecin qui a guery un malade , peut guerir tous les autres. Il ne sçait pas que les corps des femmes ne sont pas semblables à ceux des hommes , & qu'il y a grande diversité, tant à cause du temperament , que de la nourriture & des exercices. Les femmes comme plus delicates & plus foibles , ne souffrent pas si bien les remedes , & sont plus sujettes aux maladies , & particulierement à la fureur ; car comme elles ont plus de legereté , de foiblesse & d'inconstance , elles sortent plûtoſt des bornes de la raison. Quand vous dites donc : Guerissez de la fureur ; ajouſtez , ma femme ; sans confondre toutes sortes de fureurs ; & gardez la distinction que vous voyez dans la Nature. Car après avoir considéré l'estat de la maladie , il faut considerer celuy du malade. S'il est froid ou chaud , vieux ou jeune , fort ou foible , & autres particularitez semblables , & ne donner les remedes , qu'après avoir exam-

miné toutes ces choses , si l'on a envie de réussir. Il y a plusieurs especes de fureur , plusieurs choses la produisent , & particulièrement dans les femmes ; la haine , l'envie , la jalousie , la colere , le chagrin , le dépit : car pour peu que ces passions ayent trop de violence ou de durée , elles se tournent en fureur. Peut-estre que c'est quelque chose de semblable qui est arrivé à ma belle-mere. Tous les Medecins trouvent le mal incurable , pourquoy me voulez-vous obliger à le guerir ? D'ailleurs quand il seroit moindre , je n'en entreprendrois pas la cure si facilement , de peur que quelque accident inopiné ne donnast lieu à la calomnie. Mais elle est en un état que tous les Medecins du monde ne la sçauroient rétablir. Vous ne devez donc pas desirer que j'en entreprenne la guerison , si vous avez tant soit peu de soin de mon interest & de mon honneur. Que si pour cela vous me desheritez , je ne vous souhaite aucun mal ; mais si le vostre vous reprend , comme la rechute est frequente & dangereuse dans ces maladies , que voulez-vous que je fasse ? Je n'attens point vostre réponse ; car quoy que vous fassiez , je vous seray toujours bon fils , Mais sans mentir , je crains que vostre

colere ne rameine vostre fureur. Il n'y a que trois jours que vous estes guery, & vous vous abandonnez aux passions qui ont causé vostre mal.



PHALARIS. 考

Harangue des Ambassadeurs de Phalaris aux Prestres de Delphes, pour les obliger à recevoir le Taureau d'airain, que ce Prince envoyoit en offrande à Apollon. C'est une espece de Declamation comme les précédentes.

MESSIEURS, Phalaris nous a envoyez icy pour consacrer cette offrande à Apollon, & vous prier de ne point juger de luy sur le rapport de la Renommée. Car il desire particulièrement de conserver sa reputation auprès de vous, qui estes comme les Conseillers & les Assesseurs d'Apollon, & il croit que vostre sentiment fera de grand

<p>* <i>Phalaris.</i> J'ay fait cette harangue sous le nom des Deputez, parce qu'il n'est pas seant de rapporter directement une longue harangue sous le nom</p>	<p>d'un autre, outre qu'il y a plusieurs choses de Phalaris, qui siéent mieux en la bouche des autres, qu'en la sienne.</p>
--	---

poids par toute la Grece. Nous prenons à témoin les Dieux , qu'on ne peut ny tromper ny corrompre , que nous ne vous dirons que la verité. Et pour commencer à vous dire quelque chose de nostre Prince , avant que de vous parler de son offrande , Phalaris est né dans la ville d'Agrigente en Sicile , de famille tres-illustre ; & après avoir esté élevé dans tous les honnestes exercices de ceux de son âge & de sa condition , a esté admis au Gouvernement comme les autres , où il s'est conduit si bien , qu'il n'y a jamais eu aucune plainte de son administration. Mais comme il eut appris que ses ennemis & ses envieux luy dressoient de secretes embusches , & qu'ils cherchoient toutes sortes de moyens de le perdre , il fut contraint pour sa sureté , de se rendre maistre de l'État , tant pour s'affranchir de leur tyrannie , que pour faire cesser les divisions qui regnoient au grand préjudice de la Republique. Son dessein , quoyque hardy , fut approuvé de plusieurs personnes d'honneur & de condition , qui y contribuerent de tout leur pouvoir ; & il ne fut suivy d'aucun meurtre ni bannissement , ou autres semblables violences , qui ont coûtume de se pratiquer à l'établissement d'un nouvel

Empire. Il ne se vengea pas mesme de ceux qui avoient conspiré contre luy ; mais croyant les gagner par la douceur , après les avoir vaincus par la force , il leur pardonna le passé , & en admit plusieurs à ses conseils & à sa table , après avoir pris & donné la foy reciproquement. Ensuite , pour reformer les desordres qui s'estoient glissez dans l'Estat , il regla les revenus publics , qui estoient mal dispensez par la malice ou la negligence de ceux qui en avoient l'administration , & fit si bien qu'il y eut de l'argent de reste pour les choses qui ne servent qu'à la magnificence ou à l'ornement. Il eut soin après , de l'instruction de la jeunesse , & donna ordre à ce que les vieillards goustassent en paix le repos & la tranquillité de la vie ; retint le peuple en son devoir , par des largesses & des spectacles , & ne fit aucune concussion ni violence. Enfin , il deliberoit de quitter l'Empire , & de rendre la liberté à ses Citoyens , lors qu'il apprit que ses ennemis & ses envieux conspiroient contre luy , qu'ils faisoient amas d'hommes & d'argent , qu'ils se fortifioient de l'alliance de leurs voisins , & qu'ils avoient envoyé des Deputez jusques à Lacedemone & à Athenes. Comme la chose

estoit sur le point de l'exécution, il en fut averty en songe, par l'assistance des Dieux, & découvrit ensuite la conspiration par plusieurs indices. Mettez-vous en sa place, Messieurs, & considérez ce qu'il devoit faire dans une si fatale conjoncture. Devoit-il pardonner une seconde fois à des ingrats & à des traîtres, & leur rendre, s'il faut ainsi dire, la gorge, ou bien assurer sa vie & son Empire, comme il fit, par la punition des coupables ? Il les envoya donc querir, & après les avoir convaincus par leur propre confession, il les châtie comme meritoient leurs crimes. Depuis ce temps-là il a esté obligé de prendre des Gardes, & d'assurer sa vie par le supplice de ceux qui luy estoient suspects, & qui brassoient quelque trahison contre luy. Cependant, le peuple qui ne regarde que les effets, sans s'enquerir de la cause, appelle sa justice, cruauté ; comme si la punition des coupables n'estoit pas plutôt une action de clemence, puis qu'elle

Par l'assistance des Dieux. Je l'ay dit en general, parce qu'il ne pouvoit sçavoir assurément si cela venoit d'Apollon ; du reste, je ne rebats point ensuite

qu'il avoit dessein de quitter l'Empire, parce qu'il faut passer légèrement sur les choses qui ne sont pas vray-semblables.

conserve les innocens & assure la vie des gens de bien. Mais la haine qu'on porte aux mauvais Princes, fait que l'on hait mesme les bons, tels que la Grece en a veu plusieurs qui ont gouverné les Peuples avec toute sorte d'équité & de justice. Ce n'est donc pas par la severité qu'il faut juger d'un bon ou d'un mauvais gouvernement, mais par la raison qu'on a d'estre severe; autrement vous seriez injustes de punir les impies & les sacrileges. Vous voyez combien les Legislaturs employent de temps à parler des peines & des supplices, comme le reste n'estant rien sans cela. Que s'ils sont necessaires à quelques-uns, c'est sans doute à ceux qui n'ont autour d'eux que de faux amis ou des ennemis couverts, & qui commandent à des gens qui n'obéissent que par force. Car la rebellion est comme une hydre, dont on n'a pas plûtoſt coupé une teste, qu'il en renaist plusieurs autres, si l'on n'y met le feu à l'exemple d'Iolas, pour remporter la victoire. En un mot, depuis qu'on a commencé une fois à exercer la severité, il la faut continuer, si l'on ne se veut resoudre à perir. Mais on n'en vient que par force à cette extremité, & je ne croy pas qu'il y ait de Prince si barbare que de se plaire

à entendre des cris & des injures, plutôt que des bénédictions & des louanges. Combien de fois avons-nous veu le nostre pleurer & gemir dans le supplice des criminels, & déplorer sa condition de ce qu'il estoit contraint de souffrir tous les jours ce qu'il leur faisoit souffrir une fois, & d'estre toute sa vie en de continuelles apprehensions de la mort ? Car du reste, il est si éloigné de vouloir perdre les innocens, qu'il aimeroit mieux perir luy-mesme en laissant vivre les coupables. D'ailleurs, il n'y a gueres moins de déplaisir à un homme bien né de faire le mal, que de le souffrir ; & je ne sçay s'il ne vaut point mieux mourir une fois, que d'estre tous les jours en peine de se deffendre. Mais il n'y a personne qui n'aime mieux conserver sa vie que celle de ses ennemis, sur tout quand il ne les peut conserver qu'à sa ruine & contre soy-mesme. Cependant, Phalaris en a conservé plusieurs, après les avoir convaincus manifestement. J'en appelle à témoin Acanthe, Timocrate & Leogoras, qu'il a sauvez les pouvant perdre. Mais si vous voulez connoistre nostre Prince, il ne faut pas s'enquerir de luy à ceux qu'il est contraint de mal-traiter, mais aux autres qu'il traite avec toute

sorte d'humanité. Car il y a des gens le long de la coste, qui l'avertissent des Estrangers qui arrivent, afin qu'il les puisse recevoir selon leur merite; & les Sages de la Grece n'ont pas dédaigné de le venir voir & de rechercher son amitié. Témoin Pythagore qui s'est retiré d'auprés de luy avec autant d'estime de sa vertu, qu'il avoit ouï de blasme de sa cruauté, & qui a eu pitié de le voir contraint d'exercer la justice si severement. Pensez-vous qu'un homme qui traite si bien les estrangers, se plust à mal-traiter les Citoyens sans sujet? Voila ce que nous avons à représenter pour sa justification. Quant à ce qui concerne son offrande, vous devez sçavoir que Perilaüs qui ne le connoissoit comme vous que par le rapport de la renommée, s'imagina qu'il ne luy pouvoit faire de plus grand plaisir que d'inventer quelque nouveau supplice; & comme il estoit excellent Sculpteur, il fit un Taureau d'airain d'un artifice admirable: si bien que le Prince s'écria si-tost qu'il le vit, que c'estoit une offrande digne d'Apollon. Mais Perilaüs prenant la parole: Si tu sçavois, dit-il, pourquoy je l'ay fait, tu ne parleroïs pas de la sorte. Enfermes dedans un coupable, & mettant le

*On met
voit de
dans
quelque
instru-
ment
pour cela.*

feu dessous, tu entendas mugir le Taureau, qui est la seule chose qui luy manque pour imiter parfaitement la Nature. A ces mots, le Prince qui avoit en horreur une si détestable invention, le fit enfermer luy-mesme dans son Taureau pour en faire l'épreuve; & l'ayant fait retirer encore en vie, pour ne point souiller par sa mort une offrande qu'il vouloit consacrer aux Dieux, il la destina pour Apollon, & fit graver dessus cette histoire. Recevez donc ce present, Messieurs, & le mettez au lieu le plus apparent du Temple, pour monument de la pieté & de la justice de nostre Prince. Il fera encore d'autres presens, si Apollon le conserve long-temps en vie, & le délivre comme il fait des embusches de ses ennemis; mais le plus grand plaisir qu'il luy puisse faire, est de l'exempter à l'avenir de voir tant de peines & de supplices. Voilà, Messieurs, ce que nous avons à vous dire de sa part & de la nostre, & que nous attestons pour veritable. Que s'il est permis à des Sujets d'interceder pour leur Prince, nous vous conjurons, Messieurs, en vertu de nostre alliance, car nous sommes comme vous originaires des Doriens, de ne pas mécontenter un Souverain qui recherche

vostre amitié, après vous en avoir donné divers témoignages tant en public qu'en particulier. Recevez donc son offrande; & la consacrant à Apollon, faites des vœux pour luy & pour nous, puisque vous ne les pouvez refuser sans faire tort à Phalaris & à vostre Dieu.



S U I T E

DU DISCOURS PRECEDENT.

C'est la harangue d'un Prestre de Delphes, pour obliger les autres à recevoir le present de Phalaris.

MESSIEURS, quoyque je n'aye ni amitié ni alliance avec Phalaris & avec les Agrigentins, ni aucun sujet particulier d'embrasser leurs interests, je ne croy pas qu'on puisse refuser leur offrande, qui est un chef-d'œuvre de l'Art, & le témoignage de la pieté & de la justice d'un Prince, tant en sa consecration qu'en la punition du coupable. Je croy donc qu'en cette rencontre une plus longue deliberation seroit criminelle, puisque ce n'est pas un moindre crime de refuser les offrandes qu'on fait aux Dieux, que

de dérober celles qu'on leur a faites. Pour moy, qui en qualité de Prestre & de Citoyen de Delphes, prens part à la gloire d'Apollon & de son Temple, je ne tiens pas qu'on doive ni qu'on puisse empescher les marques du zele & de la reconnoissance d'un particulier; sans s'exposer à la calomnie, & faire dire par tout que l'on se veut rendre arbitre de la conscience des hommes. En un mot, si l'on refuse cette offrande, personne n'en voudra plus faire. Car qui voudra s'exposer à un refus, & courre fortune de passer pour impie, en donnant des marques de sa pieté? *C'est condamner Phalaris* des crimes dont on l'accuse, que de renvoyer son present; cependant, vous sçavez qu'ils nous sont encore inconnus, & qu'il ne faut pas juger des Grands sur le rapport de la Renommée. Je sçay bien que celuy qui a parlé devant moy s'est fort emporté contre les cruaucez & contre les autres vices de ce Prince; mais il ne les peut sçavoir luy mesme que par des bruits, qui sont faux ou incertains, puis qu'il n'a jamais veu celuy dont il parle, ni n'a esté en son país. Et quand

C'est condamner. J'ometts une méchante couleur, de dire qu'Apollon eust fait perir le Vaisseau, s'il n'eust pas eu enuy du present.

ils seroient veritables , ce n'est pas à nous à quitter la qualité de Prestres pour prendre celle de Juges , ni à nous enquerir si l'Italie & la Sicile sont bien ou mal gouvernées , mais à recevoir les offrandes qu'on nous fait. Laissons aux Dieux la conduite du genre humain , pour avoir soin de ce qui nous touche. Il n'est pas besoin d'alleguer Homere , pour prouver que nous demeurons parmy des rochers & des précipices , & que tout ce pais seroit un triste desert , sans la pieté des hommes qui y viennent faire des vœux & des sacrifices. Ce sont-là nos veëndanges & nos moissons , & ce qui nous fait jouir sans peine de toutes les richesses de la terre , comme si nous habitons un pais fertile , ou que nous fussions dans le siecle d'or des Poëtes. Conservons à nos enfans un tresor si precieux comme nous l'avons receu de nos Peres , & ne diminuons point par trop de scrupule la gloire & les revenus d'un Temple , où il n'est point fait mention de memoire d'homme , qu'on ait jamais *refusé de presens ni de viêctimes*. Il n'appartient qu'aux Dieux de juger de la conscience des hommes , puis qu'il n'y a

Refusé de presens ni de viêctimes. Ce qui | suit est déjà touché
| dans la harangue.

138 ALEXANDRE,
qu'eux qui en connoissent tous les re-
sorts & tous les replis. Il n'est pas que-
stion icy de Phalaris ni de son Taureau,
mais de tous les vœux & de toutes les
offrandes qu'on fera jamais dans tous les
siecles. Vous voyez les immenses ri-
chesses que ce Temple a amassées depuis
le temps qu'il est libre d'y venir ; j'ay
peur qu'en voulant faire les Censeurs ,
vous n'ayez plus dequoy censurer. Je
suis donc d'avis qu'on reçoive cette of-
frande suivant la coustume de nos An-
cestres , qui est conforme à nostre inte-
rest & à celuy du Dieu.



ALEXANDRE, OU LE FAUX
PROPHETE.

*C'est l'histoire d'un imposteur qui vivoit du
temps de Lucien.*

*C'est ain-
si qu'il
s'appel-
loit,*

TU ne m'imposes pas une petite char-
ge, mon cher Celsus, de vouloir
que je t'écrive la vie d'*Alexandre fils de
Podalire*, qui n'est guere moins illustre
que celle du grand Alexandre, puisque

Alexandre fils de | dont l'expression est
Podalire. J'exprime- | esté desagreable icy.
say plus bas sa patrie, |

l'un ne s'est pas plus signalé par ses belles actions, que l'autre par ses impostures. Je ne laisseray pas toutefois de l'entreprendre pour te complaire, & tascheray de m'en acquitter le moins mal qu'il me sera possible, pourveu que tu ayes assez de bonté pour suppléer à mes défauts, & pardonner à ma foiblesse. A l'exemple donc d'Hercole je travailleray à nettoyer l'estable d'Augie; & je t'en feray voir quelques ordures, par où tu puisse comprendre, combien estoit grand le fumier que trois mille bœufs avoient amassé en l'espace de plusieurs années. Mais j'ay peur qu'on ne nous condamne tous deux, moy de mettre au jour tant de vilénies, & toy de m'y convier. Car celui dont nous parlons meritoit mieux d'estre déchiré en plein theatre, par des Renards ou par des Singes, que d'estre célébré dans l'histoire. Mais si l'on m'attaque je me defendray par l'exemple d'Arrian le disciple d'Épictete, qui n'a point estimé indigne de son sçavoir & de sa condition, de laisser à la posterité l'histoire d'un fameux voleur. Voicy donc à son imitation celle d'un infame brigand, & d'un brigand, non pas de forests ny de montagnes, mais de villes; qui n'a pas couru quelques deserts, mais

qui a ravagé tout l'Empire. Pour commencer par sa description, il estoit de belle taille & de bonne mine, avoit l'œil vif, le teint blanc, la voix claire, le ton doux & affable, peu de barbe au menton, & quelques faux cheveux parmi les siens, meslez si adroitement qu'on ne les pouvoit reconnoistre. En un mot, son corps estoit sans defect; mais pour son esprit, grands Dieux! il eust mieux valu tomber dans les mains d'un ennemy que dans les siennes. Du reste, plein de vivacité, de docilité, de memoire, & de plusieurs autres belles qualitez, qu'il employoit toutes en mal, & dont il s'est servi pour l'emporter par dessus les plus méchans & les plus scelerats qui ayent jamais esté au monde. Cependant, écrivant un jour à son gendre Rutilianus, il se comparoit avec beaucoup de modestie à Pythagore. Mais que Pythagore me pardonne, s'il luy plaist, s'il eust esté de son temps, il n'eust esté qu'un enfant auprès de luy. Non pas que je le veuille comparer à un si méchant homme, mais je veux dire que tout ce qu'on a dit fausement de Pythagore, n'est rien en comparaison de ce qu'on peut dire véritablement de celuy-cy. Enfin, figure-toy un abrégé de toute sorte de fourbes, de

OU LE FAUX PROPHETE. 147

mensonges, & d'impostures, accompagnées d'un esprit vif, audacieux, entreprenant, & qui estoit adroit à faire & à persuader tout ce qu'il vouloit. Mais du reste si couvert, qu'on ne sortoit jamais d'avec luy que dans l'opinion que c'estoit le plus homme de bien du monde. Comme il estoit fort beau & fort pauvre en sa jeunesse, il se prostituoit à tout le monde, & particulièrement à un Charlatan qui contrefaisoit le Magicien, & debitoit plusieurs secrets tant pour faire aimer ou haïr, que pour découvrir des trésors, attraper des successions, perdre ses ennemis, & autres choses semblables. Et veritablement il estoit expert dans la Medecine; & comme la femme de cet Egyptien, dont parle le Poëte, *Ti. 101.* sçavoit plusieurs secrets, tant pernicieux que salutaires, estant du pais d'Apollonius Tyaneus, & de ceux qui l'avoient fréquenté, & qui sçavoient toute son histoire. Tu vois de quelle école étoit sorty ce charlatan, & que ce n'estoit pas un homme de peu. Comme il eut donc veu ce jeune garçon d'un esprit vif & adroit, capable de luy rendre service, il prit plaisir à l'instruire, estant aussi amoureux de sa beauté, que l'autre l'estoit de son sçavoir, & fit après son compagnon de

142 ALEXANDRE,
son disciple. Lors qu'Alexandre fut de-
venu grand, & que son docteur fut mort
& sa beauté passée, la nécessité le porta
à entreprendre quelque chose d'extraor-
dinaire pour tascher de subsister. S'estant
donc allié d'un Chroniqueur Bisantin
nommé Cocconas, le plus méchant de
tous les hommes, ils coururent par tout
pour surprendre les esprits foibles, tant
qu'ils rencontrèrent une vieille qui fai-
soit encore la belle, & qui estoit bien-
aise d'estre cajolée. Elle estoit de Pella,
autrefois capitale de la Macedoine, qui
est maintenant comme deserte, & ils la
suivirent jusques-là, de la Bithynie, vi-
vant à ses dépens, parce qu'elle étoit
fort riche. Comme ils furent arrivez &
qu'ils eurent remarqué qu'on y nourrif-
soit de grands serpens, qui sont si pri-
vez qu'ils tettent les femmes, & se jouent
avec les enfans sans leur faire mal, d'où
vient sans doute la fable d'Olympias; ils
en acheterent un des plus grands & des
plus beaux, qui est la source & l'origine
de toutes les aventures que je vais dé-
crire. Car ces deux méchans esprits
pourvus des qualitez que j'ay dites, s'é-
tant unis ensemble pour mal faire, &
ayant reconnu que la crainte & l'espe-
rance sont les deux pôles sur lesquels

*Qui con-
choit
avec un
serpent.*



OU LE FAUX PROPHETE. 143

tourne le genre humain , & tout le fondement de la curiosité & de la superstition , ils résolurent de les faire servir à leurs ambitieux desseins , & dresserent un Oracle , dont le succès surpassa même leur esperance. Ils furent quelque temps à delibérer du lieu où ils commenceroient la Piece. Cocconas croyoit la ville de Calcedoine la plus propre à leur dessein , à cause du concours de diverses Nations qui l'entourent ; mais Alexandre préfera son pais , où les esprits estoient plus grossiers & plus superstitieux , tels qu'il faut à l'établissement d'une nouvelle religion. Car la plupart des Paphlagoniens , & particulièrement ceux qui demeurent par de-là le Mur-d'Abonus d'où il estoit , courent après le premier Charlatan qu'ils rencontrent , avec la flûte , le tambour ou les cymbales , & le prennent pour un homme descendu du Ciel. Cet avis ayant esté suivy , ils cachèrent des lames de cuivre dans un vieux Temple d'Apollon qui est à Calcedoine , & écrivirent dessus , qu'Esculape viendroit bien-tost avec son pere , établir sa demeure en la ville dont je viens de parler. Puis ayant fait en sorte que ces lames fussent trouvées , la nouvelle s'en répandit aussi-tost par tout le

Ville de la Paphlagonie.

Equipage des anciens Prophetes.

Apollon.

Pont & toute la Bithynie, & particulièrement au lieu designé; de sorte que les habitans decernerent un Temple à ces Dieux, & commencerent à en creuser les fondemens. Cependant, Cocconas dresseoit des Oracles trompeurs & ambigus à Calcedoine, où il fut emporté de la morsure, comme je croy, d'une vipere; & incontinent après Alexandre prit sa place, avec une longue chevelure bien peignée, une saye de pourpre rayée de blanc, couvert d'un surplis par-dessus, & tenant en sa main une faux comme Persée, de qui il se disoit descendu du costé de sa mere. Car ces miserables Paphlagoniens, quoyqu'ils eussent connu son pere & sa mere qui estoient de pauvres gens, estoient si sots que de croire un Oracle trompeur qu'il publioit, par lequel il se disoit fils de Podalire, qui devoit estre bien ardent pour venir de Trique en Paphlagonie coucher avec la mere de nostre imposteur. Il debitoit un autre Oracle de la Sibylle qui portoit, *Que sur les bords du Pont Euxin, près de Sinope, il viendroît un Libérateur d'Ansonie; & entremesloit cela de termes mystiques & embrouillez.* Alexandre donc venant en sa patrie, après toutes ces prédictions, estoit suivy & reveré comme un Dieu.

On, d'un
monteau
blanc.

OU LE FAUX PROPHETE. 145

Dieu. Car il feignoit quelquefois d'estre épris de fureur divine ; & par le moyen de la racine d'une herbe qu'il maschoit , qu'on nomme l'herbe au foulon , il écu-moit extraordinairement : ce que les sots attribuoient à la force du Dieu qui le possédoit. Il avoit préparé long-temps auparavant , une teste de Dragon faite de linge , qui ouvroit & fermoit la bouche par le moyen d'un crin de cheval , pour s'en servir avec le serpent dont j'ay parlé , qui devoit faire le principal personnage de la Comedie. Lorsqu'il voulut commencer , il se transporta la nuit à l'endroit où l'on creusoit les fondemens du Temple ; & y ayant trouvé de l'eau , soit de source ou bien de pluye , il il y cacha un œuf d'oye , où il avoit enfermé un petit serpent qui ne faisoit que de naistre. Le lendemain il vint tout nud de grand matin , dans la place publique , ceint d'une écharpe dorée , pour couvrir sa nudité , tenant en sa main sa faux , & branlant sa longue chevelure , comme font les Prestres de Cybele ; puis montant sur un Autel élevé , il commença à dire que ce lieu estoit heureux d'estre honoré de la naissance d'un Dieu. A ces mots , toute la ville qui estoit accourüe à ce spectacle , dressa l'oreille , & com-

mença à faire des vœux & des prières, tandis qu'il prononçoit des termes barbares en langue Juive ou Phenicienne, ce qui les étonnoit encore plus, Ensuite il court vers le lieu où il avoit caché son œuf d'oye; & entrant dans l'eau, commence à chanter les loüanges d'Apollon & d'Esculape, & à inviter celuy-cy à descendre & à se montrer aux hommes. A ces mots, il enfonce une coupe dans l'eau, & en retire cet œuf mystereux, qui tenoit un Dieu enfermé; & lorsqu'il l'eut en sa main, il commença à dire qu'il tenoit Esculape. Chacun estoit attentif à contempler ce beau mystere, lorsqu'ayant cassé cet œuf, il en sortit ce petit serpent que j'ay dit, qui s'entortilloit autour de ses doigts. On pousse en l'air des cris de joye, entremeslez de benedictions & de loüanges; l'un demande au Dieu la santé, l'autre, des honneurs ou des richesses. Cependant, nostre imposteur retourne au logis tout courant, tenant en sa main Esculape né d'une Oye, & non pas d'une Corneille comme autrefois, & suivy d'une foule de peuple transporté d'une vaine esperance. Il se renferme chez luy jusqu'à ce que le Dieu fust devenu grand; & un jour que toute la Paphlagonie y estoit

*C'est
qu'il étoit
fils
de Coro-
nis, qui
signifie
Corneille.*

accouru, & que son logis estoit plein de monde depuis le haut jusqu'en bas, il s'assit sur un lit en son habit prophetique; & tenant dans son sein ce serpent qu'il avoit apporté de la Macedoine, il commença à le montrer entortillé autour de son col; & traînant une longue queue, tant il estoit grand: Mais il cachoit à dessein la teste sous son aisselle, sans faire paroistre que celle de linge, qui avoit la figure humaine; ce qui remplissoit le monde d'admiration. D'ailleurs, il faut remarquer que la chambre n'estoit pas trop bien percée, & que l'assistance n'estoit composée que de pauvres idiots, à qui il avoit déjà osté la cervelle & le cœur par ses prestiges; outre que la Renommée & l'Espérance estoient capables seules de les aveugler. Ajoûtez à cela qu'on n'y demeureroit pas long-temps, & qu'à mesure qu'on entroit, on en sortoit par une autre porte, comme les soldats d'Alexandre à sa mort. Ce spectacle dura quelques jours, & se renouvelloit toutes les fois qu'il arrivoit quelque personne de condition. D'ailleurs, il ne faut pas s'étonner si des barbares grossiers & ignorans y estoient surpris, veû que les plus fins ne sçavoient que dire, en voyant &

touchant un dragon qu'ils avoient vû naistre, & qui estoit crû en un instant, à une si prodigieuse grosseur, & portoit la figure humaine. Il eust fallu un Epicure ou un Democrite, pour reconnoître la tromperie, ou quelqu'autre de ces anciens Philosophes qui estoient sçavans dans la Nature, & qui auroient bien veû qu'il y avoit de la fourbe, quand mesme ils ne l'auroient pû découvrir. Toute la Bithynie donc, la Galatie & la Thrace, y accouroient en foule, sur le rapport de la Renommée. Ajoûtez à cela, les portraits qui en couroient par tout, avec des statües d'argent & de cuivre faites après nature. On publioit mesme un Oracle qui prédisoit son nom, & l'appelloit *Glycon, le troisieme sang de Jupiter, qui apportoit la lumiere aux hommes.* Car nostre imposteur voyant l'occasion favorable, rendoit des Oracles pour de l'argent, à l'exemple d'Amphiloque, qui après la mort de son pere Amphiaräus, estant chassé de Thèbes, se retira en *Asie*, où il prédisoit l'avenir aux Barbares pour deux carolus. Il avertit donc que le Dieu rendroit les réponses luy-mesme dans un certain temps, & qu'on écrivît ce qu'on luy voudroit de *Asie.* Il y a au Grec *Cilicie*, Province d'*Asie.*

mander en un billet cacheté. Alors s'enfermant dans le Sanctuaire du Temple, qui estoit déjà construit, il faisoit appeler d'ordre par un Heraut, tous ceux qui avoient donné leurs billets, & les leur rendoit cachetez avec la réponse du Dieu. La fourbe n'estoit pas difficile à reconnoistre à un homme d'entendement; mais des fots ne s'appercevoient pas qu'il décachetoit en particulier les billets; & après avoir répondu tout ce qu'il luy plaisoit, il les rendoit cachetez comme auparavant. Car il y a plusieurs moyens de rompre un cachet sans rompre la cire; & j'en veux mettre icy quelques-uns, afin qu'on ne prenne pas une subtilité pour un miracle. Premièrement, avec une éguille chaude, on détache la cire qui joint le filet à la lettre, sans rien défaire du cachet; & après qu'on a lû ce qu'on veut, on le rejoint de la mesme sorte. Il y a une autre invention qui se fait avec de la chaux & de la colle, ou avec un mastic composé de poix, de cire, & de bitume, meslez avec de la poudre d'une pierre fort transparente dont on fait une boule, sur laquelle quand elle est encore tendre, on imprime la figure du cachet, après l'avoir frotté de graisse de pourceau. Car

Poix Be-
rytrien-
ne

à l'instant elle durcit, & sert à recacher comme si c'estoit le cachet mesme. Il y a plusieurs autres secrets semblables, qu'il n'est pas necessaire de t'écrire, puisque tu en as fait mention dans ton Traité des artifices des Magiciens, qui est un tres-bel ouvrage, & tres-utile pour détromper les ignorans, & empêcher qu'on n'abuse de leur credulité. Il contrefaisoit donc le Prophete avec le plus d'adresse qu'il pouvoit, de peur qu'on ne remarquast la tromperie, se sauvant toujourns par quelque réponse obscure ou ambiguë, suivant la coustume des Oracles. Tantost il encourageoit les uns, tantost il détournoit les autres de leur entreprisede, selon qu'il luy sembloit plus à propos; tantost il prescrivoit aux malades des regimes ou des remedes, car il *sçavoit plusieurs beaux secrets de la Medecine*. Pour ce qui concerne l'esperance des avancemens & des successions, il differoit toujourns d'y répondre, & les remettoit à une autre fois, ou quand son Prophete l'en prioit; car il parloit au nom du Dieu. Cependant, il prenoit environ dix sols pour chaque Oracle, ce

Il sçavoit plusieurs beaux secrets de la Medecine. Il en allegue | un icy; mais il n'est pas question de donner des recettes.

OU LE FAUX PROPHETE. 151

qui montoit à une somme tres-confide-
table, parce qu'il en debitoit soixante
ou quatre-vingt mille par an. Car le
peuple estoit si friand de ces sotises,
comme il est curieux de nouveauté, &
de sçavoir l'avenir, qu'une mesme per-
sonne faisoit quelquefois douze ou
quinze demandes à dix sols piece, n'é-
tant pas permis d'en mettre deux en un
billet. Mais tout ce qu'il prenoit ne
tournoit pas à son profit. Car il avoit
sous luy plusieurs Officiers, dont les uns
mettoient les Oracles en vers, les autres
les soucrivoient, les cachetoient, *les in-
terpretoient*, ou les gardoient, & chacun
tiroit pension à proportion de son ser-
vice. D'ailleurs, il avoit des espions &
des émissaires dans les Provinces plus
éloignées, qui répandoient par tout la
reputation de l'Oracle, assurant qu'il
prédifoit l'avenir, faisoit retrouver ce
qui estoit perdu, découvroit les tresors,
guerissoit les malades, & plusieurs autres
choses semblables. On y accouroit donc
de toutes parts avec des victimes & des
presens, tant pour le Dieu que pour le
Prophete. Car il commandoit par un

Les interpretoient. Il | luy payoient pension,
dit plus bas le contrai- | à cause du grand gain
re, que les Interpretes | qu'ils faisoient,

Oracle de faire du bien à son Ministre ; parce qu'il n'en avoit pas besoin pour luy. Lorsque plusieurs gens d'esprit eurent reconnu la fourbe , & particulièrement les Philosophes de la secte d'Epicure , il tascha de les intimider , en criant que tout le pais se remplissoit de Chrestiens & d'Impies , qui semoient des calomnies contre luy , & commanda de les lapider , si l'on vouloit estre aux bonnes graces du Dieu. Comme quelqu'un luy eut demandé ce que faisoit Epicure en l'autre monde , il répondit qu'il estoit plongé dans un borbier , & chargé de chaînes. *Car il luy en vouloit* sur tout pour avoir mieux découvert qu'aucun autre , toutes les fourbes & les impostures qui se glissent dans le monde , sous prétexte de religion. Mais Platon , Chryssippe & Pythagore estoient ses bons amis. Il haïssoit particulièrement la ville d'Amastris , à cause des amis de Lepidus , & de plusieurs Philosophes Epicuriens qui y demeuroient , & ne voulut jamais rendre aucun Oracle à pas-un des habitans. Mais un jour qu'il en voulut rendre un au frere de ce Proconsul ,

*C'est
qu'ils
passoient
pour Im-
pres , à
cause
qu'ils ne
croyoient
pas aux
Dieux.*

Car il luy en vouloit.
J'ay osté une periode
qui empeschoit la liai-

son , mais on la trou-
vera plus bas,

il se fit moquer de luy , en luy ordonnant de prendre un pied de pourceau avec de la mauve pour une douleur d'estomac ; & encore en termes si ridicules , qu'on ne sçavoit ce qu'il vouloit dire ; soit qu'il n'eust personne alors pour luy composer son Oracle , ou qu'il ne sçeust que répondre. Cependant il monroit souvent le serpent à ceux qui le vouloient voir ; mais il tenoit la teste cachée dans son sein , & ne laissoit toucher que le corps , & particulièrement la queuë. Un jour voulant raffiner sur son imposture , il dit qu'Esculape répondroit visiblement , & cela s'appelloit *des réponses de la propre bouche du Dieu*. Ce qui se faisoit par le moyen de quelques nerfs de gruë qui aboutissoient à la teste du Dragon , fait de linge , & qui seruoient d'organes pour porter la voix d'un homme qui estoit hors de la chambre ; mais cela ne se faisoit pas tous les jours , & estoit seulement pour les personnes de condition. *Celuy qu'il rendit à Severien ,*

Et ne laissoit toucher.
Le mot de *toucher* n'est pas icy , mais il est ailleurs.

Celuy qu'il rendit à

Severien. Je me contente de dire le sens de l'Oracle , sans m'amuser à traduire des galimatias.

154. ALEXANDRE,
touchant l'entreprise d'Armenie, estoit
de ce nombre, où il luy prédisoit la
victoire; mais après sa défaite, il en
substitua un autre, qui le détournoit de
cette entreprise. Car il estoit assez inso-
lent pour corriger les Oracles qui avoient
mal réüssi; & s'il arrivoit qu'il eust promis
la santé à un malade, & qu'il vînt à mou-
rir, il en publioit un tout contraire. Mais
pour gagner les bonnes graces de Malle,
de Claros, & Didyme, où l'on rendoit des
Oracles aussi trompeurs que les siens, il
commandoit de les consulter; sur tout lors
qu'il estoit pressé, & qu'il vouloit esquiver
quelque demande. Voilà ce qui se passa
dans les lieux proches de sa demeure.
Mais lorsque la Renommée en fut répan-
duë en Italie & à Rome, chacun y ac-
courut ou y envoya, & particuliere-
ment les Grands, & ceux qui avoient le
plus de credit auprès du Prince, dont
le principal estoit Rutilianus, qui s'estoit
signalé en plusieurs occasions, & estoit
fort homme de bien, mais extraordi-
nairement superstitieux, jusqu'à se met-
tre à genoux devant toutes les pierres
qu'il rencontroit en son chemin, sur les-
quelles on avoit fait quelque effusion,
ou jetté quelque guirlande. Il faillit

donc à quitter *l'Armée* qu'il comman-
 doit, pour y accourir, & y dépeschoit
 Courriers sur Courriers. Mais comme
 ceux qu'il envoyoit n'estoient que des
 valets, ils se laissoient tromper aisé-
 ment; & ajoûtoient de nouveaux men-
 songes aux anciens, pour rendre leur
 rapport plus recommandable, ce qui ne
 faisoit qu'accroistre sa passion, & redou-
 bler sa fureur. Cependant, comme il
 estoit amy des plus grands de Rome, il
 leur contoit ce qu'on luy avoit rappor-
 té, & y mesloit encore du sien, comme
 on a de coûtume, pour faire la piece
 plus belle; de sorte qu'il remplit toute
 la ville de ces prestiges, & engagea plu-
 sieurs à consulter l'Oracle sur leur for-
 tune. Ils furent fort bien receus du Pro-
 phete, qui leur fit divers presens, afin
 qu'à leur retour ils dissent du bien de
 luy, & qu'ils publiassent ses loüanges.
 Il se servoit d'une autre fourbe; c'est
 qu'après avoir lû leurs demandes, s'il
 en trouvoit quelque une trop hardie, il
 retenoit le billet sans y faire réponse,
 pour avoir comme un gage de la fidelité
 de celuy qui l'avoit donné, qui par ce

L'armée, ou simple- | en fait un grand Sei-
ment les troupes qu'il | gneur,
commandoit; mais il |

moyen estoit contraint de le caresser , au lieu de s'en plaindre. Je veux mettre icy tout d'un temps , quelques-unes des réponses qu'il fit à Rutilianus. Comme ce Seigneur l'eut interrogé quel precepteur il donneroit à son fils , il répondit par ambages à la façon des Oracles , *Pythagore & Homere*. Mais l'enfant estant mort quelque temps après , comme il estoit en peine de deffendre son Oracle , Rutilianus aidoit luy-mesme à se tromper , & assuroit qu'il avoit prédit la mort de son fils , en luy donnant pour Precepteurs , des gens qui n'estoient plus au monde. Une autre fois comme le mesme luy eut demandé , suivant la doctrine de Pythagore , ce qu'il avoit esté avant que d'estre ce qu'il estoit , & ce qu'il seroit un jour , il luy répondit qu'il avoit esté Achille , puis Ménandre , & qu'il deviendroit un rayon du Soleil , après avoir vècu cent quatre-vingts ans ; mais il mourut de mélancolie à soixante & dix , contre la promesse de l'Oracle , quoyque c'en fust un des plus authentiques. Comme il songeoit à se remarier , il luy offrit sa fille , qu'il disoit avoir eüe de la Lune , devenuë amoureuse de luy , aussi bien que d'Endymion , & luy commanda de l'épouser. Alors Rutilia-

OU LE FAUX PROPHETE. 157

nus sans delibérer davantage, la fit venir, & l'époufa, après avoir immolé des Hecatombes à fa belle-mere, comme s'il eust déjà esté de la troupe des immortels. Après un si grand succès, nostre imposteur medita de plus hauts desseins, & dépeschoit par tout des Couriers avec des Oracles, prédifant aux villes de se garder de la peste, des embrasemens, ou des tremblemens de terre, avec promesse de leur envoyer des remedes contre tous ces accidens. Il publia aussi un Oracle de la propre bouche du Dieu, pour servir de preservatif contre la contagion qui estoit alors tres-violente; & on le voyoit écrit sur les portes des maisons, comme un remede souverain contre ce mal: mais par malheur ces maisons-là furent les premières attaquées, pour s'estre negligées peut-estre sur une vaine confiance. Il avoit plusieurs personnes dans Rome, qui luy mandoient le sentiment des principaux, & qui l'informerient de ce qu'ils devoient demander en arrivant, afin qu'il eust le loisir de préparer sa réponse. Il avoit estably aussi une espece de société, ou de confrerie, où l'on portoit des torches, avec diverses ceremonies qui duroient l'espace de trois jours. Le premier, on proclamoit

comme on fait à Athenes : S'il y a icy quelque Epicurien, quelque Chrestien, ou Impie, qui soit venu pour se moquer des mysteres, qu'il se retire ; mais que les vrais Fideles soient initiez à la bonne heure. Alors il marchoit le premier, en criant : *Hors d'icy, Chrestiens*, & toute la troupe répondoit, *Hors d'icy, Epicuriens*, puis on celebroit les couches de Latone, avec la naissance d'Apollon, & le mariage de Coronis, suivy de la venuë d'Esculape. Le second jour on solemnisoit la nativité de Glycon ; & le troisiéme, le mariage de Podalire, & de la mere de nostre Prophete, où l'on allumoit des torches, dont toute la ceremonie empruntoit le nom. On y representoit aussi les amours du Prophete & de la Lune, d'où naissoit la femme de Rutilianus ; & il s'endormoit au milieu de la ceremonie comme un autre Endymion. Alors descendoit du plancher, une belle Dame qui representoit la Lune. C'estoit la femme d'un des Maistres d'Hostel du Prince, qui avoit l'insolence en la presence de son mary, de venir baiser & embrasser nostre imposteur ; & peut-estre qu'ils eussent passé outre, s'il n'y avoit point eu tant de lumiere, car ils ne se haïssoient pas l'un l'autre. Il rentroit une autre fois

On le
nomme
Dadis,
comme
qui di-
roit les
torches.

Ou, In-
scendant,

OU LE FAUX PROPHETE. 159

avec ses habits Pontificaux, dans un grand silence, puis cria tout à coup, *Io Glycon*: A quoy répondoit un excellent chœur de Musiciens, *Io Alexandre*, suivis de Herauts Paphlagoniens, qui estoient de gros coquins qui sentoient l'ail, & qui portoient des chausses de paux. Cependant, comme la procession passoit avec des torches & des gambades mystérieuses, il découvroit de temps en temps une cuisse d'or, pour contrefaire Pythagore, par le moyen, comme je croy, d'un calléon doré, qui reluisoit à la clarté des flambeaux. Cela émut une grande question entre deux Philosophes, s'il n'avoit point l'ame de Pythagore, comme il en avoit la cuisse: Mais elle fut remise à la décision de l'Oracle, qui répondit que l'ame de Pythagore naissoit & mouroit de temps en temps, *mais que celle du Prophete estoit immortelle, & de celeste origine.* Quoyqu'il défendist l'amour des garçons comme un crime detestable, il commanda aux villes du Pont & de la Paphlagonie, de luy en envoyer pour consulter l'Oracle, & chanter les loüanges du Dieu. On luy envoyoit donc tous les trois ans, des en-

Mais que celle du | *telle. L'Oracle qui suit,*
Prophete étoit immor- | *sera touché ailleurs,*

fans de bonne maison , & des mieux faits de la jeunesse , dont il se servoit à ses plaisirs , & avoit ébly une plaisante coûtume , qu'on ne l'osoit baiser en le saluant , lorsqu'on avoit plus de dix huit ans ; de sorte qu'il ne baisoit que de jeunes garçons , qu'on appelloit pour cela les enfans du baiser , & donnoit sa main à baiser aux autres. Voilà comme il abusoit le sot populaire , qui tenoit à faveur de voir caresser sa femme & ses enfans ; & quelques-unes se vantoient tout haut d'avoir eu des enfans de luy , & prenoient leurs maris à témoin. Je veux rapporter icy un Dialogue du Dieu & d'un Prestre de Tio, dont on reconnoitra l'esprit par celuy de ses demandes ; car je les ay lûs moy-mesme chez luy.

Demande. Dis-moy , Glycon , qui es-tu ?

Réponse. Je suis le nouvel Esculape.

D. Es-tu Esculape luy-mesme , ou quelqu'autre qui luy ressemble ? *R.* Il n'est pas permis de reveler ces mysteres.

D. Combien seras-tu d'années à rendre des Oracles ? *R.* Plus de mille ans.

D. Où iras-tu ensuite ? *R.* Dans la Bactriane & les pais voisins , pour honorer aussi les Barbares de ma presence.

D. Les Oracles de Claros , de Delphes , & de Didyme , sont-ils de vrais Oracles ?

Oracles ? R. Ne desire point de sçavoir les choses défenduës. D. Que seray-je après cette vie ? R. Chameau, puis cheval, & enfin Philosophe, & Prophete aussi grand qu'Alexandre. Voilà ce que contenoit ce beau Dialogue. Du reste, nostre Charlatan sçachant que ce Prestre estoit amy de Lepidus, il le voulut persuader par un Oracle de le quitter, comme Lepidus, estant menacé de mort cruelle. Car il craignoit Epicure & ses Sectateurs, comme mortels ennemis de ses impostures, & faillit un jour à perdre un Epicurien, qui eut la hardiesse de luy reprocher qu'il avoit fait mourir plusieurs innocens par un faux Oracle ; ce qui arriva de la sorte. Il avoit conseillé à un homme du païs d'accuser ses esclaves devant le Gouverneur de la Province, comme coupables de la mort de son fils, qui navigeant sur le Nil, en remontant vers sa source, se laissa persuader d'aller jusqu'aux Indes, sans en rien mander à ses gens qu'il avoit laissez à Alexandrie. Comme ils virent donc qu'ils n'entendoient point de ses nouvelles, ils crurent qu'il estoit mort, & retournerent vers le pere, qui les accusa, comme j'ay dit, devant le Proconsul de la Galatie, à la persuasion de l'Oracle,

Jusqu'à la ville de Cysma, ou Arbroé, où il y a un canal qui va dans la mer Rom-

& les fit condamner à mort. Sur ces entrefaites le fils revint, qui justifia leur innocence, mais il n'y avoit plus de remede. Nostre Prophete donc ne pouvant souffrir ces justes reproches, commanda à ceux qui estoient presens de lapider l'accusateur, s'ils ne vouloient estre ses complices; & ils l'eussent fait, sans un certain Demostrate qui estoit alors en ces quartiers, qui l'embrassant le sauva. Pour moy je ne l'eusse pas trop plaint; car pourquoy hazarder sa vie pour détromper des sots qui ne meritent pas de l'estre? Voilà comme se passa cette affaire. Du reste, la veille que cet imposteur vouloit rendre ses réponses, il appelloit par ordre tous ceux qui avoient presenté leurs demandes, & un Heraut luy crioit à haute voix, s'il vouloit rendre les Oracles? Alors s'il répondoit du Sanctuaire à quelqu'un, qu'il allast à la malheure, personne ne vouloit plus recevoir cet homme-là, ni communiquer avec luy; on luy refusoit toute assistance, & il falloit qu'il vuidast le país. Il fit une autre chose, c'est qu'ayant trouvé le livre qui contient les principaux dogmes d'Epicure, qui est une des plus belles pieces de l'antiquité, & qui purge mieux une ame de ses ordures, que tou-

tes les ceremonies de la purification. Car non seulement elle nous guerit de nos passions, mais elle nous délivre de toute superstition, & des vains fantômes qui nous épouvantent. Ayant donc trouvé ce livre, comme j'ay dit, il le brûla publiquement, après avoir debité un Oracle qui le commandoit, & jetta les cendres dans la mer. Ecoute maintenant le plus impudent de tous les mensonges. Comme il eut entrée à la Cour par le moyen de son gendre Rutilianus, il envoya un Oracle à l'Empereur Marc-Aurele, qui faisoit la guerre en Allemagne, par lequel il luy commandoit de jeter deux lions dans le Danube avec plusieurs ceremonies, sur l'assurance d'une paix prochaine, qui seroit précédée par une insigne victoire. Ces lions traversans le fleuve, furent tuez par les ennemis; & incontinent après, les Barbares défirent les Romains, qui pensèrent perdre Aquilée, après avoir perdu plus de vingt mille hommes. Mais le galant pour se sauver, se servit de l'artifice d'Apollon contre Crésus, & dit qu'il avoit bien prédit la victoire; mais qu'il n'avoit pas ajouté le nom du vainqueur. Cependant, comme on accouroit à luy de tous costez; & que la pe-

*Aux
Quades
& aux
Marcomans.*

titéssé de la ville où il estoit , ne pouvoit pas contenir une si grande multitude , & encore moins la nourrir , il inventa des Oracles de nuit , car c'est ainsi qu'on les nommoit , ce qui se faisoit en cette sorte. Après avoir reçu les demandes , il se couchoit dessus ; & estoit averty la nuit en songe , à ce qu'il disoit , de la réponse qu'il devoit faire , qui estoit toujours ou ambiguë , ou obscure , particulièrement quand la demande estoit bien cachetée. Car sans courre fortune de découvrir sa fourbe en voulant lever le cachet , il répondoit tout ce qui luy venoit en la fantaisie , croyant que sa réponse estoit plus Oracle de la forte , outre que cela estoit de grand revenu. Car il avoit auprès de luy des interpretes , qui pour le grand profit qu'ils faisoient , luy donnoient chacun tous les ans un talent de récompense , au lieu de recevoir de luy quelque appointement. Quelquefois lorsqu'il n'y avoit personne pour le consulter , il forgeoit des Oracles pour étonner les fots , comme celuy qui dit : *Cherche l'esclave en qui tu te confies le plus , car pour vengeance de ce que tu as cueilly sa fleur , il souille ta couche , & de peur que tu ne le découvres , sa femme & luy se prepareront du poison , & l'ont caché sous son che-*

*vet, de quoy sa servante Calypso est com-
 plice. Qui est le Démocrite qui n'y eust
 esté trompé, après tant de circonstances ;
 mais il s'en fust moqué aussi-tost, lors-
 qu'il eut découvert la fourbe. Si on l'in-
 terrogeoit en langue étrangere, il diffé-
 roit sa réponse pour la pouvoir faire en
 la langue mesme ; & quand il n'avoit
 personne en main pour cela, il répon-
 doit en la sienne, comme il fit une fois,
 lorsqu'il dit : *Retournes en ton país ; car
 celuy qui t'a envoyé, a esté tué aujourd-
 d'huy par son voisin Dioclés, & les assassins
 sont pris. Ecoute maintenant quelques
 Oracles qu'il m'a rendus à moy-mesme.*
 Un jour que je m'estois enquis du Dieu
 par une demande bien cachetée, si son
 Prophete estoit chauve, il me répondit
 par un Oracle de nuit : *Malach, fils de
 Sabardalach, estoit un autre Atis. Une
 autre fois ayant écrit une mesme deman-
 de en divers billets qu'on luy porta de
 divers lieux, afin qu'il ne se défiast de
 rien, il m'ordonna à l'un de me frotter
 de Cymide, & de la rosée de Latone ;
 ayant esté trompé par celuy qui luy porta
 le billet, qui luy dit que je cherchois un
 remede pour le mal de costé. Cependant**

*Ecoute maintenant. J'omets icy un Oracle qui
 ne sert de rien.*

je luy demandois quelle estoit la patrie d'Homere. En un autre, sans avoir plus d'égard à Homere ni à sa patrie, il me défendit d'aller par mer, pour avoir esté trompé de mesme, par le valet qui presenta le billet, qui luy dit que je m'enquerois du chemin que je devois tenir pour retourner en Italie. Je fis plusieurs autres inventions pour découvrir son imposture, comme entr'autres, de ne mettre dans le billet qu'une demande, & de le payer comme s'il y en avoit eu plusieurs; car il rendoit autant d'Oracles qu'on en avoit payé, qui n'avoient aucun rapport entr'eux, ni avec la demande. Cependant, comme il eut appris la fourbe, & que j'avois essayé de détourner Rutilianus de son alliance, il conceut une haine mortelle contre moy, & luy répondit par un Oracle, comme il le consultoit touchant ma personne: *Que j'aimois les beaux garçons, & les plaisirs défendus.* Mais l'estant allé voir depuis en la compagnie de deux soldats, que le Gouverneur de la Province qui estoit de mes amis m'avoit donnez, de peur qu'on ne me fist quelque outrage; si-tost qu'il eut appris ma venue, il m'envoya prier de l'aller trouver, & me receut tres-civilement. Toutefois, comme je le

On, pour
m'accom-
pagner
jusqu'à
la mer.

baïssois à cause de ses impostures, je luy mordis la main de dépit lorsqu'il me la donna à baiser ; ce qui faillit à me faire étrangler par ceux qui estoient presens, d'autant plus que je le saluay par son nom, sans le traiter de Prophete. Mais pour luy, il supporta doucement cette injure, & dit qu'il vouloit montrer que son Dieu sçavoit apprivoiser les esprits les plus farouches ; puis ayant fait retirer tout le monde, il se plaignit à moy de l'avis que j'avois donné à Rutilianus, & dit que j'avois tort de choquer un homme qui pouvoit faire ma fortune. Je fis semblant de prester l'oreille à ce discours, pour me sauver du danger qui me menaçoit, & sortis assez bien d'avec luy, ce qui étonna encore plus toute l'assistance. Ensuite voulant m'embarquer, il m'envoya divers presens, & me fournit une barque & des rameurs, ce que je crus qu'il faisoit pour achever de me gagner par cette faveur ; mais lorsque je fus en pleine mer, & que je vis le Pilote qui pleuroit, & qui contestoit avec les matelots, j'entray en quelque défiance, d'autant plus que je n'avois

Comme je le baïssois | ner quelque couleur à
à cause de ses impostu- | une extravagance,
res. J'ay tâché de don- |

qu'un de mes gens avec moy , ayant renvoyé les autres à Amastris avec mon pere. Je m'enquis donc du sujet de leur differend ; & il me dit qu'estant déjà vieil , & ayant toujours vécu en homme de bien , il ne vouloit pas sur la fin de ses jours , se souiller d'une méchante action , & exposer sa femme & ses enfans après sa mort , à la vengeance divine. Et comme je le pressois davantage , il avoit qu'il avoit ordre de me jeter dans la mer. Sur cet avis je mis pied à terre à Egiale , dont Homere fait mention dans son Poëme , & y trouvay des Ambassadeurs du Bosphore qui alloient en Bithynie de la part du Roy Eupator , porter le tribut qu'il paye tous les ans à l'Empereur ; si bien que leur ayant conté mon aventure , ils me donnerent place dans leur vaisseau , & me rendirent sans danger à Amastris. Depuis cela je luy declaray une guerre ouverte ; & j'estois sur le point de me porter pour dénonciateur contre luy , avec plusieurs autres , du nombre desquels estoient les disciples du Philosophe Timocrate d'Heraclée : mais le Gouverneur de la Province me pria instamment de n'en rien faire , & me dit que quand j'aurois découvert toutes ses impostures , il estoit trop amy de

CU LE FAUX PROPHETE. 169

de Rutilianus pour en faire la punition. Mais pour achever toute son histoire, quelle insolence fut-ce à luy de demander à l'Empereur, qu'il changeast de nom à sa ville, & la nommast Jonopolis, & qu'on fist des médailles où la figure du serpent fust empreinte d'un costé, & la sienne de l'autre, avec les armes d'Esculape, & la faux de Persée, dont il se disoit descendu du costé de sa mere. Enfin, après avoir prédit qu'il mourroit d'un coup de foudre comme Esculape, à l'âge de cent cinquante ans, il perit miserablement avant qu'il en eust soixante & dix, d'un ulcere puant à la jambe, qui luy gagna le petit ventre, digne fin du fils de Podalire. Ce fut alors qu'on reconnut qu'il estoit chauve, en luy appliquant quelques remedes sur la teste pour en appaiser la douleur. *Voilà la catastrophe* du Charlatan, qui fut un juste supplice de ses crimes. Il ne restoit plus qu'à luy faire un Epitaphe, & luy donner un successeur digne de luy; mais ceux de sa Secte s'en estant remis à Rutilianus, il se reserva le don de prédire quand il seroit mort, sans vouloir rien ordonner du reste. Il y avoit parmy eux un vieux

On, la Hache.

Voilà la catastrophe. | *sec libertine, qui est*
éc. Je passe une pen- | *icy hors de propos.*

170 ALEXANDRE,
Medecin nommé Petus, qui faisoit en
cela une chose indigne de son âge & de
sa profession. Voilà l'abregé de la vie de
cet imposteur, que j'ay entreprise pour
contenter ta curiosité, & *venger l'honneur
d'Ep cure*, outre que cela pourra servir
à en détromper plusieurs à qui il avoit
imposé durant sa vie. Je n'ay pû refu-
ser cela à ton amitié, ni à l'estime que je
fais de ta vertu, sans parler de ta haute
suffisance, & de l'amour que tu as pour
la verité.

Venger l'honneur d'Epicure. Ses louanges
sont déjà exprimées.





DE LA DANSE

DIALOGUE.

CRATON ET LYCINUS.

C'est une Apologie de la Danse, & particulièrement des Balets.

LYCINUS. **C**omme tu as condamné la Danse par un long & grave discours, & que tu as dit qu'elle étoit plus digne de la mollesse des femmes que du courage mâle des hommes, nous accusant d'employer beaucoup de temps & de peine en des choses de néant; j'en veux entreprendre la défense, pour te faire voir combien tu es éloigné de la raison, de blasmer une des plus douces choses de la vie. Mais il te faut pardonner, si faisant profession d'une vertu morte & austère, tu ne sçais ce que c'est des divertissemens qui relâchent l'esprit.

CRATON. Je m'étonne, Lycinus, de ce qu'étant né homme, & ayant quelque teinture des bonnes Lettres, tu quittes l'entretien des Sçavans, & les occupations des Sages, pour voir danser un

Baladin, au son de la flûte ou de la lyre ; avec des postures lascives, & des contenance deshonestes, & représenter les amours & les aventures de quelque effeminé comme luy, ou de quelque débauchée, qui sont des choses indignes d'un honnête homme. Cela me fit pitié lorsque j'appris que tu te donnois tout entier à ces spectacles, & que tu quittois l'étude des Anciens & des Philosophes, pour demeurer assis tout le jour à contempler des choses vaines & ridicules, comme si tu te faisois charoüiller l'oreille avec une plume. Car si tu aimes les divertissemens, ne vaudroit-il pas mieux entendre la Musique, ou plutôt la Tragedie & la Comedie, qui divertissent l'esprit avec quelque sorte d'instruction ? Tu aurois bien de la peine à te défendre devant des Juges graves & severes, & je te conseillerois plutôt de le nier tout à plat, que de t'embarasser dans une honteuse Apologie. Il y va certes de ton honneur & du mien, de te délivrer de l'enchantement de ces Sirènes, qui dressent des embusches aux yeux, & non pas aux oreilles, comme les autres ; & de

Au son de la flûte & de la lyre. Les particularitez que j'oublie icy | seront retouchées ailleurs,

t'enlever comme Ulyffe fit ses compagnons, qu'un doux poison arrestoit chez les Lotophages.

LYCINUS. Que tu es devenu severe, Craton ! mais tes comparaisons ne sont pas bien justes. Car la mort, ou quelque chose de pire estoit la peine de ceux dont tu parles ; mais outre le plaisir que je reçois de la douceur des spectacles, qui est comme un festin qu'on fait à mes yeux, j'en reviens toujours au logis plus sage & plus sçavant.

CRATON. Tu es d'une étrange humeur, de faire gloire d'une chose dont tu devrois rougir de honte. Je te compare à ces malades desesperez, qui ne croient pas seulement estre malades.

LYCINUS. Dy-moy, Craton, condamne-tu ces choses-là sur le rapport de la Renommée, ou si tu les as veuës toy-mesme ? car il n'est pas juste de blasmer ce qu'on ignore.

CRATON. C'est justement ce qu'il me faudroit, avec ma mine grave & mes cheveux blancs, de demeurer assis tout le jour parmy des jeunes gens & des femmes, à voir danser un boufon, & à louer un baladin.

LYCINUS. Je te pardonne de n'aimer pas un plaisir dont tu n'as jamais

goufté ; mais je ne te pardonne pas de le condamner fi absolument fur le rapport d'autruy. Que fi tu veux te prefter à moy pour quelques heures, & relâcher un peu de ta gravité, je m'assure de te rendre ce plaisir fi familier, qu'il ne se dansera point de balets, que tu n'aïlles longtemps auparavant retenir place pour les voir plus à ton aife.

C R A T O N. Il faudroit pour en venir là, que j'eusse bien fait banqueroute à l'honneur & à la vertu. J'ay pitié certes de te voir dans un si grand abandonnement, que de mettre ta felicité en des choses infames & deshonestes.

L Y C I N U S. Veux-tu que laissant à part toutes ces injures, je t'entretienne du profit & du plaisir qu'il y a à cet exercice, où l'esprit & les yeux trouvent de quoy se divertir si agréablement, sans parler des oreilles qui demeurent charmées par la douceur de la musique ?

C R A T O N. Je n'ay pas le loisir d'entendre discourir un furieux qui fait vanité de sa fureur ; si tu veux toutefois, je demeureray là par complaisance, tandis que tu parleras, pourveu que tu veüilles parler comme si personne ne t'écouloit.

L Y C I N U S. Je ne demande que cela ; je te feray bien-tost voir que la Danse

n'est pas une chose si extravagante que tu t'imagines. Premièrement, il semble que tu ignores qu'elle est aussi ancienne que le monde, & qu'elle a pris naissance avec l'Amour. Témoin le bal mesuré des Astres, & les diverses conjonctions des Etoiles fixes & errantes. Car c'est du branle des Cieux & de leur harmonie qu'a pris son origine cet Art divin, qui s'est augmenté avec le temps, & a acquis maintenant sa perfection. On dit que Rhéa fut la première qui se plût à cet exercice, & qu'elle l'enseigna à ses Prêtres, tant en Crete qu'en Phrygie. Et cette invention ne luy fut pas inutile; car en sautant & dansant ils sauverent la vie à Jupiter que son pere vouloit devorer; si bien que le Monarque des Cieux doit son salut à la Danse: mais c'estoit alors un exercice militaire qui se faisoit en frapant des épées & des javelots contre les boucliers. Ensuite les plus honnestes gens la cultiverent en Crete, de sorte qu'elle devint le passe-temps, non seulement du peuple, mais des personnes de condition. Aussi est ce par forme de louange qu'Homere appelle Merion bon danseur. Car il y fut si sçavant, qu'il en estoit estimé non seulement des Grecs, mais des Troyens, parce que, comme je

*Le plus
ancien
des
Dieux.*

*Curtes.
Corybantes.*

croy, il en avoit meilleure grace sous les armes, & que cela redoubloit son adresse & son agilité. Je pourrois alleguer plusieurs autres excellens danseurs de ce temps-là; mais je me contenteray de Pyrrhus qui inventa la Pyrrhique, qui est une Danse qui se fait avec les armes, & qui l'a rendu plus celebre que sa beauté, ni sa valeur. Les Lacedemoniens qui ont esté les plus illustres de toute la Grece, après avoir appris cet Art de Castor & de Pollux, le cultiverent avec tant de soin, qu'ils n'alloient à la guerre qu'en dansant au son de la flûte; de sorte qu'on peut dire qu'ils doivent une partie de leur gloire à la Danse & à la Musique. Aussi leur jeunesse ne s'y exerçoit-elle pas moins qu'aux armes, & la Danse finissoit tous les exercices. Car alors un joueur de flûte se mettant au milieu d'eux commençoit le branle en joüant & dansant, & ils le suivoient en bel ordre, avec mille postures guerrieres & amoureuses. La chanson mesme qu'ils chantoient empruntoit son nom de Venus & de l'Amour, comme s'ils eussent esté de la partie. Il y en avoit une autre qui di-

Qui l'a rendu plus | pas que cela a aidé à
celebre que sa beauté, | faire prendre Troye &
ni sa valeur. Je ne dis | car cela est fait,

soit, *Avancez le pied, mes enfans, & trépignez à qui mieux mieux*, comme si elle eust voulu donner des préceptes de ce bel Art. La mesme chose se pratiquoit à la Danse qu'ils appelloient *Hormus*, qui estoit un branle composé de filles & de garçons, où le garçon menoit la Danse avec des postures mâles & belliqueuses, & la fille le suivoit avec des pas plus doux & plus modestes, comme pour faire une harmonie de deux Vertus, la Force & la Temperance. Ils avoient encore une autre Danse qui se faisoit nuds pieds; sans parler de celle qu'Homere represente dans le Bouclier d'Achille, à quoy Dedale exerce la belle Ariadne; ni des deux fauteurs ou baladins qui marchent à la teste, & qui font des sauts perilleux. Une autre troupe de jeunes gens danse encore au mesme endroit à une nopce, comme si l'on n'eust pû rien dépeindre de plus excellent dans ce Bouclier, que ce divin exercice. Pour les Phéaques, je ne m'étonne pas qu'il les represente si adonnez à la Danse, puis qu'il represente en leur personne une vie délicate; aussi est-ce ce qu'Ulyse admire principalement que leur adresse en ce point. Les Thessaliens en faisoient tant d'état que leurs principaux Magistrats en emprun-

toient le nom , & s'appelloient *Proo-quest-res* , comme qui diroit , *qui menent la Danse*. Car cette inscription se lit encore sous leurs Statuës , aussi-bien que celle-cy , *A l'honneur d'un tel , pour avoir bien dansé au combat* , c'est-à dire , pour avoir bien fait à la bataille. Je passe sous silence les fêtes & autres telles solennitez qui ne sont jamais sans Danse , pour avoir esté instituées par d'excellens Danseurs & Musiciens , comme Orphée , Musée , & quelques autres de ce temps-là , qui ne croyoient pas qu'on pust estre initié dans les mysteres , sans la Danse & la Musique. *Je ne parle point aussi des Orges* , pour ne point divulguer les mysteres de Bacchus ; mais tout le monde sçait qu'on appelle *dessauter* , quand on les revele. En Delos on ne fait point de sacrifices sans la Danse & la Musique , & l'on voit des Chœurs de jeunes garçons , où les principaux menent la Danse au son de la flûte , ou de la lyre ; ce qui a fait donner ce nom-là à leurs chansons. Mais pourquoy parler des Grecs , puisque les Indiens mesmes adorent le Soleil , non pas en baissant la main comme nous

Je ne parle point des Orges. Peut-estre qu'il entend parler des my- | steres en general , sans | toucher particuliere- | ment ceux de Bacchus.

adorons les Dieux , mais en dansant ,
 comme s'ils vouloient imiter par-là le
 branle de ce bel Astre. Et ils n'ont point
 d'autre culte de la Divinité ; car cela se
 fait au coucher & au lever du Soleil. Les
 Ethiopiens vont au combat en dansant ,
 & avant que de tirer leurs flèches qui
 sont rangées autour de leurs testes en
 forme de rayons , ils sautent & dansent
 pour étonner l'ennemy. Passons mainte-
 nant en Egypte , où la fable de Protée
 represente un excellent Danseur , qui fai-
 soit mille postures différentes , & dont
 le corps souple & l'esprit ingenieux sça-
 voient tout contrefaire & tout imiter si
 adroitement , qu'il sembloit devenir ce
 qu'il imitoit. Il y a apparence aussi qu'Em-
 pouse qui se changeoit en tant de for-
 mes, estoit une excellente danseuse. Mais
 il ne faut pas oublier la Danse sacrée des
 Prestres de Mars , qu'on appelle pour
 cela *Saliens* , qui est un Sacerdoce de Ro-
 me tres-auguste , & tenu par les princi-
 paux de l'Empire. La Fable mesme de
 Priape n'est pas éloignée de cette verité.
 Car les Bithyniens disent que c'est un
 Dieu belliqueux , & comme je croy , l'un
 des Titans , ou des Dactyles Idéens ,
 qui ayant receu des mains de Junon le
 Dieu Mars encore enfant , mais rustique

Fantôme
 ancien.

& grossier , quoyque robuste & vigoureux, luy apprend la Danse avant l'exercice des armes , comme si c'eust esté un prélude de la guerre ; & pour récompense , on luy consacre la dixme des dépouilles qui sont vouées à ce Dieu. Toutes les festes de Bacchus , comme tu sçais , ne consistent qu'en fauts & en Danses ; & c'est par-là qu'il a dompté les Lydiens , les Tyrreniens , & les Indiens , nations tres-puissantes & tres-belliqueuses. Aussi les trois sortes de Danses les plus nobles, le Cordace , le Sycinnis , & l'Emmelie , ont pris leurs noms des Satyres qui sont les Ministres de ce Dieu. Prends donc garde qu'il n'y ait de l'impieté à vouloir condamner une chose si divine & si mysterieuse , qui se pratique en l'honneur des Dieux , & par les Dieux , qui a pour Auteurs les Dieux mesmes , sans parler du plaisir & du profit qui nous en revient. Mais je m'estonne qu'un homme comme toy , qui revere Homere & Hesiode , ait la hardiesse de la condamner ; car tu sçais l'estime qu'ils en font , & que celuy-cy la compte parmy les choses les plus agreables , comme l'Amour , la Musique , & le Sommeil , & luy donne le titre d'irreprehensible, attribuant la douceur à la Musique , qui est sa compagne

inseparable. En un autre endroit, il la met en parallele de la Guerre, disant que les Dieux donnent aux uns la valeur, & aux autres l'adresse à chanter & à danser, comme si ces divines qualitez estoient un present du Ciel; aussi faut-il beaucoup de naturel pour y réussir. D'ailleurs, il semble avoir voulu distinguer par-là toutes choses en deux, en la Paix & en la Guerre, & faire la Danse & la Musique le symbole de la paix. Hesiodé, comme tu sçais, dit qu'il a veu luy-mesme danser les Muses au lever de l'Aurore, autour d'une claire fontaine & de l'Autel de Jupiter leur pere; si bien que blasmer la Danse, c'est presque s'attaquer aux Dieux. Socrate le plus sage de tous les hommes, au jugement des Dieux mesmes, n'a pas seulement loüé la Danse comme une chose qui sert beaucoup à donner de la grace; mais il l'a voulu apprendre en sa vieillesse, tant il admiroit cet exercice. Et veritablement il eust eu tort de le condamner, luy qui ne dédaignoit point de se trouver dans les Assemblées des Musiciennes, & qui frequen-^{toit} la Courtisane Aspasia. S'il voyoit donc maintenant la Danse au point où elle est, car il ne l'a veüe qu'en son enfance, je m'assure qu'il quitteroit tout

pour cela , & que ce seroit la premiere chose qu'il seroit apprendre aux enfans. Mais il semble qu'en loüant la Comedie & la Tragedie , tu ayes oublié qu'elles ont chacune leur Danse particuliere, l'une , le Cordace , & quelquefois le Sycinnis , & l'autre l'Emmelie. Toutefois puisque tu les as préférées d'abord à la Danse , examinons-les ensemble. Quel spectacle est-ce de voir dans la Tragedie un faquin monté sur des échasses , & chargé de quantité d'habits, pour en paroître plus gros & plus grand , represente un Heros ou un Dieu , & baïller avec un grand masque , comme s'ii vouloit avaler les spectateurs ? Ce n'est pas tout , car il se contourne , & se demene comme un furieux , & chante des complaints qui seroient supportables en la personne d'Hecube ou d'Andromaque ; mais quelle apparence de voir Hercule avec sa peau de lion & sa massüe , fredonner ses travaux sur un Theatre ? Ce que tu reprens donc en la Danse , en disant que c'est plutôt le métier des femmes que des hommes , se peut mieux dire de la Tragedie & de la Comedie , où il y a toujours plus de femmes que d'hommes. Ajoutez à cela les personnages ridicules que celle-cy affecte pour faire rire , & l'extravagance

*Il a déjà
parlé de
la Ninie
q. e.*

*Cochur-
ne.*

de ses masques ; au lieu que celuy du danseur , aussi-bien que son habit , est plus seant & plus modeste , & il ne braille pas aussi comme l'autre qui represente des Tragedies. Car autrefois un mesme baladin chantoit & dansoit ; mais comme on vit que le mouvement empeschoit la respiration , on trouva plus à propos de faire chanter les uns & danser les autres. Pour le sujet de la Piece , il est commun au Ballet & à la Tragedie , mais il y a plus de diversité & de changement dans les Ballets , & s'il faut ainsi dire , plus d'érudition. *Cela est prouvé par la suite.* Que s'il n'y a point en Grece de prix établey pour cet exercice comme pour les autres , je croy que c'est qu'on l'a trouvé au dessus de la recompense , ou qu'on a crû qu'il y avoit quelque chose de divin à cause de la Religion ; quoyque la plus illustre ville d'Italie , de celles qui ont tiré leur origine de la Grece , l'ait ajousté à ses jeux comme pour leur accomplissement. *Calcedon.* Je veux maintenant rendre raison pourquoy j'ay laissé à part plusieurs choses , afin qu'on ne croye pas que je l'aye fait par ignorance. Car je sçay que d'autres devant moy ont composé des livres sur ce sujet, où ils ont recherché curieusement toutes les sortes de Danses , avec leurs noms &

leurs Auteurs, pour faire paroître leur lecture. Mais mon dessein n'ayant esté que de montrer le plaisir & l'utilité qu'on peut tirer de cet exercice, particulièrement depuis le siècle d'Auguste; je me suis contenté de parler des Danses les plus communes, sans rechercher pedantesquement celles qui ne sont plus en usage, comme *le saut de la Grue*, & autres semblables. Ce n'est donc pas par ignorance que je n'ay rien dit de cette Danse Phrygienne qui se fait dans la débauche, où l'on voit sauter & gambader des païsans au son de la flûte, qui est une Danse pénible & laborieuse, qui se pratique encore à la campagne, mais qui n'a rien de commun avec celle dont je veux parler. Aussi Platon dans ses Loix approuve les unes, & condâme les autres, les divisant en utiles & agreables, & en bannissant les deshonestes.

Voilà ce que j'avois à dire touchant la Danse en general, sans m'étendre davantage dans le particulier. Je représenteray maintenant les qualitez que doit avoir un bon danseur, pour faire voir que cet Art n'est pas des plus faciles. Car il faut que le Pantomime ou danseur de Ballet, qui est celuy dont j'entens parler, sçache plusieurs choses, comme la Poë-

sie

ſſe, la Géométrie, la Muſique & la Philoſophie meſme ; quoyqu'il n'ait pas beſoin des Ergo de la Dialectique. Il faut qu'il ait auſſi le ſecret d'exprimer les paſſions & les mouvemens de l'Ame que la Rhetorique enſeigne ; & qu'il emprunte de la Peinture & de la Sculpture les diverſes poſtures & contenance, en ſorte qu'il ne le cede point à Phidias ni à Appelles pour ce regard. Mais ſur tout il a beſoin de memoire ; car il faut que comme Calchas, il ſçaſche le preſent, le paſſé, & l'avenir, & qu'il les ait toujours preſts en ſon eſprit, pour les pouvoir repreſenter dans l'occaſion. Mais il doit ſçavoir particulierement expliquer les conceptions de l'Ame, & découvrir ſes ſentimens par les geſtes & le mouvement du corps. Enfin il doit avoir ce que Thucydide attribué à Periclés, le ſecret de voir par tout ce qui convient, qu'on appelle le *Decorum*, afin de ſ'en bien acquitter ; & avec cela eſtre ſubtil, inventif, judicieux, & avoir l'oreille tres-délicate. Pour ſa matiere, l'hiſtoire ancienne, ou plûtoſt la Fable luy en fournit ſuffiſamment. Il faut donc qu'il ſça-

Et avec cela eſtre ſubtil. J'ay ajoûté cela de plus bas, afin de parler icy tout d'un temps des avantages de l'eſprit.

che tout ce qui s'est passé d'illustre depuis le cahos & la naissance du monde, jusqu'à la Reine Cleopatre, car cette science embrasse toute cette étendue; mais il doit représenter principalement les Fables les plus celebres; Comme Saturne chastra son pere, la bataille des Titans, la naissance de Venus, celle de Jupiter, le larcin de sa mere, la supposition d'une pierre, la prison de Saturne, le partage des trois Freres, la revolte des Geans, le larcin de Promethée & son supplice, la formation de l'homme, la force de l'un & de l'autre amour. Ensuite le mouvement de l'Isle de Délos, l'accouchement de Latone, le meurtre du Serpent, les embusches de Tycie, le milieu de la Terre trouvé par le vol des Aigles, le déluge de Deucalion, l'Arche où furent conservées les reliques du genre humain, les pierres qui repeuplerent le monde, le démembrément d'Iaccus, la fourbe de Junon, l'embrasement de Séméle, les deux naissances de Bacchus; Tout ce qui se dit de Minerve, de Vulcain, & d'Ericton, avec le differend touchant le Pais d'Athènes, & le premier jugement de l'Areopage. Puis toutes les Fables de ce pais-là, & particulièrement les aventures de Cérés qui cherche sa fille, l'ho-

pitalité de Celée , l'invention de l'Agriculture de Triptoleme; comme Icare planta le premier la vigne ; la calamité d'Erigone tout ce que l'on conte de Borée & d'Orithye, de Thefée, & de son pere; l'enlevement de Medée & sa retraite en Perse ; les filles d'Erectée & de Pandion , & tout ce qu'elles ont fait & souffert en Thrace. Il ne faut pas qu'il ignore aussi ni Phyllis , ni Acamas , ni le premier ravissement d'Heleine , ni l'entreprise de Castor & de Pollux contre la ville d'Athenes , ni la mort d'Hippolyte , ni le retour des Heraclides ; Car tout cela est de l'histoire d'Athenes , que j'ay détachée de son corps pour servir d'exemple. Après, vient celle de Megare. Nisus , Sylla , le cheveu de pourpre , le passage de Minos , son ingratitude envers sa bienfaitrice. Puis Citheron , les calamitez des Thebains & des Labdacides , le voyage de Cadmus , le Bœuf qui se couche , les dents du Serpent , les hommes qui en nâquirent , le changement de Cadmus en Dragon, la structure des murs de Thebes au son de la lyre , la fureur de l'Architecte , la vanité de sa femme , sa punition , son deuil , son silence ; Ensuite les tristes aventures d'Acteon , de Panthée , & d'Edipe ; Hercule & tous

Egée

Ou le Roi
quer.

Nisus

ses travaux , avec le meurtre de ses enfans. Corinthe ne manque pas aussi de sujets. Glauque , Creon , & devant eux. Bellerophon & Stenobée ; le combat du Soleil & de Neptune , la fureur d'Athamas , la fuite des enfans de Nephele par l'air sur un belier , la reception que font les Dieux marins à Inon & à Melicerte. Après , l'histoire des Pelopides , Mycenes , & tout ce qui s'y passe , & auparavant Inacus , Io , Argus , Atrée , Thyeste , Elope , la Toison d'or , les nopces de Pelops , le meurtre d'Agamemnon , le supplice de Clytemnestre. Et plus haut encore , l'entreprise des sept Princes contre Thebes , l'accueil qu'on fait aux gendres fugitifs d'Adraste , l'oracle qui fut rendu sur leur sujet , la sepulture des morts interdite , & pour cela la mort d'Antigone & de Menecée. Ce qui s'est passé à Nemée ; Hipsipile & Arquemore , & avant tout cela la prison de Danaé , la naissance de Persée , le combat qu'il eut contre la Gorgone , à quoy est attachée l'histoire d'Ethiopie ; Cassiopée , Andromede , Cephée , que la credulité des hommes a placez dans le Ciel après leur mort. Il n'ignorera pas aussi l'histoire des deux freres Danaüs & Egyptus , & le mariage frauduleux de leurs

enfans. Lacedemone a les amours d'Hya-
 cinthe , où Zephire est rival d'Apollon ;
 le meurtre de ce beau fils d'un coup de
 palet , la fleur issuë de son sang , & les
 caracteres de douleur qu'elle porte em-
 preints ; la resurrection de Tyndare sui-
 vie de la colere de Jupiter contre Escu-
 lape ; le voyage de Pâris depuis le juge-
 ment des trois Déeses , l'accueil qu'on
 luy fit chez Menelaüs , le ravissement
 d'Heleine. Car l'Histoire de Troye est
 jointe à celle de Sparte , & fournit de
 soy une ample matiere , puisque tous
 ceux qui s'y sont trouvez , peuvent faire
 chacun un sujet à part , que le Pantomi-
 me doit avoir present , comme j'ay dit ,
 à sa memoire , & particulièrement ce qui
 est arrivé depuis le ravissement d'Heleine
 jusqu'au retour des Grecs , comme l'a-
 mour de Didon & les erreurs d'Enée.
 La Fable d'Oreste n'est pas éloignée de
 ce sujet , & son aventure chez les Sty-
 thes , ni ce qui est arrivé auparavant ; je
 veux dire la demeure d'Achille parmi
 des filles en l'Isle de Scyre , la folie sup-
 posée d'Ulysse , avec l'abandonnement
 de Philoctete. Toutes les erreurs de ce
 Heros , Circée & Calypso , Telegone ,
 Eole & ses vents , avec le reste jusqu'à la
 mort des galans de Penelope ; Et devant

cela les embusches dressées à Palamede , la colere de Nauplion , la fureur d'Ajax , & le naufrage de l'autre de même nom. L'Elide aussi n'en fournit pas moins , Enomaüs , Myrtille , Saturne , Jupiter , les premiers Athletes des jeux Olympiques. Mais il y a une grande moisson de Fables en Arcadie , la fuite de Daphné , la vie sauvage de Calisto depuis sa grossesse , l'ivrognerie des Centaures , la naissance de Pan , les amours d'Alphée & son voyage sous mer en Sicile. Passant en l'Isle de Crete nous y trouverons Europe , Pasiphaé , les deux Taureaux , le Labyrinthe , Ariadne , Phedre , Androgée , Dedale , Icare , Glaucus , la Prophetie de Polyide , Tale ce gardien d'airain de l'Isle. En Etolie on trouve Althée , Meleagre , Atalante , Dale , le combat d'Hercule contre le fleuve Acheloüs , la naissance des Sirenes , l'origine des Isles Equinades & leur habitation , lorsque la fureur d'Alcmeon fut passée ; Nesse , la jalousie de Dejanire , suivie de l'embrasement d'Hercule sur le Mont Oeta. La Thrace vient après , avec Orphée & sa mort , sa teste qui parle , & qui nage sur sa lyre ; Hemus , Rhodope , le supplice de Lycurgue. Puis la Thessalie qui a encore plus de sujets , Pelias , Jason ,

*C'est qu'il
puit
des ta-
bles d'ai-
rain.*

Alceste, la flote des Argonautes, Argos, & la Carène parlante; les aventures de Lemnos, Æté, le songe de Médée, le démembrément de son frère, & le reste de ses traverses, puis Laodamie & Protesilas. Si vous repassez en Asie, vous rencontrerez Samos & l'infortune de Polycrate, les erreurs de sa fille vagabonde jusqu'en Perse. Sans parler des Fables plus anciennes, comme le babil indiscret de Tantale, l'épaule de Pelops servie aux Dieux en un festin, au lieu de laquelle ils en remirent une d'ivoire. En Italie, l'Eridan, Phaëton & ses sœurs changées en arbres, qui distillent l'ambre. De-là en Afrique, les Hesperides & le Dragon qui garde les pommes d'or, la fable d'Atlas; puis en Espagne, Geryon & l'enlèvement des bœufs d'Erythie. En Phenicie, Myrrha, & la mort d'Adonis. Il faut que le Pantomime sçache aussi toutes les Metamorphoses & les changemens en fleurs, en arbres & en bestes, & ceux des femmes en hommes, comme de Cénée, Tiresias, & autres. Il apprendra même les histoires plus recentes, tout ce qu'Antipater & Seleucus entreprirent pour l'amour de Stratonice. Quant aux mysteres cachez des Egyptiens, il tâchera aussi de les faire com-

prendre par gestes; Epaphus, Osiris, & le passage des Dieux dans le corps des animaux; mais particulièrement leurs amours & leurs metamorphoses. Ensuite toute la tragedie des Enfers, le supplice des méchans, & la cause de leurs peines, l'amitié de Thesée & de Piritois conservée jusques-là. Enfin tout ce qu'ont inventé Homere, Hesiodé, & les autres Poëtes, & principalement les Tragiques. Voilà un petit abrégé d'une moisson infinie, pour ne rien dire des sujets nouveaux qu'on peut inventer. Il faut avoir, comme j'ay dit, tout cela prest pour s'en servir au besoin, & le sçavoir exprimer parfaitement, sans qu'il soit besoin de Protocole ny d'Interprete. Enfin, comme disoit l'Oracle de la Pythie, il faut que le spectateur entende sans parler, tout de même que si l'on parloit. C'est ce qu'avoia le Philosophe Cynique qui condamnoit comme toy ce bel Art, & disoit que ce n'estoit qu'une suite de la Musique, à laquelle on avoit ajousté des gestes & des postures, pour faire mieux entendre ce qu'on jouoit; mais qu'elles estoient le plus souvent vaines & ridicules, & qu'on se laissoit pipet à la mine & à l'habit, aidez du geste & de l'harmonie. Alors un illustre Pantomime du

temps

*Deme-
trius.*

temps de Neron, qui avoit le corps excellent, & sçavoit fort bien son métier, le pria de ne le point condamner sans l'avoir veu; & faisant cesser les voix & les instrumens, il representa devant luy l'adultere de Mars & de Venus, où estoit exprimé le Soleil qui les découvroit, Vulcain qui leur dressoit des embusches, les Dieux qui accouroient au spectacle, Venus toute confuse, Mars étonné & suppliant, & le reste de la Fable avec tant d'artifice, que le Philosophe s'écria qu'il luy ressembloit voir la chose mesme, & non pas sa representation, & que cet homme avoit le corps & les mains parlantes. Mais puisque nous sommes sur ce sujet, je te veux rapporter tout d'une suite le témoignage d'un barbare de ce temps-là. Car comme un Prince de Pont fut venu à la Cour de Neron pour quelques affaires, & qu'il eust veu ce fameux baladin danser avec tant d'adresse, qu'encore qu'il n'entendist rien de ce qu'on chantoit, il ne laissoit pas de comprendre tout, il pria l'Empereur en prenant congé de luy, de luy vouloir faire present de ce Pantomime; & comme Neron s'étonnoit de cette demande: C'est, dit-il, que j'ay pour voisin des Barbares, dont personne n'entend la langue, & celuy-cy

servira de truchement , & leur fera entendre par gestes tout ce qu'il voudra. La perfection donc de cet Art est de contrefaire si bien ce qu'on jouë , qu'on ne fasse ni geste ni posture qui n'ait du rapport à la chose qu'on represente , & sur tout qu'on garde le caractere de la personne, soit Prince ou autre. Je te diray à ce propos le sentiment d'un autre Barbare , qui voyant cinq masques & cinq habits preparez pour un baler , & ne voyant qu'un danseur , demanda qui feroit les autres personnages ; Et comme il eut appris qu'il les jouëroit tous luy seul : Il faut donc , dit-il , que dans un seul corps il y ait plusieurs ames. C'est pour cela que les Romains les ont appellez Pantomimes , & on leur peut appliquer ce que dit le Poëte : *O mon fils , sois comme un Polype , pour prendre toute sorte de couleurs , & changer de face selon la diversité des affaires.* En un mot , cet Art fait profession d'exprimer les mœurs & les passions des hommes , & de contrefaire tantost le joyeux , tantost le triste , tantost le doux , tantost le colere , & les deux contraires presque en un mesme moment. Les autres choses qu'on voit & qu'on entend sont unes , c'est-à-dire , ne representent qu'une seule idée ; mais le Pantomime est touz

*Qui imi-
tent tout.*



seul plusieurs choses, & il y a du plaisir à voir la multitude & la diversité de son appareil, & comme on a joint au bruit des pieds & des cymbales, les perfections de la Comedie & de la Musique. Dans les autres choses les fonctions du corps & de l'esprit sont différentes ; mais icy elles sont unes, & l'on n'y fait aucun geste qui n'ait sa raison. C'est pourquoy un Ancien disoit que les Pantomimes avoient les mains sçavantes, & il les alloit voir pour s'instruire ; & un autre Philosophe voyant danser un Balet : Grands Dieux, dit-il, de quel plaisir m'étois-je privé jusqu'alors par trop de scrupule ! Que s'il est vray ce que dit Platon, qu'il y a trois parties dans l'homme, l'irascible, le concupiscible, le raisonnable, le Pantomime les represente tous trois ; l'irascible, quand il contrefait le furieux ; le concupiscible, quand il fait l'Amant passionné ; & le raisonnable, quand il jouë une passion modérée, ou plutôt cette dernière qualité est répandue par tout, comme le sens de l'attouchement par tout le corps. D'autre costé, quand il a toujours pour objet ce qui est beau, pour ne rien faire au contraire, ne confirme-t-il pas l'opinion d'Aristote, qui met la beauté entre les biens ? On

La flûte, le chalumeau. Ou la bonne voix de l'acteur, & le concert des musiciens.

Les beaux Myrtilien.

l'imocrate son précepteur.

peut dire mesme que son silence a quelque chose de la Philosophie de Pythagore. Ajoûtez à cela que cet Art rassemble en un l'utile & le delectable, qui est le dernier point de perfection au jugement des plus grands hommes, & l'utile y est d'autant plus utile, qu'il est joint au delectable. Car combien ce spectacle est-il plus agreable que les autres, où l'on voit de jeunes gens s'entrebattre & se veautrer dans la bouë ou dans la poussiere? ce que l'on contrefait quelquefois dans les Balets, mais avec moins de danger & plus d'agrément. Car tous ces tours de souplesse, ces sauts, ces piroüettes, ces culebutes, & ces divers mouvemens du corps réjouissent ceux qui les voyent, & exercent ceux qui les font, rendant les membres plus souples, & le corps plus vigoureux, qui est tout l'avantage qu'on peut tirer de la lutte & d'autres semblables exercices. Comment donc cet Art ne seroit-il pas tres-loüable, qui exerce en mesme temps le corps & l'esprit, contente les yeux & les oreilles, à l'aide de la Poësie & de la Musique, & instruit les spectateurs? Car qu'y a-t-il de plus doux, de plus aimable, & de plus melodieux tout ensemble que la voix jointe au chalumeau & à la flûte?

Qu'y a-t-il de plus plein d'instruction que les Fables anciennes, au recit desquelles vous voyez tout le theatre agit d'amour ou de haine, de dépit ou de colere, d'horreur ou de compassion. Je ne parle point de la force & de l'adresse du Pantomime, qui est un chef-d'œuvre, & ^{ou soit} ^{pluss} une chose aussi rare que de trouver en une mesme personne la douceur & la majesté. *Quant aux perfections du corps*, je desire, que selon la maniere de Polyclète, le Pantomime ne soit ni trop grand ni trop petit, ni trop gras ni trop maigre, comme le témoignèrent un jour ceux d'Antioche, qui se connoissent fort bien en ces choses. Car comme un petit homme leur representoit Hector, ils demanderent tout haut, quand Hector viendroit, & que ce n'estoit là qu'Astianax. Une autre fois qu'un grand homme representoit Capanée sous les murs de Thebes, ils dirent qu'il n'avoit que faire d'échelle pour prendre la ville, parce qu'il estoit plus haut que les murailles. A un gros homme qui s'efforçoit de sauter, ils crierent qu'il prist garde de ne pas enfoncer le Theatre; Et à un maigre &

Quant aux perfections du corps; celles de l'esprit sont déjà ex- primées, & j'y ay re- jetté ce qui estoit icy.

défait, qu'il songeast à se guerir, & non pas à danser. Railleries pleines d'instruction, & qui font voir que des peuples entiers ont aimé cet exercice, & en ont reconnu les defauts & les perfections. Il faut encore que le Pantomime ait le corps ferme & souple tout ensemble, pour se pouvoir arrester tout court, & tourner en un instant, ce qu'il a de commun avec le Luteur, *comme il prend de l'Orateur le geste*, & participe ainsi des vertus d'Hercule, de Pollux & de Mercure. Herodote dit que les yeux sont plus fideles que les oreilles, parce qu'on croit plutôt ce qu'on voit que ce qu'on oit; mais icy, il faut le jugement de l'un & de l'autre. Du reste, ce spectacle touche tellement, qu'un Amant s'y peut guerir de sa passion, & un mélancolique de sa tristesse, & il est si naturel, qu'on y pleure & qu'on y rit selon les divers sujets qu'on represente. Ceux de Pont & d'Ionie sont tellement touchez de la Fable de Bacchus, quoyqu'elle soit ridicule, que toutes les fois qu'on la jouë, ce qui arrive souvent, ils passent les jours entiers à

Comme il prend de l'Orateur le geste : j'y ay ajoûté cela, afin que Mercure eust part icy, | en autre qualité que d'Athlete, parce qu'il y en a assez.

voir sauter des Titans, des Satyres, & des Corybantes; & les principaux se piquent plus d'estre les Acteurs de ces fadaïses, que de leur noblesse ou de leur dignité. Après avoir veü les vertus du Pantomime, considerons maintenant ses defauts; j'ay déjà dit ceux du corps, voycy les autres. Plusieurs font des contre-temps, & ne prennent pas bien la cadence. Quelques-uns se troublent en dansant, & deceus par la ressemblance, representent une chose pour l'autre, comme celuy qui confondoit les calamitez de Thyeste avec l'histoire de Saturne, à cause qu'elles ont du rapport, & que l'un & l'autre mange ses enfans; & celle de Glaucé & de Séméle, à cause du feu dont l'une & l'autre est consumée. Mais l'Art n'est pas responsable des fautes de l'Artisan, & il faut blasmer ceux qui pechent contre les regles, & louer ceux qui les gardent. Le Pantomime donc doit avoir toutes les parties que j'ay dites; mais il faut pour bien faire, que chacun se reconnoisse dans la diversité des personnages qu'il represente, & qu'il se pense voir en luy comme en un miroir. Car alors on ne se peut contenir d'aise, & l'on rencontre ce qui est si difficile à trouver, de se connoître soy-mesme, si bien qu'on

revient du spectacle tout instruit de ce qu'on doit faire, & de ce qu'on doit éviter. Il doit prendre garde sur tout à garder la bien-seance, sans s'emporter trop avant. Car il y a un vice de trop d'affectation, comme dans l'éloquence, lorsqu'on passe la mesure des choses qu'on veut représenter, & qu'on fait trop grand ou trop petit, ce qui doit estre petit ou grand. C'est ainsi qu'un illustre Pantomime de mon temps, jouant Ajax le furieux, s'emporta de sorte, qu'on eust dit qu'il ne contrefaisoit pas le furieux, mais qu'il l'estoit. Car il déchira les habits d'un qui frappoit du pied devant luy avec des souliers de fer, selon la coustume, pour faire plus de bruit; & arrachant l'instrument d'un Musicien, il en donna un tel coup sur la teste à celuy qui representoit Ulysse, qu'il l'eust assommé sans le chapeau qui rompit le coup. Cependant, le peuple qui ne sçait point garder de bornes, estoit si ravy de cette extravagance, qu'il faisoit cent postures ridicules, comme s'il eust esté fou luy-mesme, tant l'autre luy avoit bien imprimé la passion qu'il representoit. Mais les honnestes gens rougissoient de ces folies, quoyqu'ils taschassent de les excuser. Il fit plus; car il s'en alla du lieu où il estoit,

jusqu'au siege des Senateurs , & s'assit
 entre deux Consulaires , à qui il fit ap-
 prehendere avec raison , qu'il ne les prist
 pour les moutons d'Ajax , & qu'il ne de-
 vinst fou tout de bon en le contrefaisant.
 Et certes dès qu'il fut revenu de son
 transport , il en eut tant de regret , qu'il
 en tomba malade ; & comme on le vou-
 loit obliger à redanser ce Balet , il dit
 que les plus courtes folies estoient les
 meilleures , & qu'il se contentoit d'avoir
 esté fou une fois en sa vie. Ce qui le fâ-
 cha le plus , c'est qu'un de ses rivaux re-
 presenta ensuite le mesme sujet , sans tom-
 ber dans la mesme faute , ni sortir des
 bornes de la representation , ce qui fut
 approuvé de tout le monde. Voilà ce que
 j'avois à dire pour justifier ma passion.
 Que si tu veux un jour prendre part à ce
 divertissement , tu n'en seras pas peut-
 estre pas moins touché que moy , & tu ne
 te plaindras pas , comme Circé fit à Ulysse ,
 que ses charmes sont impuissans ; au con-
 traire , ton esprit en sera tout transporté ,
 & tu seras si amoureux de ce doux poi-
 son , que tu n'en voudras pas faire part
 aux autres. Mais au lieu de te metamor-
 phoser en animal , il te rendra plus ex-
 cellent ; car comme la verge de Mercure ,
 il éveille ceux qui dorment.

C R A T O N. Cela m'est déjà arrivé ; car il me semble que tu m'as deffillé les yeux , & que je commence à voir & à entendre ce que j'avois ignoré jusqu'à présent. Souviens-toy donc de me prendre toutes les fois que tu iras au Theatre , afin que j'aye part aussi-bien que toy au plaisir & à l'utilité qu'on peut tirer d'un si agreable divertissement.

Il y a icy un Dialogue intitulé L'exiphànès , contre ceux qui parlent un langage qu'on n'entend point , ou comme nous disons, Phébus & Galimatias. Mais outre que le Phébus de nostre langue ne se rapporte point à celuy de ce temps-là , ce Dialogue est si obscur , que les plus Doctes mesme n'y entendent rien ; c'est pourquoy je ne l'ay point traduit.





L' E U N U Q U E ,

O U P A M P H I L E .

D I A L O G U E .

P A M P H I L E E T L Y C I N U S .

C'est le recit d'une dispute de deux Philosophes Peripateticiens pour une chaire de Professeur, dont l'un vouloit exclure l'autre, à cause qu'il estoit Eunnuque.

PAMPHILE. **Q**U'AS-TU à rire, Lycinus? Quoique tu sois bien gay de ton naturel, il faut qu'il y ait quelque chose d'extraordinaire.

LYCINUS. Tu riras plus que moy, lorsque tu sçauras le plaisant procès qui est entre deux Philosophes.

PAMPHILE. Cela est déjà ridicule, que des Philosophes ayent procès ensemble; en tout cas, cela ne devoit point troubler la tranquillité de leur esprit, ni émouvoir leurs passions.

LYCINUS. Ils sont bien éloignez de cela; car ils se sont dit l'un à l'autre mille injures.

PAMPHILE. Est-ce pour quelque-une des choses qui sont controversées entre eux, ou si c'est quelque nouveau différend?

LYCINUS. Ce sont deux Philosophes de mesme Secte, qui disputent publiquement avec aigreur, en la presence des principaux de Rome, devant lesquels ils devroient rougir de la moindre faute.

PAMPHILE. Dis-moy quelle est leur dispute, afin que j'en rie à mon tour, sans me tenir plus long-temps en haleine.

LYCINUS. Tu sçais que l'Empereur a fondé quatre chaires de Philosophie pour l'instruction de la jeunesse, & il s'agissoit de recevoir un Professeur dans celle des Peripateticiens qui est vacante.

Des Stoïciens, des Platoniciens, des Epicuriens, &c.

PAMPHILE. Je le sçay; car celuy qui l'estoit, est mort depuis quelques jours.

LYCINUS. Voilà l'Helene pour laquelle ils combattoient; & il n'y auroit pas de quoy le trouver estrange, n'estoit qu'il ne sied pas bien à des Philosophes qui preschent le mépris des richesses, de se battre pour du revenu, comme s'il s'agissoit de défendre la Religion, ou le sepulchre de leurs Ancestres. Car ce qu'ils consideroient icy, n'estoit pas l'instruc-

tion de la jeunesse, mais trois mille livres de rente.

PAMPHILE. Mais les Peripateticiens ne tiennent pas les richesses indifferentes, & les mettent hardiment entre les biens.

LYCINUS. Il est vray. Si bien qu'on peut dire qu'ils combattoient pour la defense de leurs loix, & des coûtumes de leurs Ancestres; mais il y a du particulier dans la dispute, qui la rend bien agreable. Plusieurs Champions se sont presentez en ces jeux funebres; mais les deux principaux qui paroissoient devoir remporter le prix, comme égaux en force & en valeur, estoient le vieux Dioclés, & l'Eunuque Bagoas. Le combat a commencé par des escarmouches assez legeres, où chacun a sou'tenu la doctrine de son Maistre, sans que pas-un ait eu l'avantage. Mais à la fin, Dioclés laissant-là son Aristote, a tourné toutes ses forces contre son ennemy, & s'est mis à le décrier, & à reveler ses defauts; & l'autre pour se revancher, en a fait autant.

PAMPHILE. Je ne le trouve pas estrange; car il faut avoir égard aux mœurs, aussi bien qu'à la doctrine dans l'institution de la jeunesse; & si j'en

estois crûs, on prefereroit le plus homme de bien au plus habile.

LYCINUS. Je suis de mesme sentiment. Mais ce qui a fait rire la compagnie, c'est qu'après s'estre bien dit des injures l'un à l'autre, Dioclés a reproché à son compagnon, qu'il n'estoit pas digne de philosopher, parce qu'il estoit Eunuque; & à plus forte raison, de remporter le prix proposé aux Philosophes; & que si l'on faisoit bien, les Eunuques seroient exclus non seulement de toutes les charges publiques, mais des mysteres des Dieux & des Assemblées, comme des monstres, dont la rencontre seule est funeste. Il s'est donc fort estendu là-dessus, & a reproché à l'autre qu'il n'estoit ni masse ni femelle, qui est un prodige dans la Nature.

PAMPHILE. Voilà un crime tout nouveau, qu'un autre appelleroit un malheur; mais qu'a répondu Bagoas à une si grande objection? car la chose commence déjà à me faire rire.

LYCINUS. Il est demeuré long-temps sans parler, soit que ce fust de honte ou de crainte; car on dit que les Eunuques sont plus sujets à ces passions que les autres, & sa confusion paroissoit visiblement sur son visage. Mais à la fin il a ré-

pondu d'une voix gresle : Que Dioclés avoit tort de vouloir exclure des hommes, d'une profession qui admettoit mesme les femmes, & a allegué les exemples d'Aspasie, de Thargelie, & de Diotime, & celuy d'un Eunuque Gaulois, qui a esté fort illustre du temps de nos peres, dans la Philosophie Academique. Mais Dioclés estoit si animé, qu'il ne vouloit point recevoir ces raisons ; & je croy qu'il eust exclus ce Gaulois mesme, s'il eust esté present, malgré sa reputation & sa gloire. Car il a allegué force railleries des autres Philosophes tant Stoïques que Cyniques, qui ont jouié sur ce defaut. Voilà la question qui se presentoit à juger, *Si un Eunuque peut estre receu à Philosopher, & particulièrement à enseigner la Philosophie ?* Dioclés soutenoit que non, & qu'il falloit du moins pour cela une grande barbe ; l'autre répondoit, qu'il ne s'agissoit pas icy des perfections du corps, mais de celles de l'esprit ; & qu'on devoit simplement avoir égard à la vertu & à la doctrine. Il rapportoit à ce propos, l'autorité d'Aristote, qui devoit estre de grand poids

Dioclés soutenoit que | qui n'est pas necessaire,
nom. Il y a icy une | & qui ne revient pas
distinction d'Eunuque, | nostre langue,

en cette matiere ; lequel avoit fait une estime particuliere de l'Eunuque Hermias, Tyran des Atarniens, jusqu'à luy sacrifier comme à un Dieu. Il ajoûtoit, que les Eunuques bien loin de devoir estre exclus de l'institution de la jeunesse, y estoient plus propres que les autres, pour estre exempts du soupçon dont Socrate mesme ne s'estoit pu garantir. Il tournoit aussi contre l'autre ses raileries ; & disoit que si la barbe estoit si considerable en cet endroit, un bouc devoit estre preferé à un Philosophe. Là-dessus un de la troupe se levant : Messieurs, dit-il, quoyque Bagoas n'ait point de barbe, il n'est point Eunuque ; mais il a esté contraint de le contrefaire pour se sauver d'un adultere où il a esté pris sur le fait ; si bien qu'à present que le danger est passé, je croy qu'il avouera ce qu'il est. A ces mots il s'est fait un éclat de rire, dont le Docteur tout confus, n'a sçû s'il devoit confesser ou nier le crime.

P A M P H I L E. Veritablement la Comedie est assez belle, mais qu'en est-il arrivé ?

L Y C I N U S. Que les Juges ne se pouvant accorder, ont remis la chose à la décision du Senat & de l'Empereur. Car
les

les uns vouloient qu'on dépouillast Ba-
goas, comme on fait les esclaves qu'on
veut vendre, pour voir s'il estoit capa-
ble de philosopher. D'autres plus ridi-
cules, opinoient qu'on luy accordast le
congrés avec quelque Courtisane en la
presence de l'un des Juges. Cependant,
l'un instruit son accusation, & veut faire
revivre le crime de l'adultere, quoyqu'il
fasse contre luy; l'autre tasche à se mon-
trer homme, & met en œuvre toutes ses
facultez naturelles, pour remporter la
victoire. Car il croit en venir à bout,
s'il peut faire voir qu'il est bon estalon,
comme la marque d'un bon Philosophe,
& un argument au genre démonstratif. *On, une*
Cela me fait souhaiter que mon fils que *demon-*
je destine à la Philosophie, ait cette par- *stration.*
tie-là excellente, plustost que le jugement
ou la memoire, afin de pouvoir estre un
jour grand Philosophe.





DE L'ASTROLOGIE JUDICIAIRE.

*Le titre sert d'Argument. Au reste, ce
Traité dans l'Original est en langue Io-
nique ; ce qui pourroit faire croire qu'il
n'est pas de Lucien.*

MON dessein n'est pas de traiter icy de la nature du Ciel & des Astres, mais des prédictions qu'on en peut tirer pour l'utilité de cette vie, sans donner pourtant ni preceptes ni doctrine, mais seulement quelques remarques & quelques observations sur ce sujet. Je m'étonne d'abord que les Doctes qui cultivent avec tant de soin les autres parties de la Philosophie, ne font plus d'estat de celle-cy. Car elle est tres-ancienne, & tire son origine de ces premiers Rois, qui ont esté chers des Dieux ; mais on neglige maintenant d'y travailler, non tant par paresse, que par ignorance, pour n'en pas avoir assez de lumieres ; & lorsqu'on rencontre quelque imposteur qui en fait profession, on condamne

l'art , au lieu de condamner l'artisan , quoyque l'Astrologie , non plus que les autres Sciences , ne soit pas responsable des fautes que font ceux qui l'exercent. Les Ethiopiens , à ce qu'on dit , sont les premiers qui l'ont découverte , à cause que leur Ciel est sans nuages , & qu'ils n'éprouvent pas comme nous le changement des saisons ; outre que c'est une nation fort subtile , & qui surpasse toutes les autres en esprit & en sçavoir. Après avoir donc remarqué les faces différentes de la Lune , ils en voulurent rechercher la cause , & trouverent à la fin que cela venoit des divers aspects du Soleil dont elle empruntoit sa lumiere. Ils étudierent ensuite le cours & la nature des autres Planettes , & leur donnerent des noms non seulement pour les discerner , mais pour marquer leurs diverses influences. Enfin , les Egyptiens ont cultivé cette Science , mesuré le cours de chaque Astre , & distingué l'année en mois & en saisons , la réglant sur le cours du Soleil , & les mois sur celui de la Lune. Ils ont fait plus ; car ayant partagé le Ciel en douze parties , ils ont représenté chaque constellation par la figure de quelque animal , d'où vient la diversité de leur Religion. Car tous les

Egyptiens ne se servoient pas de toutes les parties du Ciel pour deviner, mais ceux-cy de l'une, & ceux-là de l'autre. Ceux qui observerent les proprietéz du Belier, adorent le Belier, & ainsi du reste. On dit mesme qu'ils reverent le Bœuf Apis en memoire du Taureau celeste; & dans l'Oracle qui luy est consacré, on tire les prédictions de la nature de ce Signe, comme les Afriquains font de celle du Belier, en memoire de Jupiter Hammon qu'ils adorent sous cette figure. Mais les Caldéens se sont adonnez plus que tous les autres à cette discipline; si bien qu'ils veulent qu'on les en croye les Auteurs, quoyque ce ne soit pas mon sentiment. Pour les Grecs, ils l'ont apprise d'Orphée, qui leur en a donné les premieres lumieres, bien qu'obscurément, & sous le voile de plusieurs mysteres & ceremonies. Car la lyre sur laquelle il celebroit les Orgyes, & chantoit des hymnes & des cantiques, est composée de sept cordes, qui representent les sept Planettes: c'est pourquoy les Grecs l'ont placée dans le Ciel après sa mort, & appellé une constellation de son nom. Aussi le peint-on assis avec une lyre, environné d'une infinité d'animaux, qui sont l'image des

feux celestes. On dit aussi que Tiréſias estoit grand Astrologue, & qu'on l'a figuré mâle & femelle, parce qu'il attribuoit l'un & l'autre sexe aux Planettes. Du temps d'Atrée & de Thyeste, les Grecs avoient déjà grande connoissance de l'Astrologie; & ceux d'Argos ayant décerné l'Empire à celui qui y seroit le plus sçavant, Thyeste leur découvrit les proprietés du Belier, d'où l'on a pris occasion de dire qu'il avoit un Belier d'or. Atrée remarqua le cours du Soleil, contraire à celui du premier mobile; ce qui le fit preferer à son rival. J'ay le mesme sentiment de Bellérophon; & je ne croy pas qu'il ait jamais eu de cheval ailé; mais bien que son esprit guindé dans le Ciel, y a remarqué plusieurs belles choses touchant les Astres. Il en est de mesme, à mon avis, de Phryxus, fils d'Athamas, qu'on fait aller par l'air sur un Belier d'or; & je croy que Dédale & son fils ont esté sçavans dans l'Astrologie; & que l'un pour s'estre perdu dans cette science, a donné lieu à la Fable. Peut-estre aussi que Pasiphaë pour avoir ouï l'autre discours du Taureau celeste, & des autres Astres, devint amoureuse de sa doctrine; ce qui a fait dire qu'elle estoit devenue amoureuse

d'un Taureau, dont elle avoit jouï par son moyen. Il y en a qui ont partagé cette Science, & qui se sont exercés chacun sur diverses parties; les uns ayant observé le cours de la Lune; les autres, celui du Soleil, ou de quelque autre Planette, avec leurs diverses influences, comme *Phaëton* & *Endymion*, dont le premier laissa cet Art imparfait par sa mort; & l'autre s'en acquitta si bien, qu'on dit qu'il jouit de ses amours, & qu'il coucha avec la Lune. C'est ainsi qu'on fait naître *Enée* de *Venus*, *Minos* de *Jupiter*, *Astalaphé* de *Mars*, *Autolyque* de *Mercuré*, parce qu'ils sont nez sous ces Planettes: Et comme on retient toujours quelque chose de son ascendant, *Minos* a esté Roy, *Enée* beau, *Astalaphé* vaillant, & *Autolyque* voleur. *Jupiter* aussi n'a pas enchainé *Saturne*, ni ne l'a précipité dans les Enfers, comme le croit le peuple ignorant; mais on a feint le premier, à cause de son mouvement lent & tardif; & la profondeur de l'air a esté prise pour l'abyssime des Enfers. Il est aisé de voir par les vers d'*Hésiode* & d'*Homere*, que les Fables anciennes s'accordent avec l'Astrologie,

Comme Phaëton: la fable en est trop connue pour estre répétée icy.

comme quand celuy-cy parle de la chaîne d'or de Jupiter, & des dars du Soleil, que je crois estre l'an & les jours, pour ne rien dire des villes que Vulcain grava dans le bouclier d'Achille, ni de la Danse, & du cercle luisant de son Ecu. Car tout ce qu'il dit de l'adultere de Mars & de Venus, & de la façon dont il fut découvert, est pris de l'Astrologie; à quoy a donné lieu le frequent concours de ces deux Planettes. En un autre endroit il décrit les effets de ces deux Astres, attribuant à Venus les plaisirs de l'Amour, & à Mars ceux de la guerre. Les anciens sçachant bien ces choses, se sont fort adonnez aux prédictions qui se tirent des estoiles. Car ils n'entreprenoient rien de considerable sans consulter quelque Devin; soit qu'il fust question de prendre femme, ou de faire quelqu'autre chose d'importance. Les Oracles mesme ont du rapport à l'Astrologie. La Vierge qui rend les réponses à Delphes, signifie la Vierge celeste; le Dragon qui sisse sous le trepié, le Dragon du Ciel; le Temple de Didyme, les deux Jumeaux. En un mot, la divination est une chose si sainte & si ancienne, qu'Ulysse dans ses longues & périlleuses erreurs, voulut descendre aux

Enfers non par une simple curiosité ; mais pour y consulter Tirésias qui estoit grand Astrologue , sur l'estat de ses affaires. Comme il fut arrivé au lieu que Circé luy avoit dit , il creusa une fosse , & y égorga des victimes ; & lorsqu'il se vit environné d'ombres murmurantes , parmy lesquelles estoit celle de sa mere , il ne leur voulut pas permettre de boire le sang dont elles paroissoient fort alterées , que celle de Tirésias n'eust bû la premiere , afin d'apprendre d'elle l'avenir. Lycurgue , ce grand Legislatteur des Lacedémoniens , forma sa Republique sur le modele des Astres , & défendit à ses Citoyens de marcher au combat avant la pleine Lune , parce qu'on en a le corps plus vigoureux. Il n'y a que les Arcades qui n'ont pas voulu recevoir l'Astrologie , étant si fots que de croire qu'ils sont nez avant la Lune. Voilà comme nos Ancestres ont esté curieux de cette Science ; mais maintenant , les uns disent , Qu'il est impossible de connoistre l'avenir , parce que toutes choses sont incertaines , & peuvent arriver diversement. Que ce n'est pas pour nous que les Astres roulent dans le Ciel , & qu'ils n'ont aucun commerce avec les hommes , ni ne se meslent de leurs affaires ,

affaires, mais se remuent par nécessité. Les autres soutiennent que l'Astrologie n'est pas tant menteuse qu'inutile, parce que les choses ne se peuvent éviter, quand elles se pourroient prévoir. Mais je répondray aux uns & aux autres, que les Etoiles veritablement ont leur cours nécessaire dans le Ciel, mais que les effets en viennent jusqu'à nous. Car si la course des chevaux & le mouvement des hommes, sont capables de remuer des pierres par l'ébranlement de l'air agité, pourquoy le cours de si grands globes sera-t-il sans effet? Le moindre feu produit de la chaleur que nous ressentons, quoyqu'il brusle nécessairement, & sans avoir égard à nous; & pourquoy ne sentirions-nous point les influences des Astres? Il est vray que l'Astrologie ne change pas la nature des choses, & n'empesche pas qu'elles n'arrivent; mais les prédictions agreables donnent de la joye; & l'on peut plus aisément remédier aux maux qu'on prévoit, outre qu'ils ne surprennent pas tant, & qu'ils sont plus faciles à supporter. Voilà quel est mon sentiment touchant cette partie de l'Astrologie.



D E M O N A X.

C'est la vie d'un Philosophe qui estoit du temps de Lucien.

NOSTRÉ Siecle n'a pas esté dépourveu de personnes extraordinaires, tant pour les avantages du corps, que pour ceux de l'esprit. Sostrate le Béocien, que les Grecs appelloient Hercule, peut servir d'exemple de l'un, & le Philosophe Demonax de l'autre. Car je les ay connus tous deux, & j'ay vescu long-temps avec le dernier. Mais j'ay parlé du premier en un autre Livre, où j'ay décrit sa taille, sa force, & sa façon de vivre toute sauvage. En effet, il demouroit à découvert sur le Parnasse, & se nourrissoit de vivres champestres, sans prendre aucun repos que dans le travail. Il a nettoyé les grands chemins de voleurs, comme ont fait Hercule & Thésée, ouvert le passage à travers des lieux inaccessibles, & rendu des rivières navigables. Pour l'autre, j'ay entrepris de mettre icy comme une idée de sa vie, afin d'en conserver la memoire,

Qu'il
y des
conts.

& de porter la posterité à l'imitation de ses vertus; car il ne l'a cédé à pas-un des Philosophes de ma connoissance. Il estoit de l'Isle de Cypre, d'une maison assez illustre & opulente; mais comme il avoit l'esprit encore plus grand que sa fortune, il méprisa tout, pour s'adonner à la Philosophie. Il n'y fut porté de personne, quoyqu'il ait vescu familièrement avec Agathobule, Demetrius, Epicete, & Timocrate d'Heraclee, qui estoit un autre grand Philosophe, sans parler de son esprit & de son éloquence. Quittant donc toutes les grandeurs & les richesses pour suivre le chemin de la Vertu, il conserva toute sa vie une grande liberté, tant en ses paroles, qu'en ses actions, & mena une vie exemplaire & irreprchensible. Il passa par les Lettres humaines, avant que de se jeter dans la Philosophie, & ne se contenta pas d'une legere teinture des Sciences, mais il en voulut sçavoir le fond. Il avoit accoutumé son corps au travail, tant pour estre plus vigoureux, que pour se pouvoir passer des autres; & comme il vit qu'il ne pouvoit plus suffire à soy-mesme, il sortit volontairement de la vie, laissant beaucoup à parler de soy aux plus grands personnages de la Grece. Il

n'embrassa point de Secte particuliere ; mais prenant ce qu'il y avoit de bon en chacune, il laissa indécis laquelle il estimoit le plus. On voyoit bien pourtant qu'il faisoit plus d'estat de Socrate, que des autres Philosophes, quoyqu'en son habit & en sa façon de vivre, il imitast davantage Diogene ; mais c'estoit sans vanité & sans envie de se faire admirer, car il vivoit du reste comme les autres, & s'accommodoit aux loix & aux coûtumes de son país. Il n'affectoit pas l'ironie de Socrate, bien qu'il fust fort agreable en son entretien, & delicat en ses railleries ; de sorte que ses disciples n'apprehendoient pas la severité de ses reprehensions, encore qu'ils ne méprisassent pas ses avis, & qu'ils en fissent leur profit. On ne le voyoit jamais criailler ni tempester dans la dispute, ni se mettre en colere, lorsqu'il falloit reprendre quelqu'un. Il haïssoit le vice, sans en vouloir aux vicieux, & taschoit de le guerir, comme les Medecins font les maladies, sans se mettre en colere contre les malades. Il croyoit que c'étoit le propre de l'homme de faillir, & celuy du sage de pardonner & de redresser ceux qui ont failli. Dans cette sorte de vie il n'avoit besoin de personne, &

chacun avoit besoin de luy. Il avertissoit ses amis qui estoient dans une haute condition, de ne se point fier à une chose si fressle que la fortune, ni s'enorgueillir d'un bien qui estoit souvent le partage des sots; & encourageoit les autres à souffrir patiemment les calamitez de la vie, parce qu'eux ou elles ne pouvoient longtemps durer, & que la coûtume adoucissoit les choses les plus rudes, & apprivoisoyt jusqu'aux maux. Il se plaisoit à reconcilier ceux qui estoient mal ensemble, & à entretenir la paix dans les familles, au lieu de nourrir des haines immortelles; & il ne pouvoit souffrir que ceux qui sont si sujets à faillir, ne voulussent point pardonner. Il fit un jour une belle harangue au peuple dans une sedition, & en ramena plusieurs à leur devoir. Car il avoit une grace particulière à tout ce qu'il disoit & à tout ce qu'il faisoit; & l'on eust dit que la persuasion habitoit sur ses lèvres, comme dit le Comique. Sa façon de vivre estoit douce, gaye & paisible; & si quelque chose troubloit sa tranquillité, c'estoit la mort ou la maladie de ses amis. Car il croyoit qu'il n'y avoit point de plus grand tresor que l'amitié. Aussi n'avoit-il point d'ennemis, & se pouvoit dire

plûtost amy de tout le monde , car il ne refusoit son secours à personne : & croyoit que c'estoit assez d'estre homme, pour estre en droit de luy demander son assistance. Mais il y en avoit dont il aimoit plus l'entretien & la compagnie , fuyant sur tout ceux qui nous font la cour , sur l'esperance d'en tirer quelque profit. Tous les Atheniens tant grands que petits , l'avoient en singuliere veneration ; & ils n'en faisoient pas moins d'estat que des principaux de la Republique. Il ne laissa pas d'en choquer plusieurs d'abord , par sa façon libre de parler & de vivre , & eut des accusateurs qui luy reprocherent , comme à Socrate, qu'on ne le voyoit point aux Temples , ni aux sacrifices , & qu'il ne s'estoit point fait initier aux mysteres d'Eleusine. Mais il se presenta hardiment en public pour se défendre , en l'estat d'un homme qui ne craint rien , & répondit tantost fort doucement , & tantost plus rudement que sa coûtume ne portoit. Car il dit d'abord , qu'il se presentoit avec un chapeau de fleurs sur la teste , comme on met aux victimes , afin qu'on le pust sacrifier si l'on en avoit envie. Et sur ce qu'on luy reprochoit qu'il ne sacrifioit point à Minerve , il dit que c'est qu'il ne

croyoit pas qu'elle eust besoin de ses sacrifices. Quant aux mysteres d'Eleusine, qu'il n'avoit pas desiré de les sçavoir, parce qu'il n'eust jamais pû empescher de les publier, soit qu'ils fussent bons ou mauvais, pour y encourager, ou en détourner les autres. Cela appaisa le peuple, & luy fit quitter les pierres qu'il avoit amassées pour le lapider. Je veux mettre icy tout d'un temps les bons mots qu'il nous a laissez, & ses réponses promptes & aiguës. Favorinus ayant appris qu'il se moquoit de ses discours trop polis & trop recherchez pour un Philosophe, le vint trouver, & luy demanda, qui c'estoit qui se moquoit de luy? Un homme, répondit-il, qui a l'oreille assez delicate, & qui n'est pas facile à surprendre. Un autre luy ayant demandé en vertu de quoy il s'estoit porté à la Philosophie? En vertu, dit-il, de ce que je suis né homme. Une autre fois interrogé quelle Secte il embrassoit de toute la Philosophie? Qui t'a dit, répondit-il, que je suis Philosophe? & se retira en souïriant. Et comme l'autre luy eut demandé de quoy il rioit? Je ris, dit-il, de ce que tu juges les Philosophes à la barbe, toy qui n'en as point; car c'estoit un jeune homme à qui

Sidomius, il parloit. Un Rheteur assez illustre ayant dit un jour en une harangue, qu'il avoit passé par toutes les Sectes; mais il vaut mieux rapporter ses paroles: *Si Aristote m'appelle au Lycée, j'iray; si Platon a l'Academie, je le suivray; si Zenon au Pécile, j'y demeureray; si Pythagore me veut, je me tairay.* Il s'écria, Pythagore t'appelle. Un jeune Seigneur Macedonien, assez beau garçon, luy ayant proposé un argument sophistique pour se moquer de luy, il luy répondit par un équivoque qui taxoit sa reputation; de quoy l'autre s'estant mis en colere, & luy ayant dit qu'il luy montreroit bien qu'il estoit homme: *Tu l'es donc*, dit-il? Comme il se moquoit d'un Athlete qui portoit l'habit de vainqueur, pour avoir remporté le prix aux jeux Olympiques, il receut de luy un coup de pierre à la teste; & comme on luy crioit qu'il allast trouver le Proconsul: Non, dit-il, mais le Medecin. Un jour en se promenant il trouva un anneau d'or où il y avoit un cachet, & fit publier qu'il le rendroit à celuy qui l'avoit perdu, en luy disant quelle estoit la pierre & l'empreinte. Mais là-dessus un beau garçon l'estant venu voir, & disant que c'estoit luy, sans en donner les marques:

Ou, afficher.

Garde bien, luy dit-il, ton anneau, car tu ne l'as pas perdu. Comme un Sénateur Romain luy monroit son fils qui estoit fort beau, mais effeminé : Il est fort beau, dit-il, & digne de toy, mais il ressemble à sa mere. Il appelloit un Cynique qui alloit vestu d'une peau d'Ours, *Arcefilas*, au lieu de l'appeller par son nom. Quelqu'un luy demandant en quoy consistoit la felicité, A estre libre, répondit-il. Et comme on luy eut reparty qu'il y en avoit plusieurs qui l'étoient : J'appelle libre, repliqua-t-il, celui qui n'est touché ni d'esperance, ni de crainte. Comment cela se peut-il faire, dit-on ? Il est bien aisé, ajouta-t-il : car si l'on considere de près les choses du monde, on trouvera qu'elles ne sont dignes ni de l'un, ni de l'autre. Le Philosophe Peregrinus qu'on nommoit Protée, le blasmant de ce qu'il rioit trop ; & luy reprochant qu'il ne faisoit pas le Cynique, Ni toy l'homme, dit-il. Comme un Philosophe se mettoit en peine de prouver les Antipodes, il le prit par la main, & le mena à un puits, où luy montrant son ombre renversée, N'est-ce pas comme cela, luy dit-il, que tu crois

Arcefilas, ou Arcefilas ; car Arctos signifie Ours.

les Antipodes ? Un imposteur se vantant de sçavoir un secret pour avoir tout ce qu'il vouloit, il le mena chez un boulanger ; & tirant une piece d'argent, prit un pain, & dit, Voilà tout mon secret. Herodote, ce celebre Rheteur pleurant son fils, qui estoit mort avant l'âge, & ne voulant point recevoir de consolation, il luy vint dire qu'il luy en apportoit des nouvelles de l'autre monde ; & comme il luy eut demandé ce que c'étoit, *Que tu l'aïlles trouver*, dit-il. Un autre se tenant renfermé pour le mesme sujet, il luy dit qu'il estoit Magicien, & qu'il luy rendroit son fils, pourvû qu'il luy pust nommer trois hommes de son âge, qui n'eussent jamais pleuré personne. Et comme il n'en pouvoit trouver : Ne te plains donc pas, dit-il, de ce qui t'est commun avec tout le reste du monde. Il se moquoit de ceux qui affectent des mots anciens, & dit à quelqu'un qui luy parloit de la sorte : N'as-tu point de honte de me parler le langage d'Agamemnon, tandis que je te parle celui d'àpresent ? Comme un de ses amis luy disoit, Allons au Temple d'Esculape

*C'est
qu'en
pleurant
il hastoit
sa mort.*

Que tu l'aïlles trouver. C'est peut-estre un reproche de ce qu'il | ne se ruoit pas pour le suivre.

prier pour la santé de mon fils : Penses-tu qu'il soit sourd, dit-il, & qu'il ne nous entende pas bien d'icy ? Voyant un jour disputer deux Philosophes, qui ne disoient rien à propos : *Ne diriez-vous pas*, dit-il, qu'ils sont tous deux sourds, ou que l'un parle une langue que l'autre n'entend point ? Agathoclés le Peripateticien, se vantant d'estre le premier & le seul Dialecticien de son temps : Si tu es le premier, dit-il, tu n'es pas le seul ? & si tu es le seul, tu n'es pas le premier. Quelqu'un voyant faire & dire beaucoup d'extravagances au Consulaire Céthegus, qui alloit estre Lieutenant de son pere en Asie, s'écria que c'estoit un grand monstre. Oüi bien un monstre, dit-il, mais non pas un grand. Comme il vit partir le Philosophe Apollonius avec ses disciples, pour aller estre Precepteur du Prince, il dit, que c'estoit Jason avec ses Argonautes. Quelqu'un luy demandant si l'ame n'estoit pas immortelle ? Oüi, dit-il, comme tout le reste. Il avoit coûtume de dire, parlant d'Herodote le Rhetteur, qui disoit les plus belles choses du monde, & faisoit cent extravagances

Ne diriez-vous pas. | porte point à nostre
 Il y a icy un Proverbe | façon.
 Grec, qui ne se rap- |

pour la mort de *son fils* ; que Platon avoit raison de donner à l'homme plusieurs ames , parce qu'il estoit impossible , s'il n'en eust eu qu'une , de pouvoir faire & dire tant de choses si contraires. Il eut la hardiesse de demander publiquement aux Atheniens ; pourquoy ils vouloient exclure les Barbares de leurs mysteres , veû qu'Eumolpe qui les avoit instituez , estoit Barbare luy-mesme. Comme il vouloit s'embarquer durant l'Hyver , un de ses amis luy dit , qu'il serviroit de pasture aux poissons. Aussi m'en ont-ils servy , dit-il. Un jour un mauvais declamateur à qui il disoit qu'il se devoit exercer , luy ayant répondu qu'il declamoit tous les jours en son particulier ; C'est que tu déclames devant un sot , ajoûta-t-il. Voyant un Devin qui prenoit de l'argent pour dire la bonne avanture : Si tu peux changer , dit-il , l'ordre des Destins , on ne te sçauroit trop donner ; sinon , l'on ne te sçauroit donner trop peu. Quelqu'un s'escriant contre un pieu fiché en terre , selon la coûtume des Romains , luy demanda s'il ne faisoit pas bien ? Fort bien , dit-il , parce que tu n'as qu'un pieu pour enne-

son fils : Je n'en ay | qu'il n'en fait mention
 exprimé qu'un , parce | que d'un plus haut.

may. Il n'estoit pas moins prompt à se démesler sur le champ, des questions obscures & douteuses. Car comme quelqu'un luy eut demandé si l'on brusloit mille livres de bois, combien il y auroit de livres de fumée? Il ne faut, dit-il, que peser les cendres, la fumée pesera le reste. Un Grec qui parloit fort mal sa langue, luy ayant dit que l'Empereur l'avoit fait citoyen Romain: J'aimerois mieux, dit-il, qu'il t'eust fait citoyen d'Athènes. Il dit à un Sénateur qui se glorifioit de sa pourpre, qu'une beste avoit porté son habit devant luy. Estant dans le bain, comme il apprehendoit de mettre le pied dans une cuvette d'eau chaude, & que quelqu'un s'en rioit: il ne s'agit pas icy, dit-il, de mourir pour sa Patrie. Comme quelqu'un luy demandoit ce qu'il croyoit de l'autre monde: Attends que j'y aye esté, dit-il, pour t'en dire des nouvelles. Un Poëte impertinent s'estant fait à soy-mesme son Epitaphe, qui portoit que la terre avoit le corps, mais que l'esprit s'estoit envolé dans le Ciel; *Je voudrois qu'il y fust déjà,*

<p><i>Je voudrois qu'il y fust déjà. Le Grec dit que l'Epitaphe fust déjà gravée sur ton sepul-</i></p>	<p><i>cre, mais on l'eust pû graver mesme avant sa mort, outre que ce que je dis, y vient aussi bien.</i></p>
---	---

dit-il. Comme il s'appuyoit sur un bâton, pour la debilité de son âge, quelqu'un luy demanda ce qu'il avoit ? C'est, dit-il, que *Cerbere m'a mordu*. Voyant un Lacedemonien en colere qui battoit son valet ; Cesse, dit-il, de te rendre semblable à luy. Une laideronne nommée Danaé, ayant un procès, & sollicitant ses Juges pour tascher de les corrompre ; Accommode-toy, luy dit-il, avec ta partie : car tu n'es pas Danaé, fille d'Acrise. Il en vouloit particulièrement à ceux qui philosophoient par vanité ; & comme un Cinique crioit qu'il estoit disciple d'Antisthène, de Cratés & de Diogene ; non pas, dit-il, mais d'Hyperide. Voyant des luteurs qui s'entremordoient, au lieu de se battre legitimement : Ce n'est pas sans cause, dit-il, que les Poètes vous appellent des lions. Un Proconsul voulant châtier un Cynique qui le blasmoit de trop de delicatesse, parce qu'il se faisoit arracher le poil de tout le corps, luy pardonna à la fin à sa priere. Mais que veux-tu, dit-il, que

Cerbere m'a mordu.
Cerberé y vient mieux que Caron; il n'est pas parlé d'un bâton au Grec, mais l'endroit est corrompu; toutefois il

est mieux de dire qu'il boitoit, soit par foiblesse, ou autrement ; car les Philosophes Cyniques portoient toujours un baston.

je luy fasse, s'il y retourne? Que tu luy attaches, dit-il, le poil comme à toy; par où il reprenoît plus aigrement le Proconsul que le Cynique n'avoit fait. Il répondit à un Gouverneur de Province, qui parloit beaucoup *sans l'écouter*, & luy demandoit ce qu'il falloit faire pour se bien acquitter de sa Charge: Parler peu, dit-il, & écouter tout. A quelqu'un qui trouvoit mauvais qu'il mangeast *du miel*, comme un mets trop délicieux pour un Philosophe: Penses-tu, dit-il, que la Nature l'ait fait pour des sots? Ayant vû au Pécile une statuë de cuivre, *qui n'avoit qu'une main*: La fortune, dit-il, a rendu à Cynegire l'honneur que luy avoient denié les Atheniens. Comme un Philosophe boiteux se promenoit dans le Lycée: Il n'y a rien de plus ridicule, dit-il, qu'un boiteux Peripateticien. Epictete luy con-

C'est à dire, se promenant.

Sans l'écouter: j'ay ajouté cela pour faire grace.

Du miel; il y a des gâteaux au miel, mais cela y vient mieux.

Qui n'avoit qu'une main; il vaut mieux mettre, *qui estoit sans mains*; car Cynegire perdit les deux mains

en un combat naval; il avoit d'abord mis la main droite sur un vaisseau ennemy pour l'arrester, & comme elle eut esté coupée, il y mit la gauche, qui luy fut coupée de mesme, de sorte qu'il arresta le navire avec les dents.

C'est qu'il n'estoit pas marié.

Categorie signifie en Grec accusation & representation.

Ou, de donner des combats de Gladiateurs, à l'exemple des Corinthiens

Qu'un lâche & un vaillant meurent l'un comme l'autre.

n'estoit pas contraire à la profession d'un Philosophe : Donne-moy luy dit-il, une de tes filles en mariage. Il dit à un méchant homme qui contrefaisoit le Philosophe, & parloit toujours des categories, Qu'il en estoit digne. Comme les Atheniens deliberoient de dresser un Amphitheatre pour les combats des Gladiateurs, ainsi qu'on avoit fait à Corinthe : Il faut auparavant, dit-il, abattre l'Autel de la Misericorde. Ceux d'Elide luy voulant dresser une statue : Ne le faites pas, dit-il, de peur de condamner vos ancestres, qui n'en ont point dressé à Socrate ni à Diogene. Je luy ay ouï dire une fois à un Jurisconsulte, que les loix estoient inutiles, parce que les gens de bien n'en avoient que faire, & que les méchans n'en devenoient pas plus gens de bien. Il avoit toujours à la bouche ce mot d'Homere, *Qu'un sot & un habile homme meurent tous deux d'une mesme mort*; & disoit que Thersite dans ses harangues sembloit un Philosophe Cynique. Comme on luy demandoit ceux qu'il estimoit le plus de tous les Philosophes, il dit qu'il les estimoit tous; mais qu'il reveroit Socrate,

Dresser un amphitheatre. Il est parlé dans l'Écaromenipe, d'une

Olympie qu'ils vouloient bâtir.

admiroit

admiroit Diogene, & aimoit Aristippe. Il vécut près de cent ans, n'estant jamais triste ni malade, & servant ses amis quand ils avoient besoin de luy, sans leur estre à charge, ni faire tort à personne. Les Atheniens & toute la Grece l'avoient en si grande estime, que les Magistrats se levoient lorsqu'il passoit, & *chacun se taisoit* quand il venoit à parler. Comme il fut devenu fort vieil, il logeoit où il se trouvoit, & on l'estimoit à bonheur, comme si l'on eust reçu un Dieu. Les Boulangers mesme s'entrebatoient à qui luy donneroit du pain, & les enfans luy presentoient de leurs fruits, & l'appelloient leur pere. Un jour qu'il s'estoit fait une émeute dans l'assemblée du peuple, tout le monde s'arresta quand il parut; ce que voyant, il se retira sans rien dire, parce qu'il avoit fait ce qu'il desiroit. Comme il vit qu'il commençoit à estre à charge à soy-mesme, il dit à ceux qui estoient presens, ce que le Heraut crie après les jeux: *On se peut retirer, le spectacle est achevé*, & mourut faute de manger, sans rien perdre de sa gayeté ordinaire. Quelqu'un luy ayant demandé, s'il ne vouloit rien ordonner touchant sa

Chacun se taisoit, ou s'arrestoit, sans rien ajouter.

sepulture : Si personne ne m'ensevelit , dit-il , la pourriture m'ensevelira : Mais quoy ! répondit-on , te laisseras-tu manger aux chiens & aux oiseaux ? Je seray pour le moins , dit-il , utile à quelque chose après ma mort. Les Atheniens luy firent des funeraillles publiques avec grand appareil : Tout le monde voulut y assister , & les Philosophes le portetent eux-mesmes sur leurs épaules. Il fut longtemps regretté , jusqu'à reverer comme une chose sacrée , la pierre sur laquelle il s'asséioit. Voilà ce que j'avois à dire de ce grand homme , pour faire voir comme un échantillon de sa gloire.





LES AMOURS.

DIALOGUE.

LYCINUS ET THEOMNESTE.

Ce Dialogue consiste principalement en deux Harangues : En l'une on soutient l'amour des femmes ; & en l'autre celuy des garçons : mais c'est l'amour honneste, selon la doctrine des Platoniciens. Toutefois, l'Auteur tasche malicieusement, sous ce prétexte, d'introduire le sale amour ; mais l'autre opinion y est si bien défendue, que cela ne peut corrompre personne, & sert plutôt à faire voir que ce vice n'a que la passion pour se défendre. Car toutes les raisons en sont chimeriques, & confondent l'amitié avec l'amour, & le vice avec la vertu.

LYCINUS. **T**U m'as réjoui, Theom-
 neste, par tes discours a-
 moureux. Car comme l'esprit ne peut
 estre toujours tendu, ni occupé à des
 choses serieuses, j'avois besoin de quel-
 que relasche, & je n'en voy point de
 plus agreable que celuy-là. *S'il te souvient*

S'il te souvient enco- | d'Aristide, ni des fables
re. Je ne parle point | Milesiennes; parce que

donc encore de quelques-unes de tes aventures, je te conjure par la Mere des Amours, de m'en faire part, puisque nous celebrons aujourd'huy la feste d'Hercule, qui est un Dieu amoureux aussi-bien que vaillant.

THEOMNESTE. Tu conteroies plutôt, Lycinus, les flots de la mer, & les petits flocons de neige, qui tombent en hyver sur les campagnes, que le nombre de mes amours; & l'on diroit que Cupidon a lancé sur moy tous ses traits: car je passe toujours d'amour en amour, & j'en ay fait un nouveau avant que d'estre défait du premier; ou plutôt d'un seul il en renaist plusieurs, comme des testes de l'Hydre, *sans qu'Iolas mesme me pust soulager*. Aussi le feu qu'on r'allume incessamment, ne s'éteint jamais; & il semble que l'amour est comme une abeille dans mes yeux, qui cherche par tout les beautez, sans en estre jamais rassasié. Je doute quelquefois si ce n'est point un effet du courroux des Dieux, & si je n'ay point offensé Venus & Cupidon, comme ces illustres coupables qui ont resenty leur fureur.

cela n'est plus à nostre air, ni à nostre usage. *me pust soulager*. C'est qu'il mettoit le feu aux *Sans qu'Iolas mesme* | testes coupées.

LYCINUS. Quoy ! Theomneste se fâcheroit d'estre né homme, & d'aimer ce qui est beau, & il chercheroit des remèdes pour se guerir d'une maladie si agreable : Tu devrois plûtoſt benir le Ciel de ce qu'il ne t'a point destiné comme les autres à l'exercice penible des Armes ou de l'Agriculture, ni à un sale & indigne trafic, & aux inquietudes du marchand & du pilote ; mais à une vie délicieuse, dont les tourmens mesmes sont doux, & où l'on passe continuellement de l'amour à la jouissance, & de la jouissance à l'amour, sans aucune interruption de plaisirs ni de délices ; puisqu'il y en a mesme dans les desirs & les esperances. Tandis que tu me faisois ce long recit, je voyois nager tes yeux dans la volupté, & le ton de ta voix se changer ; ce qui me faisoit assez connoître que tu n'avois pas seulement aimé ces choses, mais que tu en aimois encore le souvenir. S'il te reste donc quelque particularité à conter, de tes longues & agreables erreurs, fais-en icy un sacrifice à Hercule, pour rendre son service accompli, & celebren pleinement sa feste.

THEOMNESTE. C'est un Dieu carnassier, Lycinus, qui n'aime pas les sacrifices qui ne fument point ; mais puis-

que tu veux solemniser cette feste par des discours amoureux, mettons fin aux miens qui ont commencé de trop bonne heure, & qui t'ont réveillé dès le point du jour. Tire donc ta Muse de ses exercices ordinaires ; fay - luy achever gayement la journée à l'honneur du Dieu, & prononce hardiment lequel te plaist le plus de l'amour des femmes ou de celuy des garçons ; car comme tu n'es engagé ni à l'un ni à l'autre, tu en peux beaucoup mieux juger que moy, qui suis piqué sur le jeu, & qui aime éperdument tout ce qui est beau.

LYCINUS. Penses-tu que ce discours n'ait rien de serieux ? Ce n'est pas mon avis ; & il me souvient encore d'une dispute que j'ouïs il n'y a pas long-temps sur ce sujet, où je vis combattre deux champions avec tant de force & d'adresse, que je doutay quelque temps qui remporteroit la victoire. Si tu veux, je te feray le recit de leur combat. Ils n'étoient pas comme toy engagez dans l'une & l'autre passion, mais chacun avoit la sienne particuliere, & condamnoit celle de son voisin.

*Cela sera
expliqué
plus bas.*

THEOMNESTE. Que je serois heureux d'entendre une si agreable dispute ! Je vais m'asseoir vis-à-vis de toy, & ne

me leveray point que tu n'ayes achevé.

LYCINUS. Comme j'avois deſſein de naviger en Italie, je m'embarquay ſur un brigantin, où je fus conduit par une troupe de gens de Lettres, qui ne me quittoient qu'à regret, pour la longue habitude que nous avions eüe enſemble. Lorſque j'eus pris congé d'eux, & prié les Dieux de vouloir benir mon voyage, j'entray dans le vaiſſeau, & m'assis près du Pilote. Mon deſſein n'eſt pas de conter par le menu toutes les aventures de noſtre navigation; mais après avoir rafé la coſte de Cilicie & de Pamphilie d'une vîteſſe inroyable, à l'aide des vents & des rames, & traversé avec difficulté les Iſles Chelidoniennes, heureuſes bornes de l'ancienne Grece, nous entraſmes dans la mer de Lycie, & abordasmes à toutes ſes villes, qui n'ont plus rien de leur ancienne felicité. Nous taſchions donc d'adoucir par divers contes l'ennuy de noſtre voyage; & lorſque nous fuſmes arrivez à Rhodes, nous reſoluſmes d'y ſejourner, pour nous remettre du travail de la mer, ſi bien que les Matelots tirant à ſec leur navire, dreſſerent leurs petites cabanes ſur le rivage. Pour moy je gagnay tout doucement le logis qui m'eſtoit préparé vis-à-vis du Temple de Bacchus, &

en passant je contemplois avec plaisir les beautez d'une ville qui a quelque chose de celles du Soleil, à qui elle est consacrée. Comme je me promenois sous le portique de ce Temple, & considerois tout à loisir ses diverses peintures, me remettant dans l'esprit avec joye les Fables anciennes, que quelqu'un de ceux qui estoient presens m'interpretoit, lorsqu'il y avoit quelque Mystere caché; il m'arriva au sortir de-là un des plus grands plaisirs qui puisse arriver en un pais étranger, qui est de rencontrer quelque personne de connoissance. Car je trouvoy deux de mes anciens amis, que tu as veus souvent icy avec moy, le beau Caricles de Corinthe, qui est toujours si bien peigné & ajusté pour plaire aux Dames; & l'Athenien Callicratidas, beaucoup moins coquet, comme celuy qui a en teste l'amour des garçons, jusqu'à faire des imprécations contre Promethée, tant il abhorre les femmes. Du reste, grand Avocat & sçavant dans les affaires, mais qui aime la lutte & les autres exercices, pour contenter, à mon avis, sa passion. D'aussi loin qu'ils me virent, ils coururent m'embrasser, & me prièrent chacun, selon la coûtume, de prendre leur logis. Je m'en deffendis le mieux que je pus;

&

& pour les mettre d'accord , je leur dis qu'ils viendroient tous deux ce jour-là manger chez moy , & qu'ensuite j'irois chez eux , parce que je voulois estre à Rhodes trois ou quatre jours. Je fus donc l'hoste le premier jour , Callieratidas celui d'après , & Cariclés le troisiéme. Je remarquay en la maison de chacun , des preuves de leur passion : Car l'Athenien n'avoit chez luy que de beaux garçons ; & si-tôt qu'ils devenoient grands & barbus , il les envoyoit en ses terres pour administrer son bien ; Mais Cariclés n'estoit servy que par des femmes , & l'on voyoit à peine chez luy un homme , si ce n'estoit quelque enfant ou quelque vieux Cuisinier , qui ne pouvoit donner de jalousie. Cependant il y avoit toujourns entr'eux quelque differend sur ce sujet , que j'avois assez de peine à appaiser. Comme je leur eus dit mon dessein , ils voulurent estre de la partie , ayant envie de voir l'Italie aussi-bien que moy ; & lors que nous fusmes arrivez à Cnide , nous resolumes d'y descendre pour voir le Tem-

Si-tôt qu'ils devenoient grands & barbus. Cela n'estoit point nécessaire à dire d'un Platonicien , puisqu'ils

n'estimoient point l'amour honneste ; mais l'Auteur, sous prétexte d'amitié, tâche à introduire le sale amour.

ple & la Venus de Praxitele, avec les autres raretez du païs. Nous y abordâmes doucement & sans peine, comme si la Déesse mesme y eust conduit nostre vaisseau. Les autres en arrivant eurent soin de se pourvoir de ce qui leur estoit nécessaire : mais pour nous, nous courûmes toute la ville, riant de la licence du peuple, qui estoit grande, comme dans un lieu consacré à Venus. Après avoir vû le Portique de Sofstrate, & les autres curiositez de la ville, nous vînmes au Temple de la Déesse, Cariclés & moy fort gayement, mais Callicratidas à regret ; & l'on voyoit bien qu'il eust préféré le Cupidon de Thespie à la Venus de Cnide. Dès que nous fûmes à l'entrée du Temple, nous vîmes des marques de la preience de la Déesse. Car la partie du parvis qui est découverte, au lieu d'estre pavée à l'ordinaire, estoit remplie d'arbres fruitiers, qu'on voyoit tous chargez de fruits, parmy lesquels estoient entremeslez quelques platanes, & quelques cyprès pour avoir de l'ombre. Là fleurissoit le myrte, consacré à la Déesse, & le laurier mesme, quoyque son ennemy. Chaque arbre estoit entortillé de lierre, ou de pampres chargez de raisins, qui faisoient un bel ombrage, outre que Bac-

chus & Venus s'accordent fort bien ensemble, & font un meflange tres-agreable. Sous ces arbres estoient dressées des tentes pour le peuple (car on y voyoit peu d'honnestes gens) sous lesquelles plusieurs se réjouissoient, & prenoient des plaisirs conformes au lieu. Après avoir admiré toutes ces merveilles, nous entraimes dans le Temple, où brilloit au milieu la statuë de la Déesse, qui ouvroit à demy les lèvres, comme une personne qui sourit. Elle estoit toute nuë depuis les pieds jusqu'à la teste; mais comme si elle eust oublié ce qu'elle estoit, elle cachoit d'une main ce qu'il semble que Venus ne devoit point cacher. Du reste, l'industrie de l'Artisan s'estoit efforcée de surmonter sa matiere; si bien que la durezza du marbre exprimoit les traits les plus délicats d'un si beau corps. A ce spectacle, Cariclés s'écria comme hors de soy: O Mars, mille fois heureux, d'avoir esté surpris couché avec cette Déesse; & qui plus est, lié avec elle par des chaînes qui ne se pouvoient rompre. Et là-dessus s'approchant, il étendit le cou le plus qu'il pût pour la baiser. Cependant, Callicratidas demeurait froid & pensif; mais comme le Sacrificain nous eut fait entrer par une fausse

porte, qui estoit de l'autre costé, pour voir la statuë de toutes parts, il s'écria plus fort que Cariclés : Dieux ! que ces épaules sont bien tournées ! ces flancs charnus ! *ce derriere ni trop gros ni trop petit !* ces cuisses pleines & bien proportionnées avec la jambe ! Tel dans le Ciel Ganymede verse le Nectar à Jupiter. Car pour moy, je ne voudrois pas prendre le verre de la main d'Hebé. A ces mots, qu'il prononça comme en fureur, Cariclés demeura tout immobile, & laissa couler des larmes, soit de compassion, ou de dépit. Ensuite ayant aperçû quelque tache à la cuisse de la Déesse qui paroissoit d'autant plus, que le reste estoit d'un marbre blanc tres-poli, je crûs que c'estoit un défaut de la pierre, comme il arrive assez souvent, veu que les plus grandes beautez mesme ne sont pas sans quelque legere imperfection qui en rehausse l'éclat, au lieu de le diminuer ; & admiray l'adresse de l'ouvrier, d'avoir sçû cacher ce défaut en un endroit où il n'estoit pas si incommode, Mais le Sacristain, ou plûtoist la Sacristine, car on tient que c'est une femme,

Le derriere ni trop gros, ni trop petit ; | que chose qui ne se
 l'Auteur ajouë quel- | pouvoit exprimer hon-
 nestement.

nous fit un discours qui nous étonna. Elle nous dit qu'un jeune homme d'illustre naissance, mais dont l'infamie a fait perdre le nom, poussé de quelque mauvais genie, vint à s'embrafer de l'amour de cette statuë. Il passoit donc tout le jour dans le Temple à la contempler, ayant toujours les yeux attachez sur elle, & murmuroit tout bas des plaintes amoureuses, *comme pour exhaler son feu*, & adoucir le tourment qu'il enduroit. Ensuite il jettoit des dez ; & quand il avoit bien rencontré, il la salüoit profondement, comme pour la remercier de cette faveur ; mais si la fortunè luy estoit contraire, il faisoit des imprécations contre la ville & contre soy-mesme, comme si tous les malheurs du monde luy fussent arrivez, & tâchoit à corriger cette chance par une meilleure. Sa passion continuant, tous les murs du Temple, & tous les arbres qui l'environnent, ne parloient que de son amour. Il mettoit Praxitele au dessus de Jupiter, & donnoit tout ce qu'il avoit en offrande à la Déesse. On crût d'abord que c'estoit par devotion, mais à la fin transporté de fureur, il se cacha la nuit dans le Temple, & l'on

Comme pour exhaler son feu. Il y vient mieux qu'à ce qui suit.

découvrit le lendemain cette marque de violence de sa passion, sans qu'il parût plus depuis, soit qu'il se fust précipité en bas des rochers, ou dans la mer. Comme la Sacristine eut achevé son recit : La statuë donc d'une femme, s'écrie Caricles, est capable de donner de l'amour : Et que ne fera point l'original ? Pour moy je préférerois une de ses nuits au sceptre de Jupiter. Nous ne sçavons point encore, répondit Callicratidas en souïrant, si arrivant à Thespie, nous ne trouverons point plusieurs histoires semblables de la statuë de Cupidon. *Après quelque contestation de part & d'autre*, je les obligéay à une conference réglée. Car il n'est pas encore temps, leur dis-je, de retourner au navire, & nous ne pouvons employer plus agreablement nostre plaisir. Quittant donc ce Temple, où plusieurs pelerins abordent, entrons sous quelque'un de ces cabinets pour décider nôtre différend, à la charge que le vaincu sera contraint d'acquiescer, sans importuner plus

Soit qu'il se fust précipité, ou qu'on l'eust.

Après quelque contestation de part & d'autre. L'Auteur dit, que celui-cy tenant la Déesse en sa puissance, l'a-

voit caressée à la façon des garçons, comme s'il se fust fâché qu'elle eust esté femme; mais je n'ay pas voulu insister sur des saletez.

le vainqueur. Ils approuverent tous deux mon avis, & nous sortîmes tous ensemble, moy fort content, & eux tristes & rêveurs, *comme s'il eust esté question de disputer le prix aux jeux Olympiques.* Lorsque nous fûmes arrivez à l'endroit le plus épais : Voicy le champ de bataille, leur dis-je, où se doit terminer vôtre differend ; nous y entendrons chanter les Cigales sur nos testes ; & en disant cela, je pris place au milieu d'eux, pour servir comme de juge, & m'assis avec le sourcil d'un Senateur de l'Areopage. Caricles qui devoit parler le premier, passant la main sur son front, demeura quelque temps à rêver, puis commença ainsi : Je t'invoque, grande Déesse, qui présides en ces lieux sacrez : Toy que les graces accompagnent, & à qui tout ce qu'il y a de beau au monde, doit sa naissance comme sa perfection : Les discours d'amour ont besoin particulierement de ton assistance, puisque tu en es la mere. Vien verser sur ma langue ce doux Nec-

Comme s'il eust esté question de disputer le prix aux jeux Olympiques. J'ay pris une comparaison qui nous fust connue, & qui n'eust point besoin de com-

mentaires ; car autrement elle seroit sans effet : & pour la mesme raison, j'ay mis plus bas *Areopage*, au lieu d'*Eliée*, qui est un Senat moins connu.

La persuasion.

tar qui charme nos cœurs , & ce je ne sçay quoy qui ravit tout le monde en admiration. Vien défendre la cause de ton sexe & la tienne , contre des monstres qui veulent renverser l'ordre de la nature , & qui ne peuvent souffrir que nous demeurions tels que nous sommes nez. J'atteste le Principe éternel , qui par l'assemblage & le mélange des Elemens , a produit tout ce que nous voyons , & qui sçachant que nous estions mortels, & que rien ne pouvoit engendrer seul , a fait la difference des sexes pour conserver chaque espece. & remedier par-là à la brieveté de nostre estre. Pour cela il a donné au malle & à la femelle un amour reciproque l'un envers l'autre ; & après avoir distingué leur nature , y a établi des bornes éternelles , qui ne peuvent estre violées sans la ruine de l'Univers , & l'anéantissement du genre humain. Cet ordre a continué depuis le commencement du monde , jusqu'à present ; l'homme n'engendre point l'homme , tout seul , mais cet honneur est partagé entre la femme & le mary. Tandis que le siecle d'or a duré , & que les hommes ont conservé la pureté de leur Estre , ils ont suivy les saintes loix de la Nature , sans avoir d'autres desirs que ceux qu'elle leur inspire.

Mais peu-à-peu le monde venant à se corrompre , ils se sont laissé aller à des plaisirs défendus , se sont regardez l'un l'autre d'un œil lascif , & ont semé dans un champ sterile , sans en prétendre autre fruit qu'une fausse & imparfaite volupté. Le mal ayant gagné plus avant , des garçons ils en voulurent faire des femmes ; ^{Ennu-} mais les misérables qui souffrent ce sup- ^{plies.} plice , qu'on peut dire le plus grand de tous, puisqu'il détruit nostre nature, passent en un instant de l'enfance à la vieillesse , & se fannent en leur fleur , avant que d'avoir porté du fruit. Monstres d'une nature ambiguë, qui quittent ce qu'ils sont, pour devenir ce qu'ils ne sont point, & ce qu'ils ne peuvent estre ; & pour demeurer plus long-temps enfans , cessent d'estre hommes. Ainsi cette volupté criminelle , & maistresse de tous maux , en inventant tous les jours de nouveaux plaisirs , est tombée dans une extravagance qui fait horreur , pour vouloir pratiquer toute sorte de débauches. Mais si chacun se contenoit dans les bornes de la nature , comme ont fait les animaux , nostre vie seroit exempte de crimes & de supplices. Les Lions ne brulent point pour les Lions , les Taureaux & les Beliers ne caressent que leurs femelles ; tout

ce qui nage & qui vole , respecte ces divines loix ; l'homme seul , qui se pique d'une fausse opinion de sagesse , est celuy qui les a violées , & qui a employé la lumiere de sa raison à se corrompre. O insensé ! quelle nouvelle fureur s'est allumée dans tes veines ? Quelle aveugle manie te fait rechercher ce que tu devrois fuir ? Si chacun vouloit faire ainsi , que deviendrait le genre humain ? Cependant , nos nouveaux Socrates , pour abuser les foibles esprits , déguisent leur sale amour sous un faux masque de vertu ; & se pensent bien défendre , en disant , Qu'ils ne sont pas amoureux du corps , mais de l'esprit. Mais , ô venerables Philosophes , pourquoy laissez-vous donc ceux que l'âge & l'expérience rendent plus dignes de vostre amitié , pour aimer de jeunes garçons qui n'ont rien de recommandable que leur beauté & leur jeunesse ? Est-ce que vous croyez qu'il n'y a que ce qui est beau , qui soit digne d'estre aimé , & confondez , sans y penser , l'amitié avec l'amour ? Ou si vous croyez que les vertus du corps & celles de l'ame ne sont jamais séparées , Homere vous apprend le contraire , lorsqu'il dit , parlant de quelqu'un , *que sous un beau corps il logeoit un vilain esprit* : En un autre endroit il préfere de

bien loin le sage Ulyſſe au beau Nirée, & dit, *Que les Dieux ont partagé leurs faveurs, & donné aux uns un avantage, & aux autres un autre.* Pourquoi est-ce que la Sageſſe, la Juſtice, & tout le ſacré chœur des Vertus ne vous touche point, & que vous eſtes transportez d'amour pour de jeunes étourdis? Falloit-il aimer Phedre, après avoir trahy ſon amy, ou Alcibiade qui d'une main ſacrilege mutiloit les ſtatuës des Dieux, & d'une pareille audace divulguoit les myſteres d'Eleuſine dans une débauche? Mais tandis qu'il n'a point de barbe, il vous eſt aimable, & chacun le fuit, depuis qu'il eſt devenu ſage. Pourquoi couvrant de beaux noms de vilaines choſes, appelez-vous vertu de l'ame, ce qui n'eſt que beauté du corps, dont vous eſtes plus amoureux que de la ſageſſe? Mais arreſtons-nous là, de peur qu'il ne ſemble que nous ayons pris à taſche de deſhonorer de grands perſonnages; Et paſſant à la volupté, dont vous eſtes ſi transportez, faiſons voir que l'amour des garçons n'eſt pas comparable meſme en ce point, à celui des femmes. Vous m'avouërez que plus l'objet de noſtre amour eſt de durée, & plus il eſt agreable. Il ſeroit à ſouhaiter que les Deſtins nous euſſent ac

Lyſias.

cordé une vie plus longue, ou plus heureuse; mais puisque quelque démon envieux a racourci nostre félicité par le retranchement de nos jours, il faut tâcher de la faire durer le plus que nous pouvons. Or une femme est capable d'estre aimée long-temps; & quoyque la fleur de sa beauté ne dure pas toujours, elle a néanmoins dequoy contenter nos desirs, & entretenir nostre passion. Mais un beau garçon, après ses premières années, n'est plus propre à cet office, & devient trop masse pour servir de femme. *Parleray-je du plaisir* qu'elles ont commun avec nous, ce qui redouble le nostre? car nous sommes nez pour la société, & non pas pour mener une vie sauvage & solitaire, d'où vient que nous mangeons ensemble, & faisons servir la table de lien à nostre amitié. En un mot, nous sentons redoubler nostre joye, & diminuer nos déplaisirs, par la part que les autres y prennent. Or le plaisir que l'on prend avec les femmes, a cela de particulier, qu'il en oblige deux au lieu d'un; & ainsi multiplie la volupté en la communiquant, puisque mesme au dire de Tiresias, elles y prennent plus de plaisir que nous. Mais

Parleray-je du plaisir. Les coëffures des | Dames sont touchées dans l'autre harangue.

quelque grand qu'il soit, il accroist le nostre, au lieu de le diminuer; & nous ne pouvons sans injustice, leur envier une partie du contentement qu'elles nous donnent. Il faut estre bien tyran ou bien barbare, pour vouloir prendre des plaisirs où les autres n'ont point de part, sur tout lorsque celuy qui le donne, en peut prendre sans en oster, & qu'il nous l'augmente plûtoſt en le prenant. C'est ce qu'on ne peut pas dire de l'amour des garçons; car bien loin d'y recevoir du contentement, ils y souffrent du déplaisir; ce qu'ils témoignent assez par leurs larmes, mesme après que la douleur est passée, sans parler du regret éternel qui leur en demeure; de sorte que c'est le plus grand affront qu'on leur puisse faire, que de leur reprocher ce crime. Que si l'on peut passer plus avant en des choses qu'il n'est honneste ni de dire, ni de faire; si je devenois assez furieux pour m'écarte-
 ter du cours ordinaire de la Nature, j'aime-
 rois mieux que ce fust avec une fem-
 me qu'avec un garçon, parce que c'est
 un objet plus aimable, & qui me peut
 donner l'une & l'autre volupté; au lieu
 qu'un garçon ne me peut accorder que la
 moindre. Si donc les femmes nous peuvent
 plaire encore en ce point, retranchons

pour le moins cet autre amour, si nous ne voulons aussi leur permettre de s'entr'aimer comme des Tribades, & de faire ensemble un amour monstrueux & inimaginable. Car combien est-il plus juste que les femmes deviennent hommes, que de voir les hommes devenir femmes, puisque chaque chose tend à sa perfection ? Comme Cariclés eut dit cela avec beaucoup d'ardeur, regardant son rival de travers, comme s'il eust esté coupable d'un crime énorme ; Je jettay doucement les yeux sur Callicratidas, & luy dis, que je pensois estre dans l'Areopage à juger de quelque meurtre ou de quelque empoisonnement, tant les discours de Cariclés m'avoient touché : Qu'il estoit temps qu'il dépliast l'éloquence de son pays, pour résister à un si puissant ennemy. Après avoir donc fait quelque silence, pendant lequel il paroissoit plein d'inquietude, & agité en son esprit de diverses pensées, à la fin il parla ainsi.

Athenes.

Si les femmes avoient quelque pouvoir dans l'Etat, elles t'éliroient sans doute pour leur protecteur, Cariclés, & te dresseroient des statuës, puisque tu rémoignes tant de passion pour elles, & que tu défends mieux leur cause, qu'elles-mêmes : Quand ce seroit cette illustre

Argienne qui prit les armes contre les *Thelesila*
 Lacedemoniens , pour laquelle Mars est *le.*
 mis entre les Dieux des femmes à Argos ;
 ou cette petite sucrée de Sapho , dont
 Lesbos se vante ; ou Theane la Pytha-
 goricienne , & peut-estre que Periclés
 mesme h'en auroit pas tant dit pour As-
 pasie. Mais *s'il est permis à un homme* de
 défendre la cause des hommes , sans of-
 fenser la Déesse qui préside en ces lieux,
 puisque je ne condamne point son amour ;
 Je diray que je pensois d'abord que toute
 cette dispute ne seroit qu'un jeu : mais
 puisque Cariclés d'une galanterie en a
 fait un crime , & qu'il a appelé à son se-
 cours la Philosophie, pour la défense des
 femmes ; je puis bien emprunter les mes-
 mes armes pour le combattre , veu qu'il
 n'y a que le veritable amour , dont je par-
 le , qui puisse joindre la vertu avec la vo-
 lupté. Et plût aux Dieux que nous fus-
 sions sous l'ombrage frais de cet arbre
 où Socrate entretenoit Phedre , & te-
 noit ces divins discours que Platon rap-
 porte. Peut-estre qu'il entr'ouvreroit son
 écorce , comme ceux de Dodone , pour
 m'ouïr soutenir un amour dont il a esté si
 souvent témoin. Mais puisque nous som-

S'il est permis à un | sonnement , pour estre
homme. Je coupe ce rai- | plus vif.

mes separez de ces lieux par des mers & par des montagnes , & que je suis contraint de me défendre en une terre étrangere ; car le voisinage du Temple de Venus est avantageux à mon ennemy ; il faut redoubler mes efforts , pour ne point trahir la verité , ny abandonner la justice de ma cause. Assiste-moy seulement de ta presence , céleste Amour , *pere des mysteres cachez* , & protecteur de l'Amitié , qui n'es pas un petit enragé comme ton rival , mais le premier-né du premier Principe , & tout parfait dès ton commencement. C'est toy qui as tiré l'Univers du Chaos , où il estoit ensevely ; & le releguant au fond du Tartare , où il est fermé de portes d'airain , qu'il ne sçauroit jamais rompre , *tu as couverts pour quelque temps la lumiere de tenebres* , à la faveur desquelles tu as produit tout ce que nous voyons , tant ce qui a vie , que ce qui n'en a point , & versé dans nos ames les semences de l'Amitié , qui se perfectionnent avec le temps , après avoir esté infuses dans nos cœurs encore tendres.

Pere des mysteres cachez. Cecy est tiré du Platonisme , & a du rapport à nos mysteres.

Tu as couverts la lu-

miero de tenebres , ou répandu la lumiere sur les tenebres ; car il semble que ces choses soiēt tirées des Hebreux.

Car

Car pour le mariage, il a esté introduit par necessité, pour la conservation de l'espece; mais l'amour des garçons est un ouvrage de la raison. Or les choses qui sont inventées pour le plaisir ou la bien-seance, sont bien plus belles & plus parfaites que celles qui se font par une necessité presente, comme l'honneste est preferable à l'utile & au necessaire. Pendant la rudesse du premier âge, que l'art & l'experience n'avoient pas encore trouvé les commoditez de la vie, on se contentoit des choses ordinaires, parce qu'on n'avoit pas le loisir ny l'industrie de chercher les autres. C'est ainsi qu'on vivoit du commencement, d'herbes, de fruits & de racines; mais après avoir trouvé l'invention du bled, on laissa cette premiere nourriture aux bestes, & personne n'est assez amoureux de l'Antiquité, pour nous vouloir ramener au gland de nos peres. On n'eut d'abord pour vestement, que les peaux des bestes nouvellement écorchées, & pour retraite, que le creux des arbres & des rochers; puis se façonnant peu à peu, on commença à filer la laine pour se vestir, & à bastir des maisons. Ensuite, ces Arts venant à se perfectionner, au lieu d'un vilain drap, on

*On peut
défendre
par-là
toute sorte
d'ex-
trava-
gance.*

fit de belles estoffes , pour la commodité & pour l'ornement ; & au lieu de cabanes , de grands Palais enrichis par dedans de peintures & de tapisseries , pour cacher la difformité de la pierre. Que personne donc ne demande des exemples de l'amour des garçons dans les premiers siècles ; car celuy des femmes estoit alors trop nécessaire pour la propagation du genre humain ; mais il s'est introduit peu à peu dans le monde avec la Philosophie , comme l'Eloquence & la Politesse. Il ne faut donc pas condamner les dernieres inventions , comme si c'estoient les pires ; ni preferer un amour à l'autre , parce qu'il est plus ancien ; mais gardant les vieilles coustumes comme nécessaires , loüer les nouvelles comme les meilleures. Je ne pouvois m'empescher de rire , lors que j'entendois Cariclés nous proposer l'exemple des bestes & des Scythes , comme s'il se repentoit d'estre né homme , ou Grec plûtoft que Barbare. Car il n'est pas étrange que les bestes qui n'ont pas l'usage de la raison , ne se servent pas de ses inventions ; & que les nations rudes & grossieres n'ayent pas l'avantage de celles qui sont policées. Si les animaux estoient capables de raison , ils ne mene-

roient pas une vie sauvage & vagabonde, comme ils font ; mais ils *vivroient ensemble*, & fonderoient des Villes & des Républiques. Les lions n'aiment pas les lions : Pourquoi ? parce qu'ils ne philosophent point. Les autres bestes de mesme, parce qu'elles ne sont pas capables d'amitié ; mais la raison & l'expérience ont fait connoître aux hommes, & particulièrement à ceux qui sont les plus civilisez, que l'homme est plus digne d'estre aimé que la femme. Ne condamne donc point Cariclés, ce que tu ignores, ou dont tu n'est pas capable, & ne prefere pas un sot amour à un amour celeste ; mais quitte avec l'âge les passions de la jeunesse, pour prendre de plus nobles habitudes. Considere, si tu ne l'as encore fait, qu'il y a deux sortes d'Amour ; l'un enfant, qui ne peut estre gouverné par la raison, & n'est que l'ouvrage de la Nature ; l'autre celeste & divin, qui n'inspire que de saints desirs, & ne se trouve que dans les grands personnages, qui estant pleins de ce

Vivroient ensemble.
J'ay mis cela plutôt
qu'avec nous, qui les
mangeons.

L'autre celeste & di-

vin. Il y a icy quelques épithetes mystérieux, dont j'ay touché quelque chose d'abord.

Dieu, n'approuvent que la volupté qui se trouve meflée avec la vertu. Car il est vray, selon le Tragique, que l'Amour inspire deux diverses passions; ou plutôt, que ce font deux choses différentes, exprimées sous un mesme nom, comme il y a deux sortes de pudeur, l'une bonne, & l'autre mauvaise. Il ne faut donc pas trouver estrange que la passion ait pris le nom de la vertu, & que l'amour de bienveillance & celuy de concupiscence, s'appellent de mesme nom. Mais, me direz-vous, condamnez-vous le mariage? & voulez-vous bannir les femmes du genre humain? Il seroit peut-estre à souhaiter, selon Euripide, qu'on s'en püst passer, & qu'on püst obtenir les enfans des Dieux, par des vœux & des offrandes; mais puisque cela ne se peut, il faut obeir à la necessité, & laisser le choix à la raison d'un amour plus honneste & plus sortable. Qu'on fasse donc cas des femmes pour le besoin; mais hors de-là point de commerce. Car qui est l'homme de bon sens qui puisse souffrir leurs defauts? Qui puisse endurer une femme dont toute l'occupation consiste à se parer; qui seroit le plus souvent laide & insupportable, sans le fard & les autres ornemens? Si quelqu'un

avoit veü les femmes au sortir du lit, avant que de les voir parées, il en auroit horreur ; c'est pourquoy elles ne se font voir alors à personne. Aussi n'employent-elles pas la matinée comme nous, à des choses serieuses ; mais à se peigner & à s'ajuster ; environnées d'un grand nombre de servantes, dont les unes leur tiennent un miroir ou *un réchant*, les autres un bassin ou une aiguière, & toute leur toilette est pleine de drogues comme une boutique d'Apotiquaire. Les unes sont propres pour nettoyer les dents, ou pour les blanchir ; les autres pour noircir les sourcils, ou pour rongir les jouës & les lèvres. Mais la plus grande partie du temps est employée à leur coëffure, qu'elles teignent en noir, ou en une autre couleur, comme on fait la laine, & qu'elles bouclent avec des fers chauds ; en ramenant une partie sur le front pour le couvrir, & laissant jouer negligemment le reste sur les épaules, après l'avoir parfumé avec les plus précieuses odeurs de l'Arabie, pour lesquelles elles épuisent souvent la bourse de leurs maris. Leur pied

Un réchant. Je l'ay | jouës & les lèvres. Je
ajouté à cause du fer | l'ay transporté icy
chaud qui suit. | d'ailleurs,

On pour rongir les |

est pressé dans un patin, leur sein toujours serré pour en paroître plus ferme; leur corps plutôt nud que vestu, n'estant couvert que d'un crespé, ou de quelque étoffe très-délicate, à travers laquelle on voit toute la forme de leurs membres. Leur visage donc couvert de fard, est celuy que l'on voit le moins; mais leur ame est encore plus cachée: toutefois comme elle est sans vertu & sans sçavoir, elle se peut dire plus nuë que le corps. Parleray-je des autres defauts qui coustent davantage à leurs maris, *leurs chaisnes, leurs coliers, leurs bracelets, leurs pendans d'oreilles*; car elles sont toutes couvertes d'or & de pierres, depuis les pieds jusqu'à la teste. Voilà quel est leur équipage, voyons maintenant quelle est leur vie. Elles ne sortent point du logis qu'elles n'ayent achevé de se parer, pour assister à des mysteres, dont les noms mesmes nous sont inconnus, & qui sont legitimement suspects aux maris, quoyqu'on n'y admette point d'hommes, puisque le dedans n'est pas plus pur que le dehors.

<p><i>Leurs chaisnes, &c.</i> Le particulier n'estoit pas à nostre usage, & en pensant décrire de</p>	<p> belles parures, on fe- roit une épousee de village.</p>
---	--

Si-tost qu'elles sont de retour, il leur faut estre long-temps dans le bain, pour passer de là à une table couverte de toutes sortes de mets, où elles se crevent d'abord, & ne laissent pas encore de toucher à tout. Je laisse à part leurs saletez & leurs ordures, qui font qu'on a besoin d'un bain au sortir d'avec elles; Je ne parle point de leur dissimulation, ni de leurs refus affectez, & autres vices, que celuy qui voudroit les éplucher, comme a fait Menandre, maudiroit aussi bien que luy Promethée; & avec tout cela elles trouvent encore des adorateurs. *Mais opposons un peu à cette vie, celle d'un jeune garçon, pour en faire mieux voir la difference.* Si-tost qu'il est levé & vestu, sans tant de façon, il sort du logis sous la conduite de son precepteur, suivy de quelques valets qui luy

*Adulte-
re, envie,
&c.*

Mais opposons un peu, &c. Pour donner de l'aversion des femmes, il prend l'exemple d'une coquette, & pour faire aimer les garçons, celuy d'un honneste garçon; si bien qu'en faisant le contraire, on renverseroit tout son raisonnement. D'ail- leurs, tout cet amour-là ne va qu'à l'estime & à la bienveillance, & nullement à ce qu'il pretend: C'est pourquoy j'ay dit que ce Dialogue ne pouvoit corrompre personne, s'il n'estoit déjà corrompu, outre que le plus sale en est dehors,

portent, non pas des peignes ni des miroirs, & autre équipage du luxe ; mais un porte-feuille & des livres qui contiennent les plus belles actions de l'antiquité, qu'on luy propose à imiter. Quelquefois on luy portera sa lyre, s'il va chez le Musicien. Après avoir passé une partie de la matinée dans les Sciences, il s'exerce aux armes, au manège, ou à la lutte, & aux autres exercices du corps, méditant déjà dans la paix, le dur métier de la guerre. Ensuite il se baigne légèrement, & mange sobrement, pour estre capable après d'isné de vaquer à des choses serieuses. Car il *donne encore le reste du temps à l'étude* : & après avoir passé ainsi tout le reste du jour dans les exercices de la Vertu, il dort la nuit sans inquietude & sans trouble. Qui n'aimeroit un tel garçon, s'il n'est tout-à-fait insensible : puisque dans un corps mortel il exerce des vertus immortelles ? Puissé-je le reste de mes jours vivre en paix avec luy, sans l'abandonner un moment ; puisse-je jouir toute ma vie de son aimable entretien. Que s'il tombe malade, comme la vie

<i>Il donne encore le</i>		des belles actions de
<i>reste du temps à l'étu-</i>		l'Antiquité, qu'on luy
<i>de. Je viens de parler</i>		proposé à imiter..

humaine

Humaine est sujette à mille accidens , je veux estre malade avec luy ; s'il monte sur mer , je le veux suivre ; s'il est attaqué , je le veux défendre ; s'il est pris , je renonce à ma liberté ; s'il meurt , je le veux accompagner au sepulchre , qu'on nous enferme tous deux en mesme tombeau. Tels ont esté *Oreste & Pilade* ; car je ne veux que des Heros pour exemple ; qui ont vescu tous deux ensemble dès leur plus tendre jeunesse , vengé tous deux la mort d'un pere , couru tous deux mesme fortune. Si l'un estoit malade , l'autre le consoloit , & sentoit ses maux plus vivement que les siens ; s'il estoit accusé , il le défendoit. Leur amitié n'a pas esté renfermée dans les bornes de la Grece , ils l'ont portée jusqu'en Scythie ; & lorsqu'ils furent arrivez dans la Chersonése Taurique , l'un persecuté des furies vengeresses de sa mere , écumoit par terre ; & l'autre en ce triste estat , luy rendoit les devoirs , non seulement d'amy , mais de pere. Et quand il fut ordonné que l'un demeureroit pour estre immolé à Diane , & que l'autre en iroit porter les nouvelles à Micenes , chacun vouloit mourir pour son amy , comme

Oreste & Pilade. Il confond par tout l'amitié avec l'amour.

s'il eust vescu en luy, & fust mort en soy. Quand cet amour donc qui s'est formé dès l'enfance, vient à se confirmer par l'âge & par la raison; alors celui que nous avons aimé, avant qu'il fust capable d'aimer, commence à nous rendre la pareille; & l'amitié se renforce tellement, qu'il est difficile de reconnoître l'amant d'avec l'aimé, la passion de l'un estant passée dans l'ame de l'autre, comme une image qui se refléchet dans un miroir. Pourquoi donc condamnes-tu comme une volupté étrangere, une doctrine receüe du Ciel, qui a esté transmise de main en main jusqu'à nous, & que nous devons cultiver, comme estant conforme à nôtre nature, & confirmée par l'exemple des Heros? Cette discipline Socratique est approuvée par les Oracles, qui ont jugé ce personnage le plus sage de tous les hommes. Car entre les autres preceptes qu'il nous a laissez pour bien vivre, il approuve l'amour des garçons, comme une chose utile à la Republique. Il les faut donc aimer, à son exemple, *comme il faisoit Alcibiade,*

Comme il faisoit Alcibiade. J'ay retranché quelque chose, non tant parce qu'il estoit

fale, que parce qu'il estoit sot; car il se voit par la fin, que celui-cy ne défend que

sans consumer son amour en des plaisirs
 de peu de durée, mais l'estendre jusqu'à
 la vieillesse, en reverant ce sacré lien.
 Car de cette sorte, la vie sera douce &
 tranquille, la conscience n'estant tour-
 mentée d'aucun remords, ni souillée
 d'aucun crime, & la reputation des per-
 sonnes qui auront vescu de là sorte, vi-
 vra encore après leur mort. Le Ciel
 mesme, selon la doctrine des Philoso-
 phes, les recevra au sortir de la terre.
 Après que Callicratidas eut dit cela avec
 beaucoup de chaleur, comme un jeune
 homme plein de l'amour & de la gloire,
 j'arrestay Cariclés qui vouloit répon-
 dre, parce qu'il estoit temps de retour-
 ner à nostre vaisseau. Et comme ils me
 prièrent de prononcer sur leur différend,
 je leur dis, Que leurs discours ne me
 sembloient pas faits sur le champ, mais
 que c'estoit le fruit d'une longue medi-
 tation, parce qu'ils n'avoient rien oublié
 de tout ce qui se pouvoit dire sur ce su-
 jet, & qu'ils s'estoient servis de raisons
 solides, & de paroles choisies. Que je
 souhaiterois donc de pouvoir remettre le
 jugement à une autre fois, pour y déli-
 berer à mon tour, & voudrois, s'il se
 l'amour honeste. A | coucher avec un gar-
 quoy bon donc le faire | çon ?

pouvoit, adjuger à tous deux la victoire, Mais parce que cela estoit impossible, & qu'ils ne cessoient de me persecuter : je leur dis naïvement, Que je tenois le mariage necessaire, & tres-heureux, lorsqu'on avoit bien rencontré; mais que je croyois l'amour des garçons, qui est une introduction à l'amitié, digne des seuls Philosophes; c'est pourquoy je ne permettois qu'à eux seuls de les aimer, comme les femmes n'estant pas dignes de leur amour. Ne te fasches donc pas, dis-je, Cariclés, si Corinthe le cede pour ce coup à Athenes. En disant cela, je me levay sans attendre leur réponse, honteux de voir Cariclés plus triste que si on luy eust prononcé son Arrest de mort, & l'autre plus joyeux que s'il eust gagné le prix aux jeux Olympiques; aussi nous traita-t-il splendidement pour récompense. J'essayay cependant de consoler Cariclés, en le cajolant sur son éloquence, & sur ce qu'il avoit si bien dé-

*C'est une
faiblesse.*

Gagné le prix aux jeux Olympiques. Il y a au Grec, la bataille de Salamine; mais cela n'est ni si propre au sujet, ni si connu; & par consequent moins bon pour servir d'ex-

emple & de comparaison.

Nous traita magnifiquement. Il n'est point necessaire de dire, car il estoit fort magnifique; parce que cela ne sert de rien au sujet.

fendu la plus mauvaise cause. Voilà ce qui se passa dans nostre séjour de Cnide. Dis maintenant ce qui t'en semble, & si tu approuves mon jugement.

THEOMNESTE. Qui en doute ? Crois-tu que je ne sois pas assez habile pour voir ce qui est raisonnable ? J'estois si transporté pendant ton recit, que je pensois estre à Cnide, & que ce logis fust le Temple de la Déesse. Mais pour te dire mon avis librement, & ne te rien celer en un jour de Feste, & de la feste d'Hercule qui a esté fort galant ; je trouve la harangue de Callicratidas un peu trop grave & trop serieuse, & crois que ce seroit un supplice, aimant un beau garçon, & couchant avec luy, de demeurer comme un Tantale, à avoir l'eau jusqu'aux yeux, sans pouvoir se defalterer. Ce n'est pas assez de voir ce qu'on aime, ni d'estre assis auprès de luy à l'entretenir, puisque la veüe & l'entretien ne sont qu'un degré à la jouissance. Mais pourquoy m'expliquer davan-

*Il y a y
une page
de sa. et. 2
retran-
chée.*

tage en ces matieres ? laissons l'amour chimerique aux Philosophes, & imitons Socrate qui ne se contentoit pas d'aimer simplement Alcibiade, mais *dormoit avec luy* ; de quoy il ne faut pas s'estonner,

Dormoit avec luy. | J'adoucis le plus que

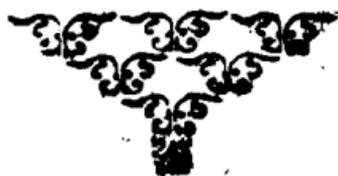
puisqu'Achille en usoit de mesme avec Patrocle : ce qu'on peut juger par ses regrets, où il mesle quelque chose qui passe jusqu'à l'amour. Quelqu'un dira peut estre, que cecy n'est pas honneste ; mais pour le moins il est veritable.

LYCINUS. Je ne souffriray pas, Theomneste, que tu jettes les fondemens d'une nouvelle dispute, *ni que tu tiennes* d'autres discours que ceux qu'on peut entendre en un jour de Feste. Mais sans plus tarder, allons sur la place voir allumer le bûcher d'Hercule, & représenter sa catastrophe sur le Mont Oëta.

je puis les choses. Du reste, ce qu'il dit *des Comastes* n'auroit point de grace en François.

Ni que tu tiennes.

J'ay esté au raisonnement ; car le Grec semble dire le contraire ; mais il y a faute.





LÈS I M A G E S

O U

LÈS P O R T R A I T S

D I A L O G U E.

LYCINUS ET POLYSTRATE

C'est la description d'une Beauté.

LYCINUS. **I**L m'est arrivé presque la
 même chose à la veüe d'u-
 ne belle Dame, que les Poëtes feignent
 qu'il arrivoit à l'aspect de la teste de Me-
 duse, d'estre changé en rocher.

POLYSTRATE. Il falloit qu'elle fust
 bien parfaite pour te toucher de la sorte,
toy qui es épris d'un autre amour ; mais
 encore, quelle est cette Nymphe, ou
 cette Déesse, dont les regards sont si
 mortels ? Ne m'envies pas le bonheur de
 la connoistre, quand je devrois estre mé-
 tamorphosé en rocher ; car tu ne de-

<p><i>Toy qui es épris d'un autre amour. Je ne veux pas exprimer da-</i></p>	<p> vantage l'amour des garçons, ni m'estendre en des saletez.</p>
--	---

Z. iiii

viendrois pas jaloux d'une pierre.

LYCINUS. Si tu l'avois seulement veüe en passant, elle te rendroit plus immobile qu'une statuë. Mais le mal seroit bien plus dangereux, si elle avoit jetté sur toy l'un de ses regards : car elle t'attireroit par la force de ses charmes ; & tu la suivrois part tout, comme le fer fait l'aiman.

POLYSTRATE. Dis-moy qui c'est, fans me tenir plus long-temps en peine.

LYCINUS. Tu penses que je t'en fais accroire ; mais je crains plûtoſt qu'après l'avoir veüe, tu ne m'accuses de n'en avoir pas assez dit. Du reste, je n'en ſçay autre chose, ſinon qu'à voir ſon train & ſa ſuite, c'est quelque grande Princeſſe. Car elle avoit autour d'elle une troupe de femmes & d'Eunuques, & marchoit en un superbe appareil ; mais je ne te puis dire ſon nom, & j'ouïs ſeulement quelqu'un qui diſoit en paſſant à un autre, Voilà quelles ſont les beautez d'Ionie. Il ne faut pas ſ'étonner ſi la plus belle de toutes ſes villes a produit la plus accomplie & la plus illuſtre de toutes les Dames.

Smyrne.

POLYSTRATE. Tu es bien peu curieux, de ne t'estre pas enquis de ſes gens qui elle eſtoit ; & je commence à

croire ce que tu as dit de ton transport, & que tu estois petrifié comme Niobe, de ne l'avoir pas suivie pour apprendre son logis. Mais pour te punir, je ne te quitteray point que tu ne m'ayes décrit sa beauté, afin que je la connoisse au moins par le discours, si je ne la puis connoistre autrement.

LYCINUS. Tu ne m'imposes pas une petite charge, Polystrate, de vouloir que je te dépeigne une merveille qui passe l'imagination de tous les Sculpteurs & de tous les Peintres; & je crains que la foiblesse de mon style ne fasse tort à l'original.

POLYSTRATE. Mais dis-moy encore comme elle est faite. Il n'y a pas beaucoup de honte ni de danger à faillir devant ses amis.

LYCINUS. Je feray mieux, ce me semble, de te la décrire par ce qu'il y a de plus beau dans l'Univers: As-tu veû la Venus de Cnide, & oüy ce qu'on en dit, Qu'un homme s'enferma dans son Temple pour en jouir, tant il en devint amoureux?

POLYSTRATE. Oüy, j'ay veû ce chef-d'œuvre de Praxitèle.

LYCINUS. Et cet autre d'Alcamène, Venus
qui est dans les jardins d'Athènes?

POLYSTRATE. Je serois le moins curieux de tous les hommes, si j'y avois manqué.

*Statue
qui estoit
dans la
forteresse
d'Aché-
nes.*

LYCINUS. Tu auras donc veü aussi la Sofandre de Calamis; car tu as esté souvent au Chasteau. Mais, dis-moy, lequel tu estimes le plus, de tous les ouvrages de Phidias?

POLYSTRATE. Celuy qu'il estimoit le plus luy-mesme, je veux dire la Lemnienne, où il daigna mettre son nom, si tu n'aimes mieux l'Amazoane qui s'appuye sur la lance.

LYCINUS. C'est assez, il n'en faut pas davantage pour exprimer la beauté que nous voulons maintenant depeindre. Faisons un amas de toutes les perfections de ces grands Chef-d'œuvres, & ne prenons que ce que chacun a de plus beau.

POLYSTRATE. Il n'est pas aisé d'agencer tant de beautez differentes, sans choquer les regles de la proportion.

LYCINUS. Ne crains rien; Je prendray premierement le front, les cheveux & les sourcils de la Venus de Praxitèle, avec la gayeté, la douceur & la vivacité de ses yeux. De la Lemnienne de Phidias, le tour du visage, & la delicatesse des jouës, avec la juste longueur du nez; &

OU LES PORTRAITS. 275

de son Amazone l'ouverture de la bouche, & tout le haut des épaules. La Venus d'Alcamène nous donnera *sa gorge* & sa belle main, avec la rondeur du poignet & ses doigts qui finissent insensiblement. La Sofandre de Calamis y ajoutera son sourcil & sa pudeur, avec la propreté & la modestie de son habit; mais elle aura *la teste nue*. Pour l'âge, nous le prendrons de la Venus de Cnide. Que te semble, Polystrate? fera-t-elle belle de la sorte?

On, simplement la bouche & le cou.

Sans voile.

POLYSTRATE. Tu as oublié encore quelque chose.

LYCINUS. Tu veux dire son teint, où *ce qui doit estre blanc*, l'est en sa perfection, & tout le reste de mesme; mais d'où l'emprunterons-nous? fera-ce des Peintres les plus celebres, & qui ont le mieux sçeu le mélange des couleurs? Euphranor nous donnera la chevelure de sa Junon. Polygnote *la noirceur des sourcils*, & le vermillon des jouës de sa Cassandre, avec la delicatesse du cresp

Sa gorge. Le devant du visage est déjà exprimé.

La teste nue. C'est-à-dire, sans voile.

Ce qui doit estre blanc. La rougeur se-

ra marquée ensuite.

La noirceur des sourcils. J'en marque la couleur, parce que cela ne fait point de difficulté.

qui la couvre, dont une partie se rouvrise, & l'autre voltige au gré du vent. Pour l'éclat de son teint, Appellés aura soin que la blancheur en soit vive, comme celle de sa Pacate; & Aëtion luy donnera les lèvres de sa Roxane. Si tu n'aimes mieux appeler à ton secours Homere, comme le plus excellent de tous les Peintres, qui pour l'embellir, meslera la pourpre à l'ivoire, & luy donnera les regards de Junon, avec le ris de Venus, la blancheur de sa gorge, ses

Sophocle. doigts de rose; & un autre Poète, *les paupieres de l'Aurore.* Mais il ne faut pas oublier, que toutes les graces & les amours l'accompagnent.

POLYSTRATE. C'est-là une beauté divine, & veritablement celeste; mais encore, que faisoit-elle lorsque tu la vis?

LYCINUS. Elle achevoit de lire un livre, & ne laissoit pas de s'entretenir avec une personne de sa suite, sans qu'on pust entendre ce qu'elle disoit. Mais quelquefois en souriant, elle mon-

<p><i>Les paupieres de l'Aurore.</i> Il y a au Grec, que Pindare luy fera <i>les paupieres</i>; mais cela ne dit rien. C'est</p>	<p>pourquoy j'ay trouvé à propos de mettre l'expression d'un autre Poète Grec, qui se trouve aussi dans Job,</p>
--	--

troit un rang de perles orientales, car c'est ainsi qu'on peut appeller la blancheur de ses dents d'ivoire, toutes si égales & si bien rangées, & dont l'éclat estoit rehaussé par l'incarnat de ses lèvres; de sorte qu'elle ravissoit tout le monde en admiration.

POLYSTRATE. *Je commence à deviner qui c'est, à ces marques, à son país, & à sa suite; sans doute qu'elle avoit aussi des Gardes, car c'est la femme du Prince.*

LYCINUS. Et comment la nommoit-on?

POLYSTRATE, Panthée, comme celle d'Abradate, qui estoit si belle & si modeste.

LYCINUS. Il me semble que c'est elle-mesme, lorsqu'il me souvient de ce bel endroit de Xénophon; & il me semble aussi que je luy entens prononcer les paroles que ce divin Auteur luy fait dire, lorsqu'elle arme son mary, & qu'elle le mene au combat, & l'encourage à se porter vaillamment.

Je commence à deviner qui c'est. Il veut parler de l'Imperatrice, quoyque je n'en connoisse point de ce

nom en ces temps-là; car la description qu'il en fait, ne peut convenir à Faustine.

POLYSTRATE. Mais tu ne peux parler que de la beauté du corps, que tu n'as veüe encore qu'en passant, & comme un éclair; mais moy qui suis de son país, & qui l'ay entretenüe plusieurs fois, je te diray celle de l'ame, sa douceur, sa modestie, sa generosité, & le reste de ses vertus. Car on en voit plusieurs, ou sans esprit, ou dont les vices ternissent l'éclat de la beauté; semblables à ces Palais deshabitez, ou si tu veux aux Temples d'Egypte, qui sont si précieux au dehors, & qui dedans ne renferment que des monstres. Mais celle-cy a tous les avantages tant du corps que de l'esprit.

LYCINUS. Pour me rendre donc la pareille, fais-moy la description de ses vertus, afin que je ne la connoisse pas à demy, & me donne le portrait de cette belle ame.

POLYSTRATE. Il est bien plus difficile de décrire les beautez de son esprit, que celles de son visage, & encore plus de les persuader, lorsqu'elles sont extraordinaires; car personne ne peut s'imaginer en autruy des qualitez plus grandes que celles qu'il possède. Mais pour cōmencer, je n'appellerai point à mon secours les Peintres ni les Sculpteurs, mais les Phi-

lofophes, qui nous ont dépeint les perfections de l'ame, & formeray une beauté sur leur modelle, qui sera un peu à l'antique; ce qui n'est pas un défaut dans la Vertu. Premièrement, la Dame dont nous parlons, est éloquente; & l'on peut dire d'elle, plus justement que de Nestor, qu'il coule de sa langue un fleuve de miel. Le ton de sa voix n'est ni rude, ni efféminé; mais tel que d'un jeune garçon qui n'a pas encore atteint l'âge de quinze ans, & il s'infinuë doucement dans les oreilles, où il laisse une image qui vit encore après soy, & qui y forme un divin Echo qui ne parle pas seulement, mais qui persuade. Que si elle ouvre sa belle bouche pour chanter, Grands Dieux! que de ravissemens & de charmes, & qu'elle possède en un haut point, la science de l'harmonie, sur tout lorsqu'elle marie sa voix à sa lyre! Car alors on croit entendre Apollon luy-mesme; & pour l'ouïr, Orphée & Amphion qui faisoient mouvoir les arbres & les rochers, quitteroient la dou-

<p>On croit entendre Apollon luy-mesme. Il seroit ridicule de comparer maintenant une belle voix au chant des</p>	<p>Cygales & des Hyronnelles, sans parler des Alcyons & des Cygnes, qui ne chantent point, ou qui chantent mal.</p>
---	---

ceur de leurs concerts. Où auroient-ils appris sur les monts de Thrace & de Cithéron, cette divine mélodie qui enchante les esprits, & ce parfait assemblage de tons, de mesures, & de cadences si justes & si bien réglées, que la lyre n'exprime jamais que ce que la voix dit, que le geste imite, & qu'en mesme temps le pied figure? Si tu l'avois ouïe, tu ne serois pas seulement pétrifié, comme à la veüe de ses beaux yeux, mais charmé comme par le chant des Sirènes, & tu en oublierois tes parens & ta patrie, comme les compagnons d'Ulysse chez les Lotophages. Quand mesme tu boucherois les oreilles, l'harmonie passeroit à travers, tant elle est subtile & delicate. Pour la pureté de sa diction, & la delicateffe de son langage, c'est plutôt l'avantage de son país que le sien propre, & elle ne peut estre qu'éloquente, tirant son origine des Athéniens. Je ne voudrois pas seulement parler de sa Poësie, puisqu'elle est de la patrie d'Homere. Enfin, ce n'est qu'une mesme chose de la douceur de son chant, & de celle de son discours; & pour les bien imaginer, tu n'as qu'à te figurer quels ils doivent estre, estant sortis d'une si belle bouche. Passons

aux

aux autres perfections : car je ne veux pas faire comme toy un seul tableau composé de plusieurs beautez différentes, qui souvent n'ont point de rapport ; mais chacune de ses vertus fera un portrait séparé, & conforme à l'original.

LYCINUS. Tu me veux traiter splendidement, Polystrate, & me faire un bon repas, au lieu d'un mauvais que je t'ay fait. Mais tu ne me scaurois plus obliger, que de me surpasser en cela.

POLYSTRATE. Commençons par les belles connoissances, puisqu'aussi-bien les avantages de l'esprit doivent tenir le premier rang, & donnons-luy tout ce qui est répandu dans les neuf Muses, avec les dons d'Apollon & de Mercure ; & disons qu'elle n'a pas seulement une legere teinture de toutes ces choses, mais que son ame en est parfaitement imbuë. Que si je n'allegue point icy d'exemples, c'est que je ne trouve rien dans toute l'antiquité, qui luy puisse estre comparé pour ce regard, & qui contienne tant de perfections différentes. Voilà le second portrait, il me semble qu'il n'est pas laid de la sorte, & qu'il brille de diverses beautez.

LYCINUS. Il est tres-beau, Polystrate, & tres-accomply.

POLYSTRATE. Il nous en faut faire d'autres de ses vertus, où nous aurons besoin de plusieurs originaux, la plupart anciens, dont l'un fera du mesme país; vous tirez de la main de Socrate & de son compagnon Eschinés, les deux plus excellens Peintres qui furent jamais, pour tirer au naturel, & qui ont réüssi parfaitement en ceux-cy, parce qu'ils estoient piquez sur le jeu. Le premier fera d'Aspasie, qui a tant esté aimée de Periclés, aussi-bien que de ces deux grands personnages; & nous la prions de nous prester toute sa conduite, son adresse & son experience dans les affaires publiques. Mais ce portrait n'est qu'en petit, au lieu que le nostre est en grand.

LYCINUS. Comment cela?

POLYSTRATE. Parce que tous les portraits, pour se ressembler, ne sont pas d'égale grandeur; comme la République d'Athènes n'a pas la majesté de celle de Rome, quoyqu'elle ait beau-

Il nous en faut faire | après ses connoissances,
d'autres de ses vertus; ces,
 Il en falloit venir là, |

comp de son air , & qu'elle en soit comme un abregé. Pour achever ce tableau, nous prendrons encore Théane, Sappho, & Diotime, dont la premiere nous donnera sa magnanimité ; la seconde, la douceur de ses occupations ; & la dernière, non seulement les avantages que Socrate admire en elle, mais encore sa sagesse & son esprit. Voilà le troisième portrait de nostre Heroïne.

LYCINUS. Il est admirable, Polystrate, & il n'en faut plus trouver qu'un, qui exprime sa douceur, sa bonté & sa tendresse pour les miserables.

POLYSTRATE. Nous en trouverons quelque image en la femme d'Antéonor, & en Arête & sa fille Nausicaé. Et pour sa chasteté & l'amour de son mary, Pénélope nous en servira d'exemple, ou si tu veux, la femme d'Abradate dont elle porte le nom.

LYCINUS. Il n'en faut point d'autres, à mon avis, puisqu'il me semble que tu as tantost décrit toutes les vertus.

POLYSTRATE. Non pas encore, puisque la principale nous manque, qui est la moderation d'esprit, qui fait qu'on ne s'enorgueillit point de sa fortune, & qu'on se sert de sa puissance à se faire aimer, & non pas à se faire craindre,

Ce sont-là les qualitez qui la rendent digne du trône, & l'élevent au-dessus de l'envie, qui respecte ceux qui n'abusent point de leur pouvoir, & qui ne marchent point sur la teste des hommes, comme cette Até d'Homere, ni ne méprisent ce qui est au-dessus d'eux, ainsi que ces ames lâches qui estant venuës de peu, sont éblouïes de l'éclat de leur grandeur; & aspirant tōûjours plus haut, tombent à la fin comme des Icares. Mais ceux qui connoissant leur foiblesse, & qu'ils n'ont que des aisles de cire, ne s'élevent point au-dessus de la condition humaine, arrivent au port désiré. C'est ce qui est de plus louïable en cette Princesse, de sorte qu'elle attire sur elle les benedictions de tout le monde, qui luy souhaite une éternelle felicité.

LYCINUS. Ces vœux sont justes, Polystrate; & il estoit juste aussi que celle qui devoit estre la compagne d'un si bon Prince, eust toutes ces perfections, & fust incomparable comme luy, pour rendre sa felicité accomplie.

POLYSTRATE. Tu as, raison, Lycinus. Rassemblons donc tous les avantages que toy & moy avons décrits, pour en faire le portrait de Panthée, que nous proposerons pour exemple à tous.

OU LES PORTRAITS. 285
les Siecles ; Portrait plus durable, & plus-
beau , que tous ceux qui nous restent de
l'antiquité , puisqu'il a pour fondement
le Sçavoir & la Vertu, sur qui le temps
ne peut rien, non plus que sur les immor-
telles beautez des Muses qui en ont ache-
vé la peinture.



DEFENSE DU DISCOURS
PRECEDENT.

DIALOGUE.

POLYSTRATE ET LYCINUS.

POLYSTRATE. **J**E t'ay beaucoup d'obli-
gation, Lycinus, dit la
Dame que tu as loüée , de ce que tu as
fait pour moy , parce que c'est une mar-
que de ton zele & de ton affection à mon
service ; autrement , tu n'aurois pas fait
sonner si haut les petits avantages que la
Nature m'a donnez. Mais je veux bien
aussi que tu sçaches que je ne hais rien
tant que la flâterie , & que je la prens ,
aussi-bien que le mensonge , pour le té-
moignage d'une ame basse. Je suis d'une
humeur , que les louanges legitimes me

font rougir, à plus forte raison les autres; & je me bouherois à un besoin les oreilles, pour ne les point entendre. Car je tiens qu'elles ne sont bonnes, qu'alors que celuy qu'on louë, se reconnoist à chaque trait; & ce qui va au delà, est une pure flaterie. Je sçay bien qu'il y a des Dames qui sont bien-aïses qu'on leur donne les avantages qu'elles n'ont pas. Mais c'est comme qui croiroit estre belle, ayant un beau masque; ou de belle taille, pour avoir de hauts patins. Car le masque estant levé, & les patins ostez, on en paroist plus ridicule. Veritablement, les loiianges seroient de grand prix, si elles nous donnoient les perfections qui nous manquent; mais au lieu de donner celles qu'on n'a pas, elles ostent mesme celles qu'on a. Je te veux alleguer à ce propos, deux exemples; l'un d'une Dame de condition, qui n'avoit point d'autre defaut que d'estre un peu trop petite; mais comme on se flate dans ses imperfections, estant comparée par un Poëte à la hauteur

Il y a des Dames. Il est mieux de le dire d'elles, que des hommes, parce que cela leur est plus ordinaire.

Ayant un beau masque. La chose est assez claire, sans ajouter

Phaon & Nerée, qui ne font pas grace maintenant.

La hauteur des Gerdres. Le mot de *Peupliers* n'y vient pas si bien.

des Cedres, elle tremouffoit d'aïse dans sa chaire, comme si elle en fust plus devenue grande, tant qu'un de ceux qui estoient presens, fut contraint de dire au Poëte qui relisoit souvent cet endroit, qu'il s'arrestast, de peur, dit-il, que l'excès de la joye la faisant lever, ne decouvryt son defaut, & ton imposture. L'autre exemple, qui est encore plus ridicule, est de Stratonite, à qui les cheveux estant tombez, d'une maladie (ce qui estoit connu de tout le monde) elle proposa un grand prix à qui louëroit mieux sa chevelure, & estoit ravie d'entendre les Poëtes célébrer sa perruque d'or, & la comparer à celle d'Apollon. C'est ainsi que la pluspart des Dames sont bien-aïses que les Peintres les fassent plus belles qu'elles ne sont, & qu'ils corrigent leurs defauts, comme si elles pouvoient avec justice tirer vanité d'un portrait qui ne leur ressemble pas. *Mais je me ris* de cette foiblesse, & crois estre assez recommandable, pour n'avoir point besoin qu'on meste de fausses loüanges parmy les miennes, qui ne serviroient

Sa perruque d'or.
 Qu'il seroit beau voir
 maintenant de dire avec
 l'Auteur des cheveux
 d'Hyacinthe, & les
 comparer à l'ache.

Mais je me ris. Je ne
 fais pas icy comme Lu-
 cien, qui change deux
 ou trois fois la haran-
 gue directe en oblique.

qu'à oster la creance aux autres. Quoy-
 que j'estime donc ton ouvrage pour la
 beauté des pensées & de l'invention, je
 ne puis souffrir que tu m'ayes comparée
 à des Déeses qui ne sont pas seulement
 au dessus de moy, mais au dessus de la
 nature. Tu trouveras cela moins étrange,
 lorsque tu sçauras que j'ay de la peine seu-
 lement à souffrir que tu m'ayes égalée aux
 plus illustres Dames de l'antiquité. Je te
 prie donc de corriger cet endroit; autrem-
 ent je proteste que c'est malgré moy que
 tu le publiques, pour ne point attirer sur
 moy le courroux des Dieux, comme fit
 Cassiopée, quoyqu'elle n'eust point dis-
 puté la beauté à Venus, ni à Junon, mais
 seulement aux Nereïdes. Je ne suis donc
 pas bien-aïse que tu fasses courre cette
 piece en l'estat qu'elle est, parce que
 cela ehoque la modestie dont tu me
 louës, & la gloire que tu me donnes
 à la fin de ton ouvrage, de me contenir
 dans les bornes de la raison, & de ne me
 point élever au dessus de la condition
 humaine. Tu sçais qu'Alexandre, qui
 n'est pas loué pour sa moderation, ne
 pût souffrir qu'on taillast le mont Athos
 à sa ressemblance, ni qu'on en fist une sta-
 tuë qui tint une ville d'une main, & qui
 de l'autre versast un fleuve; par où il s'est
 éleyé

élevé une statuë plus grande que le mont Arhos , & s'est acquis plus de gloire qu'à la conquête de l'Asie. Change donc ce qui me déplaist dans ton Dialogue, puis-que c'est pour moy qu'il est fait , sans me faire une chaussure plus grande que le pied, de peur que cela ne me fasse broncher. Car je ne croy pas que tes loüanges conviennent, je ne dis pas à moy, mais à aucune Dame du monde. Il n'est pas permis aux victorieux des jeux Olympiques, de se faire dresser des statuës plus grandes que le naturel ; & ceux qui ont l'intendance des jeux , les font rompre , lors qu'il s'en rencontre quelqu'une. J'ay peur de mesme , que la Renommée ne brise la statuë que tu me veux dresser , parce qu'elle est plus haute que moy. Voilà ce que m'a dit cette Princesse , c'est à toy à aviser aux moyens de la contenter. Car elle m'a juré qu'elle avoit horreur de s'entendre comparer aux Dieux ; & que tandis qu'elle lisoit ton ouvrage , elle les prioit tout bas en son cœur , qu'ils ne luy imputassent point ton crime. Tu dois pardonner cette foiblesse à une femme, puis-que j'ay esté moy-mesme de ce sentiment, lorsque je suis venu à y rêver ; car je ne m'en estois pas apperceu d'abord , comme on ne voit pas bien les choses, qu'elles

ne soient à une juste distance. En effet, de comparer une mortelle à Venus & à Junon, ce n'est pas tant l'élever, que ravalier ces Déeses ; puisque pour arriver à la grandeur d'une personne qui est beaucoup au dessus de nous, ce n'est pas assez de se dresser sur la pointe de ses pieds, il faut encore qu'elle se rabaisse. Cela te seroit pardonnable, si tu manquois d'autres exemples ; mais toutes les Heroïnes ensemble de l'antiquité, ne sont-elles pas capables de faire le portrait de la tienne ; sans aller chercher dans le ciel des comparaisons odieuses ? Je ne sçay comment cela est échapé à un homme qui est ennemy mortel de la flaterie, & qui se peut dire mesme avare des loüanges legitimes. Du reste, tu ne dois point avoir honte après Phidias, de corriger ton ouvrage, encore qu'il ait déjà veü le jour. Car tu sçais que ce grand homme, lorsqu'il fit la statuë de Jupiter Olympien, se tenoit derriere la porte pour voir ce qu'on y reprenoit, & corrigeoit après, ce qu'on y avoit trouvé à redire ; le jugement de plusieurs ne se pouvant pas tromper si aisément que celui d'un seul, quand ce seroit mesme celui de Phidias. Voilà quel est mon sentiment, & celui de cette Dame.

L Y C I N U S. Je ne pensois pas, Poly-

strate, que tu fusses si grand Orateur ; car tu m'as accablé de la force & de la multitude de tes raisons ; si bien que je ne sçay que répondre , outre que mon Juge est ma partie , & qu'il n'est pas mal aisé de remporter la victoire sur celuy qui ne se défend point. Mais il est contre les formes de la Justice , de condamner une personne sans l'ouïr ; & pourveu que tu me permettes de me justifier , il ne sera pas nécessaire , à mon avis , de *passer condamnation.*

P O Y S T R A T E. Je suis si éloigné de cela , que je contribuerois volontiers à ta défense.

L Y C I N U S. Je voudrois bien que cette Dame fust présente , pour entendre mes raisons ; mais je ne laisseray pas de les dire , pourveu que tu te veüilles charger de les luy rapporter , comme tu m'as fait les siennes.

P O L Y S T R A T E. Je te le promets ; mais c'est à la charge aussi que tu seras court , afin de m'en pouvoir souvenir.

L Y C I N U S. Mais j'aurois besoin d'un long discours pour répondre à une si longue accusation ; toutefois je te promets de

Passer condamnation. | *la Palinodie, qui seroit*
 Je ne dis pas chanter | *Pedantesque.*

l'abreger en ta faveur. Dy-luy donc de ma part, Que...

POLYSTRATE. Nullement ; Parle comme si elle estoit presente , & je luy rapporteray ta harangue.

LYCINUS. Puisque tu veux que je luy parle par ta bouche , comme elle m'a parlé par la tienne , je commenceray : mais je ne sçay comment, l'opinion de sa presence m'étonne ; toutefois il n'est plus temps de reculer.

POLYSTRATE. Ne crains point , elle te fera bon accueil. Voy-tu pas son visage doux & serein ?

LYCINUS. Vostre modestie, grande Princesse , triomphe de mes éloges , & la défense que vous me faites de vous louer, surpasse toutes mes loüanges. J'avois oublié la plus grande , je l'avoué , qui est vostre pieté , & vötre respect envers les Dieux , & je vous ay obligation de m'en avoir averty. S'il faut donc retoucher à vostre portrait ; ce ne sera pas pour en ôter quelque chose , mais pour y ajoüter un dernier trait , qui l'embellira extrêmement. Vous confirmez par-là , tout ce que j'ay dit de vostre modestie ; & meritez d'autant plus les loüanges , que vous les méprisez. Car, comme a dit un grand ^{grec.} Philosophe , le moyen d'arriyer à la gloi-

re, c'est de la fuir ; & celuy-là seul mérite qu'on le louë, qui ne veut pas estre louié. Mais pour entrer en ma défense, je diray d'abord, Que les Poëtes ni les Peintres ne sont pas responsables en Justice de leurs imaginations, & que les Orateurs prétendent le mesme privilege quand ils louënt, parce que la louange est une chose libre, qui n'a pour but que d'aggrandir le sujet dont elle parle, & de montrer qu'il surpasse tous les autres. D'ailleurs, la comparaison doit estre toujours au dessus de la chose que l'on compare ; ou pour parler plus clairement, on ne doit jamais comparer ce qu'on louë, à quelque chose de moindre ou d'égal, mais toujours à ce qui est plus grand. Ce ne seroit pas louer un chien, que de le comparer à un chat, ni à un renard ; & ce seroit le louer foiblement, que de le comparer à un loup. Il faut aller plus loin, & luy donner la dernière perfection dont sa nature est capable, comme fait le Poëte, lorsqu'il l'appelle *Dompteur de lions*. Ainsi, pour louer l'un de ces illustres Athletes de l'antiquité, il ne le faudroit pas comparer à un simple lutteur ; mais dire avec un autre Poëte, *Que Pollux n'eust pas eu la hardiesse de l'attaquer, ni Hercule avec ses bras de fer, osé se pre-*

*Glaucus,
&c.*

senter devant luy. Vous voyez comme il éleve son Athlete, non seulement au dessus des autres ; mais au dessus des Dieux mesmes de la lutte, sans qu'ils s'en soient jamais offensez, ni qu'ils ayent vengé cette injure sur le Heros ni sur le Poëte ; qui ont été tous deux illustres, l'un pour sa force, & l'autre pour sa Poësie, dont cette piece est comme le chef-d'œuvre. Vous ne devez donc pas trouver étrange que pour vous louer, j'aye cherché un modele au dessus de vous, & je n'en pouvois trouver que dans le ciel. Je vous estime de haïr la flaterie, car c'est une marque de vôtre generosité : mais je vous veux apprendre à la distinguer de la louange, afin que vous n'y soyez point trompée. Le flateur, comme il a l'ame basse, n'a pour but que son interest particulier, qu'il cherche dans la satisfaction d'autruy, & ne craindra point de louer *Thersite de sa beauté, & Nestor de sa jeunesse*, s'il croit que cela lui puisse servir. Mais il faut que la louange ait la verité pour fondement. Tout ce que peut faire l'Orateur, c'est d'aggrandir son sujet ; ce que ne peut pas faire l'Historien. Il comparera donc la vitesse d'un excellent che-

Thersite de sa beauté, & Nestor de sa jeunesse | *sa.* C'est assez de ces deux exemples.

val , à celle du vent ou de la foudre , & le Palais d'un Prince , à celuy des Dieux ; au lieu que le flateur le dira d'un cheval & d'une maison ordinaire ; ou louëra une chose qui n'est pas louïable , comme ce Courtisan de Demetrius , qui le voyant enrûmé , le louïoit de touffier & de cracher avec harmonie. *Il y a encore cette différence* , que le flateur se sert d'hyperboles excessives , & que l'autre y est fort retenu. Pour appliquer donc cecy à nôtre sujet , je diray , Que si j'avois comparé à Venus une laide, ou quelque beauté ordinaire , je serois un veritable flateur ; Mais lorsque je parle d'une beauté qui surpasse toutes les autres , je ne fors point des bornes de la louïange. D'ailleurs , je ne vous ay pas comparée proprement à des Déeses , mais à leur image. Car on sçait assez que la Venus de Praxitele , ni la Minerve de Phidias , ne sont pas les veritables Déeses ; & il me semble mesme qu'il y a quelque irréverence à donner des figures mortelles & visibles aux Dieux, dont la nature est immortelle

<p><i>A celle du vent ou de la foudre.</i> Je mets les choses à nostre air ; car la façon Grecque ne revient pas à la</p>	<p>nostre. <i>Il y a encore cette différence.</i> Le reste est déjà dit , & n'a pas besoin d'estre ajoûté.</p>
---	--

& invisible. Mais icy l'avantage mesme est de leur costé. Car lorsque je vous compare à leur statuë, j'apparie une chose morte à une vivante, & *l'image de l'homme à celle de Dieu*. Mais quand je vous aurois comparée à des Déesses, je l'aurois pû faire à l'exemple des plus grands Poëtes, & d'Homere mesme vostre citoyen, qui compare Briseïs pleurante, à Venus; & comme si ce n'estoit pas assez, il ajoûte, *C'est ainsi que parla Briseïs pareille aux Dieux*. Vous lisez tous les jours ces vers, ou de semblables, sans les condamner, & les apprenez mesme par cœur. Mais quand vous ne les approuveriez pas, ils se sont acquis une prescription de plusieurs siecles, où personne n'a jamais condamné Homere pour ce sujet, quoyqu'il s'en soit trouvé d'assez hardis pour donner le foüet à son image, & pour retrancher de son Poëme plusieurs vers qui ne leur plaisoient pas. Il sera donc permis à Homere de comparer une captive qui pleure, à la Déesse du ris & de la joye; & je ne pourray pas comparer à son image, une Princesse gaye & riante, pour ne rien dire davantage, puisqu'elle ne le veut pas. Je laisse à part qu'il donne la mesme

L'image de l'homme | ainsi qu'il l'appelle en-
à celle de Dieu. C'est | suite.

épithete à Pâris & à Achille, & qu'il compare Agamemnon à Mars, & plusieurs autres à d'autres Dieux. Pour donc faire le portrait d'Agamemnon, il prend la teste de Jupiter, la ceinture de Mars, & l'estomac de Neptune, mettant en pieces trois Dieux pour faire un homme. Mais retournons aux exemples des femmes. Combien de fois dit-il, *Telle que Venus ou Diane, & telle Diane sur les monts?* Il ne se contente pas d'égaliser les hommes aux Dieux, il compare la chevelure d'Euphorbe aux Graces, quoyqu'elle fust alors toute sanglante. Le reste de son ouvrage est plein de semblables comparaisons, ou plutost il n'y a point d'endroit qui ne soit embelly de quelque image des Dieux. Prenez donc garde que vous ne le condamniez en ma personne, ou que vous ne permettiez aux autres ce que vous ne me voulez pas souffrir. Il passe plus outre, il compare les Dieux à des choses inferieures à l'homme, & donne à Junon le regard d'un Taureau, sans parler de l'Aurore aux doigts de roses. Un autre compare les paupieres de Venus à des fleurs; tant le champ des comparaisons est un champ vaste & libre. Mais se faut-il étonner qu'on prenne l'exemple des Dieux, puisqu'on prend jusqu'à leur nom?

Jupiter,
Vulcan,
Bacchus,
Nephtis,
Mercur. Témoin les Zenons , les Ephestions , les Dionysiens , les Possidoniens , & les Hermiens. Une Reine de Cypre s'est nommée Latone , sans que cette Déesse s'en soit offensée , ny qu'elle l'ait changée en rocher , comme Niobe. Je laisse à part les Egyptiens , qui ne font point de scrupule de prendre le nom des Dieux , quoy-qu'ils soient les plus superstitieux de tous les hommes ; de sorte qu'on diroit qu'il n'y en a point d'autres au païs. Les Philosophes mesmes ont bien la hardiesse d'appeller l'homme , l'image de Dieu. Vous ne devez donc point craindre qu'ils me punissent pour ce regard ; & quand je serois coupable pour avoir dit ce que vous me reprochez , vous ne le seriez pas pour l'entendre. Je pourrois ajoûter encore plusieurs choses à celles-cy ; mais j'épargne ta memoire.

POLYSTRATE. Non pas trop , à mon avis ; car tu as passé le temps que je t'avois prescrit , & je ne sçay comment je pourray retenir un si long discours. Mais je m'en vay de ce pas m'en décharger ; & par le chemin je fermeray les oreilles , & à un besoin les yeux , pour ne voir ni entendre rien qui puisse troubler les images de ma memoire.

LYCINUS. Va , & prens garde de

r'en bien acquitter. Lorsque le Juge voudra prononcer la Sentence, je m'y rendray, pour m'entendre condamner ou absoudre.



TOXARIS,

OU

DE L'AMITIÉ.

DIALOGUE.

MNÉSIPPE ET TOXARIS.

C'est la dispute d'un Scythe & d'un Grec touchant l'Amitié, dont chacun rapporte des exemples à l'avantage de son país.

MNÉSIPPE. **Q**Uoy, Toxaris, vous sacrifiez à Pilade & à Oreste, comme à des Dieux?

TOXARIS. Oüy, Mnésippe, non pas toutefois comme à des Dieux, mais comme à des Heros.

MNÉSIPPE. Mais est-ce la coûtume parmy vous, d'honorer les morts par des sacrifices?

TOXARIS. Non seulement cela, mais de celebrer des festes à leur hon-

neur , lorsque nous croyons qu'ils l'ont mérité.

M N E' S I P E. Et que pouvez-vous espérer de ces louanges ?

T O X A R I S. De porter la posterité à l'imitation de leurs vertus , & de donner cette consolation aux gens de bien , de voir honorer la memoire de ceux qui leur ressemblent ; outre qu'il ne nuit point d'avoir les Heros favorables.

M N E' S I P E. Mais qu'avez-vous tant admiré en des étrangers qui estoient vos ennemis ? Car ayant esté pris sur vos côtes , après avoir fait naufrage , & estant prests à estre sacrifiez , ils tuerent leurs Gardes , & massacrerent vostre Roy ; puis emmenerent la Prestresse de Diane captive , & la Déesse mesme à qui on les vouloit sacrifier. Si vous les honorez donc après des homicides & des sacrileges , prenez garde que vous ne portiez les autres à vouloir suivre leur exemple , & que vous ne demeuriez à la fin sans Dieux & sans Roy. Que si ce n'est pas pour cela que vous leur rendez cet honneur , qu'est-ce donc qui vous oblige à sacrifier à des gens qui devoient servir eux-mesmes de victimes ?

T O X A R I S. Quand il n'y auroit que l'action dont tu parles , elle est assez il-

Illustre pour devoir estre couronnée. Car quelle hardiesse n'est-ce point à deux particuliers, de s'embarquer sur le Pont-Euxin, qui n'avoit esté fréquenté jusqu'alors que par les Argonautes; sans craindre ny les Fables du país, ny le nom d'Inhospitaliere qu'on donnoit à cette mer? Et quel excés de valeur à des captifs, de tuer un Roy au milieu de ses Gardes, & d'emmener prisonniers, jusqu'à ses Dieux? Ne sont-ce pas là des actions plus qu'humaines, & dignes d'éternelle louange? quoyque ce ne soit pas pour cela encore que nous les adorons.

M N E' S I P E. Et qu'ont-ils fait de plus illustre? Car pour ce qui est de la navigation dont tu parles, les Pheniciens en entreprennent tous les jours de plus longues & de plus dangereuses, d'où ils ne retournent en leur país que sur la fin de l'Automne, après avoir couru toutes les terres & les mers; de sorte que si c'est pour cela que vous honorez Oreste & Pilade, ces gens-là meritoient mieux d'estre adorez qu'eux, quoyque souvent ce ne soient que de simples marchands portez de l'amour du gain.

T O X A R I S. Ecoute comme des Barbares (car c'est ainsi qu'on nous appelle)

ont de meilleurs sentimens *des Grecs*, que les Grecs mesmes. Car nous avons bāty des Temples à des hommes à qui vous n'avez pas seulement dressé des sepulchres. Où trouverez-vous un tombeau illustre, ou d'Oreste, ou de Pilade, dans Argos & dans Mycenes, au lieu qu'ils sont adorez parmy les Scythes? sans que pour estre étrangers on les ait jugez indignes de cet honneur. Car la vertu est adorable, mesme dans les ennemis. Ce qu'ils ont donc fait ensemble, & l'un pour l'autre, est gravé dans le Temple d'Oreste, sur une colonne d'airain; & c'est la premiere chose que nous apprenons à nos enfans, afin que ces semences de vertu étant cultivées de bonne heure dans leurs ames, y prennent de profondes racines; de sorte qu'ils oublieroient plutoſt le nom de leurs Peres, que celuy de ces illustres Amis, qui ont laissé un exemple d'amitié à tous les Siecles. Leur action est encore dépeinte aux parois du Temple, où l'on voit d'un costé un vaisseau brisé contre des écueils, & ces deux Heros emmenez captifs, & couronnez

Des Grecs. Je prens | de la façon la plus belle
la liberté de tourner la | le, pour trouver les
pensée de mon Auteur, | graces que je cherche.

comme des victimes qu'on veut immoler; & de l'autre, on les voit les armes à la main, qui ont brisé leurs chaînes, & qui défendent leur liberté aux dépens de la vie de plusieurs, & du Roy mesme, puis enlèvent Diane & sa Prestresse. On les ^{Iphigénie.} suit comme ils commencent à voguer, & l'on attaque leur navire; les uns grimpent sur le gouvernail, les autres s'attachent aux cordages; mais ils sont repoussés par tout vaillamment, & contraints de se sauver à la nage, ou blessés, ou étonnés de la blessure des autres. Le Peintre a pris garde sur tout à faire éclater leur Amitié, qui est le sujet principal de nostre adoration, puisque tu le veux sçavoir. Car les Scythes ne croient pas qu'il y ait rien au monde de plus divin, ni de plus grand thresor, qu'un bon amy, & n'ont point de vice plus en horreur que la trahison & la perfidie. C'est pourquoy ils font gloire d'aider leurs amis dans les plus grands dangers, & de se sacrifier pour leur service, & ont pris ceux-cy pour les Dieux protecteurs de l'Amitié. Car ils sont dépeints qui negligent chacun leur propre salut, pour celuy de leur amy, & qui le couvrent de leur corps, lorsqu'ils ne le peuvent plus défendre de leurs armes.

M N E' S I P E. Certes , Toxaris , tu montres bien que les Scythes ne sont pas seulement fideles amis & belliqueux , mais éloquens ; tant tu as scû bien dépeindre la valeur & l'amitié de ces deux grands personnages, & rendre raison d'une chose qui m'estoit encore inconnüe. Car je ne croyois pas , pour te dire la verité , que l'amitié fust en si grande veneration parmy les Scythes qui n'avoient , à mon avis , qu'une impetuosité brutale , & qui estoient sans tendresse ny affection pour leurs proches ; ce que je jugeois par leur coustume barbare , de manger leurs peres après leur mort.

T O X A R I S. Je ne veux pas maintenant défendre nos coustumes , ny faire voir qu'elles sont plus justes que les vôtres. Il me suffit pour cette heure de montrer que nous sommes meilleurs amis. Car vous parlez mieux que nous de la Vertu , mais vous la pratiquez plus mal ; & pleurez en voyant Oreste & Pilade sur les theatres s'entrebattre à qui mourra le premier , & se sacrifiera pour son compagnon ; tandis que vous abandonnez vos amis , lorsqu'ils ont besoin de vostre assistance ; & demeurez muets , quand ils implorent vostre secours ; comme ces personnages de Comedie , qu'on ne produit
que

que pour la montre. Si tu veux donc laisser à part ces vieux contes d'amitié que vous rebattez si souvent, & qui ne sont connus que dans les Fables, pour alleguer des exemples modernes, nous verrons qui en apportera de plus beaux; & je ne te cele point que j'aimerois mieux estre vaincu en combat singulier, au hazard de perdre la main droite, selon la coustume de mon pais, que de te ceder l'honneur de cette dispute, où il y va de la gloire de ma patrie.

D' Achille & de Patrocles de Thesée & de Pirithoüs.

M N E' S I P E. Quoyque ce ne soit pas peu de chose d'entrer en champ clos, contre un si adroit & vaillant Champion, je ne trahiray point pourtant l'honneur de la Grece. Car il seroit étrange qu'elle le cedast maintenant à un Scythe, après les avoir vaincus par la main de deux de ses Citoyens; & si je souffrois cet affront, je meritois de perdre, non seulement la main, mais la langue. Si tu veux donc, nous alleguerons chacun des exemples d'amitié, & celuy qui en produira le plus, remportera la victoire.

T O X A R I S. Il ne faut pas que la quantité l'emporte, mais la qualité, & se contenter d'en alleguer chacun cinq ou six; car cela iroit à l'infy.

M N E' S I P E. Je le veux, tu commen-

ceras le premier , après avoir fait serment de ne rien dire que de veritable ; car il ne seroit pas difficile de faire un mauvais Roman.

T O X A R I S. *C'est à toy à commencer , puisque tu as donné lieu à la dispute.*

M N E ' S I P E. Quel Dieu veux-tu que je te jure ? Te contenteras-tu de Jupiter Philien , qui est le Dieu de l'Amitié parmy les Grecs ?

T O X A R I S. Oüy , & j'attesteray celuy de mon país , qui répond à celuy-là.

M N E ' S I P E. Je te prens donc à témoin , ô Jupiter Philien , & proteste de ne rien alleguer icy , que je n'aye veü moy-mesme , ou que je n'aye appris de personnes dignes de foy. Je commenceray par l'amitié d'Agathoclés & de Dinias , qui est si celebre en Ionie. Le premier estoit de Samos , & n'a rien d'illustre que son amitié. L'autre d'Ephese , de *famille ancienne* & opulente , mais qui s'étoit enrichie depuis peu. Or comme ceux qui sont devenus riches en peu de temps , ont toujors plusieurs gens autour d'eux pour servir à leur divertissement , Dinias ne manquoit pas de ces sortes de Cour-

C'est à toy à com- | ajoutast cela.
mencer. Le raisonne- | *Famille ancienne.* La
ment vouloit qu'on | *suite le declare.*

risans, qui font la cour à nos richesses, plûtoſt qu'à nous meſmes. Mais Agathoclés qui l'aimoit dès ſa plus tendre jeunefſe, ne les pouvoit ſouffrir, quoyqu'il ne laiſſaſt pas de vivre avec eux pour complaire à ſon amy, qui en eſtoit ſi charmé, qu'il en faiſoit plus d'eſtat que de luy, juſques-là qu'il luy devint meſme inſupportable par les frequentes remontrances. Car il ne pouvoit ſ'empescher de luy representer la grandeur & le merite de ſes anceſtres, & de le conjurer avec larmes de ne pas diſſiper le bien que ſon pere avoit amasſé avec beaucoup de peine; tant qu'à la fin Dinias ne l'appelloit plus à ſes plaiſirs, & ſe cachoit de luy, lorsqu'il vouloit faire quelque partie. Comme un mal en attire un autre, ces flateurs luy mirent dans l'eſprit l'amour d'une celebre Coquette, qui eſtoit adroite à gagner les cœurs, & tantost par des dédains affectez, tantost par de feintes careſſes, ſçavoit ſi bien enflammer ceux qu'elle avoit pris, qu'ils ne s'en pouvoient défaire. Lorsqu'elle eut attrapé ce jeune homme ſimple & niais, à l'aide de ſes faux amis, qui met-

D'une celebre Co- | mée plus bas. Du reſte,
quette. La qualité de | cecy-eſt tranſpoſé.
 ſon mary ſera expri-

toient tout en œuvre pour le surprendre, elle ne le laissa pas échapper ; mais après l'avoir enveloppé dans ses filets, pour en mieux triompher, elle feignit de l'amour, & causa mille maux à ce pauvre infortuné. D'abord on voyoit courir les poulets, & tous ces petits presens qui tiennent lieu de grande faveur à un Amant. Ses servantes luy faisoient accroire qu'elle ne dormoit ni nuit ni jour, & qu'elle ne faisoit que songer à luy, & soupirer ; ce qui gagne principalement le cœur de ceux qui ont bonne opinion d'eux-mêmes : si bien qu'à la fin il se persuada qu'elle l'aimoit. Car elle couroit l'embrasser quand il arrivoit, l'arrestoit quand il vouloit partir, faisoit semblant de ne se parer que pour luy, & sçavoit mesler à propos, les larmes, les dédains & les soupirs, parmy les attraits de sa beauté, & les charmes de sa voix & de sa lyre. Enfin, après plusieurs allées & venues il en jouit, & on crut de ce moment qu'il estoit pris. Pour le mieux engager, elle feignit qu'elle estoit grosse de luy ; & de peur qu'il ne vinst à se dé-

*Bouquets
&c.*

Tous ces petits presens qui tiennent lieu de grande faveur à un Amant. Il seroit ridi-

cule de dire, Des bouquets à demy secs, & des fruits qu'on a mar-
cus.

gouster par la jouissance, elle ne le vouloit plus voir si souvent, pour ne point donner, à ce qu'elle disoit, de jalousie à son mary, qui estoit un homme de condition, & *des principaux de la ville d'Ephese*. Cela l'enflamma de sorte, que ne pouvant souffrir son absence, il *envoyoit tous les jours quelques-uns de ses amis la visiter*; il ne s'entretenoit que d'elle; & lorsqu'il ne la pouvoit voir, il se consoloit par la veüe de son portrait. Cependant il luy donnoit tout ce qu'il avoit, meubles, argent, maisons, pierreries; de sorte qu'en peu de temps on vit fondre cette famille si opulente, qui estoit la premiere du pais; & lorsqu'il n'eut plus rien, elle le quitta pour un jeune Candiot fort riche, qui commença d'entrer sur les rangs, surpris par les mesmes artifices. Dinius s'en plaint inutilement, tant que se voyant abandonné par ses faux amis, & par sa perfide maistresse, il a recours à Agathoclés, qui voyoit tout cela il y avoit long-

<p><i>Des principaux de la ville d'Ephese.</i> Il n'y a que le nom des deux amis, qui soit nécessaire au conte.</p>	<p><i>jours quelques-uns de ses amis.</i> J'aime mieux dire cela, que de mettre qu'il les faisoit venir chez luy.</p>
<p><i>Envoyoit tous les</i></p>	

temps , sans le pouvoir empescher. Il luy conte donc son aventure , avec quelque pudeur d'abord ; mais à la fin il tranche le mot , & luy avouë franchement qu'il ne pouvoit plus vivre sans elle. Agathoclés qui vit que ce seroit peine perduë d'essayer de l'en dissuader , & qu'il n'estoit pas temps de luy faire des reproches ; vend une seule maison qu'il avoit , & luy en donne l'argent. Aussi-tost il va trouver sa maistresse , qui le reçoit à bras ouverts , & ses flatteurs rentrent en grace comme auparavant ; leurs amourettes recommencent , si bien qu'elle luy donne rendez-vous la nuit ; mais il ne fut pas plûtost entré , que le mary se presente l'épée à la main , soit qu'il en fust averty par sa femme , ou non , & menace de le tuer. En cette extrémité il ne perd point le jugement ; mais empoignant un baston , il luy en donne un si grand coup sur la teste , qu'il l'assomme , & de rage en fait autant à sa femme , qu'il acheve après de tuer avec l'épée de son mary. Ensuite , il repousse les valets étonnez , qui se mettoient en devoir de l'arrester , & se sauve chez Agathoclés , où dès le matin il est pris & mené au Gouverneur de la Province , qui le renvoye à l'Empereur , après avoir

tout confessé. Dans cette triste conjoncture son amy ne le quitte point, & le suit prisonnier en Italie, où il entreprend sa défense; comme il fut condamné, il l'accompagne dans son exil, & va demeurer avec luy en la petite Isle de Gyare, où il fut confiné pour le reste de ses jours. Il employe là à le nourrir le peu de bien qui luy restoit; & lorsque tout fut mangé, il se loüa à des pêcheurs d'huîtres à l'écaïlle, qui servent à la teinture de la pourpre, & l'entre-

Pour
gens

tint de son travail, sans l'abandonner mesme après sa mort. Car il s'habitua là, & ne retourna point en son país. Voilà un exemple d'amitié qui est arrivé en nos jours, & il n'y a pas plus de cinq ans qu'Agathoclés est mort en cette Isle.

TOXARIS. Je voudrois que tu n'eusses pas fait de serment, pour avoir la liberté de ne te point croire, tant cet exemple me touche & me semble digne de mon país.

MNESIPE. En voicy un autre, qui n'est pas moins illustre, que j'ay appris d'un Pilote de la Calcide, & dont j'ay eu la confirmation par ceux-là mesmes qui y avoient part. Il disoit que venant un jour d'Italie à Athènes, vers le coucher des Pleïades, la tempeste le prit

au sortir du détroit de Sicile , & le porta à la veüe de l'Isle de Zacinthe , sans qu'il pust surmonter l'effort des vagues. Il avoit plusieurs personnes dans son navire , & entr'autres deux jeunes hommes de son país ; l'un robuste & vigoureux , nommé Euthydique ; l'autre tout paste & défait , appellé Damon , qui ne faisoit que de relever d'une grande maladie. Celuy-cy se trouvant mal de l'agitation , s'approcha du bord du vaisseau , qui dans cet intervalle vint à pancher d'un coup de vent , & le renversa dans la mer. En tombant il crie à l'aide à son amy , qui se jette aussi-tost après sans deliberer , quoyque ce fust en plein minuit , & qu'il fust déjà couché , & commence à le soulever sur les flots , où il ne se pouvoit plus soutenir à cause de la pesanteur de ses habits , & de la foiblesse où il estoit. Ceux du navire émus de compassion , les voulurent aider ; mais ils furent emportez en un instant par la violence de la tempeste ; & tout ce qu'ils purent faire , fut de leur jetter quelques pieces de liege avec l'échelle du vaisseau. Arrêtons-nous-là , je te prie , à confide-

Avec l'échelle du vaisseau. Je n'ajoute point des perches , par- | ce qu'ils ne s'en servirent pas.

rer si quelqu'un peut donner de plus fortes preuves de son amitié, que fit en cette occasion Euthydique, de se jeter en plein minuit dans la mer pendant la tempeste, & de s'exposer à une mort toute certaine, pour sauver son amy, ou perir avec luy. Represente-toy le bruit & la hauteur des vagues émuës & blanchissâtes, meslé de l'horreur des tenebres; l'un mourant, qui tend les bras à son amy, & qui implore son assistance; l'autre outré d'amour, qui se précipite après luy, de peur qu'il ne meure tout seul. As tu veû de plus beaux exemples d'une veritable amitié?

T O X A R I S. Haste-toy, je te prie, de me dire ce qu'ils sont devenus; car je brusle de le sçavoir.

M N E' S I P E. Ne crains point, ils philosophent tous deux presentement dans Athènes; mais le Pilote emporté par la tempeste, ne m'a pû conter l'histoire que jusques-là; & j'ay appris le reste de leur bouche. Ils disent donc qu'ils nagerent à l'aide de quelques lieges jusqu'au point du jour, qu'appercevant l'échelle du navire qui estoit faite de grosses planches, ils monterent tous deux dessus, & se sauverent dans l'isle qui estoit proche. Mais pour ne te point arrester

*On, ils
contene
le reste
ainsi.*

davantage en des moralitez inutiles, voicy un troisieme exemple qui ne le cede point aux deux autres. Eudamidas de Corinthe en mourant, fit un testament qui sembleroit ridicule à tout autre qu'à un amy : car n'ayant pour tout bien que deux amis, il laissa à l'un de nourrir sa mere, & à l'autre de marier sa fille ;

Carixène.

& l'un estant mort cinq jours après, soit de regret, ou autrement, celuy qui restoit executa la commission de tous les deux ; car ils estoient substituez l'un à l'autre : & pour rendre son action plus illustre, il maria la fille de son amy & la sienne en un mesme jour, & leur donna à toutes deux un mesme mariage.

On, encore presente-ment.

Quant à la mere, il la nourrit jusqu'à la mort, quoyque le peuple criast que le défunt avoit trouvé le secret d'heriter après sa mort de son amy. Que te semble, Toxaris, de la generosité d'Aretas ; car c'est ainsi qu'il se nommoit, de payer si gayement la part de son coheritier avec la sienne ? Ne merite-t-il pas de faire un de nos exemples, à la gloire & à l'avantage de sa patrie ?

T O X A R I S. Oüy, sans doute, quoyque j'admire encore plus la hardiesse & la confiance du testateur ; car celuy qui a la resolution de faire un semblable

testament, est capable non seulement de l'exécuter, mais de quelque chose encore de plus ; & je ne doute point qu'il n'eust nourry la mere de son amy, & marié sa fille, mesme sans en estre prié.

MNE'SIPE. Tu dis vray, passons à l'exemple de Zenothémis de Marseille, qu'on me montra en Italie, comme j'y estois Député de mon país. C'estoit un homme de belle taille & de bonne mine, que je trouvoy qui alloit à la campagne avec sa femme à ses costez, qui estoit aussi laide qu'il estoit beau. Car outre qu'elle estoit borgne & petite, elle estoit contrefaite, & percluse de la moitié du corps, & tomboit mesme du haut mal, à ce qu'on disoit. Comme je m'estonnois donc que la fortune eust apparié deux choses si dissemblables, celui qui m'accompagnoit me fit ce recit. Le pere, dit-il, de ce monstre que tu vois, estoit un riche homme de Marseille, amy de Zenothémis, nommé Menecrate, qui pour avoir rendu une Sentence injuste, fut déclaré infame, & tous ses biens confisquez, selon la rigueur de la Loy. Accablé d'un si grand coup de fortune, il estoit encore plus affligé par la consideration de sa fille unique, qui estoit en âge d'estre mariée, sans qu'il eust de

quoy la pourvoir ; *car comme tu vois*, elle n'estoit pas de taille à estre-mariée pour sa beauté. Comme il s'en plaignoit donc à Zenothémis , & déplorait sa condition , parce qu'il l'aimoit tendrement : Ne crains point, dit-il , les Dieux l'ont pourveüe ; & là-dessus il le prend par la main , le mene chez soy , & partage avec luy ses tresors , qui n'estoient gueres moins grands que ceux qu'il avoit perdus. Il ajouta à cette largesse un festin , comme s'il eust eu envie de marier sa fille à quelqu'un de ses amis ; & lorsqu'ils eurent soupé , & fait les effusions accoustumées , Zenothémis remplissant sa coupe , Reçoy , dit-il , cette coupe de la main de ton gendre ; car j'épouseray aujourd'huy ta fille , & le contrat est tout dressé , où je confesse avoir receu en mariage vingt-cinq talens. Comme l'autre résistoit , & ne pouvoit souffrir qu'un homme si riche & si bien fait , épousast une fille si pauvre & si mal faite , il la prit entre ses bras , & alla consumer son mariage dans une autre chambre , puis vint retrouver la compagnie. Il l'a toujours tenue depuis pour sa femme , luy faisant mille caresses , & la me-

*Deux
mille
gens.*

Car comme tu vois. Le reste est exprimé plus haut.

nant avec luy, comme tu vois. Car bien loin d'en avoir honte, il s'en glorifie, préférant l'amitié à tous les autres avantages. Aussi le Ciel a beny son action, & luy a donné un beau fils, qu'il a présenté depuis peu au Senat *en habit de deuil*, pour faire plus de compassion; ce qui l'a tellement touché, qu'il a remis au petit-fils la confiscation de son ayeul; & en sa faveur, l'a restably en ses biens & en sa dignité. Tu aurois bien de la peine à m'apporter un semblable exemple de ton país, où vous n'aimez que les belles. Mais passons au dernier, qui sera de Demetrius de Sunion. Il avoit esté élevé dès son enfance avec Anti-
Alope-
cien.
 phile, & voyagea avec luy en Egypte, pour apprendre la Philosophie Cynique, sous ce Philosophe de Rhodes, qui estoit alors si celebre; mais Antiphile vouloit étudier en Medecine. Comme Demetrius estoit allé voir les antiquitez du país, & navigeoit, il y avoit déjà six mois, sur le Nil, ayant laissé au logis son camarade, qui ne pouvoit souffrir les chaleurs & les autres incommoditez du voyage; il arriva à Antiphile un accident, qui luy fit bien regretter l'absence de son amy. Car un de

En habit de deuil. Ce qui suit ne sert de rien.

ses esclaves s'associa avec quelques voleurs pour piller le Temple d'Anubis, d'où ils emportèrent la statuë du Dieu, avec plusieurs autres choses qu'ils cachèrent sous un lit, au logis d'Antiphile. Mais les voleurs ayant esté pris comme ils vendoient quelque piece de leur larcin, ils confesserent tout à la question; de sorte qu'on arresta l'esclave, & ensuite le maistre, qui estoit aux écoles publiques, après avoir trouvé chez luy le butin. Car l'indignité de l'action faisoit qu'on ne l'osoit secourir, & chacun l'avoit en horreur comme un sacrilege, & eut crû faire un crime de boire mesme & de manger avec luy. Cependant ses deux autres esclaves emportent tout ce qui luy restoit, tandis qu'il est en prison abandonné de tout le monde, & tourmenté par le Geolier, qui croyoit faire service à Dieu en le maltraitant, & qui ne le vouloit pas seulement ouïr, lorsqu'il se vouloit justifier. Il tomba donc malade de fâcherie & de misere; car il couchoit sur la terre, sans pouvoir estendre ses jambes pour dormir, parce qu'on les attachoit la nuit à une piece de bois; mais de jour il n'avoit qu'une main liée avec le cou. Toutefois le bruit des chaînes l'empeschoit de pouvoir reposer le

jour, non plus que de nuit, parce qu'il estoit enfermé pêle-mêle avec plusieurs autres criminels dans un cachot puant, où il avoit de la peine à respirer. En ce funeste estat, insupportable mesme aux plus robustes, & à plus forte raison à un jeune homme, qui avoit esté eslevé tendrement, il commençoit à défaillir peu à peu, & ne vouloit déjà plus rien prendre, lorsque Demetrius, qui ne sçavoit rien de l'affaire, arriva; & si-tost qu'il l'eut apprise, courut en haste à la prison, où l'on ne le voulut pas laisser entrer, à cause qu'il estoit tard, & que le Geolier estoit retiré, & les Gardes posées. Il falut donc attendre jusqu'au lendemain, qu'il eut de la peine mesme à entrer, & encore plus à reconnoistre son amy tout défiguré, après l'avoir cherché long-temps, comme on fait un homme entre les morts, en un jour de bataille. Et s'il ne se fust avisé de l'appeller par son nom, il ne l'eust jamais pû trouver. Mais comme il eut répondu, il le reconnut à sa voix; & luy détournant les cheveux de dessus le front, s'évanouit à ce spectacle, & Antiphile aussi. Demetrius estant revenu le premier, aida son compagnon à reprendre ses esprits, & luy donna la moitié de

son manteau, au lieu des haillons dont il estoit couvert. Ensuite il sortit pour l'assister ; & comme il n'avoit ni credit ni argent, il se loioit pour porter des marchandises sur le port ; & après avoir travaillé tout le matin, il portoit tout ce qu'il avoit gagné à son amy, dont ils donnoient une partie au Geolier, & s'entretenoient du reste. Mais la nuit venue, il falloit qu'il se retirast, & qu'il dormist à la porte, sur un petit lit qu'il s'étoit fait d'herbe & de branches d'arbres ; car on ne le vouloit pas laisser coucher dans la prison. Ils vécutent ainsi quelque temps, jusqu'à ce qu'un des prisonniers estant mort de poison à ce qu'on croyoit, on ne voulut pas laisser entrer personne ; si bien que Demetrius qui ne pouvoit quitter son amy, s'allâ par desespoir, declarer complice du mesme crime, & fut attaché avec luy. Encore eut-il bien de la peine d'obtenir cette courtoisie du Geolier. Cependant, ils taschoient d'adoucir leurs maux par leur conversation, & chacun avoit plus de soin de la santé de son compagnon que de la sienne, particulièrement Demetrius, qui estant tombé malade, ne laissoit pas de faire tout ce qu'il pouvoit pour consoler Antiphile. Sur ces

entrefaites un accident imprévû leur rendit la liberté, lorsqu'ils ne l'attendoient plus. Car un prisonnier ayant recouvré une lime, rompit la chaisne où ils estoient tous attachez, & se sauva avec les autres, après avoir tué les Gardes : mais la plupart furent repris comme ils s'écartoient deçà & delà ; & cependant nos deux amis demeurèrent dans la prison, & arresterent leur esclave, aimant mieux mourir que de passer pour coupables d'un crime pire que la mort mesme : & le Gouverneur de l'Égypte ayant appris cette nouvelle, *les mit tous deux en liberté, après qu'ils eurent justifié leur innocence.* Mais plein d'admiration de leur vertu, il donna dix mille dragmes à Antiphile, ^{2500.} & le double à Demetrius, qui se retira ^{livres} vers les Gymnosophistes des Indes, & laissa le tout à son camarade, lequel demeura au païs où il est encore à present. Voilà, Toxatis, cinq exemples de l'amitié des Grecs, que j'aurois plus estendus, si tu ne t'estois plaint que nous avions plus de paroles que d'effet. Car j'aurois rapporté les harangues que De-

<p><i>Il les met tous deux en liberté, après avoir justifié leur innocence. J'ay accourcy ou re-</i></p>	<p>tranché ce dont on se pouvoit passer, afin d'estre plus court & plus net.</p>
--	--

metrius fit devant le Juge , où pour décharger son amy , il s'imputoit le crime dont on l'accusoit ; jusqu'à ce que l'esclave les déchargea tous deux à la question. Regarde si tu as quelque chose que tu puisses opposer à de si grands exemples , si tu ne te veux résoudre à la peine , dont tu as dit qu'on punissoit les vaincus parmy les Scythes. Mais après avoir si bien défendu des estrangers , tu ne voudrois pas trahir ta patrie.

*Or ste &
Pilate.*

T O X A R I S . Et toy , ne crains-tu point que l'on te coupe la langue , de l'employer ainsi contre toy-mesme , en m'encourageant à ta défaite ? Mais je vais commencer sans préambule ; car outre que ce n'est pas la coûtume de mon païs , il n'est pas besoin de discours , quand les effets parlent plus haut que les paroles. Au reste , n'attens pas d'ouïr icy l'histoire de quelqu'un , qui en faveur de son amy aura épousé une femme laide , ou par charité marié sa fille , ou qui se fera enfermé avec luy en prison , pour en sortir plus glorieux. Tout cela n'est que jeu , au prix des exemples que je te veux alleguer. Ce n'est pas que je te condamne d'avoir dit ce que tu sçavois , puisque tu n'avois rien de meilleur à dire ; & que la longue paix dont jouit

la Grece, empesche qu'elle ne se puisse signaler en de plus grandes occasions ; car le bon Pilote ne se reconnoist que dans la tempeste. Mais pour nous qui sommes toujourns en guerre avec nos voisins, soit pour l'attaque ou pour la defense, il se presente tous les jours mille sujets de temoigner nostre courage & nostre amitié, qui sont les seules armes que nous estimons invincibles. Premièrement nous ne choisissons point nos amis à table comme vous, ni ne prenons nos voisins, ni nos camarades. Mais lorsque nous reconnoissons un brave homme, nous recherchons son amitié, comme on fait une maistresse ; & celuy qui luy rend plus de service, c'est celuy qui l'emporte. Ensuite on se jure l'un à l'autre une amitié inviolable ; ce qui se fait en cette façon : On se pique le bout des doigts, & l'on en reçoit le sang dans une coupe, où chacun trempe la pointe de son espée, & puis goûte de cette liqueur précieuse, qui est la marque d'une amitié éternelle, & un témoignage qu'on veut épancher son sang l'un pour l'autre. Personne ne peut avoir que deux amis ; & ceux qui en ont davantage sont mesestimez, comme des Courtisanes qui s'abandonnent à tout le monde.

*On, l'on
ne peut
estre que
trois à
cette al-
liance.*

324 T O X A R I S,
de, parce que l'amitié se perd, estant
divisée en tant de parties. Mais pour
entrer en matiere, je commenceray par
ce qu'a fait depuis peu Dandamis, en une
bataille contre les Sarmates, voyant em-
mener captif Amizoque qu'il aimoit.
Cependant, je te jure par l'air que nous
respirons, & par le Cymeterre que nous
portons, qui sont les plus grands Dieux
que les Scythes adorent, que je ne te di-
ray rien que de veritable.

M N E' S I P E. Je t'aurois assez crû sans
jurer; mais tu as bien fait de ne pas
prendre à témoin des divinitez de gran-
de importance, afin de pouvoir mentir
plus hardiment.

T O X A R I S. Quoy! tu ne veux pas
que je jure par les symboles de la Vie &
de la Mort, qui sont les plus grands
Dieux qu'on revere?

M N E' S I P E. Si cela est, tu pouvois
appeller à témoin plusieurs autres deï-
tez; car il y a plusieurs genres de mort.

T O X A R I S. Ne scaurois-tu t'empes-
cher de chicaner un homme qui porte
une épée? sur tout, après qu'il t'a laissé
parler tout ton sôul, sans t'interrom-
pre.

M N E' S I P E. J'ay tort, je l'avouë,
& t'en demande pardon. Tu peux dire

maintenant tout ce que tu voudras , sans craindre que je t'interrompe.

T O X A R I S. Il y avoit quatre jours qu'Amysoque & Dandamis s'estoient juré une amitié éternelle , & qu'ils avoient bû du sang l'un de l'autre pour confirmation de leur alliance , lorsque les Sarmates entrèrent en Scythie avec trente mille hommes de pied , & dix mille chevaux. On s'estoit campé sur l'une & l'autre rive du Tanaïs , pour leur empêcher le passage ; mais ils enleverent d'abord tout ce qui estoit au delà , à la reserve de ceux qui se sauverent de bonne heure au deçà du fleuve. Sur ces entrefaites , Dandamis voyant son amy prisonnier , qui imploroit son assistance , passe l'eau à la nage pour l'aller secourir ; mais il ne fut pas plûtoſt à l'autre bord , qu'il fut enveloppé par les ennemis ; & sur le point de perir , il s'écria qu'il venoit pour racheter un prisonnier. A ces mots ils s'arresterent tout court , & le menerent au General , qui luy demanda d'abord quelle rançon il vouloit donner. Moy-mesme , dit-il , puisqu'on m'a pris tout mon équipage , & que les Scythes n'ont point d'autre bien. C'est trop , reprit le Barbare , nous nous contenterons d'une partie ; & là-dessus il

luy fit arracher les yeux, & le renvoya avec son amy, plus joyeux de cette conquête, qu'affligé de la perte de sa veüe. Sa presence rendit le courage aux Scythes, qui crurent n'avoir rien perdu en conservant un si grand tresor. Cela estonna mesme les ennemis, lorsqu'ils vinrent à considerer à quels gens ils avoient affaire; si bien qu'ils se retirerent la nuit en tumulte, après avoir brulé les chariots qu'ils avoient pris, & laissé une partie du butin. Cependant Amisoque ne voulut point conserver la lumiere que son amy avoit perduë pour l'amour de luy; & l'on voit maintenant ces deux illustres aveugles nourris aux dépens du public, qui revere leur vertu. Que peux-tu opposer, Mnésipe, à un si grand exemple, quand je te laisserois la liberté d'en feindre à ta fantaisie, & que je t'absoudrois du serment de fidelité que tu as juré? Si tu avois à traiter une si noble matiere, combien y aurois-tu meslé d'ornemens? Combien de regrets de Dandamis après la perte de son amy? Combien de harangues pour le r'avoir? Combien de témoignages de joye en donnant ses yeux pour rançon? Combien d'acclamations à leur retour, & le reste que tu sçais beaucoup mieux que

moy ? car je me suis contenté de rapporter la chose nuëment, sans rien alterer de la verité. Passons à un autre exemple qui sera encore plus court. Belite, l'un des parens d'Amisoque, voyant Basthé son amy, terrassé à la chasse par un lion, & sur le point d'estre devoré, saute en bas de son cheval, & frappe la beste par derriere, pour l'obliger à tourner sur luy; & voyant qu'elle ne vouloit point lascher prise, il luy met la main dans la gueule, pour luy arracher mesme d'entre les dents son amy. Le lion irrité se jette sur l'un, après avoir soulé sa rage sur l'autre; mais Bélite en mourant luy passe son épée au travers du corps, & venge d'un mesme coup la mort de son amy & la sienne. Pour éterniser cette action, on a enfermé par Edit public, ces deux amis en un mesme tombeau, & mis le lion auprès en un tombeau separé. Mais te t'arreste point à ces deux exemples, en voicy un troisiéme plus considerable, de trois amis qui ont fait des merveilles l'un pour l'autre. Arfacomas ayant esté envoyé en ambassade vers Leucanor, Roy du Bosphore, qui avoit tardé trois mois à envoyer le tribut qu'il paye tous les ans aux Scythes, fut traité magnifiquement par ce Prince à son départ,

328 T O X A R I S ,
après avoir esté satisfait sur sa demande.
Pour plus grand honneur, le Roy voulut
que sa fille fust presente au festin, avec
tous les grands qui la recherchoient en
mariage, du nombre desquels estoit Ti-
grapate, Prince des Lasiens, & Adyr-
maque, Duc de Machlyne. Mais Arsa-
comas ne l'eut pas plûtoſt veüe, qu'il en
devint amoureux : & comme c'est la
coûtume de faire la demande à table sur
la fin du repas, & de dire qui l'on est,
& ce qu'on a, lorsque tous les autres
eurent vanté à l'envy leurs tresors & leur
puissance, après avoir fait *les effusions*
accoutumées, il prit la coupe comme eux,
mais il ne répandit point de vin, parce
que cela ne se fait point parmy les Scy-
thes ; & ayant bû un grand trait, il pria
le Roy de luy donner sa fille en mariage,
à cause qu'il surpassoit tous les autres
tant en richesses qu'en credit. Comme
le Roy paroissoit estonné de ce discours,
sçachant bien que les Scythes sont fort
pauvres, & que celuy-cy particulièrement
n'avoit pas beaucoup de bien ; & qu'il
luy demandoit en riant, combien il
avoit de troupeaux & de chariots, qui
sont les richesses du pais ; Je n'ay rien

Les effusions accoutumées. Cela fait voir que
c'estoit la fin du repas.

de

de tout cela, dit-il; mais j'ay vaillant deux amis, qui surpassent tous les autres tant en estime qu'en valeur. Cela fit rire toute la compagnie, qui crut qu'il estoit yvre, & le lendemain le Duc de Machlyne fut preferé à tous ses Rivaux, & emmena sa maistresse. Arfacomas de retour, conte son aventure à ses deux amis, Loncate & Masente, & leur dit que cet affront les touchoit tous trois également, & qu'on avoit preferé de vains trésors à la grandeur de leur amitié; de sorte qu'ils résolurent ensemble de tirer raison de cette injure. Il faut, dit Loncate, partager entre nous la vengeance: J'apporteray la teste du Roy, & Masente enlevra ta maistresse, tandis que tu armeras le païs pour soutenir l'effort de ces Princes, qui ne manqueront pas de nous venir fondre sur les bras. Or tu assembleras de grandes forces, tant de nos gens que des tiens; outre ceux qui te viendront servir volontairement, attirez par le bruit de ta vaillance, & par la compassion qu'on aura de ton infortune. C'est la coustume des Scythes, lorsque quelqu'un est offensé, & qu'il n'a pas le moyen de se venger, de faire rostir un bœuf, puis le mettre en pieces, & s'asseoir sur la peau, au milieu de toutes ces viandes, les mains

liées derrière le dos, comme un prisonnier. Tous ceux qui passent par-là, & qui le veulent secourir, en prennent un morceau, & jurent de luy amener, l'un cinq chevaux, l'autre dix, chacun selon son pouvoir; & ceux qui n'ont que leur personne, d'y venir eux-mêmes: & en disant cela, ils mettent le pié droit sur le cuir du bœuf, pour confirmation de leur promesse. On amasse par ce moyen de grandes forces, & plus considérables encore par la valeur que par le nombre, parce qu'elles ne sont composées que d'une brave jeunesse, qui s'y porte volontairement par la considération de l'honneur ou de l'amitié. Arfacomas assembla donc par ce moyen cinq mille che-

Tant l'.
fanterie
legere,
qu'autre.

vaux & vingt mille hommes de pié. Cependant, Loncate arrive inconnu au Royaume du Bosphore, & tirant à part le Prince, *comme pour luy communiquer quelque affaire d'importance*, il entre seul avec luy dans le Temple de Mars, où il luy coupe la teste, & la mettant sous son manteau remonte à cheval, en criant qu'il ne tarderoit point à revenir, com-

Comme pour luy communiquer quelque affaire d'importance. C'est assez de dire cela, sans

ajouter ce que fait l'Auteur, qui n'est que trop long en cet endroit.

me s'il fust allé à quelque commission de la part du Roy. Il fut donc bien loin, avant qu'on eust decouvert le meurtre; outre qu'on negligea de le poursuivre, pour songer à l'élection d'un nouveau Prince, parce que le pais est partagé en diverses factions. D'autre costé, Masente averty en chemin de cette mort, en porte le premier la nouvelle au Duc de Machlyne, & luy dit qu'on le demandoit pour Roy comme gendre du défunt; Qu'il se hastast donc de se saisir de l'Empire, & qu'il menast avec luy sa femme qui estoit la legitime heritiere; Qu'il luy disoit cela comme son parent & son amy, parce que le feu Roy avoit pris femme d'entre les Alains, d'où il estoit, & que les freres de cette Princesse l'avoient envoyé pour le porter à cette entreprise, & empescher l'élection du frere bastard du Roy, qui estoit ennemy des Alains, & amy des Scythes. Or comme ces nations s'habillent de mesme, & parlent mesme langage, on ne pouvoit decouvrir la fourbe; outre qu'il s'estoit fait couper les cheveux, pour mieux joüer son personnage; parce que les Alains les portent plus courts que les Scythes. Le Duc de Machlyne s'avance donc à grandes journées pour prévenir l'élection, après luy avoir laissé

la conduite de la Princesse, comme à son parent. Il monte avec elle sur son char, & quand la nuit fut venue, il la mit sur un cheval, à l'aide d'un cavalier qui le suivoit ; & quittant le chemin du Bosphore, il prend celui de Scythie, où il arrive le troisième jour, après avoir donné quelques heures de repos à la Princesse, & la remet entre les mains d'Arfacomas, telle qu'il la desiroit ; car le Duc de Machlyne ne l'avoit pas encore épousée. Comme Arfacomas ne se pouvoit lasser de luy rendre graces, il dit que c'estoit comme si la main gauche remercioit la droite du service qu'elle luy rend ; Qu'il ne pouvoit moins faire pour luy, & que deux amis ne sont pas seulement comme les deux mains, mais suivant le proverbe, comme les deux doigts de la main. D'autre costé, le Duc de Machlyne averty de la trahison, & de l'élection du bastart dont j'ay parlé, retourne tout court en son païs ; & entre avec une grande armée en Scythie, & le bastart aussi de son costé, avec quarante mille Alains ou Sarmates, sans compter les Grecs qui avoient pris son party. Après leur jonction, leurs troupes se trouverent monter à quatre-vingts & dix mille hommes, dont il y avoit trente

mille Archers à cheval. Nous marchâmes contre eux avec environ trente mille soldats ; en comptant la cavalerie parmy laquelle j'estois , ayant mené cent volontaires avec moy. Nous ne les eûmes pas plustost apperçûs , que nous détachâmes contr'eux nostre Cavalerie, pour attaquer l'escarmouche ; mais après un long combat , nous fûmes rompus ; ce qui n'empescha pas que la plus grande partie de l'armée ne se retirast en bon ordre , sous la conduite d'Arfacomas , sans que l'ennemy l'osast attaquer. Mais l'autre où estoit Loncate & Masente , fut investie , & ils y furent tous deux blesez , l'un à la cuisse , & l'autre à l'épaule & à la teste ; ce qu'Arfacomas ayant apperçû , il eut honte d'abandonner des gens qui avoient tant fait pour luy , & s'ouvrant un passage par le fer, il alla enlever ses deux amis. Cela rendit le courage aux siens , de sorte que les ennemis plierent , sur tout depuis qu'il eut coupé en deux le Duc de Machlyne d'un coup de hache. Le lendemain ils envoyerent demander la paix. Ceux du Bosphore offrirent de payer double tribut , les Machlyniens de livrer des Ostages , & les Alains de subjuguier la Sindiane , dés long-temps revoltée , si bien que la paix fut faite à ces conditions. Voilà

comme les Scythes servent leurs amis.

MNE'SIPE. Cette histoire a quelque chose de Roman , Toxaris ; & je croy , sans offenser les Dieux que tu as jurez , que tu y as un peu meslé de ton invention , pour faire la piece plus belle , car tout réüssit à ton Heros , contre son esperance.

T O X A R I S. *C'est une marque de vostre incredulité , ou plûtoſt de vostre foiblesse , à vous autres Grecs. Car vous avez de la peine à croire , ce que vous auriez de la peine à pratiquer ; mais je te veux confirmer cet exemple par un autre qui m'est arrivé à moy-mefme. Comme je fortis de mon païs , pour aller étudier en Grece , en la compagnie de Sisinnés , avec qui j'avois esté élevé dès mon enfance , nous arrivafmes à Amaſtris ſur le Pont-Euxin , & dès que nous fuſmes débarquez ; nous allafmes nous promener ſur la place , après avoir renfermé nos hardes dans une hoſtellerie. Mais au retour nous trouvaſmes qu'on avoit crocheté nos coffres , & emporté tout ce que nous avions ; de ſorte que par deſeſpoir , comme un jeune homme , je me voulois don-*

*Ou , la
ſerru'e
de noſtre
chambre.*

C'est une marque , | ſera pas trop long ; car
Éc. Je ne fais pas di- | j'en ay retranché ce
re à l'autre , qu'il ne | qui l'eſtoit.

ner de mon épée à travers le corps, pour n'estre point contraint par la faim de faire quelque chose d'indigne de moy; lorsque Sisinnés me retint, avec assurance qu'il trouveroit quelque invention pour nous faire subsister. Car nous n'avions pas seulement dequoy vivre ce jour-là, si bien qu'il fut contraint de porter du bois pour avoir du pain. Mais le lendemain comme il se promenoit sur la place, il vit faire montre à quelque jeunesse de bonne maison, qui se devoit battre trois jours après, pour un prix que la ville donnoit; & lorsqu'il l'eût appris, il revint tout court, me dire que je ne me misse point en peine, & qu'il avoit trouvé dequoy nous enrichir en un instant. Quand les trois jours furent écoutez, que nous passâmes du mieux que nous pûmes, il me mena au theatre, où tout le peuple estoit assemblé pour voir les jeux. Il ne se passa rien d'abord de considerable, car ce n'estoit que quelques chasses d'animaux, ou bien des criminels liez, que l'on faisoit déchirer par des bestes farouches. Mais ensuite, on vit entrer un grand jeune homme bien fait, suivy d'un Heraut qui cria, Que celui qui se voudroit battre contre luy, recevroit dix mille dragmes. Si-²⁵⁰⁰ livres,

linnés incontinent se presente , & ayant touché l'argent me l'apporte , & me dit : Si je suis victorieux , voilà dequoy continuer nostre voyage ; sinon , tu retourneras au païs , avec cet argent , après m'avoir rendu les honneurs de la sepulture. Ces paroles m'ayant tiré des larmes de pitié , il s'arma de toutes pieces , hormis de l'habillement de teste , & entrant au combat , reçut d'abord un fendant sur le jarret , dont il perdit beaucoup de sang , ce qui faillit à me faire évanouir , croyant que la blessure fust mortelle. Mais comme son ennemy s'avançoit plus hardiment après ce coup , il luy en porta un autre au défaut de la cuirasse , dont il le renversa mort à ses pieds. Aussi-tost il s'assit sur le corps , ne se pouvant plus tenir debout , & je le fis emporter au logis , après qu'il eut esté proclamé victorieux. Il fut si bien traité de sa blessure , qu'il en échapa , & il est maintenant au païs , où il a épousé ma sœur. Voilà comme il hazarda sa vie , pour me conserver la mienne ; & il y a encore icy plusieurs Amastriens , qui l'ont vû , sans qu'il soit besoin d'aller rechercher la preuve de cette histoire chez les Alains , ou chez les Scythes. Il ne me reste donc plus qu'un dernier exemple pour remporter
la

la victoire , & je n'en prendray point d'autre que celuy d'Abaucaſ , qui allant à la ville des Boryſtheniens , avec ſa femme & ſes deux enfans , en la compagnie d'un de ſes amis , fut attaqué en chemin par des voleurs , & ſon amy bleſſé à la cuiffe , de ſorte qu'il ne pouvoit plus ſe ſoutenir. Cependant , le feu s'eſtant pris la nuit au logis où ils eſtoient , il charge ſon amy ſur ſes épaules , & le ſauve à travers la flamme , laiſſant ſes petits enfans qui luy tendoient les bras , & repouſſant ſa femme qui le vouloit arreſter. Il luy cria ſeulement qu'elle le ſuiuſt , ce qu'elle fit avec un petit enfant qu'elle tenoit embraſſé , qui fut étouffé par la vapeur du feu , mais l'autre qui venoit après , échapa. Comme on luy reprochoit enſuite qu'il avoit abandonné ſes enfans , pour ſauver un eſtranger : J'en pouvois , dit-il , avoir d'autres , mais je n'euffe jamais recouvré un ſemblable amy. Voilà mes exemples , tu as dit les tiens , il ne reſte plus que de trouver un Juge , pour ſçavoir qui doit perdre la langue , ou la main.

MNE'SIRE. Il en falloit élire un auparavant ; mais puisſque nous ne l'avons pas fait , il faut remettre noſtre diſpute à une autre fois , & rapporter de nouveaux

338 TOXARIS, OU DE L'AMITIE'.

exemples , après avoir choisi un Juge qui fera porter au vaincu la peine que les Loix ordonnent. Que si tu crois cela trop cruel , au lieu de nous mutiler les membres , nous les multiplierons plutoſt par noſtre union , & ne ferons qu'un meſme corps & qu'une meſme ame , comme ce Geryon des Fables , qui eſt à mon avis , un ſymbole de l'Amitié. Il n'eſt point beſoin pour cela de ſermens, ni de vaines ceremonies ; la paſſion que nous avons tous deux témoignée , pour rendre cet honneur à noſtre païs, fait aſſez voir que nous eſtimons l'Amitié pardeſſus tout.

T O X A R I S. Je le veux , ſoyons amis deſormais juſqu'à la mort ; & ſi nous ne pouvons toujours vivre enſemble , viſitons-nous pour le moins par lettres , & vien me voir quelquefois en Scythie , cômme je t'iray voir en Grece.

M N E' S I P E. J'entreprendrois de plus grands voyages pour trouver un amy fait comme toy.





L'ASNE DE LUCIEN.

L'Auteur feint qu'allant en Thessalie, il logea chez une Magicienne, qui se changea en oiseau, pour aller trouver un Amant; mais comme on en vouloit faire autant de luy, on prit une boëte pour l'autre, & on le changea en Asne. Il prend occasion de-là de conter les diverses aventures qui luy arriverent, jusqu'à ce qu'il reprit sa premiere forme. Apulée a dérobé ce sujet; mais il l'a plus étendu.

COMME j'allois à Hypate en Thessalie, pour quelques affaires, je rencontray en chemin plusieurs habitans du lieu, de qui j'appris qu'un nommé Hiparque, chez qui je devois loger, estoit un homme fort riche, mais fort avare, qui n'avoit qu'une servante, & qui vivoit fort mesquinement. *Lorsque je fus arrivé*

A Hypate. C'est plutôt Larisse, où il alloit, & il devoit passer par Hypate; mais il n'est pas question icy d'une verité historique. Du reste, il sera parlé en-

suite de son valet, & de ses hardes. Et il dit en quelque endroit, que son voyage de Larisse n'estoit qu'une feinte.

Lorsque je fus arrivé chez luy. Il ne sert de

à son logis ayant pris congé de ma compagnie, je frappay à la porte, & sa femme me vint ouvrir, après m'avoir fait long-temps attendre, & me demanda ce que je voulois. Je luy répondis que j'apportoies des lettres à son mary, d'un de ses amis de Patare. Elle rentra aussi-tost, après avoir refermé la porte, puis me revint dire que je serois le bien venu. Je les trouvoy en arrivant qui commençoient à souper, estant tous deux couchés sur un petit lit, avec une table devant eux; mais ils faisoient fort mauvaise chere, car je ne vis rien sur la table. Lorsqu'Hi-parque eut lû mes lettres, il s'écria que le Philosophe Decrian estoit un galant homme de luy adresser ses amis. Que le logis estoit petit, comme je voyois, mais qu'il estoit à mon service, & que ma presence le rendroit plus illustre. Alors, appellant sa servante, Prenez les hardes de Monsieur, dit-il, & le menez dans une chambre, & de-là au bain, car il doit estre las, après le chemin qu'il a fait, Elle me mena donc en une petite chambre fort propre, & me montrant le lit: C'est-là, dit-elle, que vous coucherez, & j'en

*Costume
asienze.*

rien de dire qu'il y avoit | le logis estoit petit; &
un jardin à la maison; | la chambre où on le
mais il dira ensuite que | mena, fort propre.

dresseray un autre en ce coin pour vostre valet. De-là j'allay au bain, après avoir donné de l'argent à la servante, afin d'acheter de l'orge pour mon cheval. Au retour, mon hoste me pria de me mettre à table. Le festin ne fut pas fort magnifique, mais il y avoit de bon vin vieux, dont nous fîmes carouffe après souper; & puis je m'allay coucher, après nous estre entretenus de diverses choses, comme on a de coustume en ces rencontres. Le lendemain il me demanda où j'allois, & si je faisois estat de demeurer-là. Je luy répondis que non, & que je voulois aller pour quatre ou cinq jours à Larisse, quoyque mon dessein en effet fust de demeurer quelque temps à Hypate, pour voir si j'y pourrois rencontrer une Magicienne, comme on dit qu'il y en a plusieurs, qui me fist voir quelque événement extraordinaire. Dans cette resolution, je me promenois par la Ville, lorsque je rencontray une femme assez bien faite, qui paroissoit de condition à son train & à son habit. Elle me demanda qui j'estois; & come elle l'eut appris, elle s'écria que j'estois fils d'une de ses meilleures amies, dont elle n'aimoit pas moins les enfans que les siens propres, & que j'avois tort de n'estre pas venu descendre chez elle,

mais que tout de ce pas elle m'y vouloit mener. Je luy fis mes excuses, & luy dis que je ne pouvois pas honnestement quitter mon hoste, qui m'avoit si bien reçu; mais qu'il n'auroit que mon corps, & qu'elle auroit mon esprit. Comment, reprit-elle, estes-vous logé chez ce vilain avaricieux d'Hiparque? Ne luy dites point d'injures, luy dis-je, après m'avoir si bien traité. Alors se souïrant, elle me dit à l'oreille, que je prisse bien garde à ne point faire amitié avec sa femme, qui estoit une des plus grandes Magiciennes du pais, qui changeoit les uns en bestes, & tuoit les autres, lorsqu'ils ne vouloient pas faire sa volonté. Qu'elle estoit de complexion fort amoureuse, & que ma jeunesse, jointe à la qualité d'étranger, luy donneroit assez de prise sur moy. Alors, tout ravy d'avoir rencontré ce que je cherchois, je pris brusquement congé d'elle, & me retiray en haste au logis, rêvant aux moyens que je tiendrois pour venir à bout de mon dessein, & faisant estat de gagner la servante, qui estoit fort jolie, & qui sçavoit sans doute les secrets de sa maistresse. Car d'entreprendre sur la femme de mon hoste, ç'eust esté à mon avis violer le droit d'hospitalité. En arrivant, je trouvay, par bon-

heur, la servante seule qui apprestoit à souper, & commençay à la cajoler sur la grace qu'elle avoit à faire la cuisine; Elle me répondit assez plaisamment, *qu'elle n'avoit pas moins bonne grace au lit qu'à la table.* Tout surpris de cette réponse, je m'approchay pour la caresser; mais elle me dit en se retirant, que je ne m'approchasse pas trop près, si je n'avois envie de me brusler. Car si elle m'avoit touché seulement du bout du doigt, elle me mettroit tout en feu: & que les Charlatans ne vendoiént point d'onguent pour guerir cette bruslure. *Comme je riois de la gentillesse de ses reparties, & que je l'appellois belle Cuifiniere: Vous ne sçavez pas,* dit-elle, *quelle Cuifiniere je suis; car si je veux, je vous accommoderay de toutes pieces, & vous hacheray menu comme chair à pasté.* Je luy répondis, *Qu'elle m'avoit déjà mis en capilotade, & que je pensois estre sur le réchaud, tant je sentois de chaleur.* Elle

Qu'elle n'avoit pas moins bonne grace au lit qu'à la table. J'ay changé la raillerie qui estoit sale.

Comme je riois. J'ay rejetté plus bas ce qu'elle dit icy, Que

quand elle luy jetteroit des pierres, &c.

Et vous hacheray menu comme chair à pasté.

Cela a du rapport à ce qu'il dit, & sent l'esprit d'une servante.

s'éclata de rire à cette réponse , & me dit , *qu'elle estoit grande Magicienne* , & que si elle m'avoit une fois charmé , elle pourroit après cela me jeter des pierres , que je ne voudrois pas m'enfuir. Je luy répondis que je sentojs déjà l'effort de ses charmes , & que je ne la pouvois quitter. Après quelque contestation , nous tombâmes à la fin d'accord , & elle me promit de venir dans ma chambre , quand sa maistresse feroit couchée. Comme son maistre fut de retour , & que nous eûmes soupé , je me retiray , *après quelques santez* , feignant d'avoir envie de dormir. En entrant dans ma chambre , je trouvay la collation presse , & mon lit tout semé de feuilles de roses. On avoit mesme transporté ailleurs celui de mon valet. Si-tost qu'elle eut couché sa maistresse , elle me vint trouver , & nous fîmes collation ; nous nous portâmes force santez , & force baisers , goustant les prémices de l'amour : Après quoy , on verra

Qu'elle estoit grande Magicienne , &c. J'ay agencé cela d'une autre sorte que l'Auteur , comme je fais souvent , pour luy donner bonne grace.

Après quelques san-

tez. Il n'y a point d'apparence de dire qu'ils beurent beaucoup , parce qu'ils reboivent encore après ; & qu'il n'est pas nécessaire de tant boire pour faire l'amour.

bien-toft, dit elle, si tu ſçais auffi bien faire que dire; car je m'appelle Paleſtre, & n'ay point encore trouvé d'Athlete qui m'ait vaincuë à la lutte. Comme j'eus accepté le combat, elle ſe deſhabille, & me dit que le champ eſtoit ouvert à ma valeur. Après quelques tours d'eſcrime, où chacun taſcha de montrer ce qu'il ſçavoit faire, nous remiſmes la partie au lendemain; & je pris tant de plaiſir à ce divertiffement, que j'en oubliay preſque le ſujet de mon voyage. A la fin je la priay de m'apprendre quelque ſecret de ſon art, puisqu'elle eſtoit ſi grande Magicienne, & qu'il eſtoit impoſſible qu'elle n'euff beaucoup profité ſous une ſi ſçavante maîtrefſe. Elle me jura qu'elle ne ſçavoit point d'autre métier que celui que la Nature luy avoit appris, & que c'eſtoit là le charme dont elle avoit entendu parler. Mais elle me promit de me faire voir la femme d'Hiparque, lorsqu'elle ſe metamorphoſeroit en quelque animal. Quelques jours après, elle me vint dire que l'occafion ſe preſentoit de contenter ma

*Il y a icy
une page
de ſalvez-
retran-
chée.*

Le ſujet de mon voyage. Je ne dis pas à Lariffe, parce qu'il a dit qu'il n'y vouloit pas aller, ou pour le moins si-toſt. Je ne touche pas auffi ſon averſion pour les femmes, qui n'eſt que trop exprimée dans ce livre.

curiosité, & que sa maistresse se devoit changer en oiseau pour aller trouver son galant; Que j'eusse bon courage, & qu'elle me la montreroit en cet estat. La nuit venuë, elle me mene sans bruit, à la porte de sa chambre, où regardant par une fente, je vis sa maistresse toute nuë, qui jettoit deux grains d'encens dans une lampe allumée, & murmuroit tout bas quelques paroles; ce qui dura assez longtemps. Ensuite, tirant une phiole de son armoire, elle s'huila par tout jusqu'au bout des ongles, & en un instant fut transformée en hibou; car son corps se couvrit de plumes, son nez se courba en bec, ses bras s'allongerent en aissles, & elle s'envola par la fenestre avec un grand cry. Je fus si surpris de cette merveille, que je faillis à tomber de mon haut, doutant si je songeois, ou si j'étois éveillé; tant qu'à la fin revenu à moy, je conjuray ma nouvelle maistresse de me vouloir transformer de mesme, pour voir ce qu'on devenoit en cet estat, & si l'on conservoit encore son jugement. Elle entre aussi-tost dans la chambre, ne me pouvant rien refuser, & m'apporte une petite bouteille, dont je ne me fus pas plûtost huilé, qu'au lieu de plumes, tout mon corps fut couvert de poil, mon vi-

sage & mes oreilles s'alongerent , mes doigts *se durcirent en corne* , & il me sortit par derriere une longue queuë ; de sorte que me regardant au miroir , je trouvoy que j'estois un Asne. La fille estonnée aussi-bien que moy , d'un si étrange accident , commence à se frapper l'estomac , & à s'arracher les cheveux , & s'écrie qu'elle avoit pris une phiole pour l'autre , deceuë par la ressemblance , à cause qu'il y en avoit plusieurs dans l'armoire ; mais que je patientasse jusqu'au lendemain , & qu'elle m'iroit acheter des roses , dont je n'aurois pas plûtoſt goûté , que je reprendrois ma premiere forme. En disant cela , elle me passoit la main sur le dos , & me manioit les oreilles , comme on fait à cet animal quand on le veut caresser. Cependant , sous la figure d'une beste , je conservois le sens d'un homme , & entendois tout ce qu'on disoit , mais je ne pouvois m'expliquer ; & comme j'ouvris la bouche pour me plaindre , je commençay à braire , au lieu de former des paroles. Cela me rendit si honteux , que je m'en allay baissant la teste droit à l'écurie , me coucher auprès de mon cheval , & du bau-

Se durcirent en cor- | mieux de la sorte, que
de. Je l'ay trouvé | comme il le dit.

det de mon hoste , qui me reçurent à grands coups de pieds , au lieu de me faire place , tant ils avoient peur que je ne vinsse manger leur foin. Je me retiray donc en un petit coin , fort mal satisfait de leur reception , & bien resolu de m'en venger le lendemain. C'est alors que faisant reflexion tout à loisir , sur le triste état où j'estois , je commençay à condamner ma curiosité , & à reconnoistre ,

Qu'il n'est rien qui punisse

Un homme vicieux , comme son propre vice.

Si par hazard , disois-je en moy-mesme , j'allois estre rencontré en eet estat par quelque loup , ou quelqu'autre beste fautive , je jouerois bien le personnage que je represente. Sur ces entrefaites , j'entens percer la paroy , & vois entrer des voleurs l'épée à la main , qui après avoir lié ceux du logis , pillerent tout ce qui estoit dedans , & en firent des ballots dont ils me chargerent avec mes compagnons. Ensuite , nous chassant devant eux , ils gagnerent la porte par des rues

Qui me reçurent à grands coups de pieds. Il est mieux comme cela , que de dire , Ils s'y préparèrent.

Qu'il n'est rien qui punisse un homme vi-

cieux , comme son propre vice. Je ne me fers pas de cela comme d'allegation , mais comme d'expression , parce que ce Vers exprime bien ce que je veux dire.

détournées , & de-là des montagnes voisines couvertes de bois , où ils arriverent sur le point du jour. Je ne puis dire le mal que souffroient mes camarades : mais on ne sçauroit exprimer la douleur que je sentoïis à marcher sur les cailloux , avec une charge sur le dos , moy qui estois un asne de bonne maison , qui n'estois pas accoustumé à la fatigue. Je bronchois donc à chaque pas ; mais on me faisoit relever à coups de balton. En cette extrémité je voulus m'écrier , *O Cesar* , pour implorer le secours du Prince ; mais la parole me manqua sur l'*O* , & je ne pûs achever le reste ; si bien que cela ne seroit qu'à me faire battre par les voleurs , que je trahissois par mon cry. Je resolus donc de continuer paisiblement mon chemin , puisque je réüissois si mal à me plaindre , outre qu'on nous emmusela pour nous empescher de paistre en allant. Sur le midy nous arrivâmes à un hameau de connoissance , où nous fusmes fort bien reçûs ; & tandis que nos maistres disnoient , on nous donna quelque poignée d'orge ; mais je n'en pûs jamais gouter , parce que je n'y estois pas accoustumé , & voyant le jardin ouvert , je m'y jettay à corps perdu , pour aller manger des roses qui paroïssent , & repren-

dre ma premiere forme. Mais en arrivant je trouvay que c'estoit un laurier-rose, qui est un poison mortel aux asnes & aux chevaux. Cependant, comme je mangeois quelque salade pour me rafraîchir, le Jardinier arrive avec le baston à la main, & m'en donne quelques coups; mais je tournay le derriere si à propos, que je le jettay à la renverse d'un coup de pied à l'estomac: De-là je pris le chemin des montagnes; & luy de crier qu'on laschast les chiens après moy; ce qui m'obligea de regagner en haste mon écurie, pour éviter la rencontre de grands vilains dogues, *qu'on faisoit combattre contre des Ours*; mais je ne laissay pas en arrivant de recevoir quelques coups de bâton du Jardinier, pour payement de sa salade; ce qui fit que je la luy rendis au nez. Lorsque nos maistres eurent dîné, on nous remit nostre charge pour continuer nostre chemin, & par malheur la plus grosse m'échût en partage; dequoy desesperé, je deliberois de me coucher là pour me faire décharger, lorsque l'autre baudet qui avoit peut-estre le mesme dessein, s'estant laissé cheoir, comme on

Qu'on faisoit combattre contre des Ours. Il dit seulement, *capa-* | *bles de combattre; mais comme je le dis, cela fait plus d'effet.*

le voulut relever, & qu'on vit qu'il n'en vouloit rien faire, on luy coupa les jarrets, & on le jetta en bas des rochers; ce qui me fit sage aux dépens d'autrui. Je commençay donc à doubler le pas, quoy qu'on partageast encore sa charge entre le cheval & moy; ce qui me faisoit crever de dépit. Mais voyant que tout me réussissoit à contre-pied, je resolus de formais de porter mon mal en patience, & me hastay d'aller, sur l'esperance de trouver des roses au giste, qui n'estoit pas loin. Nous y arrivâmes avant la nuit, & trouvâmes en arrivant une vieille assise près d'un bon feu, qui nous aida à nous décharger, & ferra tout ce que nous avions apporté. Les voleurs luy demanderent pourquoy elle estoit ainsi assise les bras croisez, sans leur apprester à manger: mais elle dit que tout estoit prest, & qu'ils boiroient d'excellent vin, & mangeroient de la venaison. Ils se deshabillerent donc, & s'huilerent près du feu; puis s'estant lavez avec de l'eau chaude, se mirent à table. Sur ces entrefaites, il en arriva encore d'autres avec quantité de beaux meubles, & de vaisselle d'or & d'argent, qu'ils remirent entre les mains de la vieille, puis s'affirent à table auprès de leurs camarades. Pendant

le repas qui fut assez long & plantureux ; ils s'entretinrent de tout ce que peuvent dire des voleurs , après avoir fait un beau coup. Cependant le cheval & moy estions attachez au ratelier , où je faisois tres-mauvaise chere. Mais lorsque la vieille se fut retirée, je mangeay un morceau de pain que je luy avois escroqué. Le lendemain ils partirent tous ensemble, laissant un d'entr'eux au logis avec elle, ce qui me faisoit entager : car si elle eust esté toute seule, je me fusse sauvé aisément ; mais c'estoit un jeune homme robuste & vigoureux qui avoit l'épée au costé, & jettoit de temps en temps des regards de travers sur la porte qu'il avoit fermée. Trois jours après les voleurs revinrent sur le minuit, avec une belle fille qu'ils avoient prise, qui pleuroit & se desespéroit, sans vouloir ni boire ni manger ; ce qui me tiroit des larmes de compassion. Sur le point du jour quelques espions rapporterent qu'il passeroit bien-tost un estrangier avec grand équipage ; si bien qu'ils se leverent de table en tumulte, & s'armerent, puis sortirent en foule, emmenant avec eux le cheval & moy, après avoir laissé en garde la fille à la veille. Je n'allois qu'à coups de baston, croyant qu'on me menoit au combat ;

combat ; mais lorsque nous fumes arrivez sur le grand chemin, l'étranger fut incontinent devalisé, & l'on nous chargea de ce qu'il avoit de meilleur, laissant le reste caché dans le bois. Cependant, comme on nous faisoit marcher en diligence, j'allay heurter par hazard contre un caillou qui me fendit la corne du pied ; ce qui me fit boiter assez long-temps ; mais lorsque je vis qu'on deliberoit de me traiter comme on avoit fait mon camarade, je vainquis ma douleur, & fis le reste du chemin, comme si je n'eusse point eu de mal. On alla requerir la nuit mesme, ce qu'on avoit caché dans le bois ; mais on ne mena que le cheval, & l'on me laissa au logis à cause de ma blessure. Comme on fut party, je disois en moy-mesme, Qu'attens-tu icy davantage, à servir de pasture aux corbeaux ? Ne vois-tu pas comme on a traité ton camarade, & qu'on t'en a voulu faire autant par le chemin ? Prends une bonne resolution. Voilà la Lune qui luit, il n'y a qu'une vieille au logis, tu n'es point lié. Dans cette pensée, je cours droit à la porte, & la vieille après moy pour m'arrester ; mais voyant qu'elle n'estoit pas assez forte, & que je l'entraînois, quoyqu'elle me retint par la queue,

elle appelle à son secours la Pucelle : qui prenant son temps monte sur moy , & me pique , priant les Dieux de favoriser sa retraite , & promettant tout bas de me donner la liberté , si je la pouvois tirer hors de peril. Poussé de cette esperance , & de la gloire d'un si beau dessein , j'allois comme un genest d'Espagne , & non pas comme un baudet estropié , lorsqu'en un tournant nous rencontrâmes les voleurs qui nous arresterent tout court , & demanderent à la Belle en riant , où elle alloit ainsi la nuit , & si elle n'avoit point peur des esprits. On nous ramene donc au logis ; mais comme je n'estois plus piqué des aiguillons de la liberté & de la gloire , je ne me pouvois presque soutenir sur ma mauvaise jambe ; ce qui faisoit crever de rire nos voleurs. Comment , disoient-ils , maistre baudet , lorsqu'il est question de fuir , vous allez viste comme le vent ; & quand il faut retourner à la maison , vous ne sçauriez faire un pas. Nous vous apprendrons bien tantost vostre leçon : & en disant cela , ils commencent à charger sur moy , tant qu'ils me font une blessure à la cuisse. En arrivant ils trouverent la vieille qui s'estoit penduë de desespoir , & la roulerent en bas des rochers , en

admirant sa fidelité. Ensuite ils lierent la Pucelle pour empêcher qu'elle ne se sauvast une seconde fois; & s'étant mis à table, déliberèrent en beuvant, quel supplice ils luy feroient souffrir, & à moy aussi, pour punition de nostre crime. Là-dessus, l'un dit qu'il la falloit enfermer toute vive dans mon ventre, après m'avoir arraché les entrailles, & nous exposer ainsi sur la pointe d'un rocher, pour servir de pasture aux oiseaux, & la faire mourir de faim & de puanteur. Comme chacun approuvoit l'extravagance de ce supplice, & qu'on se préparoit à l'exécution, le Ciel qui n'avoit pas resolu de nous perdre, amene dans cet intervalle, le Prevost avec ses Archers, conduits par le fiancé de la Pucelle, qui se saisissent en un instant de tous les voleurs, & les menent au Gouverneur de la Province. Pour le fiancé, il charge sa maistresse sur mon dos, pour la ramener à son pere; & par tout où nous allions, on nous jettoit des fleurs en passant, & l'on accouroit au devant de nous avec des acclamations & des cris d'allegresse. Lorsque nous fûmes arrivez, elle eut grand soin de me faire bien traiter, comme le fidelle compagnon de sa bonne & de sa mauvaise for-

tune, & celuy qui avoit contribué tout ce qu'il avoit pu à sa délivrance. Mais je ne pouvois manger de ce qu'on me donnoit, & j'enviois la condition des chiens que je voyois faire bonne chere à la cuisine, maudissant en mon cœur le Destin, qui ne m'avoit plûtoſt fait levrier que baudet. Quelques jours après les nôces, cette Dame pour s'acquitter de ſa promeſſe, me fit donner la liberté, & me laſcher parmy les Cavales, qui eſtoit la plus belle récompene qu'on puſt donner à un animal fait comme moy. Mais le Destin qui n'eſtoit pas encore las de me perſecuter, voulut que la femme de celuy à qui l'on m'avoit recommandé, me fiſt porter la farine & tourner la meule, au lieu de me laiſſer en liberté : & pour comble de malheur, les Chevaux jaloux de me voir parmy leurs Cavales, croyant que je n'eſtois pas là pour enſiler des perles, eſtoient ſans ceſſe après moy à me perſecuter. Accablé donc de tous maux, & ne mangeant que du ſon, à cauſe qu'on me déroboit mon orge, au lieu d'un aſne gras & reſfait, je devins une méchante haridelle. D'ailleurs, on m'envoyoit querir du bois ſur une montagne droite & pierreuse, ſous la conduite d'un petit coquin qui

me chargeoit comme un Elephant, & ne cessoit de me battre, soit que j'allasse bien ou mal; & pour me faire enrager davantage, il me fraploit toujours au mesme endroit avec un baston noüeux, dont il me fit une large playe, à laquelle on ne donnoit jamais le loisir de guerir. Non content de cela, si ma charge pesoit plus d'un costé que d'autre, au lieu de me décharger de ce costé-là, il chargeoit l'autre de pierres, pour avoir plutôt fait, & montoit encore sur moy, pour passer un petit ruisseau qui estoit au pied de la montagne, de peur de se mouïller le bout des pieds. Que si je venois à succomber sous le faix, au lieu de me soulager, il me frottoit à grands coups de baston tout le long de l'épine du dos; de sorte que j'estois contraint de me relever tout seul, pour éviter un plus grand mal. Il s'avisa d'une autre invention pour me faire aller plus viste; ce fut de m'attacher une branche d'épine au derriere, qui me piquoit à mesure que je marchois; & lorsque je voulois m'arrester, il me battoit tout de nouveau. Pour me venger, je luy tiray un jour quelques ruades, dont il se souvint toute sa vie; & il ne s'en souvenoit jamais, qu'il ne m'en coutât quelque éguil-

lette de ma peau. Un autre jour que je n'avançois pas assez à son gré, étant chargé d'étoupes, il mit un charbon ardent entre mon dos & la charge, dont il m'eust bruslé tout vif, si je ne me fusse plongé dans un estang; & pour excuse, il dit à son maistre que je m'estois jetté dans le feu. Une autre fois il vendit ma charge de bois à un païsan, & dit que je l'avois jettée en bas des rochers; & que dés que je sentoïis quelque femelle, on ne me pouvoit plus tenir. Le maistre donc commanda qu'on me tuaït, & qu'on donnast ma chair aux esclaves; & si l'on demandoit ce que j'estois devenu, qu'on dist que les loups m'avoient mangé. J'évitay ce malheur par un plus grand; car un voisin luy dit que je pouvois rendre encore de bons services, & qu'il ne falloit que me chastrer pour me rendre doux comme un agneau. Cela fut donc conclu; & l'on alloit passer à l'exécution, lorsque la nouvelle arriva, que les jeunes mariez s'estant allé *promener sur mer* dans une chaloupe, avoient

<p><i>Promener sur mer.</i> Le Grec dit seulement, <i>sur le bord de l'eau</i>, mais il ne faut point s'amuser à faire des</p>	<p>événemens extraordinaires, quand on peut faire les choses régulièrement.</p>
--	---

esté submergez ; si bien que les valers ne songerent plus qu'à faire leur main pour se sauver, tandis que la maison estoit sans maistre. Dans cette conjoncture, celuy qui faisoit paistre les chevaux, les chargea & moy aussi, de ce qu'il pust emporter, & se retira en diligence. Mais quoyqu'on nous contrainnist de marcher jour & nuit, trois jours durant par un mauvais chemin, ce mal me sembloit doux auprès de celuy que j'apprehendois. Enfin nous arrivâmes à Beroée, qui est une des meilleures villes de la Macedoine, où dès le lendemain on nous mena vendre au marché ; mais personne ne vouloit de moy, s'il ne se fust présenté un de ces vieux Prestres de la Déesse de Syrie, qui m'acheta trente dragmes. Lorsque nous fusmes arrivez chez luy, il dit à ses compagnons Eunuques, qu'il appelloit ses Pucelles, qu'il leur avoit amené un beau mignon pour les divertir, ce qui les rendit tout joyeux ; mais lorsqu'ils m'eurent vû, ils commencerent à le maudire, & à luy reprocher que c'estoit pour s'en divertir luy-mesme, & luy souhaiterent une heureuse lignée de nostre mariage. Dès le lendemain ils chargerent sur mon dos leur Déesse pour aller par pais ; & lors-

*D'estre
chaptré.*

*7. livres
dix sols.*

que nous fumes arrivez au premier village, l'un d'eux se mit à jouer de la flûte, au son de laquelle les autres commencèrent à danser & à branler la teste, tout

Mirer.

furieux, jettant leurs chapeaux, & se tirant du sang des coudes & de la langue, tant que la terre en fut toute rouge en un instant. Cela ne me plaisoit pas trop, de peur qu'il ne leur prist envie de m'en faire autant, & de dire que la Déesse vouloit de mon sang en sacrifice. Cependant par ce bêtelage ils amassèrent quantité d'argent : car on leur donnoit jusqu'à de l'orge pour moy, & le reste de leurs petites necessitez. Mais comme nous fumes dans un autre village, ils prirent un grand garçon fort & robuste, pour leur servir d'étalon; ce qui me toucha tellement, que je ne pûs m'empêcher de crier, en voyant leur infamie, *O Jupiter*, sans songer que j'avois perdu la parole. Quelques païsans qui avoient perdu un baudet, accoururent au cry, pensant que ce fust le leur, & en entrant découvrirent tout le mystere; de sorte que le bruit en courut aussi-tost par tout, ce qui les obligea à déloger la nuit sans trompette. Comme ils furent hors du village, ils me pendirent à un arbre, & me fouëtterent dos & ventre, pour avoir

avoir revelé leur honte : jusques-là que transportez de fureur , ils me voulurent égorger ; mais la Déesse jetta des regards si furieux , que cela les arresta. Ils la chargerent donc tout de nouveau sur mon dos , & continuerent leur chemin , tant qu'ils arriverent sur le soir en la maison d'un Gentilhomme qui les receut fort bien , & luy fit des sacrifices ; mais j'y fus en grand danger. Car par malheur un de ses amis luy ayant envoyé un cuissot d'asne sauvage , les chiens le mangerent à la Cuisine , si bien que le Cuisnier se vouloit pendre de desespoir , craignant la colere de son maistre ; lorsque sa femme luy conseilla de m'égorger , & de mettre une de mes cuisses en sa place , parce que j'estois gras & refait. J'estois donc mort , si je n'eusse entendu moy-mesme la trahison , & couru à l'estourdie en la chambre du maistre , où je renversay d'abord la table & les flambeaux. Mais je faillis à trouver ma perte , où je cherchois mon salut ; car tout le monde se vouloit jetter sur moy , comme sur un furieux ; & on m'alloit mettre en pieces , si de frayeur je ne me fusse sauvé en l'appartement de mes Prestres , où ils m'enfermerent pour me tirer de ce danger. Nous partismes donc le len-

demain de grand matin, & arrivâmes en un gros Bourg, où ils dirent que la Déesse vouloit coucher dans le Temple; de sorte que les habitans credules la vinrent prendre aussi-tost avec grande reverence, & la placerent près la Patrone du lieu. Pour nous, on nous mit dans une méchante maison, où nous demeurâmes assez long-temps; & au départ, nous emportâmes avec nostre Déesse, une coupe d'or du Temple; mais les habitans l'ayant découvert, coururent après nous; & la trouvant dans nostre équipage, ils mirent les Prestres en prison, & me vendirent à un *Meusnier*, qui chargea aussi-tost sur moy dix boisseaux de bled, & me mena chez luy par un sentier rude & épineux. En arrivant, je vis quantité d'animaux de ma sorte, à qui l'on faisoit tourner la meule, ce qui me fut de mauvais présage; comme en effet, on me mit à l'hastelier dès le lendemain, après m'avoir bouché les yeux; & parce que je feignois d'estre tout neuf à ce mestier, on commença à m'instruire à coups de baston. Cela me fit tourner

Meusnier. Le Grec | que les anciens n'a-
dit, *Boulangier*; mais | voient point de moulin
il tenoit lieu de Meuf- | à vent ni à eau.
nier, parce qu'on tient |

comme une girouette, ayant déjà appris plusieurs fois à mes dépens, qu'il ne faut point se laisser prier de faire son devoir. Comme mon Maître vit que je diminueois à veüe d'œil, & que je ne pouvois porter un si grand travail, il me vendit à un Jardinier, qui se servoit de moy à porter des herbes au marché. La condition estoit assez douce; car tandis qu'il travailloit au jardin, je demeurois tout le jour à ne rien faire; mais je ne mangeois aussi que quelques méchantes *laituës pourries* qui m'engendroient des cruditez; outre que l'Hyver approchoit, & qu'il n'avoit pas *de quoy se nourrir*, ni moy aussi. Sur ces entrefaites il passa un soldat Romain, qui luy demanda quelque chose en sa langue; & comme il vit qu'il ne luy répondoit rien, il luy donna un coup de baston, sans considerer qu'il *Ou. fouit.* ne l'avoit pas fait par mépris, mais parce qu'il n'avoit pas entendu ce qu'il disoit,

Comme une girouette.
Le Grec dit, *Comme un sabot*; mais la comparaison n'en est pas si belle en nostre langue.

Laituës pourries. Il y a au Grec, *dures & ameres*; mais le mot de *dures* est ridicule en

cet endroit, pour un asne; & celuy de *pourries*, donne sujet à une galanterie qui suit.

De quoy se nourrir.
Il y a au Grec, *se nourrir*; mais un asne n'a point besoin de couverture.

364 L'ASNE DE LUCIEN.

à cause de la difference du langage. Cependant le Jardinier irrité se jette sur luy, & le renverse ; & comme l'autre croit qu'il le tueroit, il le battit de telle forte, après luy avoir osté son épée, qu'il fut contraint pour se sauver, de contrefaire le mort. Le Jardinier le laisse donc là, & chargeant son épée sur mes panniens, me chasse vers la ville. Le soldat de retour en avertit ses camarades, qui nous font chercher par tout ; & ayant découvert où nous estions, y menent le Magistrat. Mon maistre estoit caché dans un coffre, & moy dans un grenier, où l'on m'avoit enlevé par une *poulie*, comme en lieu où l'on ne me viendroit jamais chercher. Mais par une maudite curiosité, cause de mon premier malheur, comme j'entendis du bruit en bas, je mis la teste à la fenestre, pour voir ce qui se passoit ; ce que les soldats ayant apperçû, ils me montrèrent en riant, au Juge, qui entrant là dessus, chercha tant mon maistre, qu'il le trouva, & le fit mettre en prison. *Pour moy on me livra aux soldats, qui me vendirent deux écus*

Enlevé par une poulie. Je me suis servy de cette expression qui est plus gaye ; outre que

c'est ainsi qu'on charge les chevaux dans les Navires.

Pour moy on me livra.

au Cuisinier d'un Seigneur de Theſſalonique, qui avoit ſon frere Sommelier au meſme logis. Ils me placerent en un petit coin de leur appartement : mais comme ils reſſerroient pour eux le reſte des viandes, je pris mon temps qu'ils eſtoient allez au bain; & entrant dans leur chambre, je commençay à faire bonne chere de ce qu'il y avoit, ravy de trouver de la viande à mon appetit. Ils ne s'en apperçûrent point la premiere fois, à cauſe de la quantité de mets, outre que je m'eſtois un peu épargné; mais comme j'y retournois ſouvent, ils *commencerent à ſe regarder l'un l'autre de mauvais œil*, & compterent tout depuis en le reſſerrant. A la fin voyant que je ne mangeois point d'orge, & que je ne laiſſois pas d'engrailler, ils entrerent en quelque ſouçon; & m'ayant épié, découvrirent tout par la fente de la porte. Ils furent ſi eſtonnez du commencement, qu'ils demurerent comme immobiles; mais enſuite ils allerent appeller le reſte des gens pour en venir rire avec eux. A cet aſpect il ſe fit une huée generale, dont le

Il y a icy un Proverbe Grec qui n'eſt pas à noſtre uſage. *Commencerent à ſe* | *regarder de mauvais œil. C'eſt aſſez de cela, ſans leur faire dire des injures.*

Seigneur ayant entendu le bruit, il y accourut luy-mesme; & me voyant manger de bonne grace d'un morceau de sanglier, il ouvrit la porte de la chambre, dont je fus tout surpris; mais pour faire durer le spectacle, il me fit mener dans la salle, & servir magnifiquement tant de chair que de poisson. Quoique j'eusse déjà beaucoup mangé, néanmoins croyant qu'il y alloit de mon honneur, & que cela pourroit contribuer à ma liberté, & servir à me faire reconnoître, je me mis à table fort proprement, & commençay à gouter de tout; & comme quelqu'un se fut écrié, qu'il me falloit apporter du vin, le maistre commanda qu'on m'en donnast, & j'en beus un grand trait. Alors, tout ravy d'avoir trouvé un si grand trefor, il m'achette de son Cuisinier, le double de ce que je luy coustois, & me donne à un affranchy pour m'instruire; ce qui ne luy fut pas fort difficile, parce que j'en sçavois plus que luy. Je me couchois donc quand il vouloit sur un lit, & m'appuyois sur le coude, comme on fait quand on veut manger. Je lutois avec luy, dansois sur les pieds de derriere, & faisois mille autres gentilleses, donnant à connoître par un branlement de teste, que j'enten-

*Lit de
salle.*

dois tout ce qu'on me disoit. *Le bruit court par tout de cette merveille.* On m'admire comme un prodige, ne sçachant pas que dans cet asne il y avoit un homme enfermé; & comme le temps approchoit que mon Maître devoit donner un spectacle de Gladiateurs à Thessalonique, il me mena avec luy, & je le portay sur mon dos une partie du chemin. Lorsque nous fufmes arrivez, le peuple accourut pour me voir; car la renommée en estoit déjà répandue par tout, & il me fit mettre au bout de la table, où je faisois mille singeries pendant qu'il disoit. On ne laissoit pas de me montrer en particulier, de quoy l'affranchy tiroit beaucoup d'argent; & comme tous ceux qui me venoient voir, m'apportoient quelque chose, je devins en fort bon point. D'ailleurs, j'estois beau & poly, orné d'une belle housse de velours, avec de petites clochettes d'argent, & *le mors de mesme*; de sorte qu'une Dame devint amoureuse de moy, & acheta à grand prix une de mes nuits

Le bruit court par tout de cette merveille.
Le reste est exprimé
ensuite.

Et le mors de mesme.

Il y a au Grec, *d'or & d'argent*; mais je ne pouvois pas commodément repeter le dernier mot.

H h iij

de l'affranchy. Au retour du souper ; nous la trouvasmes qui avoit fait dresser un lit par terre pour elle & pour moy , au lieu où j'avois accoûtumé de coucher , avec de beaux tapis , & force carreaux , pour estre plus mollement & plus délicieusement. Au milieu de la chambre estoit une lampe d'argent , à la lueur de laquelle elle se frota & moy aussi , d'une huile tres-précieuse ; puis m'embrassant , me traîna par le cou sur le lit , avec des paroles & des caresses , comme si j'eusse esté son galand. Je ne me fis pas beaucoup prier , parce qu'elle estoit belle , & que je me portois fort bien ; mais comme je n'avois point caressé de femmes depuis ma metamorphose , je craignois de la tuer , & qu'on ne me punist après comme un homicide. A la fin enhardy , par l'exemple de Pasiphaé , qui avoit bien aimé un Taureau , je me mis en devoir de la satisfaire , & trouvay que c'estoit à grand tort que j'avois eu cette frayeur. Le jour venu , elle se leva à regret , & sortit avec ses gens qui l'attendoient dans une antichambre , après avoir obtenu une seconde nuit pour le mesme prix. Mais mon Maistre averty par son affranchy , nous vint regarder à travers la porte ; & estonné de

cette merveille, resolut de donner ce plaisir au peuple, & de me faire coucher publiquement avec une esclave de celles qui sont condamnées à la mort. Sur la fin donc des jeux, on me mit dans un lit, dont le bois estoit garny d'or & d'écaille de tortuë, & l'esclave auprès de moy; & en cet estat on nous traïsna avec une machine au milieu de l'amphiteatre, au grand estonnement de tout le peuple. Il y avoit là une table couverte de toutes sortes de mets, & servie par de beaux garçons, qui nous donnoient à boire dans des coupes d'or: mais outre la honte que j'avois de coucher avec une femme devant tout le monde, je n'estois pas trop en seureté, craignant que quelque beste farouche ne me vînt devorer. Dans cette apprehension il vint à passer un homme qui portoit des roses; ce que je n'eus pas plûtost apperçû, que je courus en manger, & repris ma premiere forme. Jamais spectateurs ne demurerent plus estonnez; les uns vouloient qu'on me bruslast comme un Magicien; les autres, qu'on apprist de moy auparavant, les raisons de cette merveille, lorsque je m'approchay du Gouverneur de la Province qui estoit present; & luy ayant fait le recit

On, enfin le jour des jeux estant arrivé.

C'est qu'il y avoit des volles autour de l'amphitheatre, où elles estoient renfermées.

Lucius,
Patras,
ville
d'A-
chaye.

de mon histoire, j'offris de tenir prison jusqu'à ce que j'eusse justifié tout ce que je luy avois dit. Mais ayant appris mon nom, & celuy de mon país, il me sauta au col tout transporté, & dit qu'il me connoissoit fort bien, & que mon pere estoit son intime amy, de sorte qu'il m'emmena avec luy. Au bruit de cet accident, mon frere arrive avec de l'argent pour me racheter; mais le Gouverneur me declara libre en pleine assemblée. Alors je crûs qu'il estoit de mon devoir d'aller remercier cette Dame, qui avoit témoigné tant de bonne volonté pour moy pendant ma metamorphose, m'imaginant que sa passion redoubleroit lorsqu'elle me verroit homme. *Mais il arriva tout le contraire*: car je reconnus de la froideur dans son entretien, que je ne scûs à quoy attribuer, si ce n'estoit à quelque avantage que j'avois perdu. Comme je luy en demandois la cause, elle me dit de fort bonne grace, qu'elle voyoit bien que son amour n'avoit esté qu'un effet de sa curiosité, & qu'elle n'avoit plus la mesme passion pour moy, maintenant que j'é-

Mais il arriva tout le contraire. Je passe icy plusieurs sautez le plus delicatement que je puis.

L'ASNE DE LUCIEN. 371
tois homme. Je retournay donc au lo-
gis tout honteux, & contay mon aven-
ture à mon frere, qui m'en fit long-
temps la guerre. De là nous nous em-
barquasmes par un bon vent, & ne fî-
mes pas plûtost arrivez au païs, que
j'allay rendre graces aux Dieux, d'a-
voir échappé de si grands dangers, &
d'estre arrivé au port après tant d'o-
rages.





JUPITER CONFONDU.

DIALOGUE.

JUPITER ET * UN CYNIQUE.

L'Auteur soutient en ce Dialogue, que le culte des Dieux est inutile, parce qu'ils ne sçauroient changer l'ordre des Parques, que l'on nomme le Destin. Mais quoyque cette doctrine soit impie, elle n'a aucune force contre les Chrestiens, qui n'attachent pas Dieu au Destin, mais le Destin à Dieu, & qui croient que ce n'est autre chose que le decret de sa Providence.

LE CYNIQUE. **J**UPITER, je ne desire ni les grandeurs ni les richesses, que les hommes te demandent avec tant de vœux & de larmes, & que tu as tant de peine à leur accorder. Mais, comme Philosophe, je cherche la verité, & voudrois bien sçavoir s'il est vray ce que disent Hesiodé & Ho-

* *Un Cynique.* L'Auteur en fait un homme nommé Cyniscus ; | mais cela n'est pas nécessaire.

JUPITER CONFONDU. 373

mere, Que les ordres du Destin sont inviolables.

JUPITER. Qui en doute ?

LE CYNIQUE. Celuy-cy s'est donc mépris, quand il dit, parlant de quelqu'un, de peur qu'il ne descende aux Enfers malgré la Parque.

JUPITER. Il est vray, car il ne se fait rien que ce qu'elle ordonne : mais les Poëtes, lorsque leur fureur les quitte, sont sujets à faillir comme les autres : ce qui n'arrive pas tandis que les Muses les inspirent.

LE CYNIQUE. Je le croy ; mais si ce que tu dis est veritable, *la Fortune* n'est donc qu'une chimere, quoyqu'on celebre tant son pouvoir, & que son nom soit touÿours en la bouche des hommes.

JUPITER. Il n'est pas permis de tout sçavoir : mais pourquoy faisois-tu cette question du Destin ?

LE CYNIQUE. Dis-moy premierement si les Dieux sont sujets comme nous, aux ordres des Parques.

JUPITER. Il n'en faut pas douter. Qu'as-tu à rire ?

LE CYNIQUE. C'est qu'il me souvient

La fortune. Je ne dis pas le destin, qui n'est autre chose que l'ordre des Parques, comme je l'ay dit à l'Argument.

374 JUPITER CONFONDU.

de ce qu'Homere te fait dire dans une assemblée des Dieux, Qu'avec une chaîne d'or tu peux *enlever les hommes & les éléments*, qui est la marque d'une puissance extraordinaire; au lieu que si ce que tu as dit est vray, tu ne tiens toy-mesme qu'à un filet, où tu demeures accroché comme un poisson l'est à l'hameçon. Les Parques auroient bien plus de sujet de faire les vaines que toy.

JUPITER. Que veux-tu conclure de là?

LE CYNIQUE. Que si les Parques sont les maistresses du monde, & qu'on ne puisse éviter ce qu'elles ordonnent, on est bien sot de vous adresser des vœux & des sacrifices, puisque vous ne sçauriez faire ni bien ni mal, & que vous n'estes tout au plus que les executeurs de leurs ordonnances.

JUPITER. Ce sont-là de fausses subtilitez, que tu as apprises de ces nouveaux Docteurs qui nient la Providence: mais ils se repentiront tost ou tard d'une si damnable doctrine.

On, par
la que-
nouille.

LE CYNIQUE. Je te jure par le fuseau des Parques, que je l'ay fait innocemment, & que je me suis embarqué insensiblement dans cette dispute; mais ce-

Enlever les hommes & les éléments. Cette fable est expliquée plus au long ailleurs.

pendant tu vois la consequence qu'on en peut tirer.

JUPITER. Cela seroit bon, s'il n'y avoit point d'autre sujet de nous faire des prieres. Mais, ou l'on nous remercie des graces qu'on a receuës par nostre entremise, ou l'on nous en demande de nouvelles, ou l'on nous revere comme une nature plus haute & plus excellente. Après tout, encores fait-on la reverence à celuy qui nous apporte des presens de la part de quelqu'un.

LE CYNIQUE. J'en tombe d'accord, pourveu que tu m'accordes aussi que vous n'avez aucun pouvoir de vous-mesmes, & que vous n'estes que comme un outil entre les mains du Destin. D'ailleurs, si quelqu'un de ces Philosophes que tu condamnes, estoit present, il te demanderoit pourquoy vous faites tant les vains, puisque vous dépendez comme nous, d'un ordre superieur, & que vous estes esclaves d'un mesme maistre. Car toute vostre immortalité ne sert qu'à éterniser vostre servitude, au lieu que nous sommes déliurez de la nostre par la mort.

Tu vois la consequence qu'on en peut tirer. | *ques petites interrogations dont le sens*
 Je retranche icy quel- | *exprimé ailleurs.*

376 JUPITER CONFONDU.

JUPITER. Mais cette dépendance n'empesche pas que nous ne vivions à nostre aise, & dans une parfaite felicité.

LE CYNIQUE. Cela est bon pour toy & pour quelques autres. Mais Vulcain est-il heureux de travailler continuellement à sa forge, comme un courtant de boutique ? Et Promethée jouissoit-il de sa felicité en croix, ou Saturne dans les prisons du Tartare ; pour ne point parler de Neptune & d'Apollon, qui ont servy à Laomedon, & à Admete ? Je laisse à part que vous estes exposez comme nous aux voleurs & aux sacrileges, & qu'on vous fond souvent au creuset, qui n'est pas un petit supplice.

JUPITER. Tu ne peux t'empescher de nous dire des injures ; mais prens garde que tu ne t'en repentes un jour.

LE CYNIQUE. Laissons à part les menaces. Tu ne me sçauois rien faire, si le Destin ne l'a ordonné ; & combien voit-on après tout, de sacrileges impunis ?

JUPITER. Ne disois-je pas bien que tu estois de ces Philosophes qui nient la Providence ?

LE CYNIQUE. Il semble que tu les apprehendes, je ne sçay pourquoy ; mais
je

JUPITER CONFONDU. 377

Je voudrois bien ſçavoir ce que c'eſt que voſtre Providence, & ſi elle eſt maiſtreſſe ou eſclave du Deſtin.

JUPITER. Je t'ay déjà dit que tu ne pouvois tout ſçavoir. Mais pour une queſtion tu en fais une douzaine, & toute ta Philoſophie ne tend qu'à montrer que nous n'avons aucune part aux choſes du monde, ou pour le moins aucun pouvoir.

LE CYNIQUE. C'eſt toy-meſme qui le dis, en rapportant tout à l'ordre des Patques, ſi ce n'eſt que tu t'en repentes à cette heure, & que tu veuilles eſtablir ton Empire au préjudice de leur.

JUPITER. Nullement.

LE CYNIQUE. *On feroit donc mieux de ſ'adreſſer à elles qu'à vous ; quoyque cela ſoit inutile auſſi, puisqu'elles ne peuvent changer ce qu'elles ont une fois ordonné, & que c'eſt une fatalité inévitable.*

JUPITER. C'eſt-là une doctrine capable de bouleverſer tout le monde, & de mettre l'Univers en combuſtion. Mais quand il n'y auroit autre choſe, nous

On feroit donc mieux. | que comme un outil
Je dis en un autre en- | en la main des Par-
droit, qu'ils ne ſont | ques.

578 JUPITER CONFONDU.

meritons bien qu'on nous remercie de ce que nous prédifons l'avenir.

LE CYNIQUE. A quoy fert de ſçavoir ce qu'on ne peut éviter ? Car ce que vous diſtes au pere d'Edipe eſt ridicule, *Garde-toy de te marier, parce que ton fils te tuera*, puisqu'il eſtoit auffi-bien deſtiné à ſe marier, qu'à eſtre tué par ſon fils ; & le fils de Creſus ne pouvoit éviter la mort, où il eſtoit entraîné par le Deſtin, auffi-bien qu'à la chaſſe. Ce n'eſt donc qu'une vaine curioſité des hommes de vous importuner de choſes que vous ne pouvez changer ; outre que la pluſpart de vos Oracles ſont trompeurs ou ambigus, & qu'on ne ſçait ſi c'eſt l'Empire des Lydiens, ou celuy des Perſes, que Creſus renverſera en paſſant le fleuve de Lydie.

JUPITER. Lorsqu'Apollon rendit cet Oracle, il eſtoit en colere contre ce Prince, pour la ſupercherie qu'il luy avoit faite.

LE CYNIQUE. Mais les Dieux ſe peuvent-ils mettre en colere, vû qu'eſtant ſans corps, ils ſont exempts de paſſion ? Dis plûtôſt qu'il eſtoit ordonné que Creſus ſeroit trompé par l'Oracle, & ramené tout au Deſtin, juſqu'à vos actions & à vos paroles.

JUPITER CONFONDU. 379

JUPITER. A ton conte nous sommes moins que rien : mais tu as raison de nous mépriser, voyant que je t'épargnes, moy qui tiens un foudre.

LE CYNIQUE. Ne t'ay-je pas dit que tu ne me sçauois rien faire, si le Destin ne l'a ordonné ? & quand tu me frapperois, je ne m'en prendrois pas à toy, mais aux Parques. Dis-moy toutefois : D'où vient que laissant impunis tant de parjures & de sacrileges, tu t'amuses à foudroyer des chesnes & des rochers, & quelquefois des innocens ? Tu ne répons rien ; est-ce qu'il ne m'est pas permis de tout sçavoir ? Pourquoi Phocion & Aristide meurent-ils dans une honteuse pauvreté, tandis que Callias & Alcibiade triomphent dans l'opulence ? Pourquoi Socrate est il contraint d'avalier du poison ? Pourquoi les Tyrans massacrent-ils les gens de bien ? En un mot, pourquoy faut-il que le vice triomphe, & que la vertu soit opprimée ?

JUPITER. Tu ne sçais pas ce qui est préparé là-bas après la mort.

Tandis que Callias & Alcibiade. Ces exemples suffisent ; outre que les autres n'é-

tant pas assez connus
parmy nous, ne fe-
roient pas d'effet.

380 JUPITER CONFONDU.

LE CYNIQUE. *Nous le sçaurons quand nous y serons.* Mais si dès ce monde les méchans estoient punis, & les gens de bien récompensez, cela seroit de grand poids pour nous porter au bien, & nous détourner du mal.

JUPITER. Est-ce que tu doutes du supplice des uns, & de la récompense des autres, après cette vie ?

LE CYNIQUE. Je sçay bien ce qu'on en dit. Mais, dis-moy, pourquoy est-ce qu'on les récompense, ou qu'on les punit ?

JUPITER. Parce qu'ils l'ont mérité.

LE CYNIQUE. Mais on ne mérite ni peine ni récompense, quand tout ce qu'on fait, on le fait par l'ordre d'autrui ; de sorte que si nous suivons celui des Parques, ce sont-elles, & non pas nous, qu'il faut récompenser ou punir.

JUPITER. Tu es un impudent Sophiste, qui ne mérites point de réponse.

LE CYNIQUE. Tu as raison ; car tu aurois de la peine à m'en faire. Je voudrois bien sçavoir où est la demeure

Nous le sçaurons quand nous y serons. | plutôt une boutade
Ce qu'il ajoute, est | qu'une raison.

JUPITER CONFONDU. 381
des Parques, & comment trois pauvres
vieilles se peuvent mesler de tant de
choses. Je les trouve bien miserables,
& ne voudrois pas changer mon destin
au leur. Mais je ne te veux pas impor-
tuner davantage : car je ne suis peut-
estre pas predestiné à estre plus sçavant.





JUPITER LE TRAGIQUE.

D I A L O G U E.

Les Dieux, & quelques autres parlent.

Il choque icy tout ouvertement la Providence ; mais le plus fort argument qu'il ait, est tiré des desordres qu'on voit arriver dans le monde ; ce qui en a embarrassé d'autres aussi-bien que luy, & de tres-saints Personnages. Mais sans parler des peines & des récompenses éternelles, on peut dire, Que la sagesse de Dieu sçait tirer le bien du mal, & que les afflictions de cette vie servent aux uns d'épreuve ou d'instruction, & aux autres de chastiment. Que l'adversité contribüe plus que la prospérité à former l'homme spirituel, qui est le chef-d'œuvre des Ouvrages de Dieu ; & que la félicité ne consiste pas dans les grandeurs & les richesses, comme s' imagine le peuple ignorant, mais dans la satisfaction de l'esprit. Au reste, on voit arriver des choses si à point nommé dans la conduite du monde ; tant pour la punition des méchans, que pour la justification des gens de bien, qu'on ne peut douter que ce ne soit un effet de la Providence, quoyque ses ressorts nous soient souvent inconnus.

MERCURE. **Q**U'AS-TU, Jupiter ; d'estre ainsi triste & rêveur, comme un Philosophe ? Il faut qu'il
 Triste & rêveur. J'exprime la pâleur plus
 bas,



Y ait quelque chose d'extraordinaire; ne nous le cele point.

MINERVE. *Je t'en prie, pere des Dieux & des hommes; Dy-nous ton mal, nous y trouverons peut-estre quelque remede.*

JUPITER. Il n'y a rien de si funeste & de si tragique, dont la nature des Dieux ne soit capable.

MERCURE. Grands Dieux! quel commencement!

JUPITER. O race maudite, que tu me fais de mal! Ah le méchant animal que tu as fait, Promethée!

MINERVE. Qu'y a-t-il? Dy-le hardiment, il n'y a icy que tes amis.

JUPITER. Ah! mon foudroyant tonnerre, vain épouventail de cheneviere.

MINERVE. Modere ta fureur, & parle un langage plus humain; nous ne sçavons pas assez bien nostre Euripide pour te répondre.

JUNON. Je sçay bien ce que c'est, sans qu'il le dise.

JUPITER. Nullement, tu en paroïtrois plus touchée.

JUNON. Je suis si accoustumée à recevoir de tes affronts, qu'ils ne me tou-

Je t'en prie, pere des Dieux. Il n'est pas à propos qu'elle parle en | Vers, parce qu'elle s'é-
to. ne de ce que Jupiter
y parle.

chent tantost plus. Mais je gagerois, à te voir ainsi passe & mélancolique, que tu as quelque amour en la teste ; car ce sont les marques de cette passion, aussi bien que *les sanglots & les larmes.*

JUPITER. Tu es plaifante, de croire que l'amour me puisse donner tant de peine.

JUNON. Je ne connois que cela qui t'en puisse donner.

JUPITER. Nos affaires, mes amis, sont sur le point de perir, &, comme on dit, *les fers sont au feu.*

JUNON. La terre a-t-elle produit quelque nouveau monstre ? ou si les Titans ont brisé leurs chaines, & veulent recommencer la guerre ?

JUPITER. *Nullement ; Tout va bien dans les Enfers ; & il n'y a rien à craindre de ce costé-là.*

JUNON. Pourquoi viens-tu donc faire

Les sanglots & les larmes. Il est plus honneste de le mettre ainsi, que de dire tout crûment, que Jupiter pleuroit.

Les fers sont au feu. Je mets un proverbe François pour un Grec, selon ma coustume. Le

reste est exprimé plus bas.

Nullement, tout va bien. Il n'est pas à propos de mettre cecy en forme de Vers, parce qu'on l'a prié de parler un langage plus humain, & qu'il l'a fait.

icy le Comedien , & nous reciter des Tragedies d'Euripide ?

JUPITER. Un Philosophe Stoïcien & un Epicurien eurent hier une dispute touchant la Providence , en la presence de plusieurs personnes doctes. L'Epicurien vint jusqu'à nier qu'il y eust des Dieux ; & quand il y en auroit , qu'ils se messassent des affaires du monde. L'autre soustint courageusement nôtre party ; mais à cause de la foule , on ne pût rien conclure , & l'on remit la partie au lendemain , qui est aujourd'huy ; Cependant chacun est en suspens de l'issüe de cette dispute. Tu vois qu'il ne s'agit pas de bagatelles , & que jamais affaire plus importante n'a esté traitée sur la terre , ni dans le Ciel ; car il est question de sçavoir si nous serons encore adorez , ou si nous passerons pour des fables & des fictions Poëtiques.

JUNON. Je ne m'étonne plus de ta rêverie , ni des termes tragiques dont tu t'es servi pour exprimer ta douleur ; car la chose le merite bien.

JUPITER. Cependant , tu croyois que c'étoit quelque amourette ; mais sans perdre le temps en des plaintes inutiles , songeons à trouver quelque prompt expedient.

MERCURE. Je suis d'avis que l'on publie l'Assemblée, puisqu'il s'agit de l'intérêt de toute la Communauté : il ne faut quelquefois qu'un sot pour donner un bon avis.

JUNON. Je suis de mesme sentiment,

MINERVE. Ce n'est pas le mien. Il ne se resout rien d'ordinaire dans ces grandes Assemblées ; car l'un se plaist à défaire ce qu'a fait l'autre, & cela ne servira qu'à troubler le ciel. Mais comme la chose presse, je serois d'avis que tu donnasses ordre en particulier, que le Stoïcien remportast la victoire, & que l'affront en demeurast à l'Epicurien.

MERCURE. Il n'est pas aisé de surprendre des gens nourris dans les subtilitez de l'école, ni de faire une supercherie en une dispute publique. D'ailleurs, si Jupiter décide tout seul une affaire de cette importance, on dira que c'est un Tyran, qui fait tout de sa teste, sans prendre avis de personne.

JUPITER. Va donc publier l'Assemblée.

MERCURE. On fait à sçavoir de la part de Jupiter, que le Conseil se tiendra dans une heure ; Qu'on ne manqué

Dans une heure. J'a- | qu'ils arrivent aussy-
joust ces mots, parce | tost.

pas de s'y trouver, parce qu'il s'agit d'affaires de consequence, où chacun a interest.

JUPITER. Ce style n'est pas assez élevé, pour une aventure si tragique. Il faut parler en Poëte en cette rencontre, & non pas en Sergent.

MERCURE. Mais je n'entens rien en Poësie; & si je m'en veux meller, je cours fortune de me faire moquer de moi, comme Apollon dans ses Oracles, quoyque pour sauver son honneur, il y entremesse toujourns quelque obscurité.

JUPITER. Ne te souvient-il point de quelque endroit d'Homere à ce propos?

MERCURE. Il ne m'en souvient pas trop bien, mais je tascheray de m'exprimer à sa façon; Que tous les Dieux, grands & petits, mâles & femelles, jusqu'aux Nymphes & aux Fleuves, ayent à se trouver promptement au Conseil des Dieux, pour des affaires qui concernent toute la Cour celeste.

JUPITER. Bon, les voilà qui arrivent en foule. Que chacun se place selon son merite & son rang; ceux d'or les pre-

De m'exprimer à sa façon. Je mets cela, | selon son merite & son rang. J'exprime pour n'estre point obligé à traduire des Vers, | ensuite l'art & la maniere.

miers , & ensuite ceux d'argent , d'yvoire , ou de cuivre ; & de pierre mesme , pourveu qu'ils soient de la main de quelque excellent Sculpteur . Car pour le reste , qui n'est considerable ni par l'art , ni par la matiere , qu'il se range en foule vers la porte , pour servir de nombre .

MERCURE . Mais qui l'emportera de l'un ou de l'autre ; lorsqu'il y aura contestation ? Préferera-t-on la statuë d'or d'un vil artisan , à celles de Myron & de Phidias , qui ne sont que de cuivre , ou de pierre ?

JUPITER . Il faut que l'or l'emporte , quoyqu'il fust mieux de l'autre façon .

MERCURE . C'est faire justement comme dans les Estats corrompus , où l'on préfere les richesses au merite . Fera-t-il pas beau voir Minerve , Apollon , Venus , & tous les autres Dieux de la Grece , passer après ceux des Barbares ? Car les premiers n'ont tout au plus qu'une feuille d'or , ou quelque filet sur l'yvoire , & sont de bois au dedans , plein de mouches & d'araignées ; au lieu que les autres sont d'or massif .

JUPITER . N'importe , je le veux .

NEPTUNE . Quelle extravagance , Mercure , de placer devant moy qui suis frere de Jupiter , ce monstre à visage de chien

*Bendie ,
Aisis ,
Mithrée ,
Aunbis .*

MERCURE. Il s'en faut prendre à ton frere, qui le veut ainsi ; & non pas à moy, qui ne suis que son valet. Ne vois-tu pas qu'Anubis est d'or, & que tu n'es que de cuivre? Car lorsque Lyssippe te fit, la pauvreté des Corinthiens ne leur permettoit pas d'avoir des statuës si précieuses.

VENUS. C'est donc à moy de passer la premiere ; car Homere m'appelle toujours *Dorée*.

MERCURE. Ce n'est qu'une épithete, ma mie, qui ne fait rien à la verité de la chose ; car dans Cnide tu n'es que de marbre blanc. Homere s'est bien abusé en d'autres endroits, comme quand il appelle Apollon *pere des thresors*, luy qui a esté contraint de mendier, & que tu verras tantost au bas bout, joüant au Roy dépouillé, parce que les voleurs luy ont dérobé sa couronne, & ses autres ornemens. Ce sera beaucoup si tu n'es pas la Les chez
villes de
sa l.yre. derniere.

LE COLOSSE DE RHODES. C'est à moy de passer devant ; car si je ne l'emporte par la qualité, je l'emporte du moins par la quantité : & quoyque je ne sois que de cuivre, on en pourroit faire de moy

Dorée. Il y a au | ne revient pas à nostre
Grec, d'or ; mais cela | Langue.

plusieurs d'or, si l'on vouloit; outre que je suis un chef-d'œuvre de l'Art, & véritablement l'unique, comme le Soleil que je représente.

MERCURE. Il semble qu'il ait raison. Que ferons-nous, Jupiter?

JUPITER. Il estoit bien besoïn de faire venir ce grand Colosse, pour nous faire tous passer pour des Pygmées? Qu'il se retire; car le plancher de la salle n'est pas assez haut pour le faire entrer, ou qu'il se mette sur ses genoux en quelque coin vers la porte, s'il n'aime mieux se tenir debout à l'entrée, pour servir de decoration.

MERCURE. Voicy encore une autre difficulté, de sçavoir qui passera le premier, d'Hercule ou de Bacchus. Car ils sont tous deux fils de Jupiter, tous deux de la main de Lysippe, tous deux de mesme métal, sans qu'on puisse reconnoistre qui est le plus ancien dans les tenebres de l'antiquité.

JUPITER. Nous consommerons tout le jour en de vaines ceremonies. Que chacun se range comme il pourra, sans préjudice à sa qualité, une autre fois on re-

Qu'il se mette sur ses genoux. Cela est mieux que de dire qu'il occu- | *pera le Siege d'une de ses fesses.*

glera les séances. Mais quel bruit est-ce que j'entends ?

MERCURE. C'est qu'ils demandent les distributions ordinaires de Nectar & d'Ambrosie.

JUPITER. Il n'est pas question icy de faire bonne chere ; Dis-leur que la chose presse , & que c'est une affaire d'importance.

MERCURE. Je ne scay comment me faire entendre à tant de peuples differens. Il vaut mieux faire signe de la main, tout le monde m'entendra. Courage , les voilà un peu raffis. Parles , tout le monde a les yeux fichez sur toy.

JUPITER. Il faut que je te die mon infirmité. Tu sçais comme j'ay coustume de tonner dans les Assemblées ; maintenant , soit que la grandeur du peril m'effraye , ou cette foule nombreuse , je ne sçay plus où j'en suis , & j'ay oublié mon exorde.

MERCURE. *Tout est perdu ; car ton silence est suspect , & on le prend pour un indice d'un plus grand mal.*

JUPITER. Je ne sçay par où commen-

<p><i>Tout est perdu.</i> Je ne parle point icy de la chaisne d'or de Jupiter , trop de fois repe-</p>	}	<p>tée , & dont il sera fait mention encore dans ce Dialogue.</p>
--	---	---

cer. Si je debutois par ce vers d'Homere;
Ecoutez-moy, grands Dieux, & vous,
grandes Déesfes, & ce qui suit.

MERCURE. Tu ferois mieux de prendre un exorde des Oraisons de Demosthene, en y changeant quelque chose pour l'accommoder au sujet, comme font les Orateurs modernes.

JUPITER. Tu as raison; c'est un grand soulagement. Je croy, Messieurs, que quand vous aurez appris l'affaire dont il s'agit, il ne sera point besoin de réveiller vostre attention, ni vostre courage. Car vous n'en avez jamais eu de plus importantes, & quand je me tairois, la chose parle d'elle-mesme, & vous reproche vostre negligence. Mais pour venir au point dont il s'agit, puisque Demosthene me manque, je vous diray sans préambule, Que j'assistay hier avec quelques autres, au sacrifice que fit Mnesithée, pour estre échapé du naufrage. Lorsque la ceremonie fut achevée, chacun se retira; mais comme il n'estoit pas tard, j'allay faire un tour au Ceramique, rêvant à la misere de nostre condition, & à la mauvaise chere qu'on nous avoit faite. Car à quinze ou seize que nous estions, Mnesithée ne donna qu'un vieux Coq tout catherreux, & trois ou quatre

grains d'encens pourry, après nous avoir promis dans le peril, des Hecatombes. Sur cette pensée, estant arrivé au Pécile, je vis une grande foule de peuple assemblé, tant sous les portiques, qu'à découvert, autour de quelques personnes, qui crioient à pleine teste, & je me doutay aussi-tost que c'estoit une dispute de Philosophes. Je m'approchay donc pour l'entendre, *après m'estre envelopé d'un nuage*, pour n'estre pas reconnu, & couvoyay les plus proches pour me faire place. Je trouvoy en arrivant, que c'estoit l'Epicurien Damis *qui disputoit de la Providence*, contre le Stoïcien Timoclés, & l'avoit réduit à tel point, par la force ou la subtilité de ses raisons, qu'il ne sçavoit plus où il en estoit; dequoy Damis ne faisoit que rire, & pour le piquer davantage, il le railloit incessamment. Alors, connoissant le peril, & voyant que Damis avoit les rieurs de son costé, *j'estendis la nuë qui me couvroit*, sur le reste de l'Assemblée, qui se separa aussitost, croyant qu'il fust nuit, & remit la

Après m'estre envelopé d'un nuage. Cela estant, il n'a point besoin de prendre la figure d'un Philosophe.

Qui disputoit de la Providence. La chose

est expliquée plus au long ensuite.

J'estendis la nuë qui me couvroit. Cela y vient mieux que la nuit, ou un nouveau nuage.

partie au lendemain. Cependant , j'en voyois plusieurs au retour , qui donnoient gain de cause à l'Epicurica , quoyque d'autres fussent d'avis, avant que de rien resoudre , d'attendre la fin de la dispute. Je vous ay donc assemblez dans cet intervalle , pour trouver quelque bon expedient. Vous voyez l'importance de l'affaire ; & que si Damis l'emporte , il ne faut plus esperer d'offrandes ny de sacrifices ; si bien qu'il faut donner ordre, s'il se peut , que Timoclés gagne la victoire , & que l'affront demeure à l'Epicurien. Que chacun se leve pour aller aux opinions.

MERCURE. Paix , Ecoutez. Que tous ceux qui ont droit de parler en cette Assemblée , le fassent en bon ordre & sans tumulte. Quoy ? personne ne bouge ? Ils se regardent l'un l'autre tout éperdus , comme s'ils avoient esté frappez de la foudre. *Puissiez-vous devenir aussi muets que vos statuës , & retourner dans vostre premier neant.*

MOMUS. Pour moy , je ne trahiray point le public par mon silence , & diray mon avis librement , si on me le permet.

JUPITER. Parle , si tu as quelque cho-

Puissiez-vous devenir muets. Je fais dire ce-
la à Mercure par for- | me de ressentiment ,
| plutôt qu'à Momus.



Te à dire qui soit pour le bien general.

MOMUS. Je m'estois toujours bien douté, Messieurs, du malheur qui nous est arrivé; c'est à tort qu'on s'en prend à Epicure & à ses Disciples. Car quel autre sentiment peuvent avoir de nous les hommes, en voyant le peu d'ordre que nous apportons aux choses du monde ? où le vice triomphe de la vertu; où les innocens souffrent la peine des coupables; & où l'on n'entend que des Oracles trompeurs, & des querelles, des divisions & des amourettes des Dieux, & autres choses semblables que content les Poëtes. Et vous trouvez estrange, après cela, que quelques-uns en murmurent? je m'étonne bien plus, qu'il y en ait encore d'assez fots pour nous sacrifier. Je te prie, Jupiter, de me dire; car on peut parler icy en toute liberté, si tu t'es jamais avisé de faire une recherche exacte des méchans & des gens de bien, pour punir les uns & recompenser les autres. S'il n'avoit pris envie à Thesée de nettoyer les grands chemins de voleurs, seroit-il leur maintenant d'aller à Athenes? Et si Hercule à la persuasion d'Euristhée, n'avoit purgé la terre de monstres, où en seroit-elle aujourd'huy? Qui la délivreroit des Scirons, des Cercyons, & des Pityocampes? Et que seroit-elle contre

l'Hydre & les Harpies , sans parler des Centaures & des chevaux de Diomedé ? Nous sommes assis tout le jour , les bras croisez , à regarder de quel costé vient le vent de quelque sacrifice ; sans donner ordre à rien , & laissant tout aller à l'avanture , & s'il faut ainsi dire , comme il plaist à Dieu. Bien loin donc de trouver estrange ce qui est arrivé , je crains qu'il n'arrive pis , lorsque les hommes commenceront à se déniaiser , & à reconnoître que tous leurs vœux & leurs sacrifices sont inutiles , & que les choses n'en vont pas mieux pour cela. Il faut donc aller à la source du desordre , & ne pas tant songer à perdre nos ennemis , qu'à reformer les choses qu'ils trouvent à redire à nostre conduite. Vous sçavez , Messieurs , que je parle sans passion & sans interest , puisque ma divinité n'est reconnuë que de fort peu de personnes ; & que pour un Autel que j'ay , les autres en ont cent.

JUPITER. Laissons ce folâtre , qui ne cesse de crier contre les desordres , sans y apporter aucun remede. Il est bien-aisé de reprendre ; mais mal-aisé de faire mieux , comme dit fort bien Demosthene.

NEPTUNE. Pour moy , Messieurs , qui n'ay pas grand commerce avec la terre , & qui ne me melle que du salut de ceux

qui navigent; je suis d'avis de foudroyer cet impie, qui nie nostre Providence. Cela fera voir pour le moins, que nous ne laissons pas tous les crimes impunis, & empeschera que l'erreur ne triomphe presentement de la verité.

JUPITER. C'est bien chanté. Ne sçais-tu pas que nous ne sçaurions faire ni bien, ni mal, si le Destin ne l'ordonne? Autrement aurois-je laissé impunis les sacrileges qui m'ont coupé l'or de ma chevelure dans mon Temple d'Olympie; & toy le pescheur qui t'a emporté ton trident à Gereste? D'ailleurs, il ne faut pas prendre un conseil qui ternisse nostre gloire. Si nous faisons mourir celuy-cy avant la fin de la dispute, on dira que nous en apprehendions l'évenement.

NEPTUNE, Prends un autre avis, si le mien ne te plaist pas.

APOLLON. S'il étoit permis à un jeune homme qui n'a point encore de barbe, de parler parmy tant d'illustres vieillards, je ferois quelque proposition qui ne seroit pas peut-estre inutile.

MOMUS. La chose est si importante, qu'il faut entendre tout le monde, sans s'attacher scrupuleusement aux loix, lorsqu'on est sur le point de les perdre. D'ailleurs, quoyqu'Apollon soit sans barbe, il est un des plus anciens Dieux, & des

Du Sénat de son sens.

confidens de Saturne, joint qu'il a un fils tout barbu, & qu'il fait profession de sagesse; si bien qu'il a interest de montrer qu'il n'a pas perdu son temps sur le mont Helicon avec les Muses.

APOLLON. Ce n'est pas à toy à m'en donner la permission, mais à Jupiter.

JUPITER. Je te la donne, parle.

APOLLON. Je sçay que Timoclés est plein de pieté & d'érudition, dont il tire un grand profit, dans l'institution de la jeunesse. Mais comme il réüssit en particulier, il se fait moquer de luy en public, à cause de sa timidité; outre qu'il parle avec tant de contention, qu'il s'embarrasse luy-même; & quand il veut le mieux faire, c'est alors qu'il fait le plus mal. D'ailleurs, on dit que ses pensées sont si subtiles & si délicates, que la pointe s'en émousse, pour estre trop fine; & ce qu'il dit est si obscur, qu'on a de la peine à le comprendre. Or vous sçavez que la clarté est la principale partie du discours.

MOMUS. O le plaisant Orateur, qui se coupe la gorge à luy-mesme! As-tu oublié que tes Oracles sont si ambigus, qu'ils auroient besoin d'un autre Apollon pour les interpreter? Tu ne devois pas te presser tant de parler, pour ne

rien dire qui vaille. Mais encore quel est ton avis ?

APOLLON. De donner à Timoclés un homme qui parle pour luy.

MOMUS. Cela seroit bon , de le voir disputer par truchement ! Mais à propos, puisque tu es Prophete , ne sçauois-tu dire ce qui arrivera de cette dispute , dont tu nous vois si fort en peine ?

APOLLON. Je n'ay pas icy les instrumens nécessaires pour cela.

MOMUS. Que tu sçais bien te sauver à propos ?

JUPITER. Parle , mon fils , sans donner cause gagnée à cet imposteur , comme si ton sçavoir dépendoit de quelques vaines ceremonies.

APOLLON. Je le veux , quoyqu'il fust plus à propos de le faire à Delphes ou à Colophone, où nous avons l'eau, l'encens, & le trepié. Mais il faut tascher de s'en acquitter , puisque Jupiter le commande.

MOMUS. Pour le moins parle clairement , qu'il ne faille point un second Oracle pour t'expliquer. Car tu vois bien de quoy il s'agit ; & ce n'est pas une piece qu'on te fait comme autrefois , pour t'é-
Il fait allusion à la t. on- perie

JUPITER. Arreste , le voila qui entre en fureur. Voy comme sa couleur chan-

ge, ses cheveux se dressent, sa gorge s'enfle, ses yeux se tournent, son corps se tremoussé. Enfin, il ouvre sa bouche sacrée, & prophétise.

APOLLON. Écoutez, Troupe Celeste, les Oracles de Phebus, sur la contestation captieuse de deux Sophistes armez de subtilitez & d'impostures. Il y aura grand bruit de part & d'autre, & beaucoup de paroles perduës. Mais lorsque le Vautour aux ongles crochus, aura empoigné la sauterelle, les corneilles annonce-pluyes, jetteront les derniers cris, & les mulets remporteront la victoire, tandis que l'asne frappera de sa corne ses petits aux pieds legers.

JUPITER. Dieux, l'horrible prédiction ! Mais que veut ce boufon, qui s'érouffe ainsi de rire ?

MOMUS. Qui ne riroit d'un Oracle si clair & si intelligible ? Sçauroit-on dire plus nettement, qu'Apollon est un Charlatan, & nous des asnes bastez, d'ajouter foy à ses impostures ?

HERCULE. Quoyqu'estranger dans le Ciel, je ne laisseray pas de dire mon sentiment, si Jupiter le trouve bon. Je suis d'avis de laisser commencer la dispute ; & si l'on voit que Timoclés ait du pire, je renverseray le portique sous lequel

quel ils sont , sur toute la troupe.

MOMUS. Voilà l'avis d'un méchant homme , de vouloir enveloper en mesme cause l'innocent & le coupable. Mais l'opinion n'est pas seulement cruelle & barbare , elle est sotte & impertinente ; car tu dois avoir appris depuis que tu es dans le Ciel , que tu ne peux rien sans l'ordre des Parques , & que ce sont elles qui font tout.

HERCULE. Quoy ! ce n'est pas moy qui ay tué le lion de Neméc , & l'hydre de Lerne ?

MOMUS. Non , ce sont les Parques par ton entremise.

HERCULE. Et maintenant , si un sacrilege a pillé mon Temple , ou renversé ma statuë , je ne m'en pourray venger , si elles ne le veulent ? Si cela est , je vous diray librement , comme un grossier Beocien que je suis , qui dis les choses comme je les pense , que j'aime mieux quitter le Ciel , & descendre dans les Enfers , où je seray pour le moins respecté des Ombres.

JUPITER. Voilà un habile homme , qui fournit des armes à son ennemy contre soy-mesme ? Mais qui est ce beau fils si poly , avec ses cheveux retrouffez à l'antique ? C'est ton frere , Mercure , qui se tient au marché près du Pécile , & qui

*Statue
d'airain
de Mer-
cure, au
marché
d'Abbé-
des.*

est tout luisant à force d'estre frotté d'huile, pour servir de moule aux Fondeurs & aux Statuaires. Qu'as-tu à courir, Hermagoras ? y a-t-il quelque chose de nouveau ?

HERMAGORAS. Oüy, & qui merite qu'on y donne ordre promptement. Car comme on m'accommodoit & qu'on me frottoit pour l'usage que vous sçavez, j'ay vû arriver deux mornes & pasles Athletes, qui se préparoient au combat, suivis d'une grande foule de peuple.

JUPITER. Nous sçavons ce que c'est, parle ; Le combat est-il commencé ?

HERMAGORAS. Ils n'en sont encore qu'aux injures ; mais ils estoient prests d'en venir aux coups, quand je suis party.

JUPITER. Il ne reste plus, Messieurs, que d'écarter les nuages qui nous déroben leur veüe, & de les regarder faire. Que les Heures tirent les rideaux du Ciel, & en ouvrent toutes les portes. Dieux, la grande multitude ! Mais Timoclés me paroist tout interdit, je crains bien qu'il ne succombe. Toutefois, il n'y

Frotté d'huile. Il y a au Grec, *de poix* ; mais il n'en est pas besoin pour servir de moule.

Du reste, Hermagoras parle icy en Vers ; mais cela ne sert de rien.

a plus moyen d'y donner ordre, il ne reste qu'à faire des vœux pour luy en particulier.

TIMOCLE'S. Hé bien, impie ! Tu dis qu'il n'y a point de Dieux, & qu'ils ne se meslent point des choses du monde ?

DAMIS. Dis-moy premierement ce qui t'oblige à en croire.

TIMOCLE'S. Non, c'est à toy de répondre.

DAMIS. Nullement, c'est à toy.

JUPITER. Le nostre fait mieux en ce qu'il crie plus fort. Courage, Timoclés, crie bien haut, afin qu'on ne puisse entendre les raisons de ton adversaire ; car c'est en cela que consiste la victoire.

TIMOCLE'S. Par les Dieux, je ne répondray pas le premier.

DAMIS. Parle donc, puisque tu en as juré ; mais du moins que ce soit sans injure, & puis je te feray réponse.

TIMOCLE'S. *Dis-moy, méchant :* Croy-tu que les Dieux ne se meslent point des choses du monde, & que tout se fasse à l'aventure ?

DAMIS. Oüy.

TIMOCLE'S. Et vous ne lapidez

Dis moy, méchant. Je réunis plusieurs petites interrogations en une.

pas un homme qui tient une si perniciousieuse doctrine ?

D A M I S. Tu as tort d'émouvoir contre moy le peuple. Il ne me faut pas vaincre par la crainte, mais par la raison. Tu devois pour le moins te montrer aussi patient que tes Dieux, qui ne me font aucun mal.

T I M O C L E' s. Ils t'en feront, méchant ; & ne laisseront pas un si grand crime impuny.

D A M I S. Ils ont assez d'autres affaires sur les bras, si l'on t'en veut croire, puisqu'ils se meslent de tant de choses. C'est pourquoy ils ne punissent pas tes parjures, pour ne rien dire du reste, puisque je l'ay promis ; car ils ne pourroient pas, à mon avis, prouver mieux leur Providence, qu'en te faisant périr. Mais peut-estre qu'ils sont bien loin maintenant, chez les Ethiopiens irreprehensibles, où ils vont souvent festiner, & mesme sans qu'on les en prie.

T I M O C L E' s. Que faut-il répondre à un si impudent Sophiste ?

D A M I S. Il ne faut qu'alleguer les raisons que tu as, pour prouver une Providence, sans te mettre en colere : car il y a long-temps que je les attends.

T I M O C L E' s. Les voicy. Premiere

ment le bel ordre du monde ; le cours réglé des Astres & des Saisons ; la composition admirable des plantes & des animaux ; leur production encore plus merveilleuse ; la façon de connoître, de voir, de se mouvoir, de se nourrir.

DAMIS. *Tu poses ce qui est en dispute ; car je ne nie point tout cela, mais je nie que ce soient des effets de la Providence. C'est assez que les choses conservent leur nature, sans que personne s'en mesle : mais tu appelles ordre, ce qui n'est qu'une nécessité, & penes que c'est assez, pour prouver ta Providence, de dire comme les choses sont ; mais c'est*

Tu poses ce qui est en dispute. Quand cela ne prouveroit pas directement la Providence, cela prouveroit toujours un principe tout sage & tout puissant ; car ces choses ne peuvent avoir esté faites à l'aventure : & la sagesse du principe emporte avec soy la sagesse de la conduite & de la direction. Du reste, cet Auteur a malicieusement mis toutes les bonnes raisons en

trois mots ; & pour rendre la chose plus ridicule, il fait estendre celuy qui les allegue en des Vers, sans force ni autorité. C'est pourquoy je les ay retranchez, parce que cela impose au lecteur qui voit passer legèrement sur ce qu'il y a de bon, & s'arreste sur des sottises, qui ne font qu'embarasser, & offusquer, s'il faut ainsi dire, la dispute.

un foible Argument , apportés - en un autre.

T I M O C L E ' s . Je ne croy pas qu'il soit befoin d'autres preuves , outre le consentement general des hommes , qui est comme la voix de la Nature.

Zamol-
xis.

D A M I S . On n'en ſçauroit tirer de conſequence bien forte , parce qu'ils adorent tous des Dieux differens. Les Scythes un Cimeterre; les Thraces un Fugitif de Samos; les Phrygiens la Lune; les Ethiopiens le Jour; les Cylleniens Phalés; les Affyriens une Colombe ; les Perſes le Feu ; les Egyptiens l'Eau : car ils adorent tous en commun cet Element, quoy qu'en particulier chacun ait ſon Dieu ſeparé. Les uns un Taureau ou un Singe ; les autres une Cicogne ou un Crocodile ; ceux-cy des Oignons ; ceux-là un Chat où un Monſtre a teſte de chien. Il y en a qui adorent l'épaule droite , les autres la gauche, ou la moitié de la teſte. Quelques-uns, un plat ou un gobelet de terre. Y a-t-il rien de plus divers & de plus ridicule ?

T I M O C L E ' s . *Mais ils s'accordent*

<p><i>Mais ils s'accordent.</i> J'ajoute cela qu'il a oublié par malice , & qui ſert à montrer que</p>	<p> la connoiſſance d'une divinité eſt comme un principe naturel dans l'homme.</p>
--	---

pour le moins tous en ce point, qu'ils adorent une Divinité, quoyqu'ils ne la connoissent pas.

MOMUS. Ne disois-je pas bien, Messieurs, qu'on examineroit un jour toutes ces fadaïses, & qu'on s'en riroit ?

JUPITER. Tu as raison, j'y donneray ordre, dès que le peril sera passé.

TIMOCLES. Venons aux Oracles & aux Prédictiones, qui sont les nouvelles preuves de la Providence & de la Divinité.

DAMIS. Ne parle point de ces monstres à double visage, comme les Portraits de Janus ou de Mercure ; ou bien je te demanderay duquel tu te veux servir, si ce sera de celui de Crésus qui luy coûta si cher, ou de quelqu'autre.

MOMUS. Il touche les choses que je craignois le plus. Où est nostre Prophete ? qu'il vienne défendre sa cause.

JUPITER. Ah ! que tu es importun, Momus, avec tes boufonneries hors de saison !

TIMOCLES. Ne vois-tu pas que tu renverses les Temples & les Autels, par ces maximes ?

DAMIS. Nullement. Il ne m'importe que l'on brusle des parfums qui sentent bon, ni qu'on égorge des victimes,

dont on fait après bonne chere. Mais je voudrois bien avoir renversé l'Autel de la Diane des Scythes, sur lequel on immole des hommes.

J U P I T E R. Que voilà un insolent mairaut, qui parle indifferemment de tout, sans reverer ce qu'il n'entend point, ni distinguer l'innocent d'avec le coupable!

M O M U S. Il n'en trouvera gueres parmi nous, où il n'y ait quelque chose à dire, & je crains qu'il ne s'en prenne à soy-mesme.

T I M O C L E ' S. N'entens-tu pas tonner Jupiter?

D A M I S. J'entens bien tonner; mais si c'est Jupiter ou non, je m'en rapporte à ceux qui viennent de Candie, qui disent qu'il est mort il y a long-temps, & qu'on y montre encore son sepulchre.

M O M U S. Voilà ce que j'attendois. Quoy! tu passis, Jupiter? Faut-il craindre un pauvre Philosophe?

J U P I T E R. Ne voy-tu pas que le peuple luy applaudit?

M O M U S. Où est donc maintenant ton pouvoir? Toy qui enlevés d'un seul coup les hommes & les élemens.

T I M O C L E ' S. Dis-moy, impie, n'as-tu jamais esté sur mer?

D A M I S. Oüy, fort souvent.

T I M O C L E ' S

TIMOCLES. N'as-tu pas pris garde qu'outre les voiles & les rames qui faisoient mouvoir ton vaisseau, il y avoit encore quelqu'un à la poupe qui le conduisoit, sans quoy il se fust égaré ?

DAMIS. Il est vray.

TIMOCLES. Et tu crois que ce grand vaisseau de l'Univers soit sans conducteur, lorsque le moindre petit Navire ne se peut passer de Pilote ?

DAMIS. Je te veux convaincre toy-mesme, par ton exemple. Dis-moy, protecteur des Dieux, As-tu veû un Pilote, qui ne donne ordre que son vaisseau aille bien ? Mais ton Pilote de l'Univers laisse tout aller à l'abandon. Il se sert pour la conduite de son navire, de gens qui n'y entendent rien. Tel commande qui doit obeïr, & les plus sots sont souvent les maistres. Consideres ces grands hommes, qui estoient capables, s'il faut ainsi dire, de conduire tout seuls la barque ; & bien loin d'y avoir quelque part, ils n'avoient pas seulement place au fond du Navire, tandis que des méchans ou des furieux estoient au gouvernail. Il ne faut donc pas s'étonner qu'un Vaisseau si mal conduit, fasse souvent des naufrages. S'il y avoit un sage Pilote, il donneroit les emplois toujours

L'ordre des hommes n'est pas celui de Dieu.

Il ne fait pas naufrage, mais ceux qui le conduisent.

aux plus dignes , & occuperoit chacun à ce dont il est capable , chastieroit les méchans , récompenseroit les bons , & rendroit l'Univers florissant. Si tu m'en crois donc , tu prendras une autre comparaison , car celle-cy cloche.

M O M U S. *Voilà nostre ennemy* qui triomphe , & qui vogue à pleines voiles.

J U P I T E R. Il est vray , Momus ; car nostre Avocat n'est qu'une beste , & ne dit rien que de commun & de trivial.

D A M I S. Si tu n'as autre chose à dire , nous n'avons qu'à nous retirer.

T I M O C L E ' S. *Qui quitte la partie la perd* , il faut donc que tu confesses que tu es vaincu.

D A M I S. Tout ce que tu voudras , pourveu que tu ne m'importunes plus.

T I M O C L E ' S. Tu ris , fils de putain ; qui as égorgé ton frere , & *couché avec ta sœur* , sans parler de tes autres abomi-

Voilà nostre ennemy.
L'Auteur le couronne icy luy-mesme , comme il fait souvent en d'autres lieux ; mais j'ay touché la réponse de ces choses dans l'Argument du Dialogue.

Qui quitte la partie, la perd. Je retranche

encore icy un méchant Argument du Stoïcien , qui insiste sur des choses qui n'ont point de force.

Couché avec ta sœur.
Je mets cela au lieu d'autres injures , ou saletez , qui reviennent moins à nostre façon.

nations. Mais tu ne m'échapperas pas, si tu échappes à la vengeance Divine; car je t'assommeray tout à cette heure à coups de pierres.

JUPITER. Grands Dieux! l'un s'en va tout riant, & l'autre le suit tout furieux. Que ferons-nous en cette extrémité?

MOMUS. Le plus court, à mon avis, est de ne pas faire semblant de rien, & de croire le Poëte, qui dit, *Qu'on n'a de mal que ce qu'on s'en fait.* Qu'importe qu'il y en ait de cette opinion, pourveu que la foule soit de nostre costé?

JUPITER. Ah! Mercure, j'aime-rois mieux un amy fait de la sorte, qu'un million d'autres.





LE SONGE, OU LE COQ.

DIALOGUE.

LE SAVETIER MICYLE, ET SON COQ.

Sous la Metempsychose de Pythagore, il décrit les incommoditez des richesses, & les avantages de la pauvreté.

MICYLE. **Q**UE le Diable emporte le Coq, qui m'a éveillé comme j'estois dans la plus haute felicité que puisse posséder un mortel, & qui n'a pas souffert que je donnasse quelque relasche à ma pauvreté. Mais quelle mouche le piquoit de chanter de si bonne heure ? Car ce profond silence me fait voir qu'il n'est pas encore jour ; outre que je ne sens point ce froid piquant qui annonce sa venue. On diroit qu'il garde la Toison d'Or, ou les Pommes Hesperides, tant il est soigneux & vigilant. Mais il ne le portera pas loin : car je luy tordray le cou dès qu'il sera jour, pour récompense de m'avoir éveillé si matin.

Je luy tordray le | est plus naturelle que
cou. Cette expression | celle dont il se sert.

LE COQ. Je pensois te faire plaisir, mon maistre, de t'éveiller de bonne heure, pour gagner de quoy subvenir à ta pauvreté; & si tu m'avois crû, tu aurois déjà remis un bout à un soulier, ou refait quelque pantoufle. Mais une autre fois je me tairay, puisque cela te déplaist, quand tu devrois mourir de faim. Prends garde seulement qu'en dormant la grasse matinée, tu ne sois heureux qu'en songe, & malheureux en effet.

MICYLE. Quel prodige est cecy, grands Dieux, mon Coq parle comme un homme!

LE COQ. On voit bien que tu n'es pas fort versé dans les livres: car tu aurois veû dans Homere le cheval d'Achille, s'arrester au milieu du combat pour haranguer, & pour predire l'avenir, ce qui est encore plus étrange, sans que ceux qui l'écoûtoient, priaissent Jupiter de détourner ce prodige. Que ferois-tu, si tu avois oüy parler le vaisseau des Argonautes, ou quelque *chesne de la forest de Dodone*, & veû des peaux de bœuf se traîner, & leur chair mugir à la broche? On ne doit pas trouver cela si

Ou quelque chesne de la forest de Dodone. | mé de le dire ainsi. Il y a *hestre* au Grec, Nous avons accoût-

extraordinaire de moy qui suis le compagnon de Mercure, qui est le Dieu de l'Eloquence, & qui ay coûtume de converser pamy les hommes. Mais si tu me veux promettre de n'en rien dire, je t'apprendray la cause de cette merveille.

M I C Y L E. Quand je le dirois, on ne me voudroit pas croire. Mais n'est ce point un songe que cecy, & suis-je bien éveillé ?

LE COQ. Je te diray une chose bien plus étrange ; c'est que j'ay esté homme autrefois, moy qui suis coq maintenant.

M I C Y L E. J'ay bien oüy dire que Mars avoit un beau garçon qui luy servoit de confident en ses amours ; & qu'éstant allé coucher avec Venus, il le laissa à la porte, pour l'éveiller quand le jour viendroit. Mais que ce beau fils s'estant endormy, le Soleil découvrit tout le mystere ; de sorte que Vulcain enveloppa les deux Amans dans ses filets : de quoy Mars indigné, changea ce jeune homme en coq, qui garde encore la creste de l'armet & les éperons, qu'il avoit lorsqu'il fut changé. Et ses descendans depuis, pour reparer son honneur, annoncent la venue du jour.

Les éperons. J'ay ajouté ce mot, qui vient fort bien au sujet,

LE COQ. J'ay oüy conter cette fable aussi-bien que toy ; mais ce n'est pas-là le sujet de mon changement.

MICYLE. Qu'est-ce donc ? J'ay grand de envie de le sçavoir.

LE COQ. As-tu jamais oüy parler de Pythagore ?

MICYLE. Qui ? ce Philosophe qui défendoit les viandes ?

LE COQ. Luy-mesme, qui avoit esté Euphorbe auparavant.

MICYLE. Il est vray qu'on dit que c'estoit un grand Magicien.

LE COQ. Ne luy dis point d'injures ; car c'est moy-mesme.

MICYLE. Dieux ! l'étrange metamorphose, d'un Coq en un Philosophe, ou plutost d'un Philosophe en un Coq ; mais comment cela s'est-il fait ? car il me semble que tu as deux choses toutes contraires à Pythagore ; l'une, de manger des feves ; & l'autre, d'estre grand causeur.

LE COQ. Lorsque j'estois Pythagore, je n'en mangeois point ; & n'ay jamais enjoint le silence qu'à mes Disciples, & non pas à moy. D'ailleurs, j'ay passé

Qui défendoit les viandes. C'est assez de cela en cet endroit. | *losophe. Il y a au Grec, l'estrange chose d'un coq Philosophe.*

D'un coq en un Phi-

depuis par beaucoup de conditions , qui seroient longues à raconter.

MICYLE. Conte-les moy , je te prie ; car si l'on me donnoit le choix de reprendre mon Songe, quoyqu'il fust tres-agreable , ou d'entendre tes aventures , je ne sçay lequel je prendrois , tant je trouve de ressemblance entre un Songe & ton Histoire.

LE COQ. Penses-tu encore à ton Songe , qui n'estant qu'un trompeur agreable , ne te pouvoit donner qu'une fausse felicité ?

MICYLE. *J'en ay l'esprit si plein* , que je ne m'en puis défaire ; & je crois que j'y songeray toute ma vie.

LE COQ. Cela est bien contraire à la nature du Songe , qui est de s'envoler en un instant ; c'est pourquoy on luy peint des aïles. Mais celuy-cy est comme demeuré pris à la glu sur tes paupieres. Que pouvoit-ce estre encore , pour te charmer si fort que tu ne le puisses oublier ?

MICYLE. J'ay plus d'envie de te le dire , que tu n'en as de l'entendre.

J'en ay l'esprit si | pense ; & l'autre n'est
plein. Il y a deux cho- | qu'une gentillesse , qui
 ses icy , dont j'expri- | est alleguée ailleurs
 me l'une dans la ré- | dans cet Ouvrage,

Car le souvenir seul des plaisirs, donne du plaisir ; mais conte-moy auparavant ton aventure.

LE COQ. Quand tu auras achevé ton Songe. Commence ; Que je voye s'il est sorti par la porte de corne ou d'ivoire.

MICYLE. Non ; mais par une troisième.

LE COQ. Homere ne fait mention que de deux.

MICYLE. C'est un rêveur qui n'y connoissoit rien. Cela estoit bon pour les siens, qui sentoient la gueuserie ; encore le pauvre homme ne les voyoit-il qu'à demy : Mais le mien est sorti par une porte dorée ; car il ne parloit que de richesses.

LE COQ. Comme les Songes se forment d'ordinaire des pensées qu'on a eues le jour, c'est sans doute que tu ne songes à autre chose ; car on met toujours la felicité en ce qu'on n'a point.

MICYLE. Veritablement, j'ay possédé en songe de grands trésors. Que cet or étoit brillant, & qu'il se rapportoit bien à la description qu'en fait Pindare, quand il dit, *Que l'eau est verita-*

<i>Que l'eau est veritablement excellente, &c.</i>		de Pindare, pour n'avoir point besoin de le repeter.
J'ay mis tout l'endroit		

blement excellente ; mais que l'or est com^mme un feu étincelant qui éclate dans la nuit. Car on diroit qu'il parle du mien. Mais pour ne te faire pas languir davantage , tu sçais que je ne soupay pas hier au logis.

LE C O Q. Il m'en souvient bien ; car je ne mangeay rien de tout le jour que quatre ou cinq fèves que tu me donnas le soir en arrivant , qui est un assez méchant festin pour un Athlète comme moy , qui ay fait des merveilles autrefois aux jeux Olympiques.

M I C Y L E. Je ne t'eus pas plutôt donné à manger , que je me couchay , parce que j'avois un peu bû ; & en dormant j'eus un songe qu'on pourroit nommer divin , & cette nuit-là , ambrosienne , comme fait Homere :

LE C O Q. Conte-moy ton festin auparavant , pour contenter mon appetit ; car je n'ay rien dans le jabot ; & tu sçais que le souvenir d'un bon repas n'est pas un petit regale pour un affamé.

M I C Y L E. Je te le diray de bon cœur , puisque tu le desires. Je rencontray par hazard le bon-homme Eucrate qui est si riche ; & comme je l'eus salué à mon ordinaire , je me retirois tout court , pour ne luy point faire de honte , parce que

je n'avois pas mes beaux habits , lors qu'il me dit que je vinffe souper chez luy, & qu'il celebroit le jour de la naissance de sa fille. Comme je m'excusois par respect, Non, dit-il, *tu tiendras la place d'un de mes amis* qui est malade. Alors, je pris congé de luy, tout joyeux, priant Dieu en mon cœur d'envoyer à cet amy-là la goutte, si ce n'estoit assez de la fièvre pour l'empescher de venir. Tout le temps qui se passa depuis, *jusqu'au souper*, me parut un siecle, tant j'avois besoin, il y avoit long-temps, d'une bonne carrelure de ventre. Je me promenois donc devant l'horloge, *en attendant que l'heure sonnast*, & n'en vis jamais de plus longue, non pas mesme celles où je travaille à credit. L'heure venue, je dou-

*P'expri-
me la
chose en
nostre fa-
çon.
C'est un
Savetier
qui parle.*

Tu tiendras la place d'un de mes amis. Le reste sera touché ailleurs ; c'est assez de cela icy.

Jusqu'au souper. J'ay mis la chose à nostre air ; car de dire, *jusqu'au bain*, cela eust esté obscur.

En attendant que l'heure sonnast. Il est indifferent qu'on en fasse un horloge au So-

leil, ou à ressorts pour l'intelligence de l'Auteur : & quoyque le Grec marque que c'estoit un horloge solaire ; neanmoins j'ay mieux aimé l'exprimer à nostre façon, usant toujours dans cette traduction de la liberté de me dispenser des circonstances qui ne sont pas absolument nécessaires.

blay le pas vers le logis, tournant mon manteau du beau costé, & trouvay plusieurs des conviez à la porte, & entr'autres le malade, qui s'estoit fait porter en chaise.

LE COQ. Qui estoit-ce?

*Thesmo.
polis.*

MICYLE. Ce vieux Pedant à la barbe sale & roufuc, qui n'enseigne que des sottises à la jeunesse. Il étoit tout passe & défait, & avoit bien de la peine à tirer un flegme du creux de son estomac, après avoit bien toussé. Comme il fut entré, le *Medecin du logis* luy dit qu'il ne devoit pas venir en cet estat, & qu'on luy eust envoyé à souper chez luy; mais il répondit qu'il n'avoit garde de manquer à ce qu'il devoit à Eucrate, & qu'il fust venu quand il auroit eu la mort entre les dents, de peur qu'on ne l'eust imputé à orgueil ou à dédain. Alors je ne pûs m'empescher de dire tout bas en grondant, qu'il eust mieux fait de laisser sa fièvre à la maison, sans venir troubler l'allegresse des festins, par sa mauvaise mine; & que s'il avoit à mourir, il valoit mieux que ce fust chez luy. Mais il ne fit pas semblant de m'entendre; & là-

Le Medecin du logis. } decin étranger, & plus à
Je l'ay trouvé mieux, } propos de luy faire di-
que d'en faire un Me- } re cela, qu'au Maistre.

dessus, le Maistre du logis le vint recevoir ; & luy donnant la main par honneur, quoyque ses valets l'aidassent à marcher, il le remercia de la peine qu'il avoit prise. Je méditois déjà ma retraite, lorsqu'Eucrate m'apercevant : Demeure, dit-il, Micyle, tu ne laisseras pas d'avoir place ; car j'enverray mon fils souper avec sa mere, dans l'appartement des femmes. Cette parole me rendit l'ame, quoyqu'il me fâchast de priver le fils de la maison de cet honneur. Comme tout fut prest, quatre ou cinq grands valets vinrent prendre nostre Pedant, & le mirent en sa place, qu'ils reparerent de quantité d'oreillers de part & d'autre, pour l'empescher de tomber. On me mit auprès de luy, parce que personne n'y vouloit estre. Le festin fut magnifique, & la Musique excellente, entremeslée de boufons & de bâteleurs, pour faire rire. Enfin ma félicité eust esté parfaite, sans le voisinage du Philosophe, qui me rompoit la tête des discours de la Vertu & des impertinences du College ; & je disois en moy-même, faisant reflexion là-dessus, qu'il n'y avoit point en ce monde de parfait contentement, ni de roses sans épines. Voilà quel fut le festin. Pour mon songe, il me sem-

bloit en dormant qu'Eucrate estoit mort, & qu'il m'avoit fait son heritier ; Qu'il me laissoit une source inépuisable d'argent, quantité de meubles, de vaisselle d'or & de Pierreries ; Que j'estois servy par une foule d'officiers & de valets, qui n'estoient que pour moy seul ; traîné sur un char estendu tout de mon long, comme si je n'eusse eu ni bras ni jambes. En cet estat glorieux, où tout le monde m'adoroit, il me prit envie de traiter mes amis, qui furent aussi-tost assemblez, comme il arrive ordinairement en songe : Mais parmy cette allegresse, comme on apportoit le dessert, & que je beuvois à leur santé dans une coupe d'or, toute ma felicité s'en est envolée par ton cry, & je suis redevenu aussi gueux que j'estois auparavant. Après cela, tu trouves étrange que je me mette en colere contre le perturbateur de mon repos, & le plus grand ennemy de ma joye ?

LE COQ. Es-tu si fou que de croire que la felicité consiste en ces choses ?

MICYLE. Je ne suis pas seul de cette opinion. Car il me souvient, lorsque tu estois Euphorbe, que tu aimois la magnificence, & que tu allois au combat

avec des tresses d'or, dont tes chevcux étoient tissus. Je croy que c'est pour cela qu'Homere les compare aux Graces ; car je ne voy rien de si agreable que l'or, dont Jupiter mesme se sert pour gagner les bonnes graces de ses maistresses. En effet, ce métal ne rend pas seulement l'homme illustre & glorieux, mais luy donne cent vertus qu'il n'a pas ; Témoin mon voisin Simon, qui faisoit le mesme métier que moy, & que je traitay l'année passée aux Saturnales *d'un plat de tripes*.

L E C O Q. Qui ? ce petit camus, qui nous emporta *une écuelle de terre* sous son manteau, & qui faisoit serment après, qu'il ne l'avoit pas veü ? mais je l'avois découvert, & je jettay un cry pour t'en avertir ; à quoy tu ne pris pas garde.

M I C Y L E. C'est luy-mesme. Ce galand *s'étant enrichi depuis peu* par la mort d'un de ses parens, qui l'a rendu presque aussi riche en effet, que je l'ay esté en songe, les Dames sont devenues amou-

Avec des tresses d'or.
C'est assez de cela pour le sujet.

D'un plat de tripes.
Je mets la chose à nôtre air.

Une écuelle de terre.

Cela est plus aisé à emporter qu'un pot.

S'étant enrichi depuis peu. Le reste n'est pas de ce sujet, & ce qui suit, est déjà touché dans son songe.

reuses de luy : cela l'a rendu si glorieux, que l'autre jour que je le saluois par son nom , il cria qu'il ne s'appelloit pas Simon , mais Simonide , & que je ne retranchasse rien de ce mot , si je ne voulois qu'il me retranchast les oreilles. Il ne faut donc pas trouver étrange que j'adore ce métal , qui rend beaux & gallands ceux qui l'ont. Mais qu'as-tu à rire ?

LE COQ. Je ris de voir que son éclat t'éblouit comme les autres ; mais je te veux montrer que c'est la source de tous maux , & que les plus riches sont les plus miserables ; car j'ay passé par toutes sortes de conditions.

MICYLE. A propos il est temps que tu contes tes aventures , car voilà la mienne achevée.

LE COQ. Sçache premierement , que tu és plus heureux que ceux dont tu envies la fortune.

MICYLE. Je prie les Dieux , pour punition de ta raillerie , qu'ils t'envoyent ma felicité. Mais conte - moy un peu comme d'Euphorbe tu devins Pythagore , & ensuite Coq , après plusieurs révolutions : Car il n'est pas qu'il ne te soit arrivé beaucoup de choses mémorables en tant de metempsycofes.

LE COQ. Il seroit trop long de reprendre dès le temps que nos ames descenduës d'Apollon, prirent un corps pour punition de quelque crime ; il n'est permis ni à moy de reveler ces mysteres , ni à toy de les entendre ; mais depuis que je fus Euphorbe

MICYLE. Dis-moy au paravant , si j'estois quelque chose avant que d'estre Micyle.

LE COQ. Tu estois une de ces fourmis des Indes qui tirent l'or.

MICYLE. Miserable que je suis , que je n'en ay gardé quelque peu pour m'aider dans ma necessité ! Mais que deviendray-je après cecy ? car si quelque bonne fortune m'attendoit , je serois homme à me pendre tout à cette heure à ta perche , tant il m'ennuye d'estre Savetier.

LE COQ. On ne peut sçavoir l'avenir. Mais pour commencer mon histoire , estant Euphorbe , je fus tué au siege de Troye , & devins ensuite Pythagore , après estre demeuré long-temps sans corps , jusqu'à ce qu'il plust à mon pere de m'en faire un.

MICYLE. Fus-tu tout ce temps-là sans boire ni manger ?

LE COQ. Qui en doute , puis que je n'avois point de corps ?

MICYLE. La guerre de Troye se passa-t-elle comme Homere la décrit ?

LE COQ. Comment l'auroit-il sçû, puisqu'il estoit alors Dromadaire dans la Bactriane ? Sçache qu'Ajax ne fut jamais si grand qu'il le fait, ni Helene si belle; car il m'en souvient. C'estoit un grand cou de Gruë, ou si tu veux de Cygne, puisque son pere en estoit un; & par la même raison elle estoit assez blanche, mais presque aussi vieille qu'Hecube; car Thecée qui la ravit, estoit durant la premiere guerre de Troye, long-temps auparavant qu'Agamemnon fust au monde.

Lors
qu'Hec-
cule la
prit.

MICYLE. Et Achille estoit-il aussi vaillant qu'il le publie ?

LE COQ. Je ne t'en sçaurois rien dire; car je n'eus jamais affaire à luy; & ne sçay ce qui se passoit dans le camp des Grecs, où je n'estois pas; mais son compagnon Patrocle ne me donna pas beaucoup de peine à défaire.

MICYLE. Ni toy à Menelaüs. Mais c'est assez de ces choses. Dis maintenant ce que tu fis, estant Pythagore.

LE COQ. J'allay trouver les Sages d'Egypte, pour apprendre leurs mysteres, après avoir esté instruit dans les Sciences humaines; & au retour je me

fis tellement admirer des Grecs qui demeurent en Italie, qu'ils me prirent pour un Dieu.

MICYLE. Je sçay comme tu leur fis accroire que tu estois ressuscité, & que tu avois une cuisse d'or. Mais dis-moy, quelle fantaisie te prit de défendre les viandes & les fèves ?

LE COQ. J'ay honte de te le dire.

MICYLE. Mais il ne faut rien celer à son amy, pour ne point dire, à son maistre ; car je n'ay garde maintenant de prendre ce titre.

LE COQ. C'estoit par caprice, pour me faire admirer.

MICYLE. Mais que devins-tu après avoir esté Pythagore ?

LE COQ. Aspasia, cette fameuse Courtisane de Milet.

MICYLE. Ha ! maistre Coq, je ne croyois pas que tu eusses jamais esté poule. Comment ! Pythagore a tendu des pieges à la jeunesse ? Pythagore s'est fardé & ajusté, pour plaire aux hommes ? Pythagore a eu des enfans de Periclés ?

Qu'ils me prirent pour un Dieu. Il n'est pas honneste de luy faire dire qu'il n'est qu'un *Chaulan* ; outre que

le moins qu'on peut injurier ces grands hommes-là, est toujours le meilleur.

LE COQ. Tu ne me peux dire d'injures, qui ne retombent sur Cénée & Tiresie, qui de femmes ont esté changez en hommes?

MICYLE. Mais dy-moy, quelle est la condition la plus heureuse, celle de l'homme; ou celle de la femme?

Il l'a expliqué en un autre Dialogue.

LE COQ. Tu sçauras un jour ce qui en est; car il n'est pas que tu ne deviennes femme plusieurs fois dans cette grande revolution de siecles.

MICYLE. Tu crois peut-estre que tous les hommes sont aussi voluptueux que les Samiens & les Milesiens. Car on dit qu'en ta jeunesse, tu servois de femme au Tyran de Samos, à cause que tu estois beau garçon. Mais que devins-tu après avoir esté Aspasia?

LE COQ. Le Philosophe Cynique Cratés.

MICYLE. Dieux! la plaisante metamorphose, d'une Courtisane en Cynique.

LE COQ. Après, je fus Roy, puis mendiant, ensuite Satrape, cheval, geay, grenouille, & enfin coq, après diverses metamorphoses. Et je ne l'ay pas esté une seule fois, mais plusieurs; car j'aime cette condition. Mais tu me fais rire de te plaindre de ta pauvreté. Car com-

mè j'ay passé par les grandeurs & les richesses, je sçay ce qu'en vaut l'aune.

MICYLE. Doncques, Euphorbe, Pythagore, Cratés, Aspasia, car je ne sçay comment te nommer.

LE COQ. Il n'importe. Mais tu feras mieux de m'appeller Coq, puisque je le suis maintenant, quand ce ne seroit que pour faire voir que tu ne méprises pas ma condition.

MICYLE. Dy-moy donc, Maistre Coq, puisque tu as passé par toutes sortes de conditions, quelle est la meilleure; celle des pauvres, ou celle des riches?

LE COQ. Considere, Micyle, les avantages de la pauvreté. Les bruits de la guerre ne t'effrayent point, parce que tu n'as rien à perdre; & quand on dit que les ennemis approchent, tu n'es point en peine de transporter tes meubles, ni de cacher ton argent. Mais au premier son de trompette, tu trousses bagage, & te sauves où il te plaist; si tu n'aimes mieux demeurer, parce que tu es en seureté par-tout: Au lieu que les riches voyent de dessus les murailles désoler leurs champs, vendanger leurs vignes, brusler leurs maisons, saccager leur bien. En quel estat penses-tu qu'ils soient alors? & ne crois-tu pas que cha-

cune de ces choses leur donne du poignard dans le cœur ? D'ailleurs, s'il faut lever de l'argent pour faire la guerre, c'est à eux qu'on s'adresse, & non pas à toy. Si la ville est prise, ce n'est pas toy qu'on tourmente; car on sçait bien que tu n'as point d'argent; mais on gese les riches, pour découvrir leurs trésors. S'il faut marcher contre l'ennemy, on ne te met pas aux premiers rangs, où est le danger; car tu n'es pas digne de cet honneur: Mais à la queue, où tu te peux sauver, si l'on a du pire, n'estant point arresté par la pesanteur de tes armes, ni par l'honneur qui est un fardeau encore plus pesant; & si l'on a du bon, on te traite magnifiquement après la victoire. Dans la paix aussi, l'on te cajole, & l'on te fait des largesses, pour monter aux dignitez. On te donne des spectacles, & on te construit des Bains & autres edifices publics, pour la necessité ou pour le plaisir. Ajoûte à cela, que les riches sont exposez à mille calomnies, à cause de leurs richesses. Vous leur faites rendre compte de leur administration, quand vous voulez, & vous confisquez leur bien, si la fantaisie vous en prend. Quelquefois, non contents de crier contre eux dans les assemblées, vous les pour-

suivez à coups de pierres, ou vous les jetez dans la riviere. Mais pour toy, tu n'apprehendes ni les accusations, ni les émotions populaires, ni les menaces d'un Tyran, & tu ne trembles point quand on crie au feu ou aux voleurs dans ton voisinage. Tu n'es point travaille de mille fascheux soucis. Tu ne crains point la nuit que l'on te dérobe. Tu n'es point en peine de faire rendre compte à des valets malicieux ou négligens, ni de te faire payer de ceux qui te doivent, ou de solliciter un procès, pour dépendre du caprice d'un Juge ou d'un Avocat. Enfin, pour le faire court, les richesses, par je ne sçay quelle fatalité, ne nous sçau-roient faire tant de bien, qu'elles nous font de mal. Car on est tourmenté, & de l'acquisition, & de la conservation, & du chagrin de la dépense : Au lieu que si tu as gagné cinq sols, tu les vas boire au cabaret avec tes camarades, où vous parlez indifferemment de tout, sans craindre qu'on vous jette le chat aux jambes. Si tu es malade, ce qui arrive rarement, parce que tu ne fais point d'excès, ni n'as de soucy qui te ronge, ton mal qui n'est point enraciné ni entretenu par les Medecins, s'en va aisément : mais les riches sont tourmentez par les

maux & par les remedes, & sujets à une infinité de maladies, dont tu ne connois pas seulement le nom. Enfin, si je t'avois fait une liste de tout ce qu'ils souffrent, je t'épouvanterois du nombre, sans parler de la mort dont ils sont en apprehension perpetuelle, & qu'ils considerent comme un supplice, au lieu que tu la regardes comme un azile. En un mot, ceux qui volent trop haut, courent fortune de se précipiter comme des Icares; au lieu que ceux qui rasent la terre, sont hors de danger.

MICYLE. Ils sont sages.

LE COQ. Veux-tu que je te conte les divers naufrages des Grands? Voy Crésus sur un échafaut, en opprobre à ceux qui l'ont adoré. Voy Denys le Tyran, qui tient un fouët au lieu d'un sceptre, & de Roy de Syracuse est devenu Maistre d'Ecole à Corinthe. Voy...

MICYLE. Arreste. Dy-moy un peu quelle est la felicité des Rois; car je suis bien aise de l'apprendre.

LE COQ. Elle est assaisonée de beaucoup de maux, Micyle, & peu s'en faut que je ne te dise des injures, de m'en avoir ramené le souvenir. J'ay esté Roy d'un grand pais, riche & florissant. J'ay eu tout l'appareil de la Royauté, meubles,

bles, suite, équipage, trésors, gardes, flotes, armées. J'étois respecté & adoré, comme un Dieu. Lorsque je sortois en public, on se pressoit pour me voir, on me suivoit en foule par les ruës, on couroit devant pour me voir passer, on montoit sur le toit des maisons, pour mieux contempler toute ma magnificence. Mais en cet estat, j'avois pitié de moy & de ceux qui m'adoroient, & me comparois à ces statuës superbes d'art & de matiere, qui sont aussi sales au dedans, qu'éclatantes au dehors, & qui pour un Dieu ou un Heros qu'elles representent, n'enferment que *des souris ou des mouches.*

MICYLE. Mais tu n'as pas encore dit leur defect ; car la pompe & la majesté n'est que le dehors de la statuë.

LE COQ. Que te diray-je de leur crainte, de leurs soupçons, de leurs défiances, de leurs ennemis découverts ou cachez, des embuschés qu'on leur dresse, de la haine des uns, du dégoust des autres, de l'envie de tous ? Ne pouvoir dormir, estre effrayé de mauvais songes, tourmenté de soucis cuisans, agité de vaines ou de ridicules esperances, mais

Des souris & des mouches. Le Grec ajoute, *des pieces de bois* & des clous ; mais cela n'est pas ordinairement dans les statuës.

toujours criminelles; importuné de plaintes, de demandes, d'expéditions, de jugemens, de traitez; accablé de conseils & d'alliances; embarrassé de mille facheuses intrigues. L'un a en teste son frs, qui est indigne de luy succeder: l'autre, son frere, qui leve secretement des troupes, & qui fait sous-main des créatures. On apprehende également les méchans & les gens de bien, estant jaloux de la reputation des uns, & en peine de la malice des autres. Ajoutez à cela le dépit d'une maistresse, qui ne nous aime point, ou en aime un autre: la jalousie d'un favory qu'on a trop élevé: la crainte d'une sedition du peuple, ou d'une conjuration des Grands; les exemples funestes des Princes détrônés, assassinés, empoisonnés, & autres histoires tragiques, qui retentissent sur les theatres.

MICYLE. N'en dis pas davantage, car cela me fait horreur; & j'aime mieux encore demeurer comme je suis, que d'estre empoisonné dans une coupe d'or en un festin, puisque toutes les réjouissances des Grands leur sont funestes. Je ne cours fortune en travaillant de mon métier, que de me couper de mon tranchet; au lieu que la vie de ces gens-là

est pleine de continuelles inquietudes. D'ailleurs, ce ne sont souvent que des Comédiens, qui sous un manteau royal couvrent une ame de faquin, & qui cachent la petitesse de leur pied dans la grandeur de leur cothurne. Tu vois que j'ay déjà appris à faire des comparaisons à ton exemple. Mais passons maintenant aux animaux; Que te semble de leur condition ?

LE COQ. Cela seroit long à conter, & n'est pas de nostre sujet. Je te diray seulement qu'elle est plus tranquille que la nostre, parce qu'elle est renfermée dans les bornes de la Nature, & qu'elle n'est point troublée de tant de maux, ni de tant de crimes. On ne voit point parmi eux de flatteurs, d'usuriers, de maltotiers, ni de toutes ces bonnes gens qui leur ressemblent.

MICYLE. Il est vray. Mais pour ne t'en point mentir, je ne me puis encore défaire de la passion que j'avois pour les richesses, que j'ay suçée avec le lait. Car l'exemple de mon voisin me touche, & mon songe me revient toujours dans l'esprit.

LE COQ. Je te veux guerir de cette maladie, tout à cette heure, & tandis qu'il est encore nuit, te mener chez quel-

245 LE SONGE,
celui de ces riches, pour voir quelle est
leur finitude.

MICYLE. Et comment feras-tu pour
savoir ? faudra-t-il percer la muraille ?

LE COQ. Non. Car de deux gran-
des plumes que j'ay à la queue, la droite
rend invisible, & ouvre toutes les por-
tes fermées, qui est une grace que j'ay
reçue de Mercure, à qui je suis consacré.

MICYLE. Si ce que tu dis est veri-
table, je vay transporter chez moy des
aujourd'hui toutes les richesses de mon
voisin, & le réduire à faire le métier
qu'il faisoit auparavant.

LE COQ. Cela ne se peut ; car Mé-
rcure m'a obligé de découvrir ceux qui
abuseront de ce secret.

MICYLE. Il n'est pas croyable que
le Dieu des larrons te veuille contrain-
dre à révéler ceux qui dérobent ; mais ne
laissons pas d'aller, je m'en empescheray
si je puis.

LE COQ. Arrache donc cette plume
de ma queue. Quoy ! tu les arraches
toutes deux ?

MICYLE. C'est afin d'estre plus as-
suré, outre que cela ne sera pas si dif-
forme.

LE COQ. Chez qui irons-nous pre-
mierement ? sera-ce chez cet homme qui



ne trouve pas son nom assez beau depuis qu'il est devenu riche ?

MICYLE. Oüy, Nous voilà à la porte ; Que faut-il faire ?

LE COQ. Mettre le bout de la plume dans la serrure, & elle s'ouvrira.

MICYLE. La voilà ouverte. Le beau secret ! la clef n'en eust pas fait davantage.

LE COQ. Marche le premier ; le vois-tu qui veille, tandis que tout le monde dort ?

MICYLE. Je le vois à la clarté d'une lampe fort obscure, qui est tout passée & défait. Il faut que quelque soucy le rongé ; car je n'ay point oüy dire qu'il fust malade.

LE COQ. Ecoutons ce qu'il murmure entre ses dents, nous en apprendrons peut-estre la cause.

SIMON. Voilà soixante & dix talens que je viens de cacher dans terre, sous mon lit. On ne me les dérobera pas, comme ceux que j'avois mis dans mon écurie, sous la mangeoire. Il faut que ce soit ce maraut de palfrenier qui ait fait le coup ; car on dit qu'il se traite bien, & qu'il a acheté un collier d'or à sa femme. Pour ma vaisselle d'argent, je crains bien qu'on ne l'emporte ; car j'en ay

quantité ; & la muraille de la dépense n'est pas à mon avis assez forte. Il vaut mieux que je passe le reste de la nuit sans dormir , & je la feray refaire demain. Car j'ay beaucoup d'ennemis & d'envieux , & principalement ce coquin de Savetier , qui est jaloux de ma fortune , à cause que j'ay esté de mesme métier que luy.

MICYLE. Oüy , infame ! Mais *je ne vole pas les plats* comme toy , pour jurer après que je ne les ay pas pris.

LE COQ. Tay-toy , que tu ne nous découvres.

SIMON. Il n'y a point de danger que je cherche par-tout , & que je fasse le tour du logis , de peur qu'il n'y ait quelqu'un de caché qui me vienne égorger ; car mes valets n'ont pas soin de tenir la porte fermée. Mais j'entens du bruit. Qui va là ! Je le tiens. Non , c'est un pilier de la galerie. Je tremble , & suis tout transi ; il me semble toujours de voir quelqu'un. Il faut recompter mon argent , je pourrois bien m'estre abusé. Toutefois j'entens du bruit. Quelqu'un passe dans la cour. Il vaut mieux pren-

<i>Je ne vole pas les plats.</i> Le Grec le dit d'une autre façon ; mais	je l'ay trouvé mieux de celle-cy.
--	-----------------------------------

dre les armes, de peur d'estre surpris.

LE COQ. Voilà, Micyle, la felicité de ton voisin, à laquelle tu portois envie. Passons chez Eucrate, tandis qu'il est encore nuit.

MICYLE. Dieux, la miserable vie ! Ainsi puissent vivre mes ennemis. Mais avant que de partir, je te prie que je luy donne un coup de poing.

SIMON. Aux voleurs, on m'a frappé.

LE COQ. Laissons-le crier, & passer comme son argent.

MICYLE. *Voilà la porte d'Eucrate entr'ouverte. Quelque valet y fait la débauche, ou il y a quelques rendez-vous amoureux.*

LE COQ. Le vois-tu qui calcule ses interets avec ses doigts crochus ? sans songer à la mort, qui le doit bien-tost changer en *fourmy ou en corbeau*, qui est le destin d'un usurier comme luy.

MICYLE. Ah Dieux ! je possedois tantost toutes ces richesses en songe.

LE COQ. Tu ne peux t'empescher

<p><i>Voilà la porte d'Eucrate. J'ay réüny en un, ce qu'il dit d'Eucrate, & de l'usurier Gnifon, afin que cela ne fust pas si long, ny si ennuyeux.</i></p>	<p><i>Fourmy ou Corbeau.</i> Le Grec met d'autres choses ; mais cecy convient mieux à un avare & à un usurier ; car le Corbeau cache & dérobe tout ce qu'il peut.</p>
---	---

240 LE SONGE, OU LE COQ.

de les admirer, quoy-que tu en-voyes les
defauts ! Mais la plaisante rencontre :
Vois-tu sa femme couchée avec son cuis-
nier, & sa fille d'un autre costé entre les
bras d'un galand ? C'est pour cela que la
porte estoit entr'ouverte. Quel creve-
cœur ce luy sera, quand il viendra à le
sçavoir ! Hé bien ! voudrois-tu estre ri-
che à ce prix-là ?

MICYLE. Non, j'aimerois mieux
mourir que de souffrir ces infamies. Fy
des richesses, je leur dis desormais adieu.

LE COQ. Sortons, voilà le jour qui
point. Une autre fois tu verras le reste.

Sa fille entre les bras | cela au lieu d'une saleté
d'un Galand. Je mets | qui est dans l'Auteur.





ICAROMENIPE.

DIALOGUE.

MENIPE ET SON AMY.

Ce Dialogue a quelque chose du CONTEMPLEUR & de LA NECROMANCIE, & raille l'incertitude des Philosophes, & leurs vaines & curieuses recherches; Mais il se moque en passant des Dieux, & de la vanité des hommes.

MENIPE. **D**epuis la terre jusqu'à la Lune, il y a trois mille stades; d'où jusqu'au globe du Soleil, on compte cinq cens parasanges; & de-là au ciel Empyrée, il y peut avoir une bonne journée d'Aigle.

L'AMY. Qu'est-ce que tu murmures entre tes dents, de Lune, de Soleil, de stades, & de parasanges?

MENIPE. C'est que je fais le calcul de mon voyage, pour voir combien j'ay mis à le faire.

L'AMY. Pensez que c'est quelque navigation lointaine, où tu reglois ton cours par celui du ciel & des astres,

Les stades ont cent vingt-cinq pas, à cinq pieds pour pas, & les parasanges sont de trente stades.

comme les Pilotes de Phenicie.

MENIPE. Nullement ; c'est dans le ciel que j'ay voyagé.

L'AMY. Il faut que ton songe ait duré long-temps , pour avoir *couru* tant de stades & de parasanges.

MENIPE. Ce n'est pas un songe , mais une verité.

L'AMY. Quoy ! tu arrives tout fraichement du Ciel !

MENIPE. Oüy , où j'ay appris des choses incroyables ; & c'est ce qui fait partie de ma felicité , qu'elles soient si grandes , qu'on ait de la peine à les croire.

L'AMY. Il faut baisser la teste , sans s'enquerir de choses si hautes , & fermer les yeux devant une si grande lumiere. Mais dis-moy , où as-tu pû trouver une échelle assez grande pour monter là-haut ? Car tu n'as pas esté enlevé dans le Ciel pour ta beauté , comme Ganymede.

MENIPE. Je n'avois pas besoin d'échelle ; ayant des aisles assez fortes pour me guinder jusques-là.

L'AMY. *Mais n'as-tu point* craint de tomber , comme fit Icare , & de ren-

Couru ; le Grec dit, *dormy*. Ceuy-cy m'a semblé micux.

Mais n'as-tu point. Je retranche les paroles inutiles.

dre quelque mer fameuse par ta chute ?

MENIPE. Non , car je n'avois pas des aïsses de cire , comme luy.

L'AMY. Où en as-tu pû recouvrer d'autres ? car à force de l'assurer , tu commences à me le faire croire.

MENIPE. *Un chasseur m'en a fait present de deux , l'une de Vautour , & l'autre d'Aigle , que j'ay accommodées sur mon corps fort proprement. J'ay commencé à voler d'abord terre à terre , puis prenant mon vol plus haut & plus loin , je me suis guindé dans le Ciel à l'aide d'un grand vent.*

L'AMY. Il faut que tu sois bien hardy & bien curieux , d'avoir tenté une entreprise si difficile.

MENIPE. Je t'en diray la raison. Après avoir reconnu la foiblesse & l'inconstance des choses humaines , je commençay à mépriser les grandeurs , les richesses , & les voluptez , & à m'adonner à la contemplation , & à la recherche de la verité , en quoy consiste le souverain bien. *Je consideray d'abord le Ciel*

Un chasseur , &c. Je mets en trois mots , ce que l'Auteur dit plus au long ; mais il n'y a que cela de nécessaire au sujet , & il est mieux

ici que plus bas.

Je consideray le Ciel & les Astres. J'ay rejeté à la fin une période qui est icy.

& les Astres qui semblent semer par l'air, à l'avanture ; le Soleil qui brille de tant de lumiere ; la Lune si diverse en ses changemens ; les foudres, les éclairs, & les tonnerres, qui font tant d'horreur & tant de bruit ; la grêle, la neige & les vents, d'une origine si admirable & si inconnuë, & le reste des merveilles de la Nature, où il y a tant à apprendre. Mais comme la raison de ces choses est obscure & incertaine, & qu'on ne peut deviner quel est l'Auteur de cet Univers, ni comment il a esté fait, & *s'il a eu un commencement* : Je trouvoy à propos de consulter les Philosophes, qui ont employé toute leur vie à le rechercher, & m'adressay à ceux dont la doctrine est la plus haute, & la vertu la plus austere. Ils s'offrirent de me l'enseigner pour une grande somme d'argent, dont je donnay la moitié comptant, & promis de payer l'autre à la fin. Mais je ne scay comment ils me jetterent dans une plus grande incertitude, & ne m'apprirent que des termes barbares & inconnus. Et ce qui est de plus étrange, c'est qu'estant d'avis si contraire, chacun assure pourtant qu'il a trouvé la verité, comme

S'il a eu un commencement. Il sera parlé de la fin ensuite.

Si elle s'estoit révélée à luy.

L'AMY. C'est une chose étrange, que des gens si sages & si sçavans, ne se puissent accorder en des matieres si importantes.

MENIPE. Tu rirois trop de voir ensemble tant d'orgueil & tant d'ignorance. Car quoyqu'ils ne soient pas plus habiles que les autres, & que la plupart radotent mesme de vieillesse, ils croyent pénétrer dans le Ciel avec leurs mauvais yeux, & mesurent le Soleil & les Astres, comme ils feroient leur cour ou leur jardin. Ils te diront hardiment *la distance qu'il y a d'une étoile à l'autre*, la hauteur du Ciel, la profondeur de la Mer, & la rondeur de la Terre, quoyqu'ils ne sçachent pas le chemin qu'il y a d'Athenes à Megare. Ils forment des cercles, & des triangles sur des quarez, & décrivent plusieurs Spheres là-haut, comme s'ils y avoient esté. S'ils parloient encore de ces choses problématiquement & sans vouloir rien affirmer; mais à peine que les uns ne jurent que le Soleil est un fer chaud; les autres que la Lune est habi-

<p><i>La distance qu'il y a d'une étoile à l'autre. Il y a au Grec, du So- leil & de la Lune; mais</i></p>	<p>celà fait le même effet, & ces mots sont trop souvent repetez.</p>
--	---

tée, & que les étoiles se nourrissent des vapeurs de la terre & de la mer, que le Soleil attire en haut par la force de sa chaleur. Pour leur contrariété, elle est toute manifeste. Car les uns disent que le monde est éternel, les autres qu'il doit finir, & décrivent sa fin comme son commencement. *Mais je m'étonne que faisant un Dieu Pere de l'Univers*, ils ne disent pas qui est le sien, & où il estoit auparavant; car il n'y a rien hors de-là?

L'AMY. Tu contes-là d'étranges choses de leur impudence & de leur curiosité.

MENIPE. Si tu sçavois ce qu'ils disent des idées & des choses incorporelles; *de la forme & de la matiere*; du vuide & de l'infiny; de la fin & des principes, tu en serois tout éronné. Car les uns font

Mais je m'étonne que faisant un Dieu Pere de l'Univers, &c. Cela semble avoir quelque apparence, & n'est qu'une fausse couleur; car le monde est un amas de plusieurs estres, & non pas un estre seul; mais un tout composé de pieces différentes, les unes corruptibles & les autres

incorruptibles; & partant, ce ne peut estre le premier principe. C'est pourquoy on en cherche un autre; & celuy-là n'en a point de besoin; car cela iroit à l'infiny, & il faut s'arrêter quelque part.

De la forme & de la matiere. Ces choses sont plus haut dans l'Auteur.

l'Univers finy, les autres non, les uns en comptent plusieurs, les autres n'en admettent qu'un : Il y en a qui veulent que le principe de tout soit la discorde, comme s'ils étoient ennemis de la paix. Pour les Dieux, combien y a-t-il de diversité? L'un dit que la divinité est un nombre; l'autre jure par le chien, l'oye, & le plantain; ceux-cy posent plusieurs Dieux de divers pouvoir; ceux-là n'en font qu'un, tant la disette en est grande. Les uns veulent que la divinité soit incorporelle, les autres non. Ceux-cy, qu'elle se mêle des choses du monde; ceux-là, qu'elle ne fasse rien du tout, comme ces personnages de Comedie, qu'on ne produit que pour la montre, ou *ces vieillards*, qui donnent leur bien à leurs enfans, pour ne se plus mêler de rien. Quelques-uns n'en veulent point croire, & donnent tout au hazard. Cependant cette contrariété me mettoit en une extrême peine. Car je n'avois pas la hardiesse de contredire à des gens qui font tant les venerables; & d'autre costé je ne me pouvois résoudre à croire pour certain, ce qui estoit si fort contesté. Dans cette irresolution, desespé-

Les Elements qui se font perpetuellement la guerre.

Ces vieillards, &c. | pour leur vieillesse; mais
 Le Grec dit, les valets | mon exemple m'a sem-
 qu'on oste du travail. | blé plus propre.

rant de trouver icy-bas ce que je cherchois, je voulus aller m'en enquerir dans le Ciel, & j'y montay *par l'invention que j'ay dite*. Je fus ébloüi d'abord par la grandeur de sa lumiere; mais comme je fus près du globe de la Lune, sentant une de mes aîles s'affoiblir, je m'y allay reposer, & contemplay de-là toute la terre, jettant les yeux tantost d'un costé, tantost d'un autre, comme le Jupiter d'Homere.

L'AMY. Conte-moy un peu ce que tu y as remarqué, afin que je ne perde aucune particularité de ton voyage. Car il ne se peut faire que tu n'ayes apperçû plusieurs belles choses, qui sont dignes d'estre sçûës.

MENIPE. Tu as raison; mais il faut que je te dise premierement, que la terre paroist beaucoup plus petite de là-haut, que le globe de la Lune, & que j'eusse eu de la peine à la reconnoistre, sans la Tour du Phare & le Colosse de Rhodes. Il est vray que l'Ocean jette quelque clarté aux rayons du Soleil, qui me la fit discerner peu à peu; & je contemplay ensuite le particulier de la vie des hommes.

Par l'invention que j'ay dite. Je l'ay expli- | qué plus haut, autant qu'il estoit nécessaire.

L'AMY.

L'AMY. Cela se contredit, Que tu ne l'ayes pû remarquer d'abord à cause de sa petitesse, & que tu ayes observé ensuite jusqu'aux moindres particularitez.

MENIPE. C'est que tu n'entens pas le reste. Comme j'estois en peine sur ce sujet, Empedocle m'apparut, noir comme un charbonnier, à cause des flâmes du mont Etna. Je me retiray d'abord, croyant que ce fût un fantôme, ou quelque démon du globe de la Lune; mais il me rassura en se nommant, & me conta comme la fumée qui sortoit de cette montagne brûlante, l'avoit porté jusques-là, où il habitoit maintenant, & voltigeoit çà & là, se nourrissant de rosée. Qu'il voyoit bien la peine où j'estois, & qu'il m'en vouloit tirer; *Qu'en remuant l'aile de l'Aigle*, qui est le plus clair-voyant de tous les oiseaux, je verrois clairement de ce costé-là, pourvû que je ne remuasse point l'autre: Et que je ne devois pas le trouver étrange, vû que les artifans pour mieux voir, avoient accoustumé de fermer un œil. Après avoir dit cela, il s'évanouït; mais je luy promis de luy faire à mon retour des

Qu'en remuant l'aile de l'Aigle. J'abrege ce qui est trop long.

effusions sous la cheminée, & de l'invoquer par trois fois à la nouvelle Lune; *dequoy il me remercia*, & me répondit en bon Philosophe, qu'il ne l'avoit pas fait pour la récompense, mais par le seul amour de la vertu. Je n'eus donc pas plûtoſt remüé l'aîle droite, qui eſtoit celle de l'Aigle, qu'elle jetta une grande lumiere, à la lueur de laquelle je vis tout ce qui ſe paſſoit fort diſtinctement. Car j'apperçûs le Roy Ptolomée couché avec ſa ſœur: Antigonus avec ſa belle-fille: Antioqus fils de Seleucus, qui faiſoit ſigne des yeux à ſa belle-mere. D'autre coſté, je vis Attalus empoisonné par ſon fils, & celui de Lyſimachus, qui dreſſoit des embûches à ſon pere. Alexandre tyran de Pheres, tué par ſa femme. Arſacés égorgeant la ſienne, puis massacré par Arbacés l'un de ſes Eunuques. Un autre chez les Medes avoit la teſte caſſée d'une coupe d'or en un feſtin, & eſtoit traîné par les pieds hors de la ſale. Voilà ce qui ſe paſſoit chez les Rois, pour ne point dire leurs moindres crimes. Les particuliers faiſoient comme la farce de cette Tragedie. Car on voyoit

*Strato-
nile.*

*Sparti-
nile.*

De quoy il me remercia, &c. Ceci eſt plus haut dans l'Auteur; } mais il vient mieux en cet endroit.

Hermodore l'Epicurien , qui se parjuroit pour de l'argent; Agathoclés le Stoïcien, qui plaidoit ses écoliers pour estre payé de ses leçons; Herophile le Cynique, entre les bras d'une Courtisane; l'Orateur Clinias pillant le Temple d'Esculape. Un autre perçoit le mur de son voisin, ou couchoit avec sa voisine, & mille autres galanteries d'une diversité tres-agreable.

L'AMY. Tu me ferois plaisir de m'en conter le détail.

MENIPE. Il seroit difficile de tout conter, puisqu'il est mesme difficile de tout voir. Car on peut dire que c'est comme dans le bouclier d'Achille, où il y a en un endroit des festins & des réjouissances, & en l'autre des procès & des funerailles. Icy les Gètes font la guerre, là les Scythes vont en chariot. D'un costé les Egyptiens labourent, les Pheni-ciens trafiquent, les Ciliciens dérobent; De l'autre, les Atheniens haranguent, les Lacedemoniens se donnent la discipline; enfin, c'est comme un mélange & un concert de plusieurs voix discordantes, qui font un assez plaisant charivary. Car ils ne sont pas seulement differens d'habits & de visage, mais de mœurs & de religion, jusqu'à ce que la mort vienne,

Ils faisoient leurs enfans devant l'autel de Di. mes pour les accoustumer à la douleur.

qui les rende tous semblables. Mais les plus ridicules, à mon avis, sont ceux qui se battent pour une vigne ou pour un champ, & qui pensent estre grands Seigneurs, pour posséder mille arpens de terre dans l'Acarnanie. Car la Grece ne paroist pas plus grande de là-haut, qu'elle est dans la carte, & le plus riche ne possède pas un atome d'Epicure. De-là jettant la veuë sur le Peloponese, je riois de voir combien d'Argiens & de Lacedemoniens estoient morts en un jour de bataille, pour une chose qui ne paroissoit pas plus large qu'une lentille d'Egypte. Que diray-je plus? le mont Pangée avec toutes ses mines, n'estoit pas si grand qu'un grain de mil? Que les riches après cela aillent vanter leurs trésors, qui n'en sont qu'une petite partie.

L' A M Y. O la plaisante chose, Menipe, & que je t'envie un si agreable spectacle! Mais les villes comment te paroissoient-elles?

M E N I P E. Comme des fourmillieres, où l'on voit des fourmis occupées, les unes à porter un grain de blé, les au-

Un grain de blé. Il y a au Grec, la moitié; mais il vaut mieux mettre un grain, à cause qu'il y a ensuite, un morceau de colle de fève.

tres un morceau de cosse de fève, celles-ci une ordure, ces autres, *leur compagnon qui est mort*. Je croy mesme, comme elles composent une petite Republique, qu'il y a parmi elles des Avocats, des Medecins, & des Philosophes. Que si cet exemple te semble trop bas, considere que les Myrmidons, qui est une nation tres-belle, sont venus de fourmis. Après avoir bien consideré toutes ces choses, je volay vers le plus haut plancher des Cieux, pour parler avec les Poëtes; mais je n'avois pas fait un stade, que la Lune me rapella d'une voix claire & feminine, & me pria de presenter à Jupiter l'impertinente curiosité des Philosophes, qui veulent sçavoir tout ce qu'elle a dans le ventre, & rendre raison de ses divers changemens. L'un dit qu'elle est habitée comme la terre: l'autre, qu'elle est suspenduë en l'air comme un miroir. Celly-cy, que toute sa lumiere est empruntée *du Soleil*; cet autre, que non, comme s'ils avoient envie de les mettre mal ensemble; quoyqu'elle se teust, disoit-elle,

<p><i>Leur compagnon qui est mort</i>. J'ay ajouté cela, qui vient bien à une Republique, & qui est vrai; car elles net-</p>	<p>toyent leur trou, quand il y a quelque saleté. <i>Du Soleil</i>. Il a dit plus haut, que c'est un feu chaud,</p>
--	---

de leurs débauches par respect, & qu'elle se couvrist quelquefois la nuit d'un voile, *pour ne les point voir*. S'ils ne cessoient donc de contrôler ses actions, qu'elle seroit contrainte de déloger, & d'aller habiter en un autre endroit; mais qu'elle prioit Jupiter pour la venger, de confondre leur doctrine, & de foudroyer les mécreans, qui ne la peuvent laisser en repos, & ne cessent de prendre sa mesure, comme s'ils luy vouloient faire un habit. Je luy promis de faire ses remontrances, & continuay mon chemin, tant qu'elle commença à me paroître fort petite, & à me dérober la vûe de la terre. Laisant donc le Soleil à main droite, & volant à travers les étoiles, j'arrivay le troisième jour au Ciel Empyrée, où je pensois d'abord entrer sans rien dire, & passer pour Ganymede, porté sur l'aile d'un Aigle; mais je craignis que celle de Vautour me fist reconnoître, & trouvay plus à propos de frapper à la porte. Mercure ayant appris qui j'étois, me fit entrer tout tremblant, après l'avoir esté dire à Jupiter. Les Dieux estoient assemblez dans une grande sale, fort surpris

Pour ne les point voir. | il est plus honneste au-
 Le Grec dit, *pour cacher* | trement.
leurs débauches; mais |

De ma venuë , craignant que les hommes ne vinssent à la fin à découvrir le chemin du Ciel , comme on trouve tous les jours quelque nouvelle invention. Alors Jupiter me regardant de travers , me dit brusquement : *D'où es-tu ? Qui es-tu ? D'où viens tu ? Où vas-tu ?* Ce qui m'étonna de sorte , que je faillis à tomber à la renverse. A la fin revenu à moy , je luy dis le sujet de mon voyage , & l'incertitude des choses humaines ; à quoy j'ajoutay les plaintes que faisoit la Lune. Mais Jupiter se souïrant, Hé bien, dit-il , Messieurs ! on s'étonne de l'entreprise des Geans , qui vouloient escaler les Cieux , & voicy Menipe qui y est monté. Ne crains point , poursuivit-il , tu demeureras icy aujourd'huy , & je te depêcheray dès demain. Après avoir dit cela , il se leva , & je le suivis vers l'endroit du Ciel , où il avoit accoustumé d'entendre les vœux & les prieres des hommes , parce qu'il estoit temps qu'il vaquast aux choses du monde. En allant il me fit diverses demandes : Combien valoit le blé à Athenes ? Si les choux avoient besoin de pluye ou de gelée ? Combien le dernier hyver avoit fait mourir de personnes ? S'il restoit quelqu'un de la race de Phidias ? Pourquoi les

Atheniens avoient cessé si longtemps de solemniser sa feste. S'ils continuoient dans le dessein d'achever leur Olympie ? Si l'on avoit pris ceux qui avoient pillé le Temple de Dodone, & plusieurs autres curiositez semblables. Comme je luy eus répondu à tout fort pertinemment ; Or ça , dit-il , Menipe , quel sentiment les hommes ont-ils de moy ? ne me le cele point. Quel autre , luy dis-je , sinon que tu es l'arbitre du monde , & le souverain des Dieux ? A d'autres , répondit-il ; Je sçay assez ce qu'ils pensent , quoyqu'ils ne l'osent dire tout haut. Car autrefois j'estois leur Tout ; & comme dit Homere, toutes les ruës & les places publiques estoient pleines de Jupiter , & l'air obscurcy de la fumée de mes sacrifices. Mais depuis qu'Apollon a établi un Bureau de Prophetie à Delphes , & Esculape une boutique d'Apotiquaire à Pergame ; Que Diane s'est mise en credit à Ephese, Bendis en Thrace , & Anubis en Egypte ; on ne parle non plus de moy que d'un trépassé , & chacun court à la nouveauté. C'est beaucoup , si quelqu'un me sacrifie une fois tous les cinq ans à Olympie. En un mot, mes Autels sont devenus aussi froids que les loix de Platon , & les Syllogismes de Chrysepe. En disant cela ,

nous

nous arrivâmes aux lieux où il depeſche les affaires du monde. C'eſtoit un rang de trapes, comme de fenêtres, où il y avoit à chacun une chaire d'or. Il ſ'afſit à la premiere, pour entendre les prieres des hommes, & n'eut pas plutoſt levé la trape, qu'on entendit une confuſion de toutes fortes de voix; l'un demandoit un Royaume, l'autre la ſanté: celui-cy la mort de ſon frere, ou de ſa femme: celui-là de gagner ſon procès, ou de remporter le prix aux jeux Olympiques: le Jardinier vouloit de la pluye, le vigneron du Soleil. Mais la plus grande contrariété eſtoit entre ceux qui navigent, dont les uns demandoient un vent, & les autres un autre, de forte qu'il ne ſçavoit lequel accorder. Je le vis une fois bien empêché, à cauſe que deux perſonnes

L'autre la ſanté. Il y a au Grec, de faire venir ſes oignons & ſes aulx: mais c'eſt aſſez de ce qu'il a parlé du Jardinier, & la ſanté y vient fort bien.

De ſon frere. Il y a au Grec, de ſon pere; mais je ne m'attache pas à la lettre.

Le Vigneron. Il y a

Tome II.

au Grec, le Foulon; mais l'autre y vient mieux, à cauſe de l'oppoſition qu'il fait avec le Jardinier, & j'ay mis le Jardinier pour le Laboureur, parce que le Jardinier a preſque toujours beſoin de pluye, & le Laboureur, non; *ſemper ſcientibus hortis.*

Qq

458 ICAROMENIPE.

vouloient avoir une même chose , où ils n'avoient pas plus de droit l'un que l'autre , & ils promettoient de mêmes sacrifices. Car en cette occasion il fit le Pyrrhonien , & ne voulut point se déterminer. De là il passa à la seconde trape, pour entendre les sermens , & foudroya l'Épicurien Hermodore , qui s'étoit parjuré, A la troisième il vauqua aux divinations & aux augures ; d'où il vint à celle des sacrifices , dont la fumée montoit avec grand bruit , rapportant le nom de tous ceux qui sacrifioient , afin qu'on sçeuſt à qui chaque sacrifice appartenoit. Ensuite il alla ordonner des vents & des saisons, & envoya la Bise souffler en Lydie , & Zephire sur la mer Adriatique , où il eut charge d'émouvoir une tempeſte ; mais les vents de midy se reposerent ce jour-là. D'autre côté il fit tomber dix mille muids de gresse en Cappadoce , pleuvoir en Scythie , neiger en Grece , tonner en Lydie ; & cela executé que bien que mal, il s'achemina vers la ſale du festin, parce qu'il estoit temps de souper. Cerés fournit le pain , Bacchus le vin , Hercule la viande , Neptune le poisson , *Venus les*

*c'est
qu'elle
voit
cesse de
tra-*

<p>Dix mille muids. Il y a au Grec, mille boisseaux ; mais cela n'est</p>	<p>pas si bien. Venus les épices. Il y a au Grec , le myrte ;</p>
---	---

épices, & ainsi du reste. Mercure me fit asséoir auprès de Pan, & autres Dieux de nature mixte, où Ganymede me ver-soit quelquefois du Nectar, quand Jupiter tournoit la teste de l'autre costé. Car il ne vouloit pas souffrir qu'on m'en don-nast, parce que c'est le breuvage des Dieux, comme leur manger est l'Am-brosie. Mais cela n'empêche pas qu'ils ne boivent le sang des victimes, & qu'ils ne hument la fumée des sacrifices. Pen-dant le souper, Appollon joua de la Lyre, Sylene dansa le *Cordace*, les Muses chan-terent la Theogonie d'Hesiodé, & la premiere Ode de Pindare. Comme on eut fait bonne chere, chacun s'alla cou-cher. *Mais tandis que les Dieux & les hommes dormoient*, je révois tout seul aux choses que j'avois vûës, & trouvois étrange qu'Apollon depuis si long-temps n'eust point de barbe, & qu'il fist nuit au ciel, où le Soleil luit toujourns, & autres choses semblables; après quoy je dor-mis un peu. Jupiter tint conseil de grand matin, & représenta, Qu'il avoit toujourns differé de parler des Philosophes; mais que la venuë de Menipe & les plaintes

*Comme
qui di-
roit une
pantalo-
nade.*

*Vers
d'Home-
re.*

mais comme elle est | *Le Cordace. C'est une*
Déesse de l'Arabie, cela | *danse de satyres.*
y vient mieux.

de la Lune , avoient achevé de le resoudre : Que c'estoit une Nation oisive , querelleuse & arrogante , pour ne point dire ses autres défauts , qui s'estoit introduite depuis peu , & qui n'étoit bonne à rien. *Car si l'on demandoit à un Philosophe, Que fais-tu ? & quel service rends-tu à la Republique ?* Il répondroit , s'il vouloit dire la verité , *Qu'il ne fait rien, que crier & aboyer tout le monde, & qu'il est inutile dans la paix & dans la guerre.* Cependant , dit-il , ce sont les plus glorieux de tous les hommes , qui font profession de tout sçavoir , & ne sçavent rien ; & ayant attiré la jeunesse , sous pretexte de luy apprendre de grands mysteres , ne luy enseignent que des sottises : *Qu'ils estoient partagez en diverses sectes , selon les diverses faces de la raison , & se couvroient tous du masque de la vertu , loüant en public la sobriété & la tempérance , tandis qu'en particulier ils faisoient bonne chere , & passoient leur temps.* Voilà , dit-il , quels sont ces Messieurs, qui s'appellent nos nourrissons. Mais le pire est , que les Epicuriens nient

Car si l'on demandoit. J'ay transposé icy l'ordre , & n'ay pas mis tout ce qui est dans

l'Auteur ; mais seulement ce qui étoit plus propre au sujet.

la Providence , & que si cette opinion vient une fois à s'établir , personne ne nous voudra plus faire d'offrandes ni de sacrifices. Je ne parle point des plaintes que fait la Lune. Vous les avez ouïes de la propre bouche de Menipe. C'est donc à vous de prendre là-dessus une bonne resolution , *qui vous soit ensemble & utile & glorieuse*. Il s'éleva alors un murmure de toute l'assemblée , qu'il les falloit foudroyer comme on avoit fait les Geans : à quoy Jupiter répondit que c'étoit-là son dessein ; mais qu'il en falloit differer l'exécution à cause de la feste. Cependant il donna ordre à Mercure de me couper les aisles , pour m'empescher une autre fois de voler si haut , & luy commanda de me remettre en terre ; ce qu'il fit , en me prenant par l'oreille , & me posant dans le Céramique. Voilà tout ce qui s'est passé en mon voyage du Ciel, dont je vais faire la relation aux Philosophes , qui se promenant dans le Pécile.

Qui vous soit utile & glorieuse. ; On bien, *utile aux hommes , & glorieuse aux Dieux* ; mais comme il ne s'a-

git icy que de l'intéress des Dieux , il n'est pas nécessaire de parler des autres.



LA
DOUBLE ACCUSATION
OU

LA CHICANE.
DIALOGUE.

JUPITER, MERCURE,
& plusieurs autres.

*Lucien excuse sa façon d'écrire , & blasme
ceux qui embrassent la Philosophie , par
de mauvais principes.*

JUPITER. **Q**UE veulent dire les Philo-
sophes , de tant vanter la
félicité des Dieux ? S'ils sçavoient la peine
que nous donnent les mortels , ils ne
riendroient pas ce langage , & ne nous
estimeroient pas heureux , pour avoir
notre soûl de Nectar & d'Ambrosie. Je

<p><i>Que veulent dire les Philosophes. En consi- derant Dieu comme un homme , il auroit bien des affaires, à se mesler ainsi de tout : mais en</i></p>	<p>le contemplant comme une nature infinie , ré- panduë par toute la Nature , & qui la meut , cette objection n'a point de force.</p>
---	---

ne sçay , pour moy , d'où leur peut venir cette erreur , si ce n'est de cet aveugle d'Homere , qui parle de tout à tort & à travers , & veut discourir des choses du Ciel , luy qui ne connoissoit pas seulement celles de la terre. Premièrement , le Soleil court tout le jour , *sans se reposer* ; & s'il s'arrestoit un moment , il feroit perir l'Univers. La Lune passe toutes les nuits sans dormir , à éclairer les débauchez , & ceux qui reviennent tard de souper. Apollon ne cesse de rendre des Oracles , & n'a pas plustost fait à Delphes , à Claros & à Colophone , qu'il faut courir à Xanthe , à Delos , & chez les Branquides : enfin , par-tout où sa Prêtresse l'appelle , après avoir bû de l'eau sacrée , mâché du laurier , & remué son trepié. Car pour peu qu'il tardast à rendre réponse , on le planteroit-là , & toute sa gloire s'en iroit en fumée. Je laisse à part les fourberies que l'on luy fait , pour l'éprouver ou pour le surprendre ; Témoin celuy qui mesla de la chair de tortuë avec celle de mouton , pour voir s'il les sçauroit discerner ; & il l'eust surpris , s'il n'eust eu bon nez. Considerez la peine

Oracle des Mithens , ainsi nommé de Brancus qui y a le premier présidé

Cresus.

Sans se reposer. Le Grec dit , Qu'il n'a pas le loisir de se grater l'oreille : mais cela seroit trop bas parmy nous.

464 LA DOUBLE ACCUSATION,
 qu'a Esculape après les malades toûjours
 chagrins & mélancoliques, & le dégoût
 qu'il y a à converser avec des gens *qui ont*
l'haleine mauvaise. Que diray-je des Vents,
 sans cesse occupez à souffler pour balayer
 l'air, qui est un assez maigre divertisse-
 ment? Le Dieu du Sommeil court toute
 la nuit, pour le repos des miserables,
 accompagné du Songe, qui est comme
 son truchement. Mais tous les autres ont
 du relâche horsmis moy, qui devois
 vivre à mon aise, sans rien faire, comme
 estant leur souverain. Bien loin de cela,
 il faut que j'aye toûjours l'œil sur eux,
 pour prendre garde si chacun fait bien
 son devoir, & chastier ceux qui y man-
 quent. D'ailleurs, il faut pleuvoir, gres-
 ser, venter, neiger, tonner, selon les
 diverses Saisons; entendre les vœux &
 les prieres de tout le monde, & parti-
 culièrement des malades, & de ceux
 qui navigent; Assister aux jugemens,
 pour punir ceux qui se parjurent; & aux
 augures, pour prédire l'avenir: enfin,
 par tout où l'on voit monter la fumée de
 quelque sacrifice. Estre en mesme temps
 à Olympie à gouster d'un hecatombe, &

Qui ont l'haleine | de parler des ordures
mauvaise. J'ay mieux | du bassin.
 aimé mettre cela, que |

chez les Ethiopiens à quelque festin. Régler le sort d'une bataille près de Babylone, & quelqu'autre affaire chez les Gètes. En un mot, donner ordre à tout. Encore avec cela, on a bien de la peine à éviter la calomnie; & pour peu qu'on se relâche, Epicure dira qu'on n'a soin de rien, ce qui n'est pas pourtant de petite conséquence: car si les hommes venoient une fois à se le persuader, adieu toutes leurs prières & leurs sacrifices. Il faut donc demeurer toujours attaché au gouvernail, comme un Pilote, & veiller tandis que les autres dorment. Je demanderois volontiers aux Philosophes, qui me croient si heureux, quand ils pensent que j'aye le temps de goûter ma félicité. Car j'ay tant d'affaires sur les bras, que je n'ay pas le loisir seulement de vider les différends qu'ils ont ensemble, ni même quelques procès que divers Arts ont intentez contre des particuliers.

MERCURE. Il y a long-temps que je les entends murmurer, & ne l'osois dire. Car chacun se plaint qu'il n'y a plus de Justice, & qu'on ne fait point droit sur leurs demandes.

JUPITER. Que t'en semble, Mercure? Veux-tu que nous leur donnions audience dès aujourd'huy, ou que nous

466 LA DOUBLE ACCUSATION,
les remettions à une autre fois ?

MERCURE. Je suis d'avis qu'on les dépesche promptement.

JUPITER. Va donc crier , Que tous ceux qui ont quelque affaire de cette nature, se trouvent presentement à l'Areopage , où la Justice distribuera au sort les Juges , selon la qualité & l'importance du fait. Que si quelqu'un n'est pas satisfait de leur jugement , il en pourra appeller à mon Tribunal , où l'on reverra le procès tout de nouveau. Que la Justice donc s'aillè asseoir auprès des venerables Déessees , pour assister à l'audience , afin que tout aille bien.

Eumenides, dont l'Autel estoit au lieu où l'on rendoit la Justice.

LA JUSTICE. Quoy mon pere ! Que je retourne en terre pour y voir triompher ma rivale ?

JUPITER. Tu n'as rien à craindre , ma fille , les choses ont bien changé de face depuis que les Philosophes sont venus au monde , & particulièrement Socrate , qui a tant loüé la Justice , jusqu'à y mettre le souverain bien.

LA JUSTICE. Tous ses beaux discours n'ont pas empêché qu'on ne l'ait condamné luy-même , sans luy donner le loisir de sacrifier un coq à Esculape , comme il en avoit fait vœu.

JUPITER. Il ne faut pas s'étonner que

cela soit arrivé dans l'enfance de la Philosophie. Mais maintenant qu'on presche tout haut la vertu, & que toutes les ruës & les places publiques sont pleines de Philosophes, aussi-bien que de Jupiter, il n'y a point de danger pour toy. Ne les vois-tu pas en foule dans les carrefours & les lieux publics, avec la besace sur l'épaule, un livre à la main gauche, & un bâton à la droite ? Jamais il n'y eut tant de nourrissons des Dieux. Les artisans abandonnent leur boutique, pour vaquer à la Philosophie, & se noircissent le corps au Soleil pour prendre la teinture de la vertu. En un mot, on voit croistre en une nuit les Philosophes, comme les champignons, & il y en a plus que le Printemps n'a de fleurs, l'Esté de moissons, & l'Automne de raisins, pour parler avec les Poëtes.

*C'est
qu'il y en
a voir
grande
quantité
pour
Marc-
Aurele.*

LA JUSTICE. Mais on n'en est pas plus vertueux pour cela ; & je sçay bien que plusieurs me fermeront la porte parce qu'ils ont chez eux mon ennemie.

JUPITER. Non pas tous, ma fille, il y a toujours quelques gens de bien ; & cela suffit. Mais hastez-vous de partir, pour vuidier quelques affaires dès aujourd'huy.

MERCURE. Tirons vers Sunion, un

*Où, ces
deux
pointes
de ro
chers.*

peu au-dessous d'Hymette , à la gauche du mont Parnés , où se voyent ces deux forteresses. Il semble que tu ne sçaches plus le chemin ? Qu'as-tu à pleurer , ma sœur ? ne crains rien. Il n'y a plus de Phalaris , ni de Bufiris , de Scirons , ni de Pityocamptes ; la Sagesse tient le haut bout , avec le Portique & l'Academie , où l'on ne parle plus que de toy , & l'on n'attend que ton retour.

LA JUSTICE. Tu le peux mieux sçavoir que personne , si tu le veux dire ; car tu es tous les jours aux lieux publics & aux assemblées.

MERCURE. Ce n'est pas à toy que je voudrois déguiser la verité. Sans mentir , j'en voy plusieurs d'une contenance bien réformée ; Je ne sçay pas s'ils sont aussi vertueux en effet qu'en apparence. Il est vray qu'il y en a quelques-uns qui n'ont pas encore bien pris teinture à cause de leurs vices , & sont marquez comme des Leopars. Mais tout en devant , nous voicy arrivez près d'Athenes. Attens-moy-là , & regarde vers le Pnyccé , tandis que j'iray faire les proclamations ordinaires du haut de la forteresse, pour estre entendu de tout le monde.

*Place
d'Athe-
nes, où le
peuple
s'as-
sist.*

LA JUSTICE. Dy-moy auparavant , qui est cet homme qui s'avance avec

une flûte à la main , & des cornes à la teste !

MERCURE. C'est Pan , cet illustre compagnon de Bacchus , qui se tenoit autrefois sur le mont Parthénien ; mais depuis le service qu'il a rendu aux Athéniens à la bataille de Marathon , ils luy ont donné une grotte sous leur forteresse.

PAN. Bon jour Mercure & la Justice.

MERCURE. Bon jour , le bon Danseur , & le bon Musicien , *qui a ajouté depuis peu à ces titres , celui de Vaillant.*

PAN. Qui vous amene en ces quartiers ?

MERCURE. La Justice te le dira ; car je suis pressé d'aller là haut.

LA JUSTICE. Jupiter nous envoie terminer quelques differens , qu'il y a long-temps qui durent entre les Philosophes. Mais , dy - moy comment l'on te traite icy ?

PAN. Assez mal contre mon attente. Car pour recompense d'avoir chassé les Barbares du pays , on se contente de me sacrifier deux ou trois fois l'an quelque

*Une flûte à la main,
& des cornes à la teste.
Cela suffit pour le désigner.*

*Qui a ajouté , &c.
Je fais dire le tout à
Mercure, pour ne point
faire d'interruption.*

470 LA DOUBLE ACCUSATION ,
bouc puant , qu'on mange ensuite devant
moy avec des réjouïssances publiques
pour me divertir , car je n'ay point de
part au festin.

LA JUSTICE. Mais les Philosophes
n'ont-ils pas maintenant reformé le
monde ?

PAN. Qui ? ces foux mélancoliques ,
ces grandes barbes de bouc , qui sont
toûjours en querelle , pour des choses
où ils n'entendent rien , ni moy aussi ;
car tu sçais qu'on n'est pas fort subtil en
Arcadie : & pour moy , je me contente
de sçavoir danser , & joüer de la flûte ,
& quelquesfois des coûteaux , lorsque
l'occasion s'en presente. Mais je les en-
tens crier tous les jours , & parler d'idées
& d'incorporalité , & autres choses sem-
blables , où je n'entens rien , parce que
je n'ay pas fréquenté les Escoles. Ils
commencent assez paisiblement d'abord ;
mais la dispute venant à s'échauffer , c'est
à qui le prendra d'un ton plus haut. Car
les plus grands criers y ont le plus d'a-
vantage , parce que ceux qui n'y enten-
dent rien , qui sont toûjours le plus grand
nombre , jugent des choses par l'exte-
rieur , & donnent cause gagnée au plus
resolu. A la fin de la dispute , comme ils
ne sçavent plus que dire , ils se retirent

avec force injures , & essuyent la sueur de leur front , après avoir paru au combat , le visage enflammé , la gorge enflée , & les yeux presque hors de la teste, *comme un Trompette* qui sonne de toute sa force. Du reste , je ne puis dire le fruit que tire la Republique de toutes ces criaileries ; mais pour ce qui est de la vie de ces Messieurs , j'en sçay quelque chose. Car comme je suis perché sur le haut d'un roc , je les vois quelquefois sur la brune.

LA JUSTICE. Arreste. Voilà Mercure qui commence à faire la publication.

MERCURE. Paix. Escoutez. On fait à sçavoir de la part de Jupiter , qu'on tiendra les plaids aujourd'huy , qui est le septième de Février. Quiconque a quelque plainte ou quelque accusation intentée contre quelqu'un , qu'il se trouve à l'Areopage, où la Justice tirera elle-mesme

Comme un Trompette qui sonne de toute sa force Cet exemple est plus noble que celui de la flûte ; outre qu'il nous est plus connu.

peuple admire particulièrement ceux qui n'ont pas soin de leur vie : mais cela n'est pas proprement du sujet.

Du reste , &c. Le Grec ajoûte , Quo le

Tirer au sort les Juges. Le nombre sera assez expliqué ensuite.

472 LA DOUBLE ACCUSATION,
au sort des Juges, d'entre tous les Athé-
niens. Ils ne prendront que six blancs
pour chaque cause, & il y aura appel de
leur jugement à Jupiter, qui a déjà or-
donné là bas qu'on renvoyast tous ceux
qui sont morts, avant que d'avoir pu
poursuivre leur accusation.

PAN. Dieux ! quelle foule ! & quel
bruit ils font en montant ! comme ils
s'entraînent l'un l'autre en Justice ! Voilà
*A PA-
reopage.* Mercure de retour ; Allez vous acquiter
de vôtre charge, tandis que je me reti-
reray vers ma grotte, en chantant quel-
que air champêtre, pour provoquer
l'Echo babillarde à me répondre ; car je
suis las d'entendre plaider & haranguer
tout le jour.

MERCURE. Courage, la Justice, com-
mençons.

LA JUSTICE. Tu as raison. Car les
voilà déjà en haut qui bourdonnent com-
me un essain d'abeilles.

UN PLAIDEUR. Jete tiens, méchant.

UN AUTRE. Tu es un imposteur.

UN AUTRE. Enfin, tu le payeras.

UN AUTRE. Qu'on appelle ma cause
la première.

UN AUTRE. Marches devant le Juge.

UN AUTRE, Ne m'étrangles pas.

LA JUSTICE. Sçais-tu ce que nous
ferons

ferons, Mercure? Ne faisons appeler que les causes qui contiennent les plaintes de quelque art, de quelque secte, ou de quelque profession, & remettons le reste à demain.

MERCURE. Je le veux. La Débauche demanderesse contre l'Academie, pour luy avoir enlevé Polemon.

LA JUSTICE. Tire au sort sept Juges.

MERCURE. Le Portique contre la Volupté, pour avoir débauché Dionysius.

Philosophe Stoïque.

LA JUSTICE. La cause n'est pas si importante, ce sera assez de cinq.

MERCURE. La Molesse contre la Vertu, touchant Aristipe.

LA JUSTICE. Tires-en autant.

MERCURE. La Banque contre Diogene, pour luy avoir fait banqueroute.

LA JUSTICE. N'en tire que trois.

MERCURE. La Peinture contre Pyrrhon comme deserteur.

LA JUSTICE. Tires-en neuf.

MERCURE. Veux-tu que nous appellions ces deux causes contre ce Rheteur de Syrie?

Lucien.

LA JUSTICE. Vuidons premierement celles-cy, qui sont plus anciennes.

MERCURE. Si tu m'en crois, tu les expedieras tout d'un temps; car elles sont assez semblables.

474 LA DOUBLE ACCUSATION,

LA JUSTICE. Il semble qu'elles te soient recommandées. Je le veux.

MERCURE. La Rhetorique contre le Rheteur de Syrie , *pour cause d'injures*, Le Dialogue contre le mesme , pour le mesme sujet.

LA JUSTICE. D'où vient que tu ne dis pas son nom ?

MERCURE. Il sera assez connu par-là.

LA JUSTICE. Il eust esté plus à propos de vuider ces differens en son país. Mais puisque tu le veux, nous le jugerons icy, sans tirer à conséquence. Prends onze Juges pour les deux causes.

MERCURE. Tu as raison , *il faut épargner la bourse* des plaideurs.

LA JUSTICE. Verse l'eau pour la cause de Polemon , après que ses Juges auront pris place. Que la Débauche parle la premiere. Qu'a-t-elle à chanceler ? Approche-toy, & luy demande ce qu'elle a.

MERCURE. Elle est yvre , & ne sçauroit plaider elle-mesme.

LA JUSTICE. Qu'elle prenne quelque

<p><i>Pour cause d'injures.</i> Il y a icy quelque distinction au Grec, qui est de leur chicane ; mais cela ne s'enten-</p>	<p>droit pas parmy nous. <i>Il faut épargner la bourse.</i> Ou, <i>Tout bean, épargne.</i></p>
---	--

Avocat de ceux qu'on voit icy tous les jours, qui pour six blancs sont prests de trahir leur foy & leur conscience.

MERCURE. Personne ne veut prendre sa deffense publiquement, mais elle dit une chose qui me semble bien raisonnable; Que l'Academie, qui a coûtume de parler pour & contre, parle pour elle, avant que de parler pour foy.

L'ACADEMIE. Je le veux; quoyqu'on n'oblige personne à plaider la cause de son ennemy. Voicy donc ce qu'elle peut dire. L'Academie, Messieurs, m'a enlevé un de mes disciples, qui mettoit toute sa gloire à me posseder, & qui retournoit tous les jours au sortir d'avec moy, couronné de fleurs, chantant & dansant par les ruës avec des Musciennes, & passant le temps à boire & à se réjouir depuis le matin jusqu'au soir. Il n'est point besoin de rechercher des preuves de tout cecy; car personne ne l'a jamais vû qu'en cet estat. Cependant, comme il folâtroit un jour devant la porte de l'Academie, elle le tira à part & le sceut si bien haranguer, qu'il fit banqueroute

Pour la
Déban-
che,

Trahir leur foy & leur conscience. Il y a au Grec, de crever à force de crier; mais ce-

cy est plus joly, & assez conforme à la verité, & à l'esprit de l'Auteur.

476 LA DOUBLE ACCUSATION,
aux plaisirs ; & s'enfermant avec elle,
devint un pilier de College , & quitta là
toutes mes réjouiſſances , pour appren-
dre des termes barbares & inconnus , &
demeurer tout le jour courbé sur un li-
vre , touſjours pâle & défait, au lieu qu'il
avoit auparavant le teint frais & vermeil.
Non content de cela , il me vient dire
des injures , à la ſollicitation de ma Ri-
vale ; & n'a autre but que de débaucher
mes ſujets , & de me deshonorer. Voila
à peu près , Messieurs , ce que peut dire la
Débauche ; à quoy je répons.

LA JUSTICE. Que dira-t-elle ? Verſe-
luy autant d'eau qu'à ſa partie.

L'ACADEMIE. Quoique ces raisons ,
Messieurs , ayent quelque vray-ſemblan-
ce, voicy la verité du fait. Polemon ,
qu'elle veut faire paſſer pour ſon eſclave,
eſtoit né libre , & d'un naturel porté à la
vertu ; mais corrompu par les artifices
de mon ennemie , à l'aide de la volupté ,
avant que d'en avoir pû reconnoiſtre les
défauts ; il s'abandonna à toute ſorte de
débauches , ſans aucune retenüe ni pu-
deur. Et pour preuve de cela , Messieurs,
je ne veux que ce qu'elle dit , qu'il alloit
par les rues couronné de fleurs , danſant
& ſolâtrant avec des femmes. En ce triſte
état , qu'il eſtoit en opprobre à ſon païs

& à sa famille, il ne m'eut pas plûtoſt
 ouï discourir publiquement de la vertu,
 & louer la modestie & la temperance,
 qu'après avoir tâché vainement de m'in-
 terrompre & d'exciter une riſée dans
 mon Ecole; comme il vit qu'on se moc-
 quoit de luy, il fit reflexion sur l'état
 honteux où il estoit, & se réveilla com-
 me d'un profond assoupissement. Alors
 la rougeur de la honte prenant la place
 de celle de l'yvrognerie, il fut touché
 d'un tres-cuisant repentir, & se vint jet-
 ter entre mes bras, sans y estre contraint
 par la force de la raison. Si vous pre-
 nez la peine de jeter les yeux sur luy,
 vous verrez comme il est changé, & si
 mes conseils luy ont esté pernicieux ou
 salutaires. Vous voyez tous ses parens
 & luy aussi, qui me remercient de ce que
 j'ay fait, & de ce que je l'ay tiré du gou-
 fre où l'avoit plongé ma Rivale: Je n'en
 diray pas davantage, pour ne point abu-
 ser de vostre audience, outre que cela
 suffit pour me justifier. C'est à vous à ju-
 ger qui doit triompher dans l'Areopage,
 ou le Vice ou la Vertu.

MERCURE. Hastez-vous, Messieurs; car
 le temps presse.

LA JUSTICE. L'Academie l'emporte
 tout d'une voix; il n'y en a qu'une seule
 pour la Débauche.

478 LA DOUBLE ACCUSATION,

MERCURE. Il y a toujours quelque débauche; Que les Juges du Portique & de la Volupté prennent place. Voilà l'eau versée.

LE PORTIQUE. Je n'ignore pas, Messieurs, combien ma partie est puissante, & je crains bien que ses charmes n'aient déjà fait quelque impression sur votre esprit; car j'en voy plusieurs qui la regardent de bon œil, & qui appréhendent mon naturel farouche & ma mine renfrognée. Mais je me promets que la Raison sera la plus forte, pourveu qu'on la veuille écouter. Je me plains donc à vous, Messieurs, de ce que la Volupté a débauché un de mes disciples; & l'Arrest que vous venez de rendre contre sa compagne, est un grand préjugé contre elle. Car il est question de sçavoir si nous vivons toujours courbez contre terre comme les bêtes, & plongeant dans les souillures du monde, ou si nous leverons la teste vers le Ciel, qui est le lieu de nostre origine, préférant l'honneur & la vertu aux delices, & n'ayant que de nobles sentimens & dignes de l'homme. Craignons-nous toujours la douleur comme nostre mortelle ennemie, elle qui nous exerce à la vertu; & nous rendrons-nous esclaves des plaisirs, pour mettre nostre felicité en

des douceurs cuisantes, & sujettes au repentir ? Car c'est par-là que cette forcierre a enchanté les esprits, en leur faisant peur de la peine & du travail, comme d'un fantôme. C'est par-là qu'elle a corrompu Dionysius, de quoy il ne faut pas s'étonner, puisqu'elle s'attaque mesme aux Dieux, & murmure contre leur Providence. Si vous faites donc justice, Messieurs, vous lui ferez porter la peine de son impiété. Mais considerez sa mollesse, comme si elle ne pouvoit parler elle-mesme, elle a choisi pour Avocat Epicure, parce qu'elle ne connoist point de plus grand mal que de travailler. Je luy demanderois volontiers quel est son sentiment touchant Hercule & Thésée, qui ont passé toute leur vie dans de glorieux travaux, & purgé la terre de monstres. Je n'en diray pas davantage ; car la verité n'a qu'à se montrer pour triompher de son ennemie ; & la Vertu toute nue est plus forte que le Vice armé de mensonge & d'imposture. Souvenez-vous donc, Messieurs, de juger selon les loix,

<p><i>Elle ne connoist point de plus grand mal, que de travailler. Il y a au Grec, qu'elle se moque de la Justice ; mais ce</i></p>	<p>que je dis, vient mienx à la suite ; outre qu'il estoit permis à chacun de prendre un Avocat, s'il vouloit.</p>
---	--

480 LA DOUBLE ACCUSATION,
comme vous en avez fait le ferment, sans
ajouter foy à un voluptueux, qui croit
que les Dieux ne font rien non plus que
luy.

EPICURE. La Volupté, Messieurs, n'a
que faire d'Avocat, parce qu'elle est si
naturelle à l'homme, qu'elle le persuade,
sans parler. C'est donc à tort que le Por-
tique se plaint qu'elle luy a débauché
l'un de ses disciples par des charmes &
des sortileges, puisque pour se faire ai-
mer elle n'a besoin que d'elle-mesme. Il
ne faut pas trouver étrange que Diony-
sius estant né libre, & ayant reconnu les
défauts de sa Rivale, qui se propose une
félicité imaginaire, l'ait quittée pour se
jetter entre les bras de la Volupté: Et re-
nonçant à des argumens captieux, com-
me à autant de pièges qu'on avoit ten-
dus pour le surprendre, qu'il se soit re-
concilié avec la Nature, pour mener une
vie douce & humaine, sans tant de tra-
vaux & de peines inutiles. La Volupté,
Messieurs, lui a-t-elle dû fermer la
porte, lorsqu'il a eu recours à elle, com-
me à un port de salut, contre les bourras-
ques & les tempestes de son ennemie? &
seroit-il juste de le luy remettre entre les
mains, pour le rendre malheureux toute
sa vie, sous prétexte de le rendre heureux
après

après sa mort? Mais, Messieurs, qui peut estre meilleur Juge de ce differend, que celuy qui ayant éprouvé l'une & l'autre façon de vivre, & reconnu leurs avantages & leurs défauts, a choisi après une meure délibération? Cela luy est d'autant plus permis, que le Portique se contente de louer en public la Vertu, & s'abandonne en particulier à la Volupté, prenant garde seulement de n'estre point découvert. Car s'il avoit l'anneau de Gigés, ou le casque de Pluton, pour se rendre invisible, il feroit bien-tost banqueroute au travail & à la peine, comme aux plus grands ennemis du genre humain. Dionysius donc ne pouvant résister plus long temps à des choses qui détruisoient sa nature, au lieu de la perfectionner, & voyant que tous ces beaux discours de la Vertu estoient inutiles contre la douleur, & que son corps suivoit d'autres maximes que le Portique, il a eu recours à la Volupté, comme à l'Autel de la misericorde, d'où on le veut maintenant tirer, pour le livrer à son ennemy. Mais, Messieurs, vous avez interest d'empescher cette cruauté, avec cette mesme bonté qui vous a toujours fait proteger les miserables. Voilà ce que j'avois à dire pour la Volupté, contre le Portique.

482 LA DOUBLE ACCUSATION,
C'est à vous à prononcer sur ce differend.

LE PORTIQUE. Qu'on me permette auparavant de l'interroger.

EPICURE. Parle, j'y consens.

LE PORTIQUE. Crois-tu que la douleur soit un mal ?

EPICURE. Oüy.

LE PORTIQUE. Et la volupté un bien ?

EPICURE. Pourquoi non ?

LE PORTIQUE. Et ne sçais-tu pas qu'il y a des choses indifferentes, & d'autres qui ne le sont pas, comme il y en a d'essentielles & d'accidentelles ?

MERCURE. Les Juges disent qu'ils n'entendent point ces termes, & qu'ils veulent prononcer : Qu'on se taise.

LE PORTIQUE. Qu'il me soit permis auparavant, de faire un argument en la troisième figure.

LA JUSTICE. La Volupté l'emporte de toutes les voix.

LE PORTIQUE. J'en appelle à Jupiter.

LA JUSTICE. A la bonne-heure; qu'on appelle une autre cause.

MERCURE. *La Mollesse, contre la*

La Mollesse contre la Vertu, &c. Je retranche quelques contestations inutiles; & j'ajoute, que cette affaire a déjà esté jugée en celle de Polemon; parce qu'en effet elle y a beaucoup de rapport.

Vertu, touchant Aristipe.

LA JUSTICE. Cette affaire est déjà jugée en celle de Polemon. En tout cas il faut attendre que Jupiter ait prononcé sur le différend du Portique & de la Volupté. Car si le Portique gagne sa cause, la Mollesse n'oseroit paroître; & quand il la perdra, *la Vertu a encore beaucoup de choses à dire* contr'elle. Que les Juges se levent.

LES JUGES. Mais aurons-nous grimpé si haut pour rien?

LA JUSTICE. Qu'on leur donne le tiers de leur taxe, ils gagneront davantage une autre fois.

MERCURE. La Banque contre Diogene.

LA JUSTICE. Qu'elle parle.

DIOGENE. Si elle ne se taist, je luy vais rompre la teste; & au lieu d'un procès d'injures, j'en feray un de coups de baston.

LA JUSTICE. Elle a peur de luy, la voilà qui s'enfuit, & il la poursuit le baston levé; Qu'on appelle la cause de Pyrrhon.

MERCURE. Il ne s'est pas voulu presenter.

<p><i>La Vertu a encore beaucoup de choses à dire.</i> Je l'ay mis ainsi pour ne pas confon-</p>	<p>dre la vie d'Epicure, qui vivoit tres-sobrement, avec celle d'Aristipe.</p>
--	--

484 LA DOUBLE ACCUSATION,
LA JUSTICE. Pourquoi ?

MERCURE. Parce qu'il n'admet point de jugement.

LA JUSTICE. Il sera condamné par contumace. *Qu'on appelle la cause de ce Rheteur de Syrie, & premierement celle qu'a intenté la Rhetorique. Quelle foule s'est assemblée pour l'entendre !*

MERCURE. C'est que tout le monde court à la nouveauté.

LA JUSTICE. *Que la Rhetorique parle,*

*Exorde
de De.
most:én:*

LA RHETORIQUE. Je prie les Dieux & les Déeses, que je reçoive de vous en cette audience, autant de preuves de bonté & d'affection que je vous en ay toujours témoigné, tant en public qu'en particulier. Je vous conjure donc, Messieurs, de ne pas souffrir que la partie adverse m'interrompe, tandis que je vous déduiray mes raisons, & que je travailleray à vous faire connoître la vérité. Et pour commencer je vais dire, *Que ses actions ne s'accordent pas à ses paroles. Car elle dit presque la mesme chose que moy ; mais elle ne fait pas de mesme, & j'ay grand sujet de craindre, qu'après avoir commencé à me maltraiter, elle ne continuë toujours, & ne me traite encore plus mal à l'ave-*

Qu'on appelle, &c. Le reste est déjà dit.

nir. Mais pour venir au fait dont il s'agit, sans perdre le temps en des' paroles inutiles : Après avoir trouvé celuy-cy encore jeune, errant & vagabond par le monde, incertain de ce qu'il devoit faire, & estrangier de langage, aussi-bien que de naissance, je pris la peine de l'enseigner, parce qu'il me paroissoit d'un esprit doëile, & qu'il avoit de l'amour pour moy ; & je me donnay à luy, sans avoir honte de sa pauvreté, quoyque les plus Grands me fissent la cour. Je luy apportay en mariage quantité de belles harangues qui l'ont rendu illustre ; & non content de cela, je le fis citoyen de la Grece, honneur qui faillit à faire crever de dépit ses rivaux. Ensuite, comme il luy eut pris envie de se faire connoistre en plus d'un lieu, je l'accompagnay en Italie & en Gaule, où il acquit beaucoup de bien & de réputation. Il ne demeura pas ingrat de ces faveurs ; car il ne juroit que par moy, & je faisois alors toute sa gloire & tous ses plaisirs. Mais enorgueillly d'un si grand succès, & épris d'un autre amour, il me méprisa à la fin pour ce vieux barbon de Dialogue, *qui est un coquin qui*

Qui est un coquin. Le reste est plus bas chez l'Auteur.

486 LA DOUBLE ACCUSATION,
n'a pas de pain à manger, quoyqu'il se
dise fils de la Philosophie. Il me quitta
donc avec toutes mes figures & mes or-
nemens, pour se renfermer avec luy,
qui l'a rendu sec & énérvé. Car au lieu
de mon embonpoint & de mon stile ma-
gnifique, qui estoit suivy d'acclamations
& de louanges, il n'a plus que de foi-
bles railleries, qu'on se contente de
payer de quelques souris & de quelque
branlement de teste. Mais il ne s'est pas
contenté de se mettre mal avec moy.
Car on dit que le Dialogue a de gran-
des plaintes à faire contre luy. N'y a-
t-il pas bien de l'injustice & du défaut
de jugement de quitter sa legitime épou-
se, après en avoir reçu tant de fa-
veurs & de caresses, & encore en un
temps où elle est adorée de tout le mon-
de? Cependant, mal-heureuse que je
suis, j'ay méprisé la recherche des plus
Grands, pour courre après un ingrat &
un inconnu. Voilà, Messieurs, une gran-
de partie de ce que j'avois à dire, que
j'ay renfermé à dessein en peu de paro-
les, pour ne point abuser de vostre au-
dience. Je n'ay qu'une chose à ajouter,
qu'il n'est pas juste qu'il se serve de mes
armes contre moy-mesme; & s'il a en-
vie de me répondre, qu'il le doit faire

dans les graces du Dialogue, sans entreprendre sur les miennes.

MERCURE. Cela ne se peut; car qui a jamais oüi parler en Justice par Dialogue?

LUCIEN. Pour montrer, Messieurs, que je n'en veux pas à cette belle ennemie, qui a esté autrefois l'objet de mes vœux & de mes desirs, je feray ce qu'elle m'ordonne, & répondray nuëment à tous les chefs de son accusation, sans me servir de ses couleurs ni de ses artifices. Il est vray ce qu'elle a dit, que je luy dois tout mon avancement & toute ma gloire. Car c'est elle qui m'a fait ce que je suis; mais comme j'ay vü qu'elle quittoit sa premiere modestie, pour prendre les parures & les affecteries d'une Courtisane, & qu'elle aimoit à estre cajolée, j'ay perdu peu à peu l'affection que j'avois pour elle. Car quelle honte, Messieurs, de la voir galantifiée des plus débauchez de la ville, qui viennent chanter la nuit sous ses fenestres, & à qui elle ouvre quelquefois la porte, & se laisse caresser? Je n'ay donc pü souffrir plus long-temps cette liberté, ou plutôt cette licence; & ne luy voulant pas faire d'affront, ni la repudier publiquement, après l'avoir tant aimée, je me suis con-

*C'est
qu' s'aiment
l'éloquence.*

488 LA DOUBLE ACCUSATION,

tenté de faire amitié avec le Dialogue son voisin, pour me servir d'entretien & de divertissement. Voilà le mauvais traitement que je luy ay fait; mais je soutiens que quand je n'aurois reçu d'elle aucune injure, je serois excusable à mon

Pris de
40. ans. & le bruit des Déclamations, pour suivre la Philosophie, & mener une vie plus douce & plus tranquille. Voilà, Messieurs, ce que j'avois à dire, c'est à vous à prononcer sur ce differend.

LA JUSTICE. Qui l'emporte?

MERCURE. L'accusé de toutes les voix, excepté d'une.

LA JUSTICE. C'est sans doute celle de quelque Orateur. Que le Dialogue s'avance, & que les mesmes Juges demeurent, ils auront double salaire.

LE DIALOGUE. Quoyqu'il me siée mal, Messieurs, de paroistre dans un Barreau, & que je n'aye point accoustumé de faire des harangues continuës, je tâcheray neanmoins de m'en acquiter, pour ne point enfreindre nos coustumes, & vous représenteray mes interests en peu de mots, & sans artifice. Considérez, je vous prie, si je n'ay pas sujet de me plaindre de celuy-cy, qui de grave & sérieux que j'estois, qui ne parlois que

de Dieu & des principes, m'a habillé en ridicule ; & me dépouillant de toute ma gloire, m'a donné une marotte au lieu d'un sceptre ; & pour comble de mépris, m'a allié à la Satyre & à la Comedie ; après m'avoir coupé les aîsles dont je m'élevois au Ciel. Car au lieu de Platon & d'Esquinés, il s'est proposé pour exem-

Au lieu de Platon & d'Esquinés. J'ay mis ces mots, pour faire voir la raison pour laquelle il dit que le Dialogue ne parle que des Dieux. Du reste, l'ortographe qui est icy au mot d'Esquinés, est pour éviter le défaut de la prononciation ; comme nous mettons *Chimene*, pour *Xymene*, *Domquichote*, pour *Domquixote*, parce que c'est autre chose d'écrire un mot en François, & de l'écrire en la Langue. Il faut prononcer les mots étrangers, comme font ceux du pays : mais pour cela, il ne les faut pas écrire comme eux. Et les Espagnols en font autant, écrivant *Xa-*

tillon, & non pas *Chattillon*, afin de le prononcer en leur Langue comme nous faisons en la nostre. D'ailleurs, cette ortographe est déjà en usage à la fin des mots ; car on écrit *Andromaque* pour *Andromache*, &c. Il n'y a plus qu'à la pratiquer au commencement & au milieu, pour éviter la mauvaise prononciation que font des mots Grecs, ceux qui ne les entendent pas. Il n'est donc pas nécessaire de garder l'ancienne ortographe en cet endroit, qu'aux mots où l'usage l'a emporté, & l'a fait prononcer à la Française ; comme *Achille*, *Antioche*, &c.

490 LA DOUBLE ACCUSATION,

ple Eupolis & Aristophane, qui ont at-
taqué de leur temps, tout ce qu'il y avoit
d'illustre. Non content de cela, pour
Menipe. avoir quelqu'un qui l'aide à médire, il a
déterré un vieux Cynique, accoustu-
mé à mordre & à aboyer tout le mon-
de, & dont les morsures sont d'autant
plus dangereuses, qu'elles se font en
riant. Déchû donc de ma première gran-
deur, je suis devenu l'objet de la risée
publique, & je pense estre quelque Cen-
taure composé de deux natures, l'une
grave & sérieuse; & l'autre gaye & folâ-
tre, comme je parois dans ses ouvrages.

LA JUSTICE. Que répons-tu à cela?

LUCIEN. Que rien ne m'a jamais tant
étonné, qu'une plainte si injuste. Lors-
que je le pris, Messieurs, c'estoit un mé-
lancolique, sec & décharné, *qui faisoit*
horreur par ses fréquentes découpures, quoy-
qu'il s'imagine que cela luy donne bonne
grace. Je luy ostay donc d'abord cette
mine grave & severe, pour le polir &
l'ajuster à la mode; de sorte qu'il me

<p><i>Qui faisoit horreur</i> <i>par ses fréquentes dé-</i> <i>coupures.</i> On voit par- là, que je luy le des- sein de mon Auteur, quand je réunis en un,</p>	<p>plusieurs petites inter- rogations & réponses; & que ç'a esté son in- tention, quoyqu'il ne l'ait pas observé par- tout.</p>
---	---

doit presque tout son agrément. Je le mariay ensuite à la Comédie ; ce qui servit beaucoup à le faire aimer du peuple, à qui il estoit auparavant insupportable, pour sa rudesse & sa trop grande severité. Cependant il est en colere de ce qu'il ne vole plus dans le Ciel, & qu'il ne s'enquiert plus, combien Dieu mesla de substance pure & celeste parmi la masse terrestre & corruptible, lorsqu'il fabriqua le monde ? Si la Rhetorique est un mélange de politique & de flaterie, & autres semblables fadaïses ? Car ce n'est pas une chose imaginable, combien il est amoureux de ces sottises, & curieux de sçavoir ce qu'il n'entend point. Enfin, il ne sçait pas ce qui se passe sur la terre, & veut parler des choses du Ciel. Du reste, il ne peut m'accuser de l'avoir dépaïsé, puisque je l'ay habillé à la Grecque. Voilà ce que j'avois à dire pour ma justification, il n'est plus question que de donner vostre jugement.

MERCURE. Il n'y a encore qu'une voix contre luy, qui est sans doute celle de cet envieux, qui a contredit les jugemens precedens, & qui n'est jamais de l'avis des autres. A demain, Messieurs, on jugera le reste.



LE PARASITE,

O U

L'ECORNIFLEUR.

DIALOGUE.

SIMON ET TYQUIADE.

*C'est un jeu de l'Authcur, pour montrer
que d'estre Parasite, c'est un mestier
des plus illustres.*

TYQUIADE. **D'**Où vient que tous les hommes tant libres qu'esclaves, apprennent quelque mestier, ou exercent quelque profession pour estre utiles aux autres, & à eux-mesmes, & que tu ne fais rien? Car tu n'es ni Medecin, ni Avocat, ni Musicien, & encore moins Philosophe.

SIMON. Il est vray; & je ne me pique pas de l'estre.

TYQUIADE. Tu as raison; Mais peut-estre que tu n'as pas appris les Sciences, à cause de la peine, & de la dépense qu'il y falloit faire. Mais qui t'empeschoit d'apprendre quelque mestier? Car tu n'es

pas assez riche , pour pouvoir vivre de tes rentes.

SIMON. J'en fais un tres-noble & tres-illustre.

TYQUIADE. Et quel ?

SIMON. C'est un mestier qu'on peut mieux faire que dire ; car le nom n'en est pas autrement honneste ; outre qu'il n'a pas encore esté réduit en Art.

TYQUIADE. Ne le sçauois - tu faire connoistre par quelque circonstance ?

SIMON. Tu le sçauras une autre fois.

TYQUIADE. Mais je ne puis retenir ma curiosité.

SIMON. Il te semblera étrange, quand tu l'entendras nommer.

TYQUIADE. Je desire d'autant plus de le sçavoir.

SIMON. C'est le mestier de Parasite.

TYQUIADE. Il faut estre fou , pour appeller cela un mestier.

SIMON. Je le suis donc , & neme pique point de cette injure ; car la folie a cela de propre , qu'elle excuse tout , ce qui n'est pas un petit avantage.

TYQUIADE. Quoy ! tu es un Parasite ?

SIMON. Tu me fais tort.

TYQUIADE. *Pourquoy, puis-que je t'appelle par ton nom?*

SIMON. Parce que tu crois m'en faire, & pen- ses me dire une injure. Car pour moy, bien loin d'en avoir honte, j'en fais gloire; & trouve ce nom plus beau que celui de *Philosophe*: en un mot, j'en fais plus d'état, que Phidias ne faisoit de son Jupiter Olympien.

TYQUIADE. Ce seroit une plaisante chose qui t'adresseroit une lettre à *Simon le Parasite*. Cela seroit bien rire le monde.

SIMON. C'est que le monde est un sot, & qu'il n'est pas capable de connoître la juste valeur des choses. Mais moy, je ne le trouve pas plus étrange que de mettre à *Dion le Philosophe*, & j'aime mieux estre l'un que l'autre.

TYQUIADE. Je ne regarde pas ce que tu aimes, mais la vérité. Car il naistroit encore une autre difficulté de sçavoir où l'on rangeroit cet Art; si ce seroit entre

Pourquoy, puis-que je t'appelle par ton nom? Il y a au Grec, Pourquoy, puis-que tu t'y appelles toy-mesme? mais ce que je dis, donne lieu à la réponse, qui est assez vive.

De Philosophe. Il y a

au Grec de *Phidias*; mais il n'y vient pas si bien.

Où l'on rangeroit cet Art. J'orne la chose, en l'exprimant, sans m'attacher aux paroles de l'Auteur.

les Arts liberaux, ou entre les mécaniques.

SIMON. Pour moy je soûtiens qu'il merite mieux d'estre mis entre les Arts liberaux que la Grammaire; & je te le prouveray si tu veux, quoyque je n'y aye jamais resvé.

TYQUIADE. Que penses-tu premièrement que soit un Art?

SIMON. Un recueil de preceptes qu'on met en pratique, pour une fin utile à la vie de l'homme.

TYQUIADE. C'est bien dit.

SIMON. Si je te prouve donc que cette définition luy convient, que diras-tu?

TYQUIADE. Que cela m'étonne.

SIMON. Premièrement, c'est un amas de preceptes & de connoissances, sans quoy l'on ne peut réussir. Car, il faut d'abord jeter l'œil sur quelqu'un qui soit capable de nous nourrir, en quoy il ne faut pas peu d'adresse, pour ne point s'embarquer temerairement. Comme il y a un Art pour reconnoistre les pieces qui sont de bon ou de mauvais aloy, il y en a un de mesme pour connoistre les hommes; quoy qu'Euripide dise, Qu'il n'y en a point, pour discerner les méchans d'avec les gens de bien. Et c'est en quoy paroist l'excellence de celuy-cy,

& ce qui fait voir qu'il y a quelque chose de divin , de pénétrer en des choses si obscures. Après avoir trouvé un homme qui soit capable de nous nourrir, il faut beaucoup d'art & d'adresse pour le sçavoir cajoler , & nous gagner ses bonnes graces. Ensuite il faut connoître toutes les viandes , pour posséder cet Art en perfection ; sçavoir quelles sont les meilleures, le temps & la saison où elles se doivent manger ; le pays d'où elles viennent , & où elles sont les plus excellentes ; car telle est bonne en un lieu, qui ne l'est pas en un autre ; l'endroit qui est le meilleur en chacune , qui n'est pas une connoissance inutile & superflue , comme plusieurs autres ; car c'est le moyen de bien vivre , & de manger toujours les meilleurs morceaux. Aussi le divin Platon , admirable en cela , comme en tout le reste , dit, Qu'un homme qui ignore ce que je dis , ne se doit pas mesler de traiter. Mais pour montrer que cet Art ne donne pas des preceptes en l'air , & qu'il ne consiste pas seulement en des connoissances , mais en pratique ; c'est qu'on peut demeurer long-temps sans exercer les autres ; mais faute de pratiquer celuy-cy , on fait perir l'Art & l'Artisan. Pour ce qui est d'estre utile à la vie

de

de l'homme, il est aussi nécessaire que le boire & le manger. *Ce n'est donc pas une faculté naturelle*, comme de voir & d'ouïr; car si cela étoit, il seroit commun à tous, & il y en a peu qui y soient propres. *Ce n'est pas aussi un don de Nature*, comme la force, la beauté, & autres qualitez semblables; car il s'acquiert par l'étude & par l'exercice. *Ce n'est pas une ignorance*; car l'ignorance n'est bonne à rien, & cecy est bon à tout. Il y a plus, c'est qu'on voit perir d'excellens Pilotes, & l'on dit qu'il n'est si bon charretier qui ne verse: mais un Parasite se trouve toujours sur ses pieds. Puis donc que ce n'est ni faculté, ni qualité naturelle, ni ignorance, il s'ensuit que c'est un Art.

TYQUIADE. Il le semble; Mais en pourrois-tu donner la définition?

SIMON. *C'est l'Art de vivre aux dé-*

Ce n'est donc pas une faculté naturelle, &c.

J'ay mis ces choses tout de suite, pour en faire mieux voir le raisonnement, & je les ay agencées à ma façon.

L'art de vivre aux dépens d'autrui, &c.

Il y a au Grec, *l'art de boire & de manger;*

Tome II.

mais cela vient mieux à un Cuisinier ou à quelqu'autre, qu'à un Parasite. C'est pourquoy j'ay mis la définition comme elle devoit estre, plustost que comme elle estoit, & en use ainsi par-tout où les choses ne sont pas à mon gré; afin qu'on ne croye pas, quand je

T t

498 LE PARASITE ;
pens d'autruy, sans rien faire, dont la fin
est la volupté.

TYQUIADE. La définition est fort
bonne ; Mais prends garde que quelque
Sophiste ne te conteste la fin.

SIMON. Il est aisé de la prouver. Pre-
mierement, Homere, qui, comme tu
sçais, estoit un tres-grand personnage,
admire la vie du Parasite, comme la plus
heureuse ; & dit qu'il n'y a rien de meil-
leur que d'estre à table, à faire bonne
chere, & à boire tour à tour. Et il ne
fait pas dire cela à quelque sot d'entre le
peuple, mais à celuy qu'il propose pour
exemple de vertu & de sagesse. Et certes,
si Ulysse eust voulu louer la beatitude des
Stoïciens, il l'eust fait, ou lorsqu'il tira
Philoctete de l'Isle de Lemnos, ou lors-
qu'il arresta la fuite des Grecs, ou lors-
qu'il prit Troye, ou lorsqu'il y entra
couvert de haillons, comme un Philo-
sophe, après s'estre donné la discipline.
Mais il n'en dit pas un mot. Il ne dit
rien aussi de semblable, *lorsqu'il vivoit
en Epicurien chez Calypso*, où il prenoit
tous les plaisirs qu'on peut prendre avec

quitte la pensée de | *Epicurien chez Calyp-*
l'Auteur, que je l'i- | *so*. J'ay osté ce qui
gnore. | n'estoit pas à nostre
Lorsqu'il vivoit en | usage.

les femmes ; mais lorsqu'il est à la table d'autrui , chez le Roy des Phéaques ; comme la souveraine felicité consistant en la vie du Parasite. Epicure a donc tort , à mon avis , d'oster à cet Art la volupté qui luy est propre , pour l'attribuer à sa secte. Car s'il est vray que la felicité consiste dans une parfaite tranquillité , tant du corps que de l'esprit , comme tombent d'accord tous les Philosophes , le moyen qu'Epicure soit heureux , tandis qu'il s'embarasse de la grandeur du Soleil , & de la figure du monde ? Qu'il veut sçavoir *s'il est infini* , & de quoy il est composé ? S'il y a des Dieux ou non , & s'ils se meslent de ce qui se fait icy bas , & autres curiositez semblables ? Mais le Parasite , sans s'enquerir de ce qu'il n'a que faire , ni se mesler du gouvernement du monde ; & croyant que tout va bien , & qu'il ne sçauroit mieux aller ; boit , mange , & se réjouit , goûtant en repos les délices de la vie , sans estre seulement travaillé de mauvais songes. Car comme il n'a point d'inquietude le jour , il n'en peut avoir la nuit. Il y a encore d'autres raisons pour

S'il est infini. Ou , | tache pas à toutes les
s'il y en a un ou plu- | paroles.
sieurs ; mais je ne m'at- |

500 LE PARASITE ;
montrer que la souveraine felicité ne convient pas à Epicure. Car, ou son sage a de quoy vivre, ou il n'en a point. S'il n'en a point, il n'a garde d'estre heureux, veu qu'il ne peut pas seulement conferver son estre. S'il en a, ou c'est de son chef, ou par l'entremise d'autrui ; Si c'est par autrui, c'est nostre Parasite ; Si c'est par soy-mesme, il ne peut avoir de plaisir parfait, parce qu'il y a mille choses qui luy donnent de l'inquietude. Il faut prendre garde que son bien ne déperisse ; estre à toute heure sur pié, pour vaquer à ses procès & à ses affaires. Je laisse à part mille chagrins, tantost d'un valet de chambre mal-adroit, tantost d'un maître d'Hostel, ou d'un Intendant qui vous dérobe ; tantost d'un Cuisinier qui n'a pas bien fait une sauce, & qui vous fait recevoir un affront en bonne compagnie. Enfin, dans la maison d'un homme riche, il y a perpetuellement sujet de crier ; & si l'on est pauvre, c'est encore pis, car on ne sçautoit gouster aucun plaisir. Mais le Parasite n'a point tous ces embarras. Car il trouve touÿours la nape mise, sans se mettre en peine de rien ; de sorte qu'il n'a ni les incommoditez de la

Il y a mille choses qui luy donnent de l'in- | *quietude.* Le reste est expliqué plus bas.

OU L'ECORNIFLEUR. 501
pauvreté, ni celles des richesses, & ainsi
il vit dans une parfaite tranquillité, en
quoy consiste la Beatitude.

TYQUIADE. Il n'en faudroit plus
guere pour m'obliger à te rendre les
armes.

SIMON. Dy plustost, pour les rendre
à la verité. Après avoir montré que la
Parasitique est un Art, il reste à prouver
que c'est le meilleur; quoyque ce que je
viens de dire le fasse assez voir, puisqu'il
possède la souveraine felicité, à quoy les
autres aspirent. Premièrement, tous les
Arts ont cela de propre, qu'il faut suër
& travailler pour les apprendre; au lieu
que celui-cy s'apprend sans peine, &
tout en riant. Car on ne voit point le
Parasite *s'en aller triste au festin*, comme
un Ecolier à l'Ecole. Les autres Arts
donnent de la peine non seulement à
apprendre, mais à exercer; au lieu que
celuy-cy s'exerce sans peine, il ne faut
que remuer les mâchoires. Il n'y a point
de mestier qui ne couste beaucoup à sça-
voir; mais celui-cy ne couste rien; &

S'en aller triste au festin. Il vaut mieux le
dire ainsi, que de dire,
d'en revenir, & cela te
rapporte mieux à la
comparaison. Du reste,
j'ay transporté & aug-
menté diverses choses
dans la suite.

502 LE PARASITE ;
s'il couste quelque chose , ce n'est pas à
celuy qui l'apprend , mais à celuy qui
l'enseigne ; car il s'apprend toujourns aux
dépens d'autruy. La pluspart se faschent
de leur mestier , quand ils l'ont appris,
& sont toujourns en colere , lorsqu'il le
faut exercer ; au lieu que le Parasite n'est
jamais plus aise , que quand il exerce le
sien ; car il n'est pas plus fascheux à
exercer qu'à apprendre. Aux autres , il
faut mille outils ; à un Docte , une infi-
nité de livres ; à ccluy cy , il ne faut que
les instrumens que la Nature nous a don-
nez , qui ne se peuvent ni emporter ni
dérober , & qui ne coustent pas de gran-
des sommes d'argent , comme ceux de
Mathematique. Les autres ne trouvent
leur salaire qu'après avoir travaillé , en-
core souvent ne l'ont-ils pas , ou il faut
contester pour l'avoir. Celuy cy trouve
son salaire dans son travail , & sa fin dans
son operation , qui est la derniere per-
fection de l'Art. Car ordinairement la
fin de l'Art n'est pas celle de l'artisan.
Un laboureur ne laboure pas pour labou-
rer , mais pour vivre , & ne se soucie
du labourage , que pour le profit qui luy
en revient. Mais le Parasite exerce son
Art pour son Art même , & pour le plai-
sir qu'il y prend. Les Artisans n'ont que

quelques jours de réjouiſſance ; mais pour celuy-cy il eſt touſjours feſte , & les autres ſe délaſſent dans ſon travail , comme dans la fin du leur ; de ſorte qu'on le peut nommer à bon droit l'Art des Arts , parce que la fin des autres eſt enfermée dans la ſienne. *Les gens de métier* font leur chef-d'œuvre à jeun ; mais le Parafite ne vaut rien ſ'il n'a mangé , & fait tous ſes chef-d'œuvres à table. La pluſpart des autres ne ſçauroient travailler qu'en leur boutique ; celuy-cy s'exerce par-tout , auſſi-bien aux champs qu'à la ville , eſtant en repos , comme voya-geant , & touſjours fort à ſon aïſe. Ceux qui mangent le bien d'autrui , luy font injure. Icy l'on ne fait injure à perſonne en mangeant ſon bien , & au lieu de ſ'en faſcher , on vous en remercie. Le commencement des autres Arts eſt bas & abjet , auſſi-bien que leur exercice ; celuy-cy eſt illuſtre , & commence par l'amitié , qui eſt tant vantée des Philoſophes ; auſſi ne s'exerce-t-il que par des gens de condition , comme je feray tantotſt voir , & jamais par un ſot ni par un faquin. Mais la pluſpart des Artifiſans

Les gens de meſtier, | celler dans les autres
Éc. Il y a au Grec, | Arts , mangent peu , le
Ceux qui veulent ex- | Parafite beaucoup.

sont du dernier ordre, tant pour la condition que pour l'esprit ; & sans cela ne s'amuseroient pas à si peu de chose. Il y a des Maistres pour apprendre les autres Arts ; mais icy il n'y en a point, & c'est comme un present du Ciel aussi-bien que la Poësie. Pour comble de biens, le Parasite ne sème ni ne moissonne, & trouve tout abondamment, comme s'il vivoit au siecle d'or.

TYQUIADE. Grands Dieux ! comme tu m'accables de la force & de la multitude de tes raisons ? je regrette de ne l'avoir pas esté, & il me prend envie de le devenir.

SIMON. Après avoir montré en general les avantages qu'a cet Art sur les autres Arts, considerons en particulier ceux qu'il a sur les plus illustres. Car ce seroit trop ravaler sa gloire, que de le comparer aux autres. Chacun tombe d'accord, que la Philosophie & l'Eloquence, soit qu'on les nomme Sciences ou Arts, excellent par-dessus tout. Si l'on montre donc la préminence qu'il a sur elles, les autres luy cederont aisément. *C'est une maxime en Philosophie,*

C'est une maxime en Philosophie. J'ay redressé & racourcy tout | ce raisonnement; car en l'étendant trop, il ne paroistroit pas bien juste. que

que tout ce qui subsiste dans la Nature, est un ; c'est pourquoy ces deux choses n'ont qu'un Estre chimerique : car il y a plusieurs Rhetoriques & plusieurs Philosophies toutes differentes, & c'est un miracle d'en trouver deux semblables ; veû que ce qui est approuvé par les uns, est condamné par les autres. Mais le métier de Parasite est un par tout le monde, & ne s'exerce pas autrement en Grece qu'en Italie, ou chez les Barbares ; car les Ecornifleurs suivent par-tout de mesmes maximes, & ne font point comme les Epicuriens & les Stoïciens, qui ne s'accordent ni de la fin ni des principes. Ces merveilles sont si grandes, qu'elles me font quelquefois douter si ce n'est point la Sapience dont parle Aristote, qui renferme en elle la fin de toutes les Sciences.

TYQUIADE. Voilà assez de raisons ; n'as-tu point d'autoritez ni d'exemples, pour prouver une si admirable doctrine ?

SIMON. Oüy, & en grand nombre. Premièrement, il n'y a point de Parasite qui se fasse Philosophe ; au lieu qu'une infinité de Philosophes deviennent tous les jours Parasites.

N'as-tu point d'au- | sonnement, sans m'at-
sprités ? Je suy le rai- | tacher aux paroles,

TYQUIADE. Comment cela ?

SIMON. Il semble que tu n'ayes jamais leû la vie de ces grands Precepteurs du genre humain. Esquinés le disciple de Socrate, qui a fait ces beaux Dialogues, qui pour estre longs, n'en sont pas moins agreables, les ayant portez un jour à Denys le Tyran, ce Prince le retint à sa table ; si bien que de Philosophe, il devint son Parasite. Aristipe qui vivoit au mesme temps, n'alla-t-il pas en Sicile pour le mesme sujet ? où il se montra si excellent en cet Art, que les Cuifiniers du Prince venoient prendre l'ordre de luy ; & l'on ne les recevoit point sans son attache. Le divin Platon mesme s'en est meslé ; mais comme les talens sont divers, il n'y réüssit pas bien, & se fit moquer de luy ; & quoyqu'il retournaît une seconde fois en Sicile, il n'y fut pas plus heureux, en quoy sa fortune a quelque chose de celle de Nicias ; car ils ont échoüé tous deux en cette Isle.

TYQUIADE. Qui est-ce qui dit cela de luy ?

SIMON. Plusieurs Historiens tres-celebres, & particulièrement *Aristoxene* le

Aristoxene. Je m'explique ainsi, parce que sans cela, il ne répon- droit pas à l'interrogation.

Musicien , qui a esté luy-mesme le Parasite de Nelée , comme Euripide le fut d'Archelaüs , jusqu'à la mort , & Anaxarque , d'Alexandre. Pour Aristote , il n'a fait qu'ébaucher cet Art , non plus que les autres. *Je pourrois alleguer plusieurs exemples semblables ; mais pour venir au but , si la felicité consiste à n'avoir ni chaud , ni froid , ni soif , ni faim , comme disent quelques Philosophes , le Parasite n'est pas tourmenté de ces maux , comme plusieurs d'entr'eux , qui en sont morts miserablement.*

TYQUIADE. Acheve de montrer les avantages qu'a cet Art par-dessus la Rhetorique & la Philosophie.

SIMON. Il y a deux temps où les habiles gens se font paroistre , la paix , & la guerre ; considerons premierement celuy-cy.

TYQUIADE. Que tu prens un beau champ pour faire éclater la gloire de ton Parasite ; & que j'auray de plaisir à le voir comparer en cette rencontre aux Orateurs & aux Philosophes !

SIMON. Figure-toy que les ennemis

<p><i>Je pourrois alleguer, &c. J'ay déjà dit, qu'il n'y avoit point d'exemple de Parasite , qui se</i></p>	<p><i>fust fait Philosophe. Comme plusieurs d'entr'eux. J'ay ajousté cela par reproche.</i></p>
---	---

508 LE PARASITE,
sont entrez dans la Province, & que
tous ceux qui sont en âge de porter les
armes, ont ordre de marcher pour leur
faire teste. Tout le monde y accourt,
Poëtes, Orateurs, Philosophes, Para-
sites. Deshabillons - les pour les mieux
considerer, puisqu'aussi-bien il leur faut
vestir leurs armes. Les uns paroissent
secs & décharnez, sans aucune force ni
vigueur. Quelle apparence de les mener
au combat, que pour vivre ils ont be-
soin de Medecin? Comment pourroient-
ils supporter les durs travaux de la guer-
re? Le Parasite au contraire, se presente
avec un visage vermeil, un œil vif, un
teint frais, un regard furieux: en un
mot, robuste de corps & d'esprit, &
tout prest à donner des coups plustost qu'à
en recevoir. Mais pourquoy se mettre
en peine d'alleguer des marques de la
valeur des uns & des autres? Il n'y a
jamais eu d'Orateur ni de Philosophe
qui ait esté à la guerre, qu'il ne s'en soit
repenti. Isocrate n'avoit garde d'y aller,
puisque'il n'avoit pas seulement la har-
diessé de monter sur la Tribune. Quant
aux autres, Philippe n'eut pas plustost
declaré la guerre aux Atheniens, que
Demadés, Esquinés & Philocrate, qui
trembloient de peur, luy livrerent leur

Patrie. Pour Licurgue, Demosthene & Hyperide qui parloient si haut, & qui paroissoient si resolués dans leurs harangues, quel exploit de guerre ont-ils jamais fait? Le premier & le dernier n'osèrent sortir hors des portes de leur ville, & ne firent rien que des decrets & des harangues. Pour l'autre, qui faisoit plus le fanfaron, & qui disoit des injures à Philippe, ayant eu la hardiesse de s'avancer jusqu'en Béocie, lorsqu'il en falut venir aux mains, le cœur luy manqua, & il s'enfuit laschement, & abandonna son bouclier. Ces choses sont publiques, & connuës de tout le monde.

TYQUIADE. Je le sçay; mais c'estoient des gens qui s'exerçoient à parler; & non pas à faire, comme les Philosophes.

SIMON. Je te feray voir que ceux-cy sont plus lasches que les autres, quoy qu'ils ne cessent de parler de courage & de resolution. Premièrement, tu ne me sçaurois donner d'exemple d'un seul Philosophe qui soit mort l'épée à la main. Car, ou ils n'ont jamais esté à la guerre, comme Antisthene, Diogene, Cratès, Zenon, Platon, Esquinés, Aristote, & toute leur suite; ou ils ont tourné le dos, comme Socrate, qui ayant l'audace de marcher contre les Lacédemoniens, per-

510 LE PARASITE,
dit cœur à la première rencontre ; & aima mieux venir disputer contre les écoliers à Athenes, que d'avoir affaire aux disciples de Lycurgue.

TYQUIADE. Il est vray que je l'ay leû dans de bons Auteurs, & tu n'encheris pas icy sur la verité. Mais as-tu quelque exemple de la valeur d'un Parasite ?

SIMON. Si j'en ay ? tous ceux qui ont leû Homere, sçavent que les plus braves Heros se mesloient de ce mestier-là. Nestor qui n'estoit pas moins courageux qu'éloquent, estoit le Parasite d'Agamemnon ; & ce Prince n'admira personne tant que luy. Car il ne dit pas qu'il voudroit avoir une douzaine d'Achilles, d'Ajax, ni de Diomedes, mais de Nestors, c'est-à-dire de Parasites ; & qu'avec cela il auroit bien-tost pris Troye. Idomenée fils de Jupiter l'estoit aussi, au rapport du mesme Auteur.

TYQUIADE. Comment le prouveras-tu ?

SIMON. Te souvient-il de l'endroit où Agamemnon luy crie, Que son verre est toujours plein auprès du sien, pour boire lorsque le cœur luy en dit ? Car il ne veut pas dire par-là qu'Idomenée bust nuit & jour, mais bien qu'il avoit tou-

OU L'ECORNIFLEUR. ⁵¹⁷
jours place à sa table, qui est le propre
du Parasite; au lieu que les autres ne s'y
osoient mettre, si on ne les en prioit,
comme on fit Ajax, lorsqu'il eut com-
batu contre Hector. Mais il y avoit long-
temps que Nestor faisoit ce mestier à la
table de Cénéé & d'Exadius, & il con-
tinua jusqu'à la mort d'Agamemnon.

TYQUIADE. Que tu me plais de n'al-
leguer point de petits exemples! Mais
n'en as-tu point encore d'autres?

SIMON. Patrocle estoit le Parasite
d'Achille, quoyqu'il ne le cedast à pas
un des Grecs, tant pour les avantages du
corps, que pour ceux de l'esprit. Et ve-
ritablement il me semble qu'il ne le cede
pas mesme à Achille, quand je le vois
chasser Hector hors du camp qu'il avoit
forcé, & éteindre le feu qu'il avoit mis
aux navires, à quoy Ajax & Teucer
avoient travaillé en vain. Combien alors
tua d'ennemis ce glorieux Parasite, &
parmi eux Sarpedon, qui estoit fils de
Jupiter? Aussi ne meurt-il pas de la main
d'un seul, comme Hector de la main
d'Achille, & Achille de celle de Paris:
Mais pour le tuer, il faut employer deux
hommes & un Dieu. Et en mourant, il
ne fait pas de lasches supplications,
comme le premier, qui prie Achille de

rendre son corps à son pere ; mais il dit des choses grandes , & dignes de sa profession , *Que s'il s'en fust présenté à luy auparavant une vingtaine de semblables , il les auroit tous défaits.*

TYQUIADE. Mais on peut dire que e'estoit l'amy d'Achille , & non pas son Parasite.

SIMON. Il témoigne luy-mesme le contraire , lorsqu'il dit , qu'il luy a fait la cour dès son enfance , qui est le propre du Parasite , & non de l'amy : Et pour montrer qu'il n'estoit pas aussi son valet , il le prie qu'après avoir toujourns vescu ensemble , ils soient enterrez tous deux en mesme tombeau ; en quoy il le traite de compagnon , comme il paroist par tout ailleurs. Aussi Merione estoit le courtisan d'Idomenée , car c'est ainsi qu'on appelloit alors les Parasites ; & Homere le compare à Mars , qui est un honneur qu'il ne rend pas à Idomenée luy - mesme , qui estoit fils de Jupiter. Quoy ! Aristogiton , cet illustre Libérateur des Atheniens , n'estoit-il pas *le Parasite d'Harmodius* , à cause de sa pauvreté ? Et n'a-t-il pas eû une statue d'airain comme luy , pour recompense de sa ver-

Le Parasite d'Harmodius. Je retranche ce qui va au sale.

tu ? Enfin , les Dieux mesmes ne peuvent faire plus d'honneur aux hommes , que d'en faire leurs Parasites , comme ils firent de Minos & de Tantale. Voyons maintenant nostre Heros à la guerre. Premièrement , il ne va point au combat qu'auparavant il ne se mette à table , suivant le conseil d'Ulysse , pour acquérir de nouvelles forces ; & tandis que les autres tremblent ou cherchent leurs armes , il est déjà tout prest à bien faire. Lorsqu'on vient aux mains , il combat aux premiers rangs , & couvre de son corps celui qui le traite , comme Ajax faisoit Teucer. Que s'il vient à mourir à la bataille , on n'a point de honte de l'avoir pour sien ; car il a bonne mine , mesme dans la mort. Et certes il seroit beau voir auprès de luy , le corps maigre & défait d'un Philosophe , qui ressemble plustost à un criminel qu'on mene au supplice , qu'à un Soldat. Un Estat ne seroit-il pas menacé de sa ruine , s'il n'avoit que de tels défenseurs ? Voilà quels sont les Parasites à la guerre , à comparaison des Orateurs & des Philosophes. Voyons maintenant l'avantage qu'ils ont sur eux dans la paix , en quoy ils les surpassent , autant que la paix surpasse la guerre. Premièrement , ils n'ont point de procès

514 L E P A R A S I T E ,
pour leurs dures , & l'on ne les entend
point crier dans un Barreau où ils n'ont
que faire ; car ils haïssent la tromperie
& la chicane : mais dans les exercices du
corps , un homme de Lettres , qui se
viendroit présenter contr'eux , se feroit
moquer de luy. A la chasse ils ne trem-
blent point comme eux à la rencontre
d'un cerf ou d'un sanglier ; car si l'un
aiguise ses dents contr'eux , aussi font-ils
les leurs contre luy. Dans les festins ,
qui sont un des principaux exercices de
la paix , qui sçait mieux qu'eux faire
l'honneur de la compagnie ? Au lieu
qu'un Philosophe ressemble à un homme
qui vient d'enterrer son pere ou sa mere,
tant il est triste & mélancolique. Com-
parons-les maintenant , dans le reste de
leur vie. Le Parasite méprise la gloire,
& ne se soucie point de tout ce qu'on
peut dire de luy ; au lieu que les Philo-
sophes & les Orateurs en sont éperdû-
ment amoureux , quoyqu'ils preschent
le contraire. Pour ce qui est de l'ava-
rice , un Orateur ne vend pas seulement
sa voix , mais sa conscience ; & le Phi-
losophe pour amasser des richesses , met
la vertu à l'encan , & devient souvent un
lasche flatteur. Quelques-uns courent tout
le monde pour s'enrichir , & se rendent

esclaves des Grands pour l'argent. Diray-je les autres passions dont ils sont tyrannisez ? la crainte , l'envie , la colere ; où nostre Parasite est si peu sujet , que s'il vient quelquefois à se fascher , ce qui arrive rarement , il fait rire la compagnie , tant il est agreable , mesme dans sa mauvaise humeur. Pour la tristesse , elle ne trouve point de place chez luy , parce qu'il n'a point les choses qui la font naistre , & qu'il a renoncé aux attachemens du monde.

TYQUIADE. Mais la pauvreté ne l'afflige-t-elle point ?

SIMON. Non , car il ne manque de rien , & vit aux dépens d'autrui , sans quoy il ne seroit pas Parasite ; comme on n'appelle point un homme sage ou vaillant , qui manque de sagesse ou de valeur. Il ne porte point de baston pour se défendre , comme font les Philosophes , parce qu'il n'a peur de rien , estant à couvert par sa pauvreté ; & il n'a pas besoin la nuit de fermer sa porte ou ses fenestres , si ce n'est pour s'exempter du froid ou du vent. Il n'est point accusé de larcin , ni d'autres crimes , comme les Orateurs & les Philosophes , dont il nous reste encore des Apologies ; au lieu qu'il ne se trouve point d'Apologie de Para-

516 LE PARASITE ;
site. Que s'il fait quelque méchante action, ce n'est point en cette qualité ; au contraire, il la perd alors, pour prendre le nom de son crime, & devient adultere, voleur, assassin, ou quelque autre chose semblable.

TYQUIADE. Si sa vie est meilleure que celle des Philosophes, sa mort pour le moins est beaucoup pire.

SIMON. Nullement, Car on voit les uns mourir dans les tourmens, soit des supplices ou des maladies ; mais l'autre meurt tout en riant ; & l'on n'en voit point de banny, ou contraint d'avaler du poison.

TYQUIADE. Tu prouves assez bien les avantages qu'il a par-dessus les Orateurs & les Philosophes : Il reste de faire voir que la profession en est honneste.

SIMON. Cela n'est-il pas assez prouvé par l'exemple des plus grands personnages qui ont fait ce mestier, comme je l'ay montré amplement ? Et qu'on ne dise point qu'ils sont à charge aux Grands ; car les Grands ne se sçauroient passer d'eux, & seroient plus miserables que tu n'imagines les Parasites, s'ils ne les avoient point pour leur tenir compagnie, & pour admirer leur felicité. Ils ne leur servent pas seulement d'entretien, mais

de défense. Car il n'est pas aisé de les attaquer, vû qu'ils ne les abandonnent jamais; ni de les empoisonner, parce qu'ils boivent toujourns les premiers, & font l'essay des viandes, sans avoir peur de mourir pour ceux qui les font vivre. D'ailleurs, les Grands tirent leur honneur des Parasites, & font gloire d'avoir plusieurs gens à leur suite & à leur table, au lieu que le Parasite ne tire point sa gloire d'un Grand; quoyqu'il n'ait point de honte de luy faire la cour, comme à une personne qui est au-dessus de luy.

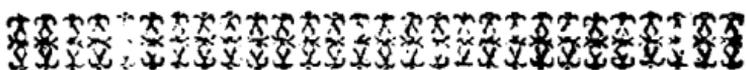
TYQUIADE. J'ay peine à croire que cet Art soit arrivé à sa perfection, & que personne n'en ait traité, tant tu en parles pertinemment, & en fais bien voir tous les avantages. Mais tu m'avouieras toujourns que si la profession n'en est honteuse, pour le moins le nom l'est.

SIMON. *Je t'ay déjà dit, que le peuple ne sçait pas la juste valeur des choses.* D'ailleurs, on parle avec honneur des Courtisans, qui sont les Parasites des Rois & des Princes; & les Rois sont

<p><i>Je t'ay déjà dit, &c.</i> J'ay changé tout cecy; parce que ce qui est au Grec n'auroit point</p>		<p>de grace en François; & ce que j'ay mis, vaut pour le moins ce que j'ay osté,</p>
--	--	--

518 LE PARAS. OU L'ECORNIF.
appelez par les Poëtes les nourrissons
des Dieux , comme qui diroit leurs Pa-
rasites.

TYQUIADE. Je me rends , & suis en-
tierement persuadé de la noblesse & de
l'antiquité de ce bel Art ; & je meurs
d'envie de l'apprendre dès aujourd'huy,
tant je suis convaincu par ces raisons. Je
ne doute point que comme ton premier
disciple , tu ne prennes plaisir à m'in-
struire ; car on dit que les meres che-
rissent toujours davantage leurs premiers
enfans.



DES EXERCICES

DU CORPS.

DIALOGUE.

ANACARSIS ET SOLON.

*Anacarsis parle contre la Lutte , & les
autres exercices , que Solon défend.*

ANACARSIS. **A** Qui en veulent ces
jeunes gens , de se
mettre si fort en colere , de se donner le
croc-en-jambe , & de se veautrer dans la

bouë comme des pourceaux , taschant à se suffoquer , & à s'empescher la respiration ? Ils s'huiloient & se rasoient l'un l'autre assez paisiblement d'abord ; mais tout à coup baissant la teste , ils se font entre-choquez comme des Beliers ; puis l'un élevant en l'air son compagnon , le laisse tomber à terre par une secouffe violente , & se jettant sur luy , l'empesche de se relever , luy pressant la gorge avec le coude , & l'étraignant avec les jambes ; de sorte que j'ay peur qu'il ne l'étrouffe , quoique l'autre luy frappe sur l'épaule , pour le prier de le lâcher , comme se reconnoissant vaincu. Il me semble qu'ils ne devroient pas s'enduire ainsi de bouë , après s'estre huilés ; & ils me font rire , quand je voy qu'ils esquivent les mains de leurs compagnons , comme des anguilles que l'on presse. En voila qui font la mesme chose à découvert , horsmis que c'est dans le sable qu'ils se roulent , comme des poules , avant que d'en venir au combat , afin que leur adverfaire ait plus de prise , & que la main ne coule pas sur l'huile ni sur la sueur. Ces autres couverts aussi de poussiere , s'entrebattent à coups de pieds & de poings , sans essayer de se renverser comme les premiers. L'un crache ses

dents avec le sable & le sang, d'un coup qu'il a reçu dans la mâchoire, sans que cet homme vestu de pourpre, qui préside comme je croy à ces exercices, se mette en peine de les separer; au contraire, il louë celuy qui a fait le coup, & incite l'autre à la vengeance. Ceux-cy font voler la poussiere en sautant en l'air, comme ceux qui disputent le prix à la course; & cependant, ils ne bougent d'une place. Je voudrois bien sçavoir à quoy servent toutes ces choses, & s'il n'y a pas de la fureur, ou pour le moins de l'extravagance, à les pratiquer.

SAN-
TENSIS

SOLON. Tu trouves ces coustumes étranges, parce que ce ne sont pas celles de ton pays, comme vous en avez plusieurs qui nous semblent extraordinaires, parce qu'elles ne se rapportent pas aux nostres. Mais si tu demeures plus longtemps icy, je te verray lutter & sauter comme nous faisons. Car ces exercices rendent les membres plus souples, & le corps plus vigoureux; aussi tous ces coups se donnent, & se reçoivent par jeu.

ANACARSIS. Mais ce jeu n'est pas fort plaisant; & qui se viendroit jouer à moy de la sorte, verroit que ce n'est pas en vain que les Scythes portent une épée.

épée. Mais explique-moy un peu tous ces jeux , puisque tu les nommes ainsi.

SOLON. C'est icy le lieu des exercices, & le Temple d'Apollon le Lycien , dont la statuë paroist sur cette colonne , en la posture d'un homme las qui se repose sur le coude , ayant la teste appuyée sur sa main droite , & tenant de l'autre son arc. Ceux que tu vois dans la bouë ou dans la poussiere combattent à la lutte ; les autres qui se frappent à coups de pieds & de poings , au Pancrace. Il y a encore d'autres exercices , comme le saut , le palay , le Pugilat ; & par-tout le vainqueur est couronné.

ANACARSIS. Mais encore quel est le prix qu'il remporte ?

SOLON. Une couronne d'olivier aux jeux Olympiques , une de pin aux Isthmiques , une d'ache à ceux de Nemée ; & aux Pythiques des fruits consacrez à Apollon. Pour ceux qui se font à Athenes en l'honneur de Minerve , on y donne de l'huile , de l'olivier consacré à la Déesse. Qu'as-tu à rire ? est-ce que tu trouves cela peu de chose , pour tant de travaux & de peines ?

ANACARSIS. Nullement. Celuy qui a institué ces jeux , merite d'estre loué pour sa magnificence , quoyqu'à dire

vray, on peut avoir ces choses à meilleur marché, sans courre fortune de s'estropier, ou de se rompre le cou.

SOLON. Ces couronnes ne sont que les marques de la victoire, dont la gloire est la recompense; car tu ferois étonné de voir aux jeux publics toute la Grece applaudir aux victorieux.

ANACARSIS. Il me semble que cela fait partie du supplice, de recevoir des coups devant tout le monde; & je ne vois pas que la gloire serve à les guerir. On se gouverne bien plus honnestement parmi les Scythes; car celuy qui a fait le moindre mal à son compagnon, soit en public ou en particulier, est condamné en l'amende. Pour moy, j'avoüe franchement que j'ay pitié des combattans & des spectateurs. Car il me fasche de voir tant souffrir les uns pour si peu de chose, & les autres quitter leurs maisons & leurs affaires, pour voir donner des coups de poing.

SOLON. Si c'estoit le temps des spectacles, & que tu visses toute la Grece asssemblée pour assister à ces jeux, tu tiendrois un autre langage; car la veüe touche beaucoup plus que l'oüie; & tu ferois le premier à battre des mains, & à admirer la force, l'adresse, & la reso-

lution des combattans , sans parler du zele & de l'émulation que cela donne aux spectateurs.

ANACARSIS. Dis plustost que je serois le premier à en rire. Car je ne voy point de proportion entre la peine & la recompense ; & je m'étonne qu'il y ait des gens assez fous pour vouloir tant souffrir , afin de donner du plaisir aux autres. Mais dy-moy , tous ceux qui combattent , sont-ils couronnez ?

SOLOM. Non ; mais seulement les victorieux.

ANACARSIS. C'est encore pis , de tant souffrir pour une recompense incertaine , & dont il y a si peu de gens qui jouissent.

SOLOM. Il semble que tu n'ayes jamais vû de Republique bien ordonnée ; autrement , tu ne condamnerois pas ces choses qui remplissent l'esprit de l'amour de l'honneur & de la vertu ; outre que cela exerce le corps , car l'utilité est icy jointe à la peine , quoyque cela ne paroisse pas d'abord.

ANACARSIS. Je n'ay quitté mon país , & traversé tant de Terres & de Mers , qu'afin d'apprendre ce que tu me reproches que je ne sçay point ; c'est pour cela que j'ay recherché ton amitié :

Si tu voulois m'en entretenir , tu ne sçaurois prendre tant de peine à le conter , que je recevray de plaisir à l'entendre.

SOLON. Il seroit difficile de te dire tout en peu de paroles ; mais tu apprendras une autre fois nos coustumes , touchant le service des Dieux , & le reste du gouvernement politique. *Je te diray maintenant* qu'on a établi ces exercices pour accoustumer la jeunesse au travail, non pour une simple guirlande , mais pour le bien qui leur en revient , & à toute la Republique.

ANACARSIS. Que ne proposes-tu donc cela pour prix , & non pas des bagatelles ?

SOLON. L'un suit de l'autre ; mais nous avons perverty l'ordre , & parlé premierement des choses qui se faisoient aux jeux , avant que de parler de la fin pour laquelle on les faisoit. Toutefois , puisque nous sommes de loisir , il sera facile de contenter ta curiosité , & de reprendre la chose dès son origine.

ANACARSIS. On en verra mieux le fil & la liaison , & cela m'apprendra une autre fois à ne point parler de ce que je n'entens pas. Mais allons prendre le

Je te diray maintenant. Ces choses sont | expliquées davantage dans la suite.

frais sous ces arbres ; car je ne me plais pas , comme vous , à estre la teste nuë au Soleil , quoyque j'aye quitté mon chapeau pour m'accommoder à vos coustumes. D'ailleurs , nous en ferons moins interrompus du bruit des acclamations. Mais dy-moy , comment peux-tu souffrir ainsi à ton âge les rayons du Soleil en plein midy sur ta teste , pendant les ardeurs de la canicule , sans en estre incommodé , & tout trempé de sueur comme moy ?

SOLON. C'est l'effet des exercices dont tu te moques. Car après avoir lutté tout le jour au Soleil , dans du sable ardent , le chaud ne nous incommode plus : Mais allons nous asseoir où tu dis , je t'apprendray ce que tu desires , à la charge que tu ne prendras pas ce que je te diray pour des Oracles , mais que tu feras tes difficultez par-tout , pour ton instruction & pour la mienne. Car je te promets de faire recevoir tes opinions publiquement , si elles sont les meilleures.

ANACARSIS. Ce n'est pas sans raison qu'on vous accuse d'estre grands railleurs. Car comment un étranger , comme moy , qui n'ay jamais demeuré dans des Etats politez , pourroit-il faire des leçons au plus grand Legislatteur de la Grece ? Je

ne refuse pas néanmoins de faire mes difficultez, pour m'éclaircir de la verité. Mais puisque nous voicy déjà à couvert, allons-nous asseoir sur ces pierres, pour estre plus à nostre aise; & dy-moy premierement, pourquoy tu as érably ces exercices, & à quoy fervent à la Vertu tous ces sauts, & toutes ces culebutes? Je sçauray le reste une autrefois; mais souviens-toy d'estre clair & court tout ensemble, si tu veux que j'y comprenne quelque chose; autrement j'auray oublié le commencement, avant que tu sois à la fin.

SOLON. Tu n'as qu'à demander ce que tu n'entendras pas; & à m'interrompre, si je m'étens hors de sujet. Car c'est ainsi qu'il se pratique dans l'Areopage, où l'on écoute patiemment les parties, ou les Avocats pour elles, lorsqu'ils demeurent renfermez dans leur matiere; mais quand ils tâchent d'émouvoir les passions, ou de gagner les bonnes graces des Juges, on les fait taire, pour empescher que la Justice ne soit surprise, & que l'on ne consume inutilement le temps. Je te donne le mesme droit, pourvû que hors de là, tu me laisses le champ libre pour m'égayer, puisqu'aussi-bien nous n'avons que faire,

& que nous fomros à l'ombre.

ANACARSIS. Cela est plus que raisonnable ; & je t'ay obligation de m'avoir appris en passant une coustume de ton pais , que je trouve fort bonne. Parle donc , & je te donneray bonne audience, comme un Juge mis de ta main.

SOLON. Il faut auparavant que je te dise quelque chose de l'estat d'une Republique ; car cela servira à te faire mieux comprendre la verité. Nous croyons qu'une Ville ne consiste pas dans l'enclos de ses murailles , mais dans le corps de ses habitans : c'est pourquoy nous avons plus de soin de leur éducation , que des *bastimens & des fortifications* ; car en leur apprenant comme il se faut gouverner , tant en paix qu'en guerre , nous les rendons invincibles , & la cité imprenable. Après donc que les enfans sont sortis de dessous l'aïsse de leurs meres , & qu'ils commencent à avoir le corps propre au travail , & l'esprit capable de raison & de discipline , nous les prenons sous nostre conduite , & exerçons l'un & l'autre. Car nous croyons que la Nature ne nous a pas fait tels que nous devons estre ; mais que nous avons besoin d'insti-

Que des bastimens, | vouloit qu'on donnast
&c. Le raisonnement | ce jour-là à la pensée.

tution & d'exercice pour corriger nos défauts , & pour accroistre nos avantages. Semblables à ces jeunes plantes que le Jardinier soustient avec des bastons , & qu'il couvre contre les injures de l'air, jusques à ce qu'elles soient assez fortes pour supporter le chaud & le froid , & résister aux vents & aux orages. Alors on les taille , on les redresse , on coupe les branches superflües , pour leur faire porter plus de fruit , on oste les bastons & les couvertures pour les endurcir , s'il faut ainsi dire , & les fortifier. Nous éveillons donc d'abord l'esprit des jeunes gens , par l'étude de l'Arithmetique & de *la Geometrie* , après leur avoir appris à lire & à écrire , & nous l'adoucissons par la Musique. Ensuite , nous les portons à l'amour de la vertu , par la lecture des Poëtes , où ils voyent les paroles & les actions des grands Personnages , qui font naistre en eux le desir de leur ressembler. Car la Poësie a des charmes particuliers qui s'attachent à l'esprit , & qui impriment les belles choses , tant dans la memoire que dans le cœur. Quand ils commencent à entrer dans l'administra-

La Geometrie. Il n'y | prenoit aussi aux jeu-
 a au Grec que l'*Arith-* | res gens la Geometrie.
metique ; mais on ap-

tion des affaires , alors Mais je ne m'apperçois pas que cecy est hors de mon sujet ; c'est pourquoy je m'impose silence à moy-mesme , sans attendre *la voix de l'Huissier* , qui sans doute baissoit la vûe de honte , voyant que je m'estois égaré.

ANACARSIS. N'y a-t-il point de peines établies par vos loix , contre ceux qui passent sous silence les choses les plus considerables, pour s'attacher à d'autres moins importantes ?

SOLON. Pourquoi dis-tu cela ?

ANACARSIS. Parce que tu quittes ce qui concerne le gouvernement de l'Estat, pour m'entretenir des exercices du corps, qui sont beaucoup moindres.

SOLON. Mais c'est le but que je me suis proposé d'abord , que je ne veux point abandonner , pour ne point rompre le fil du discours , ni embarasser ta memoire. Toutefois , si tu veux , je diray quelque chose en passant , de ce que tu desires sçavoir ; car ce n'est pas icy le lieu d'en parler. Lorsque les jeunes gens sont capables de l'administration des affaires , nous leur apprenons les loix du pais , qui sont proposées pour cela publiquement en grosses lettres , afin que tout

La voix de l'Huissier. Cela se rapporte à la coustume de l'Areopage.

le monde les puisse lire ; & qui leur enseignent ce qu'ils doivent faire , & ce qu'ils doivent éviter. Nous ajoutons à cela la conversation des Philosophes , qui leur apprennent à bien vivre , & à ne faire tort à personne , & ensuite à régler leurs desirs , & à moderer leurs passions ; enfin , à parler & à se taire. Nous leur imprimons aussi l'horreur du vice , & l'amour de la vertu , par des Tragedies & des Comedies , permettant en celles-cy de taxer les deffauts de quelques particuliers , tant pour les en corriger , que pour instruire les autres.

ANACARSIS. J'en ay vû jouïer aux Bacchanales , où l'on voit les uns monter sur des échasses , & vestus en Rois & en Princes , qui bâillent avec de grands masques , & prononcent des mots graves & empoulez : Mais les autres qui jouïent des Comedies , ne s'égueulent pas tant , & sont chaussez & vestus à l'ordinaire ; quoyque leurs masques soient encore plus ridicules. Comme ces haut-montez donc émeuvent la compassion, lorsqu'on leur voit traîner leurs cothurnes , qui sont comme des entraves ; les autres excitent la risée du peuple , si-tost qu'ils paroissent sur le theatre.

SOLON. Ce ne sont pas leurs cothur-

nes qui font pitié, mais les choses tragiques, qu'ils representent d'un ton lamentable, & avec des paroles de mesme, aidées de la Musique qui a grand pouvoir sur l'esprit humain. Mais pour revenir à nostre sujet, si-tost que nos jeunes gens ont le corps fort & robuste, nous les faisons dépoüiller à l'air, pour les accoustumer au chaud & au froid, & puis s'huiler pour leur rendre les membres plus souples, à l'exemple des Corroyeurs, qui preparent le cuir de la sorte, pour le faire plus durer. Ensuite, nous les exerçons comme tu as veu, en presence des vieillards qui prennent garde que tout aille bien; ce qui avec la force & l'adresse, leur apprend à mépriser les coups & les blessures, & est comme un prélude de la guerre. *Que ne feront-ils point estant armez*, que tout nuds ils sont redoutables à leurs ennemis, car on ne leur voit point des corps pâles & défaits, ni chargez d'une graisse inutile; mais ils sont robustes & vigoureux, capables des exercices militaires. De quel usage peuvent estre dans les combats, ceux qui ne peuvent souffrir le Soleil ni la

Que ne feront-ils point, &c. Ce qui est icy, sera expliqué plus

bas, pour ne point retoucher deux fois une mesme chose.

poussiere, & qui pâlisent en voyant couler leur sang, à demi vaincus, par la seule veüe des ennemis ? *D'ailleurs*, ces *exercices* consomment les humeurs superflües, qui causent les fievres & les maladies, & contribuënt beaucoup à la santé. Car le corps d'un Athlete est comme du blé bien criblé où il n'y a point d'ordure ; & les travaux qu'il souffre, ne le tourmentent pas tant, comme ils l'exercent. Nous les accoustumons aussi à la course, pour les divers emplois de la guerre, où il faut faire quelquefois beaucoup de chemin en peu d'heures, & les faisons courir dans des sables, afin qu'ils soient plus vistes en un lieu ferme & uni. Car on leur propose exprés des difficultez en ces jeux, pour leur rendre les choses nécessaires plus faciles. Nous les exerçons aussi à sauter, pour pouvoir franchir un fossé lorsqu'il en fera besoin, ou quelque autre obstacle qu'on aura jetté sur leur passage ; & pour estre plus agiles, ils s'exercent d'abord avec des boules de plomb à la main. Ils s'accoustument, pour se fortifier, à

D'ailleurs, ces exercices. L'Auteur s'étend icy hors de propos, & est obscur dans une

comparaison, qui est un grand défaut en ces matieres.

lancer un javelot , ou à jeter le plus loin qu'ils peuvent un palay , qui est comme une petite rondache d'airain poli , où il n'y a point de prise ; de sorte qu'il est mesme difficile à tenir. Pour le sable & la bouë dont tu te moques , qui sont dans les lieux où l'on lutte , outre que cela empesche qu'on ne se fasse mal en tombant , cela apprend à se tenir plus ferme en des lieux gliffans , & rend les veritables combats plus faciles. Car la peine qu'il y a à coleter un adversaire en cet endroit , sur-tout lorsque l'huile & la sueur font gliffer la main sur la peau , est cause qu'on ne trouve après plus de peine à emporter un blessé du combat , ou à enlever un prisonnier. Pour le sable & la poussiere dont on se frotte , c'est pour une raison toute differente , afin de donner plus de prise ; outre que cela sert à arrester la sueur , & fait qu'on dure plus long-temps au travail , & que les esprits ne se dissipent pas si-tost. D'ailleurs , en fermant les pores qui sont ouverts par la chaleur , on oste l'entrée à l'air qui est froid , & qui pourroit faire mal. On peut dire aussi que cela sert à nettoyer les ordures comme on écure la vaisselle. Je te demanderois volontiers , si tu aimerois mieux avoir le corps blanc

& effeminé , comme ceux qui ne sont pas accoustumés au travail , que de l'avoir brun & vigoureux , comme ceux que tu vois icy. D'ailleurs , ces exercices servent à bannir l'oïveté , qui relâche les forces du corps & de l'esprit , & qui rend les hommes paresseux & mutins ; si bien qu'ils sont nécessaires en temps de paix , & en temps de guerre.

ANACARSIS. Mais quand les ennemis vous attaquent , marchez-vous au combat ainsi poudrez & huilez ? Et apprehendent-ils que vous ne les suffoquiez & ne leur donniez le croc-en-jambe , pour les faire tomber dans la bouë ? Vos corps ainsi noircis au Soleil , sont-ils à l'épreuve de leurs armes ? & prenez-vous ces grands masques de Tragedie pour leur faire peur , ou ces hauts cothurnes pour les atteindre plus promptement ? Prenez garde que ces exercices ne consomment en vain vostre force & vostre vigueur , & que ce ne soient plustost des passe-temps de gens oisifs , que des écoles de vertu. Vous feriez mieux , à mon avis , de tâcher à vous aguerrir par l'exercice des armes , non pas en lançant quelque javelot sans pointe , mais en combattant tout de bon , avec l'épée & le bouclier , couverts de la cuirasse & de

l'armet. Car en l'estat où je vous voy, vous subistez plustost par quelque faveur divine, qu'autrement ; puisque je n'ay qu'à mettre l'épée à la main, pour faire fuir tous vos Athletes derriere les pilliers & les statuës qui embellissent ces portiques, & pour faire pâlit leur rougeur. En un mot, une longue paix vous a rendus incapables de soutenir le visage de vostre ennemy.

SOLON. Demande-le aux Thraces, qui nous sont venus attaquer sous la conduite d'Eumolpe, & à vos Amazones avec leur Reine Hippolyte. Car quoyque nous nous exercions tout nuds, nous n'allons pas tout nuds à la guerre, & passons de ces exercices à celuy des armes.

ANACARSIS. Je ne voy point que l'on s'y exerce icy, & si j'ay couru toute la ville.

SOLON. Tu le verras, si tu y demoures plus long-temps, & je te montreray tout nostre appareil de guerre avec nostre Cavalerie, qui fait presque le quart des habitans. Mais nous trouvons qu'il est superflu, pour ne point dire barbare & ridicule, d'aller armé en temps de paix; c'est pourquoy il n'est pas permis de porter une épée. Cela est bon pour vous, qui estes toujourns errans & vagabonds, ex-

336 DES EXERCICES

posez aux courses & aux embusches de vos ennemis, & qui n'estes pas seulement en feureté parmy vos Citoyens, comme nous le sommes par le moyen des loix & de la Justice.

ANACARSIS. Mais pourquoy épuiser en vain ses forces, au lieu de les employer à la guerre ?

SOLON. Le corps n'est pas comme un vaisseau sujet à tarir ; au contraire, ses forces s'augmentent par le travail, & lorsqu'il est exercé, il en devient plus robuste ; car il languit dans l'oïveté, comme l'expérience le témoigne.

ANACARSIS. Je ne puis répondre à toutes ces subtilitez ; mais je voudrois pour le moins que ces exercices fussent des images de la guerre, & qu'on se battist tout de bon l'épée à la main, au lieu de s'amuser à donner le croc-en-jambe à son compagnon.

SOLON. Il seroit trop cruel de se tuer seulement pour l'exercice, & de priver l'Etat de braves hommes, qui pourroient rendre de bons services dans l'occasion. Pour ce qui est du prix qui est proposé au vainqueur, je ne sçay pourquoy tu fais si peu de cas d'estre proclamé victorieux en presence de ses citoyens, & de recevoir des loüanges & des applau-

dissemens de tout le monde. Combien penfes-tu que ces acclamations excitent de courage dans la jeunesse , & qu'elles allument dans leur cœur de desir d'honneur & de gloire ? Que ne feront point pour la défense de leur patrie , ceux qui prennent tant de peine pour une branche d'olivier ? D'ailleurs , à se montrer ainsi nû aux yeux des autres , on en a plus de soin d'entretenir sa force & sa vigueur. Que d'ois-tu , si tu voyois joster publiquement des cocqs & des cailles , avec ordre aux jeunes gens de s'y trouver , pour redoubler leur courage par la veüe de ces petits animaux , qui combattent pour la gloire jusques au dernier soupir de leur vie ; ou quand tu verras dans Lacedemone ce peuple belliqueux , courir après une bale qu'on jette au milieu de l'Amphitheatre ; ou se partager en deux bandes dans un lieu qui est enfermé d'eau , & s'entrepouffer jusqu'à ce que l'un ou l'autre bataillon soit enfoncé ou recogné jusques-là ? Mais tu seras bien plus étonné , lorsque tu verras fouïetter les jeunes garçons jusques au sang sur l'autel de Diane en la presence de leurs peres & de leurs meres , qui ne sont pas là pour les plaindre , mais pour les encourager à porter constamment la douleur,

*Cocqs
contre
coqs, &
cailles
contre
cailles.*

afin que s'ils venoient jamais à tomber entre les mains de leurs ennemis, la peur ne leur fist rien faire de lasche ni d'indigne de leur Patrie. Plusieurs donc meurent sous les coups de foüet, pour ne point trahir leur gloire; & on leur a dressé des statuës publiques pour recompense.

ANACARSIS. Mais Lycurgue se faisoit-il foüetter comme cela, quand il estoit jeune, pour s'exercer à la vertu, ou s'il a introduit ces coustumes en un âge qui le mettoit hors de danger?

SOLON. Il est vray qu'il étoit déjà vieux, lorsqu'il les a établies. Car ce ne fut qu'après avoir demeuré long-temps en Crete, pour apprendre celles de Minos, qui estoient estimées les meilleures.

ANACARSIS. Si ces coustumes estoient bonnes, que ne les as-tu donc suivies?

SOLON. Je me suis contenté de celles de mon país.

ANACARSIS. Ce n'est pas cela; mais tu as veu combien il estoit ridicule de se faire du mal, pour s'empescher d'en avoir; & pour une douleur absente & incertaine, endurer des maux presens & certains, que le plus cruel tyran ne feroit pas quelquefois souffrir. Si je me trouve jamais à ces spectacles de Lacedemone,

je t'assure que j'en riray tout souül, que je diray bien des injures à ces bourreaux, qui traitent des enfans de bonne maison, comme des voleurs & des assassins. Leur Legislatteur, à mon avis, avoit besoin d'un peu d'ellebore pour luy purger le cerveau.

SOLON. Ne dis pas cela d'un si grand homme; car quand tu seras à Sparte, on ne manquera pas de te satisfaire là-dessus. Mais après avoir appris nos coustumes, qui ne te plaisent pas trop, à ce que je voy, il est temps de te demander les tiennes, & comment vous instituez la jeunesse.

ANACARSIS. C'est sans l'outrager, ni faire mal à personne, mais il faudroit plus de temps pour t'entretenir de ces choses; & j'ay besoin mesme de quelque loisir pour m'y préparer. Remettons la partie à demain, puisqu'aussi-bien il est déjà tard.





D U D E U I L.

Il se mocque des extravagances qu'on fait dans le Deuil, plustost par coustume que par raison.

QU'il y a de plaisir à considerer ce que les hommes font & disent dans le Deuil ! Car ils trouvent toujors ce qui est arrivé insupportable tant à eux qu'à ceux qu'ils pleurent ; & ceux qui les consolent, taschent à montrer le contraire, quoyqu'ils flattent quelquefois leur passion, pour les contenter, & pour gagner créance sur leur esprit. Mais voyons un peu ce que disent ceux qui s'affligent, après avoir exposé leur opinion touchant les morts ; car cela fait partie de la Comedie. Le peuple abusé par les Poëtes, & particulièrement par Hesiode & Homere, s'est persuadé qu'il y avoit là-bas un lieu souterrain fort profond & tenebreux, quoyqu'ils pensent bien sçavoir ce qui s'y passe ; où les morts sont rete-

<p><i>Ceux qui les consolent. Je dis ailleurs, qu'ils ne sçavent où le mort est allé, ni s'il a</i></p>	<p><i>perdu ou gagné à la mort. Ce qu'il dit plus bas de Pluton est aussi expliqué ensuite.</i></p>
---	---

nus par des liens éternels & invisibles , sans que personne en ait jamais pû sortir , que quelques-uns , dans toute l'étendue des siècles ; encore a-ce esté par une grace particuliere , & pour des raisons tres-importantes. Car tout le pays est environné de grands fleuves , dont le nom mesme fait horreur. Le Styx , le Phlegeton , le Cocyte , sans parler d'Acheron , qui est *un grand marais* tout à l'entrée , qui exhale une vapeur si grossiere , que les ames mesmes des oyseaux ne sçauroient voler par-dessus. On trouve d'abord à la descente une porte de diamant gardée par Eaque , le cousin germain de Pluton , en la compagnie de Cerbere , qui est un chien à trois têtes , qui fait de grandes caresses à ceux qui entrent , mais qui aboye terriblement ceux qui en veulent sortir. Au-delà du marais est un grand pré d'Asphodele , à travers lequel passe le fleuve d'Oubly , qui est le mortel ennemi de la memoire , si l'on en veut croire ceux qui en sont revenus , quoyqu'il soit assez étrange , comme ils ont pû s'en souvenir , après en avoir bû , & conter toutes ces choses qu'on ne sçait que par leur rapport. Dans ces lieux re-

*Horreur,
fex,
plaintes,
etc.*

Un grand marais. Je parleray ailleurs de Caron,

gnent Pluton & Proserpine ; l'une fille de Cerés , qui a esté enlevée & emmenée là par force ; & l'autre , frere de Jupiter , qui a eu cet Empire pour son partage ; & se nomme Pluton , qui signifie Richesse , à cause qu'il est riche en morts , comme m'a dit un homme qui le pensoit bien sçavoir. Il a pour ministres les Peines , les Terreurs & les Furies , sans parler de *Minos & de Rhadamante* , tous deux Candiots , qui rendent la Justice tres-severement. Pour Mercure , il n'est là que comme un oyseau de passage. Les gens de bien sont envoyez aux Champs Elysées qui est un lieu de délices ; & les méchans , en des cachots éternels , où ils sont geñez & tourmentez ; les uns dans le feu , les autres sur des gibets ou sur des rouës. Celuy-cy pour son supplice , traîne un rocher , ou puise de l'eau dans une cruche percée ; cet autre est rongé d'un Vautour , ou meurt de soif , sans pouvoir se désalterer , quoyqu'il soit dans l'eau jusqu'au cou. Le reste qui n'a fait ny bien ny mal , se promene dans le pré que j'ay dit , où on est nourri des viandes qu'on porte aux morts , & des effusions que l'on fait sur leurs sepulcres ;

Minos & Rhadamante. Il n'est point necessaire d'ajouter , *frere de Jupiter.*

quoyqu'après tout, ce ne soient plus que des ombres qui n'ont que la figure du corps, & qui s'en vont en fumée, lorsqu'on les touche. Cependant, les pauvres gens qui n'ont ny parens ny amis, courent fortune là-bas de mourir de faim, parce que personne ne les assiste. Ces choses, & autres semblables, ont tellement pris créance parmi le peuple, qu'on met une piece d'argent en la bouche de ceux qui meurent, pour payer le Batelier, sans considerer si c'est une monnoye qui ait cours dans le païs, joint qu'on feroit mieux, à mon avis, de ne rien donner, afin qu'on fust contraint de les renvoyer icy. Après cette ceremonie, on lave le corps du défunt, comme s'il n'y avoit point d'eau là-bas, ou qu'il dуст assister à quelque festin en arrivant : Car outre cela, on le parfume, on le couronne de fleurs, on l'habille de ses plus beaux habits, soit qu'on ait peur qu'il meure de froid en chemin, ou qu'on ne le traite pas selon sa condition. Tout cela est accompagné de plaintes & de regrets, de larmes & de sanglots, pour répondre à un *Maistre de ceremonie*, qui

Obole,
qui est
un son
marqué.

Maistre de ceremonie, | touche ailleurs les
Cecy est plus bas chez | plaintes des femmes.
l'Auteur. Du reste, je |

préside à l'action , & qui rapporte d'un ton lugubre , les anciennes calamitez , pour faire pleurer si l'on n'en avoit point d'envie. Les uns donc s'arrachent les cheveux , les autres se frappent l'estomach , ou s'égratignent le visage. Il y en a qui déchirent leurs habits , & qui mettent de la poussiere sur leurs testes , ou qui se couchent par terre , & se heurtent contre les murailles ; si bien que le mort est le plus heureux de toute la bande. Car tandis que ses amis & ses parens se tourmentent , il est placé en quelque lieu éminent , lavé , nettoyé , parfumé & couronné , comme s'il vouloit aller en compagnie. Ensuite, son pere ou sa mere, s'il en a , sortent de la troupe , & le viennent embrasser , avec des lamentations si ridicules , que cela seroit capable de le faire crever de rire , s'il avoit quelque sentiment. Car ils luy diront , par exemple , d'une voix dolente , & d'un ton lugubre ! Ha , mon cher fils , pourquoy és-tu mort ? c'estoit à moy d'aller le premier ; Tu as esté bien pris sur le vert , & cueilly en la fleur de ton âge ; sans avoir gousté des plaisirs du monde , & des douceurs du mariage , & sans avoir laissé des enfans qui te ressemblent. On ne te verra plus jouier avec tes petits camarades,

camarades , ni boire & manger avec eux. C'est ainsi qu'ils parlent , comme si l'on avoit besoin de vivres là bas , & qu'on dust mourir de faim , faute d'en avoir. Il y en a qui à la mort de leurs parens, égorgent leurs chevaux & leurs esclaves, pour les aller servir en l'autre monde ; & bruslent ou enterrent avec eux ce qu'ils ont de plus précieux , comme si cela leur devoit estre fort utile. Cependant , tout ce que ces gens-là disent , ce n'est , ni pour les morts , qui ne les sçauroient entendre , quand ils crieroyent dix fois plus haut , ni pour eux-mesmes , car il suffiroit de parler tout bas , ou de le penser sans le dire. Si bien qu'il ne reste , sinon que ce soit par coustume , ou pour les autres , de peur qu'on ne les croye sans amitié , & sans sentiment pour leurs proches. Car du reste , ils ne sçavent ni où le défunt est allé , ni s'il a perdu ou gagné à la mort : Au contraire , tout bien considéré , ils trouveroyent peut - estre qu'il luy estoit avantageux de mourir. S'il les entendoit donc , voicy ce qu'il pourroit dire : *Qu'avez-vous tant à pleurer , pauvres gens , & à vous tourmenter pour moy , qui suis plus heureux que vous ? Voudriez-vous que j'eusse vescu jusqu'à un âge décrepit , pour estre à*

charge à mes amis & à moy-mefme, & en rifée aux autres, après avoir perdu tous les fens, & fouffert mille afflictions durant la vie ? Vous regrettez de ce que je ne pourray plus ni manger ni boire : Mais n'est-il pas plus avantageux de n'avoir plus befoin de boire ni de manger ? Vous feriez donc mieux de crier : Ha, mon fils, tu ne feras plus fujet aux infirmités de la vie ; tu ne feras plus tourmenté de froid ni de chaud, de foif ni de faim ; Tu n'apprehenderas plus les menaces d'un tyran, ni les embufches d'un ennemi ; tu ne feras plus tourmenté des paffions, ni travaillé des débauches de la jeunefle, & ne craindras plus les douleurs ni les ennuis de la vieillesse. Ces plaintes, à vofre avis, ne feroient-elles pas plus justes, & moins ridicules ? Il pourroit encore ajofter : Est-ce que les tenebres où je fuis vous font peur, & que vous apprehendez que je ne fois fuffoqué par la pefanteur de mon fepulcre ? Mais un mort n'a rien à craindre, puisqu'il ne fçauroit plus mourir, & mes yeux pourris ou bruslez n'ont plus befoin de voir la lumiere. D'ailleurs, quand je ferois miserable, à quoy me ferviroient

*On éroufé
dedans.*

Moins ridicules. Le | la, quoyque le Grec
raisonnement veut ce- | dife le contraire.

toutes vos plaintes , & tous ces coups donnez contre l'estomach , à la cadence des instrumens , & cette tombe couronnée , & ces effusions & ces lamentations des femmes ? Croyez-vous que ce vin que vous répandez , descende jusqu'aux Enfers , & qu'il soit encore bon à boire en l'autre monde ? Car pour les bestes que vous bruslez en sacrifice , une partie s'en va en fumée , & le reste n'est que cendres , qui seroit un fort mauvais aliment. Il y a donc long-temps qu'il me prend envie de rire de tout ce que vous faites ; *mais ce linge* dont vous m'avez embeguiné , m'en empesche. Si le mort refusait à vostre avis , n'auroit-il pas plus de raison de dire cela , que les parens , qui le pleurent , n'en ont de dire ce qu'ils disent ? Voilà donc les plaintes qu'on fait pour les morts , qui sont semblables par-tout ; mais les sepultures sont différentes selon les diverses Nations. Car les uns les bruslent ou les enterrent , les autres les embaument ou les mangent. J'ay assisté à des festins en Egypte , où l'on les place au bout de la table ; & quelquefois un homme par nécessité présente la carcasse de son pere ou de sa mere,

*Squelette , corps
secché.*

Mais ce linge. Je touche plus haut ce qui est icy.

pour servir à cet usage. Pour les montemens , les colonnes , les inscriptions , & les pyramides , y a-t-il rien de plus inutile & de plus ridicule ? Il y en a qui célèbrent des jeux à la memoire du défunt , & qui font des oraisons funebres sur son sepulcre , comme si cela luy devoit servir là bas de certificat & d'attestation de vie & mœurs. Après tout cela, on traite l'assemblée , où les amis vous consolent , & vous convient à manger. Jusques à quand , disent-ils , voulez-vous pleurer un mort ? Vous ne le rappellerez pas en vie par vos larmes. Vous voulez-vous faire mourir pour désespérer vos amis , & laisser vos enfans orphelins ? Il faut pour le moins manger, quand ce ne seroit que pour faire durer vostre deuil. A la fin vous vous laissez vaincre après beaucoup de résistance , quoyque vous mouriez de-faim , parce qu'il y a trois jours que vous n'avez mangé. *Voilà une partie* des choses qu'on fait dans le deuil , & d'autres encore plus ridicules , tant par une mauvaise coustume, que par une fausse opinion que la mort est un mal.

Voilà une partie. J'ay | pour des gens sans sen-
dit plus haut , qu'ils | timent & sans affection
craindroient de passer | pour leurs proches.

Fin du second Tome.



T A B L E

D E S M A T I E R E S

Du second Tome de Lucien.

A.

A <i>Baucus.</i> Quel & combien fidele amy ,	
page	337
<i>Abdere.</i> Comment les Habitans de cette Ville	
devinrent presque tous Comediens ,	1, 2
<i>Abonus.</i> Où est située cette Ville ,	143
<i>Academie.</i> Plaidoyer de l'Academie pour la dé-	
bauche, & pour soy ,	475, 476
<i>Acheron.</i> Quel , & où se voit ,	541
<i>Achille.</i> Bouclier d'Achille combien rempli de	
figures ,	215 & 451
Par qui tué ,	511
<i>Adymarque</i> , Duc de Maclyne ,	328
<i>Afraninus Silo.</i> Son peu d'éloquence, & sa fin ,	
15	
<i>Agathocles.</i> Combien l'amitié d'Agathocles &	
de Dinias fut celebre , & en quelle contrée ils	
vivoient ,	306, 307
<i>Agathoclès le Stoïcien.</i> Pourquoi plaidoit ses éco-	
liers ,	451
<i>Ajax.</i> Comment défendoit Teucer ,	513
<i>Alexandre.</i> Ou le faux Prophete ,	138

T A B L E

<i>Alexandre le Grand.</i> Combien ennemy de la flatterie,	7
Comme il s'est élevé une statuë plus grande que le Mont Athos,	288, 289
<i>Alexandre tyran de Pherés.</i> Par qui fut tué,	450
<i>Amastris.</i> Ville, où située,	334
<i>Ambrosie.</i> Le manger des Dieux,	459
<i>Amy.</i> Quel tresor c'est qu'un bon amy, & combien estimé parmi les Scythes,	303
Exemples singuliers d'amis fideles,	299
<i>Amitié.</i> Etrange façon de contracter amitié,	323
Entre combien de personnes elle se peut contracter de la sorte,	là-mesme.
<i>Amizoque.</i> Ses aventures,	324 & suiv.
<i>Amour.</i> Discours sur les differentes sortes d'amours,	235, jusqu'à 270
<i>Anacarsis.</i> Pourquoy quitta son país, & traversa tant de terres & de mers,	523
<i>Anaxarque.</i> Parasite d'Alexandre,	507
<i>Animaux.</i> Quelle est la condition des Animaux,	435
<i>Année.</i> Par qui divisée en mois & saisons,	211
<i>Antigonus.</i> Ses amours incestueuses,	450
<i>Antiochus.</i> Fils de Seleucus,	450
<i>Antiphile.</i> Combien aimé de Demetrius,	317 & suiv.
<i>Antisthene.</i> Quel Philosophe,	509
<i>Anubis.</i> Quel Dieu & de quelle figure,	388,
389	
Où s'est mis en credit,	456
<i>Apis.</i> Dieu des Egyptiens,	212
<i>Apollon.</i> A qui il rendit service,	376
Contraint de mandier,	389
C'est un des plus anciens Dieux, quoyque sans barbe,	397
Combien ses oracles sont ambigus,	328

DES MATIERES.

Où il établit le Bureau de ses Propheties,	456
Son travail,	463
<i>Apollon</i> le Lycien. Son temple & sa statuë,	521
<i>Arbacés</i> . Eunuque & meurtrier d'Arfacés,	450
<i>Arcadiens</i> . Pourquoi ne voulurent point recevoir l'Astrologie,	216
<i>Archelaüs</i> . Jusqu'à quand il eut Euripide pour Parasite,	507
<i>Areopage</i> . Lieu de Justice chez les Atheniens,	471
Belle Coutume de l'Areopage,	526
<i>Arete</i> . Quelle, & sa fille Nausicaë,	283
<i>Aretas</i> . Amitié d'Aretas, d'Eudamidas & de Carixene,	314
<i>Aristipe</i> . Pour quel sujet alla en Sicile,	506
<i>Aristogiton</i> . Libérateur des Atheniens, de qui estoit Parasite,	512
<i>Aristote</i> . Quelle part il a eu dans cette profession,	507
Sa timidité,	509
<i>Aristoxene</i> . Musicien, Parasite de Nelée,	507
<i>Arithmetique</i> . Utilité de son étude,	528
<i>Arfacés</i> . Par qui massacré après avoir égorgé sa femme,	450
<i>Arfacomas</i> . Son ambassade vers le Roy du Bosphore,	327
Histoire de son amitié avec Loncate & Mafente,	328, 329
<i>Art</i> . Ce que c'est,	495
Peine que les Arts donnent à apprendre,	501,
& 502,	
Ordinairement la fin de l'Art n'est pas celle de l'Artisan,	502
<i>Asne</i> . Comment Lucien fut metamorphosé en asne,	346
<i>Aspasie</i> . Pourquoi tant aimée de Periclés, de	

T A B L E

Socrate & d'Esquinés ;	181 & 182
<i>Asphodelé</i> . Prez , en quel endroit ,	542
<i>Assyriens</i> . Quelle est leur principale divinité ,	406
<i>Astalophe</i> . Pourquoi crû fils de Mars ,	214
<i>Astrologie</i> Jugement que fait l'Auteur de l'Astrologie judiciaire ,	210
D'où elle a tiré son origine ,	<i>là-mesme.</i>
Par quels peuples cultivée & perfectionnée ;	211, 11
Astrologie défenduë des accusations ordinaires qui se font contr'elle ,	216, 217
<i>Athènes</i> . Combien cette Ville fut différente de Rome ,	282
<i>Athlète</i> . Comparaison de son corps à du bléd , bien criblé ,	532
<i>Atrée</i> . En quoy préféré à son frere Thyeste ,	213
<i>Autolyque</i> . Fils de Mercure , pourquoy estimé tel ,	214

B

B <i>acchus</i> . Comment vainquit les Lydiens , Thyreniens & Indiens ,	180
Qui doit passer le premier de Bacchus ou d'Hercule ,	390
<i>Bagoas</i> . Quel , & pourquoy il contrefit l'Eunuque ,	208
<i>Balés</i> . Comparez avec les Tragedies ,	182, 183
<i>Basthé</i> . Avanture singuliere de luy ,	327
<i>Beatitude</i> . En quoy elle consiste ,	501
<i>Beauté</i> . Description d'une beauté parfaite ,	274, 275
Beauté sans esprit à qui semblable ,	278
<i>Belier</i> . Signe celeste , de la nature duquel les Afriquains tirent leurs prédictions ,	212
<i>Belite</i> . Sa generosité pour son amy ,	327
<i>Bellerophon</i> . Comment on peut expliquer le cheval ,	

DES MATIERES.

val allé qu'on luy attribué ,	213
<i>Bendis.</i> Où se fit en credit ,	456
<i>Beroée.</i> Quelle ville, & où située.	359
<i>Bien.</i> En quoy consiste le souverain bien ,	443

C

C <i>Aldéens.</i> Combien addonnez à l'Astrologie ,	212
<i>Cassiopee.</i> Comment elle attira sur soy le courroux des Dieux ,	288
<i>Carixene.</i> Son amitié pour Eudamidas ,	314
<i>Cassandra</i> de Polignote , quelle ,	275
<i>Chaire</i> de Professeur , disputée entre deux Philosophes ,	203. & <i>suiv.</i>
<i>Clinias.</i> Pille le Temple d'Esculape ,	451
<i>Cocconax.</i> Chroniqueur Bizantin , ses aventures ,	142
<i>Colombe.</i> Par quels peuples adorée ,	406
<i>Colosse</i> de Rhodes. Comment reçû en l'assemblée des Dieux ,	389
<i>Comedies.</i> Quel doit être l'usage des Comedies ,	172. 530
<i>Comparaison.</i> Comment elle se doit faire ,	294
<i>Coq.</i> Fils de Mars , pourquoy changé en Coq ,	414
<i>Cordace.</i> Quelle sorte de danse ,	180. 459
<i>Corps.</i> Ceremonies pratiquées du temps de l'Auteur envers les corps des défunts ,	543
<i>Cothurne.</i> Ce que c'est , & à quel usage ,	590
<i>Courtisans.</i> Sont les Parasites des Princes ,	512. 517
<i>Crates.</i> Quel Philosophe ,	509
<i>Cresus,</i> En quelle extremité se trouva ,	432
<i>Ctesias.</i> Jugement de son Histoire des Indes ,	34
<i>Cylleniens.</i> Quelle estoit leur principale divinité ,	406

T A B L E

<i>Cynethus</i> . Courtisan de Demetrius, de quoi il se louoit,	295
<i>Cynegire</i> . Bon mot à son sujet,	231

D

D <i>Amis</i> . Dispute de Damis l'Epicurien, con- tre le Stoïcien Timoclés, au sujet de la Providence,	395. & suiv.
<i>Damon</i> . Histoire de l'extrême amitié d'Euthy- dique & de Damon.	312
<i>Dandamis</i> . Ce qu'il fit pour son amy Amizo- que, qu'il voyoit emmener captif,	324. 335 & suiv.
<i>Danse</i> . Son apologie,	171. & suiv.
D'où elle a pris naissance,	175
Qui fut la premiere qui se plût à cet exerci- ce, & l'enseigna aux autres,	là-mesme.
Par quels peuples le plus cultivée,	176. 177
Danse sacrée,	179
<i>Décacheter</i> . Diverses sortes de décacheter les Lettres.	149
<i>Dédale</i> . Comment il donna lieu à la fable,	213
<i>Demadés</i> . Orateur, combien timide de son na- turel,	508
<i>Demetrius</i> de Sunion. Combien il aimâ Anti- phile,	317
<i>Demonax</i> . Sa naissance, & sa Philosophie,	218. 219
Quelle estoit sa façon de vivre,	221
Ses apophthegmes,	223. & suiv.
<i>Demosthene</i> . Sa fausse bravoure,	509
<i>Denys</i> le tyran. A quelle extremité fut reduit,	432
<i>Deshérité</i> . Declamation d'un fils desherité,	108
<i>Dessauter</i> . Ce que signifie proprement ce ter- me,	178
<i>Destin</i> . Si les ordres du destin sont inviolables,	372. 373.

DES MATIERES.

- Décil.** Invective contre les extravagances qui se font dans le dcüil , 540. & suiv.
- Dialogue.** Playdoyer du Dialogue contre Lucien , 488
- Repartie de Lucien à cette plainte , 490
- Diane.** Quels sacrifices font les Scythes à cette Déesse , 408
- Où elle se mit premierement en credit , 416
- Dieux.** S'ils sont sujets aux ordres des Parques , 372. 373
- S'ils se peuvent mettre en colere , 378
- Dinias.** Combien fut celebre l'amitié d'Agathocles & de Dinias , & en quel pays ils vivoient , 306. & suiv.
- Diogene.** Son occupation aux approches de Philippe , 3. & 509
- Dionysius.** Comment se laissa emporter à la volupté , 480. 481
- Diotime.** Quelle Dame, & en quoy recommandable , 283
- Divination.** Combien sainte & ancienne au sens de l'Auteur , 225
- Divinité.** Quelle contrariété parmi les Philosophes anciens, au sujet de la Divinité , 447

E

- Eaque.** Cousin de Pluton , de quelle charge pourvü , 545
- Eau.** Par quels peuples adorée , 406
- Ecorniflerie.** Comment prouvée estre un art , & le plus excellent de tous . 492. & suiv.
- Education.** Quel soin on prenoit à Lacedemone de celle des enfans , 527. 528
- Egyptiens.** Comment regloient leur année , & de quoy se servoient pour deviner , 211. 212
- Combien superstitieux , 298
- Quelle divinité principalement adorée par

T A B L E

ces peuples ,	406
<i>Elisées.</i> Champs Elisées , quel lieu ,	542
<i>Eloquence.</i> Combien cet Art excelle par-dessus les autres ,	504
<i>Emmelie.</i> Quelle sorte de danse ,	180
<i>Empedocle.</i> Où porté par la fumée du Mont Etna ,	449
<i>Empouse.</i> Ce que c'estoit ,	179
<i>Endymion.</i> Ce qui a donné lieu à la fable ,	214
<i>Enée.</i> Pourquoi réputé fils de Venus ,	214
<i>Enfer.</i> Quel selon les Payens ,	540
<i>Epicure.</i> Son plaidoyer pour la volupté ,	480
Ce qu'il attribuoit à sa secte ,	499
<i>Epicuriens.</i> Quels entre tous les Philosophes ,	460. 461
Combien differens des Stoïciens ,	505
<i>Ecrivains.</i> Avis aux Ecrivains de l'Histoire ,	3. 4. & suiv.
<i>Esculape.</i> Pourquoi dit-fils d'une Corneille ,	146
Où il établit une boutique d'Apoiquaire ,	456
Son travail ,	464
<i>Esquinés.</i> Comment devenu le Parasite de Denys le Tyran ,	506
Sa timidité ,	508. 509
<i>Ethiopiens.</i> En quelle posture ils vont au combat ,	179
Nation fort subtile ,	211
Quelle est leur principale divinité ,	405
<i>Eudamidas.</i> Son testament , & sa confiance en deux amys ,	314
<i>Eumenides.</i> Quelles Déeses , & où estoit leur Autel ,	466
<i>Euphorbe.</i> Quel , & où tué ,	422. 425
<i>Eutipide.</i> Parasite d'Archelaüs ,	507
<i>Euthydique.</i> Histoire de son extrême amitié avec Damon ,	312. 313

DES MATIERES.

<i>Exercice.</i> Traité des Exercices du corps ,	518
Pourquoy établis ,	523. 524
<i>Exorde.</i> Preceptes pour l'Exorde des bons Ora- teurs ,	28. 28

E

F ables anciennes, combien pleines d'instru- ction ,	214. 215
<i>Felicité.</i> En quoy elle consiste.	422. 499
<i>Femmes.</i> Comment elles veulent estre peintes dans leurs tableaux ,	7
Plantées comme des vignes ,	37
<i>Feu.</i> Par quels peuples adoré ,	406
<i>Flaterie.</i> Ce que c'est précisément, & comment distingnée de la louange ,	285. & suiv.
<i>Folie.</i> Elle excuse tout ,	493
<i>Fourmilières.</i> Comparées aux Villes, & l'oc- cupation des fourmis à celle des Habitans ,	452

G

G eometrie. Son utilité ,	518
<i>Grands.</i> Quel besoin ils ont des Parasites ,	516
Quel honneur ils en tirent , <i>là-mesme & suiv.</i>	
<i>Grecs.</i> De qui & en quel temps ils receurent la connoissance de l'Astrologie ,	212
<i>Guerre.</i> Comment la Guerre est mere de tout ,	3
<i>Gygés.</i> Quelle estoit la vertu de l'anneau de Gygés ,	481

H

H elene. Quelle, & si elle estoit si belle qu'Homere la décrit ,	426
Par qui elle fut ravie durant la premiere guer- re de Troye ,	<i>là-mesme.</i>
<i>Hercule.</i> En quoy particulièrement louable ,	293
Qui doit passer le premier, de Bacchus, ou d'Hercule, & ses travaux ,	390. 395. 479

T A B L E

Harmodore l'Epicurien. Se parjure pour de l'argent,	457
Foudroyé par Jupiter,	458
Hyrophile le Cynique. Ses débauches,	451
Hippogrifhes . Quelle sorte d'animaux, & où rencontrez,	39
Histoire . Démangeaison d'écrire l'Histoire de- puis quel temps,	2
Ce qu'il faut faire pour devenir bon Historien, 3 & suiv.	
Combien l'Histoire est différente de la Poë- sie,	1
Combien doit estre retenuë dans ses louanges, & quel doit estre son but,	là-mesme.
Défaut qui la rend suspecte,	7
Divers commencemens d'Histoires, 8 & suiv.	
Prefaces diverses & comparaisons,	là-mesme.
Ce qu'il faut taire, & ce qu'il faut exprimer,	12
Comparaisons des mauvais Historiens, à des valets enrichis depuis la mort de leurs Maî- tres,	là-mesme.
Termes poétiques combien mesléans en l'Hi- stoire,	13
Unité du caractere combien exactement y doit estre gardée,	14
Descriptions trop longues pour l'Histoire, là-mesme.	
Histoire en forme de prophetie,	19
Preceptes pour ceux qui y sont propres, & qui veulent écrire l'Histoire,	21. & suiv.
Quel doit estre le sentiment d'un bon Histo- rien,	24
Quel doit estre son style, ses penstes & ses Sentences,	25
Quel doit estre son Exorde,	28, 29

DES MATIERES.

Breveté & retenuë dans les descriptions, com- bien necessaires à l'Histoire, <i>là-mesmes</i>	
Combien l'Histoire doit estre éloignée du Panegyrique & de la Satyre,	31
Historien en quoy distingué de l'Orateur,	194
<i>Homere</i> . En quoy peut servir de regle aux Hi- storiciens,	307
Comment Homere estoit un excellent Pein- tre,	176
<i>Homme</i> . De combien de parties il est composé,	195
Quelle est la condition la plus heureuse, de l'homme ou de la femme,	418
S'il y a un art pour connoistre les hommes,	495
<i>Hormus</i> . Quelle sorte de danse estoit ainsi ap- pellée,	177
<i>Hymette</i> . Forteresse ou pointe de rocher, en quelle Contrée,	468
<i>Hypato</i> . Ville, & où située,	339
<i>Hyperide</i> . Sa timidité,	509

I

I <i>Domenée</i> . Fils de Jupiter, estoit Parasite d'A- gamemnon, au rapport d'Homere,	510
<i>Jeux publics</i> , de la Grece; & quel estoit le prix des victorieux,	511
<i>Indiens</i> . Comment ils adorent le Soleil,	178
<i>Jour</i> . Quels sont les peuples qui adorent le jour,	406
<i>Iphigenie</i> . Prestresse de Diane,	303
<i>Iste</i> . Suspenduë en l'air, quelle & comment trouvée,	38
<i>Isocrate</i> . Combien timide de son naturel,	508
<i>Jupiter</i> . Comment la vie luy fut sauvée,	175
Pourquoi estimé avoir enchainé Saturne,	214

T A B L E

Ce que l'on croit de luy en Candie,	408
Combien a plus de peine que les autres Dieux,	461. 64
<i>Jupiter Hammon.</i> Sous quelle figure adoré par les Africains,	212
<i>Justice.</i> Par qui louée jusqu'à estre estimée le souverain bien,	466
L	
L <i>Lacedemoniens.</i> Doivent une partie de leur gloire à la danse & à la musique,	176
Comment élevoient leurs enfans,	451
<i>Lampes.</i> Isle des Lampes, en quelle contrée,	55 & suiv.
<i>Leucanor.</i> Roy du Bosphore,	327. 328
<i>Licurgue.</i> Combien timide de son naturel,	509
<i>Loüange.</i> Quelle doit estre la loüange,	4. 5. 6
Quand elle est bonne, & ce que c'est,	286
	287
Comment distinguée de la flaterie,	294
<i>Luite.</i> Quel exercice, & comment se faisoit,	521
<i>Luiteurs.</i> Pourquoi les Luiteurs se froient de sable & de poussiere après s'estre frotez d'huile,	533
<i>Lune.</i> Globe de la Lune, quel pays,	38
Quel peuples adorent la Lune,	406
Ses plaintes contre la curiosité des Philosophes,	453
<i>Lycurgue.</i> Legislateur des Lacedemoniens,	216
Sur quel modele forma sa Republique,	538
M	
M <i>Arcomans.</i> Peuples, où logez,	163
<i>Mars.</i> Quels estoient ses Prestres,	179
D'où est venuë la fable de la surprise de Mars avec Venus,	215
Comment surpris par Vulcain,	414

DES MATIERES.

<i>Menecrate.</i> Pourquoi déclaré infame, & tous ses biens confisquez,	315
Beau trait d'amitié en sa faveur,	316
<i>Menippe.</i> Comment vola dans le Ciel,	443
<i>Merion.</i> Quel & combien bon Danseur,	175
<i>Merione.</i> De qui il estoit courtisan & le Para- site,	512
<i>Metempsychose.</i> Ce que c'est, & quelques exem- ples memorables d'icelle,	424. 425
<i>Mestier.</i> Quel est le mestier qui ne couste rien à apprendre, mais bien à enseigner,	501. 502
<i>Minerve.</i> Jeux en son honneur à Athenes,	521
<i>Minos.</i> Reputé fils de Jupiter,	214
Quel honneur il receut des Dieux,	513
Où vécut, & quelles furent les Loix qu'il établit,	538. 542
<i>Mnesthée.</i> Quel sacrifice il fit à Jupiter, & aux autres Dieux, après estre échapé du nau- frage,	392
<i>Morts.</i> Comment honorez par les Scythes,	299
Combien inutiles sont les plaintes qui se font autour des morts,	543. 544
Réponse imaginaire de quelqu'un de ces morts,	545
Combien de différentes sortes de sepultures de morts,	547
<i>Musée.</i> Quel personnage,	178
<i>Musique</i> Combien utile,	172
Combien puissante sur l'esprit humain,	531
<i>Myrmidons,</i> Quelle Nation, & d'où venuë,	453

N

N <i>Ausicaë.</i> Quelle Dame, & en quoy particu- lièrement recommandable,	283
<i>Nectar.</i> Breuvage des Dieux,	452

T A B L E

<i>Neptune.</i> Quelle fut son aventure;	376
<i>Nestor.</i> Para sire d'Agamemnon,	510
De Cenee & d'Exadius,	512
<i>Niobe.</i> Par qui & pourquoy changée en rocher,	
298	

O

O <i>bole.</i> Quelle sorte de monnoye, & de quelle valeur,	543
<i>Offense.</i> Belle coûtume des Scythes, lorsque quelqu'un d'entr'eux a receu quelque offense,	
329	
<i>Olympias.</i> D'où vient la fable de cette Princesse.	142
<i>Olympique.</i> Quel estoit le prix du vainqueur aux jeux Olympiques,	521
<i>Or.</i> Quelle description en fait Pindare,	417
Par qui comparé aux Graces,	423
Ses beaux effets,	là-mesme.
Comment il est la source de tous maux,	424
<i>Oracle.</i> Quelle est la coustume des Oracles,	150
Quel rapport ils ont avec l'Astrologie,	215
Oracles, principalement d'Apollon, combien ambigus, & à-quoy semblables,	398 407
<i>Orateur.</i> Distinction entre l'Orateur & l'Historien,	294
Combien les Orateurs sont sujets à l'avarice,	514
<i>Oreste & Pylade.</i> A quel honneur élevez & pourquoy,	299 301. 302. 304
<i>Orphée.</i> Excellent Danseur & Musicien,	178
A qui donna les premieres lumieres de l'Astrologie,	22
Pourquoy les Grecs placent sa Lyre dans le Ciel,	là-mesme.

DES MATIERES.

P

- P***Acate.* D'Apelles, quelle, 276^o
Pan. Compagnon de Bacchus, où logé, 469
 Ses plaintes, *là-mesme.*
 Son invective contre les Philosophes, 470
Pantée. Quelle Dame, & sa beauté, 277
Pantomime. Ce qu'il doit sçavoir, 184. 185
 Signification de ce terme, 194.
 Quel doit estre le Pantomime, *là-mesme*, & *suiv.*
Paphlagoniens. Combien superstitieux, 143. 144.
Parasite. Si l'exercice du Parasite peut estre ap-
 pellé un mestier, 492. 493.
 S'il peut estre rangé parmi les arts liberaux ou
 mécaniques, 495.
 Sa définition établie & expliquée, 497
 On prouve que de tous les arts, c'est le meil-
 leur, 501 & *suiv.*
 Qu'il l'emporte même sur la Philosophie &
 l'éloquence, 504. 505. & *suiv.*
Parnés. Mont, & en quelle Contrée, 468
Parques. Quelle est leur puissance, & si les
 Dieux y sont sujets, 373. & *suiv.*
Pasphaë. Pourquoy feinte amoureuse d'un tau-
 reau, 213
Patras. Ville, où située, 370.
Patrocle. Parasite d'Achille, 511
 Sa valeur, *ibid.*
Pauvreté. Ses avantages, 412. 422
Peintre. D'où vient que les Peintres ne sont pas
 responsables en Justice de leurs imaginations,
 293.
Pella. Ville, où située, & quelle à present,
 142
Penelope. De quoy peut servir d'exemple, 283
Perses. Quelle est la principale divinité qu'ils
 adorent, 406

T A B L E

<i>Phaëton.</i> Origine de la Fable de Phaëton ,	314
<i>Phalaris.</i> Harangue des Ambassadeurs de Phalaris aux Prestres de Delphes , pour les obliger de recevoir le taureau d'airain pour offrande à Apollon .	127
Suite de ce discours par un de ces Prestres pour obliger les autres à recevoir ce present ,	
• 135. & suiv.	
<i>Phales.</i> Par quels peuples adoré ,	406
<i>Phœques.</i> Combien ces peuples estoient amateurs de la danse ,	177
<i>Phidias.</i> Quel estoit le plus excellent de ses ouvrages ,	424
<i>Philocrate.</i> Combien timide de son naturel ,	508
<i>Philosophes.</i> Combien incertains ,	444
Quel sorte de gens , & leur grand nombre ,	460 461
Si l'on peut donner l'exemple de quelque Philosophe , qui soit mort les armes à la main ,	509. 510
Combien sujets à l'avarice ,	514
<i>Philosophie.</i> Combien cet Art excelle par dessus les autres ,	504
<i>Phrygiens.</i> Quelle est leur principale divinité ,	406
<i>Phryxus.</i> Pourquoi feint aller sur un Belier d'or ,	14
<i>Pilade.</i> Voyez Oreste.	
<i>Pilote.</i> Comparaison du Pilote & de la Providence ,	409
<i>Pindare.</i> Quelle description il fait de l'or ,	417
<i>Platon.</i> Quelles estoient ses loix .	436
S'il s'est meslé du mestier de Parasite ,	506
En quoy comparé à Nicias ,	<i>là-mesme.</i>
Jamais ne fut à la guerre ,	509
<i>Pluton.</i> Quelle estoit la vertu de son casque ,	482

DES MATIERES.

- Pourquoy ainsi appellé, & ce que signifie ce nom, 541
- Pnicé.* Place d'Athenes, à quoy destinée, 470
- Pœsse.* Est un present du Ciel, 504
- Quels en sont les charmes particuliers, 528
- Poëte.* Pourquoy les Poëtes ne sont pas responsables en Justice de leurs imaginations, 293
- Pois Berytrienne,* & son usage, 149
- Polemon.* Quel personnage, & pourquoy quitta l'Academie, 476
- Polystrate.* Quel & combien grand Orateur, 291
- Portique.* Plaidoyer du Portique contre la volupté, 478. 479
- Priape.* Quel Dieu chez les Bithyniens, 179
- Promethée.* Quelle est sa condition, 376
- Proorquesteres.* Quelle sorte de Magistrats, 177. 178
- Proserpine.* Fille de Cerés. Comment enlevée, 142
- Prothée.* Que represente-t-il chez les Egyptiens, 179
- Providence.* Si elle est maistresse ou esclave du destin, 179
- Ptolomée.* Ses amours incestueux, 450
- Pugilat.* Quelle sorte d'exercice, 176
- Pyrrhique.* Sorte de danse inventée par Pyrrhus, 176
- Pyrrhon.* Pourquoy ne se voulut point presenter en jugement, 483
- Pythagore.* Quel personnage, & ce qu'il avoit esté auparavant, 415
- Pourquoy défendit les viandes & les fèves, 427
- Pythiques.* Quel estoit le prix du vainqueur aux jeux Pythiques, 152

Quades. Peuples, où logez,

T A B L E

R

R <i>Hadamante</i> . De quel pays, & combien severe justicier,	542
<i>Rhea</i> . Comment l'invention de la danse luy est dûë,	175
<i>Rhetorique</i> . Plaidoyer de la Rhetorique contre Lucien,	484. 485
<i>Richesses</i> . Description des incommoditez des richesses,	412. 424
<i>Rois</i> . Quelle est la felicité des Rois,	432
Pourquoy comparez aux statuës d'or,	433
Quelle est leur infortune,	<i>là-mesme.</i>
<i>Roman</i> de Lucien,	35. & suiv.
<i>Roxane</i> d'Aëtion. quelle,	276
<i>Rutilianus</i> . Quel personnage, & combien su- perstitieux,	154

S

S <i>Aliens</i> , Prestres de Mars. Pourquoy ainsi appelez,	179
<i>Sappho</i> . Quelle Dame, & en quoy recomman- dable,	283
<i>Sarpedon</i> . Fils de Jupiter, par qui tué,	511
<i>Science</i> . Quels sont les effets de la Science,	21
<i>Scythes</i> . Quelle estime ils font d'un bon amy, & combien ils abhorrent la trahison,	303
Comment ils servent leurs amis,	329
Quelle estoit leur principale divinité,	406
Exacts observateurs de la Justice,	522
<i>Signe</i> . Quel rapport ont les Signes celestes avec les Oracles,	215
<i>Sisnnes</i> & <i>Toxaris</i> , combien grands amis,	334
<i>Smirne</i> . Où située, & quelle ville,	272
<i>Socrate</i> . Pourquoy, & en quel âge a voulu ap- prendre la danse,	181
Comment se porta contre les Lacedemoniens,	509. 510

DES MATIERES.

- Solon.* Entretien d'Anacarsis avec Solon, 518.
 119 & suiv.
- Sommeil.* Son occupation, 464
- Songe.* Pourquoi dépeint avec des aïles, 416
 De combien de sortes selon Homere, 417
 De quoy ils se forment, là-mesme.
- Sofandre* de Calamis. Quelle Ratuë, & sa beauté,
 274. 275
- Softrate* le Philosophe. Quelle vie menoit, &
 en quel endroit, 218
- Spartinus.* Comment tué en un festin, 450
- Spectacles.* Combien doux & charmans, 173
 Combien celebres en Grece,
- Squelette.* Ce que c'est, 547
- Stoïciens.* Combien differens des Epicuriens, 505
- Stratonice.* Belle mere d'Antio-hus, 450
- Sunion.* Quelle place, & en quelle contrée, 467
- Sycinnis.* Quelle sorte de danse, 180. 182

T

- T***Antalo.* Quel honneur il receut des Dieux,
 513
- Theane.* Quelle Dame, & en quoy recomman-
 dable, 283
- Thesée.* Comment a passé toute sa vie, 479
- Thessaliens.* Quel état faisoient de la danse, 177
- Thraces.* Quel Dieu ils avoient, 406
- Thucydide.* Quel historien, 31
- Thyeste.* D'où l'on a pris occasion de dire qu'il
 avoit un belier d'or; & pourquoy postposé à
 son frere Atreé, 213
- Tigrapate.* Prince des Laziens, 328
- Tillibore* brigand. Sa vie écrite par Arrian, 139
- Timoclés.* Dispute de Timoclés le Stoïcien con-
 tre Damis l'Epicurien, au sujet de la Provi-
 dence, 385. 393. 403
- Tiresias,* grand Astrologue. Pourquoi figuré
 mâle & femelle, 213

T A B L E.

<i>Toxaris & Sifinnes.</i> Combien grands amis,	334
<i>Tragedie.</i> Son utilité,	172
Quel doit estre l'usage des Tragedies,	530.
531	
<i>Troye.</i> Si la guerre de Troye se passa comme Homere la décrit,	416
<i>Tyran.</i> Declamation pour le meurtrier d'un Tyran,	96. & <i>suiv.</i>

V

V <i>Venus.</i> D'où est venuë la fable de la surprise de Venus enchainée avec Mars,	215
Comment surprise par Vulcain,	414
<i>Venus</i> de Cnide, & d'Alcamene,	273
<i>Vertu.</i> Combien estimable même dans les enne- mis,	302
<i>Vignes</i> , qui étoient femmes,	37
<i>Villes.</i> Comparées à des fourmillieres,	452
En quoy principalement consiste une Ville,	527
<i>Vin</i> grec coulant dans de grands ruisseaux qui arrosoient une Isle,	36. 37
<i>Olysse.</i> Ses aventures,	498. 513
<i>Univers.</i> Diverses opinions des Philosophes touchant l'état de l'Univers,	444. 445
<i>Volupté.</i> Playdoyer en sa faveur,	480
<i>Vulcain.</i> Quelle est sa felicité,	376

Y

Y <i>Yeux.</i> Pourquoi plus fidelles que les oreil- les,	198
Touchent beaucoup plus que l'ouïe,	522

Z

Z <i>Zenon.</i> Quel Philosophe.	509
<i>Zenothemis.</i> De quelle façon il témoigna son amitié à Menecrate,	315 & <i>suiv.</i>
Combien il se glorifioit de son amitié,	317

Fin de la Table des Matieres.